9653.
B.P. im. Ł.

KSIĘGOZBIÓR
GUSTAWA WIERCIEŃSKIEGO
№ DZIEŁA 114. Szafa 1
Półka 5
TOMÓW 4. Rzęd 1 Strona 1.

№
porządkowy
324 b.
DZIAŁ
I

276-2.

HISTOIRE
DES
ARABES.
TOME II.

HISTOIRE

DES

FRANÇOIS

TOME II.

HISTOIRE
DES
ARABES
SOUS LE GOUVERNEMENT
DES CALIFES.

Par M. l'Abbé de Marigny.

TOME II.

Pages 514

9653

Annees: 655-752.

A PARIS,

Chez
- La veuve Estienne & Fils, rue S. Jacques.
- Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais.
- Jean-Thomas Herissant, rue S. Jacques.

M. D C C. L.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

0-18-0-142
8°-3236

HISTOIRE
DES ARABES
SOUS LE GOUVERNEMENT
DES CALIFES.

ALI
IV. CALIFE.

ALI. Hégire 35. Ere Chr. 655.

ON a vu jusqu'à présent les Arabes uniquement appliqués à faire des conquêtes, se servir utilement de leur épée pour établir leurs dogmes fanatiques dans toutes les dépendances de leur domination : tout change de face sous le Calife dont je vais parler.

Le feu de la révolte avoit commencé à s'allumer sous l'infortuné Othman ; les troubles augmentent

An. Hégire 35. Ere Chr. 655. sous son successeur. Les Musulmans tournent leurs armes contre eux-mêmes : de-là naît un schisme cruel, qui se fortifiant avec le tems, subsiste encore aujourd'hui parmi les Sectateurs de Mahomet.

Ces divisions intestines auroient suffi pour ruiner entièrement leur Empire, encore mal affermi : mais cette main puissante qui dispose des Couronnes comme il lui plaît, protégeoit ces Peuples dans sa colère, & les destinoit à être l'instrument dont elle vouloit châtier les désordres des Grecs, & les scandales des Chrétiens.

Ali est nommé Calife par acclamation

Le jour même de la mort d'Othman, il n'y eut qu'une voix à Médine pour le choix de son successeur. On ne se donna pas le tems de délibérer, Ali fut nommé par acclamation.

Il semble que cet illustre Musulman devoit être bien flaté d'être enfin parvenu à une dignité qu'il avoit paru souhaiter autrefois avec tant d'ardeur. Cependant il fit beaucoup de difficultés pour l'accepter, & lorsque les Députés allerent chez lui pour lui annoncer son élection, il protesta

qu'il ne se sentoit point disposé à se charger du Califat, & qu'il se contenteroit d'avoir le second rang, si on vouloit le lui accorder. Ali. Hégire 35. Ere Chr. 655.

Les Députés redoublerent leurs instances, & parlerent si vivement au nom de la Nation, qu'Ali promit enfin de se rendre. Mais il assura en même-tems que ce ne seroit qu'en conséquence d'une délibération de l'assemblée des Electeurs; parceque c'étoit à eux seuls qu'il appartenoit de choisir un Calife, & que toute autre élection étoit irrégulière. Difficultés d'Ali pour accepter le Califat.

Ali ne pouvoit prendre trop de précautions pour faire observer dans cette importante conjoncture, toutes les formalités nécessaires. C'étoit mettre ses ennemis dans le cas de ne pouvoir réclamer contre son élection : ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire, s'il s'y étoit trouvé quelque chose de défectueux.

Il y avoit en effet contre Ali un parti formidable, qui ne cherchoit que les occasions de lui nuire. Il étoit d'abord détesté depuis très-long-tems par la fameuse Aiésha, veuve de Mahomet. Elle avoit à lui reprocher un trait que les fem- Plusieurs Partis s'élevent contre Ali.

ALI. Hégire 35. Ere Chr. 655. mes ne pardonnent jamais : * aussi eut-elle toujours pour lui l'aversion la plus marquée; & elle avoit eu soin en particulier de lui faire donner l'exclusion toutes les fois qu'il s'étoit agi d'élire un Calife.

C'étoit déja beaucoup d'avoir contre soi une femme de cette considération; mais il y avoit de plus une forte cabale absolument déclarée contre Ali. Tellah & Zobéir, personnages très-distingués parmi les Musulmans, prétendoient au Califat, & avoient pour eux un parti assez nombreux. Un troisiéme s'étoit mis sur les rangs, avant même la mort du dernier Calife, & il avoit quelque espérance de réussir, ou du moins de causer de furieux troubles au cas qu'on lui donnât l'exclusion. C'étoit le fameux Moavias, Gouver-

* Aiésha qui avoit été la femme la plus chérie du Prophéte, n'avoit pas été la plus fidéle. Elle fut accusée d'adultère; il y eut des informations. Ali fut assez indiscret pour se mêler dans cette affaire, & donna quelques preuves contre Aiésha : Mahomet en eut suffisamment pour croire sa femme coupable; mais il eut assez d'esprit pour dire qu'il n'en étoit rien : il fit même quelque chose de plus, il le prouva par une révélation qui arriva exprès pour lever tous les doutes : elle est contenue fort au long dans le chapitre XXIV. de l'Alcoran, qui est intitulé *la Lumière*, à cause des éclaircissemens qu'elle donna dans une affaire aussi délicate.

neur de Syrie, qui par l'importance de sa place, & par ses immenses richesses, pouvoit exciter de grands mouvemens, si on le mécontentoit. ALI. Hégire 35. Ere Chr. 655.

Ali qui connoissoit parfaitement les dispositions & le crédit de chacun de ces prétendans, comptoit bien se mettre en état de se soutenir contre eux, s'il parvenoit au Trône; mais il ne vouloit y monter que par la voie usitée, afin d'ôter du moins tout prétexte de réclamer contre son élection.

Telle fut la raison qui le détermina à demander que les Electeurs s'assemblassent, & que l'on procédât selon les loix. L'assemblée se tint en effet. Tellah & Zobéir s'y trouverent, en qualité d'Electeurs, & se réunirent avec les autres pour l'élection d'Ali. Quoiqu'ils fussent ses concurrens, ils n'oserent rien entreprendre contre l'avis commun, parce qu'ils s'apperçurent bien qu'ils n'auroient pas été les plus forts à Médine, & que les habitans de cette ville auroient pu s'en venger sur eux, avant que leurs partisans, qui étoient éloignés, fussent en état de les secourir. Ali est élu Calife.

A. 11. Hégire 35. Ere Chr. 655. Auſſi-tôt l'élection faite, les plus conſidérables d'entre les Médinois coururent chez Ali pour lui prêter ſerment de fidélité ; mais le nouveau Calife ne voulut pas permettre que cela ſe paſſât dans ſa maiſon : il leur dit qu'une cérémonie auſſi eſſentielle devoit ſe faire en public, & qu'ainſi il ne recevroit leurs hommages que dans la Moſquée, en préſence de l'aſſemblée du peuple.

Le jour pris pour cette ſolemnité, Ali vêtu d'une longue robe de coton fort légère, & un gros turban ſur la tête, partit de chez lui dès le matin, tenant d'une main ſes mules, & de l'autre un arc au lieu de bâton, & ſe rendit à la Moſquée. Les Muſulmans y aborderent en foule pour rendre leurs hommages au nouveau Souverain ; mais avant de commencer, Ali ayant remarqué que Tellah & Zobéir n'étoient point dans la Moſquée, il les envoya prier de s'y tranſporter.

Ali ſe fait prêter ſerment par les Chefs du parti qui lui étoit oppoſé. Ils y vinrent auſſi-tôt, & dès qu'Ali les apperçut, il leur demanda s'ils avoient quelques difficultés à former contre ſon élection, & s'ils n'étoient pas diſpoſés à lui prêter ſerment : il

ajouta qu'il exigeoit d'eux qu'ils parlassent sincèrement, parce que n'étant point du tout attaché à la place dont on venoit de l'honorer, il s'en démettroit à l'instant, s'il se trouvoit la moindre opposition de leur part, & qu'il la céderoit à celui des deux qui voudroit l'accepter. An. I. Hégire 35. Ere Chr. 655

Ils la refuserent l'un & l'autre, & témoignerent au Calife, que bien loin d'ambitionner sa place, ils venoient contribuer à l'y affermir, en lui prêtant, avec toute la sincérité & la soumission possible, le serment de fidélité que des Sujets doivent à leur Souverain.

Tout le monde, & Ali lui-même, savoit bien à quoi s'en tenir sur les protestations de ces deux Musulmans : mais on affecta de ne point douter de leurs dispositions, & on procéda à la prestation du serment.

Dans le tems de cette cérémonie, il y eut quelqu'un dans l'assemblée, qui dit assez hautement un bon mot, qui fit connoître le peu de fond que l'on devoit faire sur les belles promesses que Tellah venoit de donner. Il faut observer que l'usage chez les Arabes étoit de présenter la main

droite à celui à qui on prêtoit ſerment. Tellah qui avoit le bras droit un peu racourci à cauſe d'une bleſſure conſidérable qu'il y avoit reçue dans une bataille, ne put avancer la main auſſi loin que les autres. Un des ſpectateurs dit à cette occaſion, que la fidélité de ce Muſulman ſeroit auſſi courte que ſon bras. Cette eſpéce de prédiction ne tarda pas à s'accomplir.

An. 11. Hégire 35. Ere Chr. 655.

Tellah & Zobéir ſe joignirent enſemble, & réſolurent de perdre le Calife : mais avant d'agir à force ouverte, ils chercherent à le faire tomber dans quelque piége, pour tâcher de lui enlever ſes créatures, & le décréditer dans l'eſprit de ceux qui paroiſſoient lui être les plus attachés.

Tellah & Zobéir veulent engager Ali à venger la mort d'Othman.

Quelque-tems après qu'il eut pris poſſeſſion de l'autorité ſouveraine, ils allerent le trouver pour lui renouveller leur ſoumiſſion & leur attachement, & lui offrir leurs ſervices. Après ces propoſitions générales, ils entrerent dans le détail de ce qu'ils croyoient qu'il étoit à propos de faire pour rendre ſon gouvernement agréable aux peuples. Ils lui propo-

ALI.
Hégire 35.
Ere Chr. 655.

ſerent entr'autres, de venger la mort d'Othman, & lui promirent dè le ſervir avec le plus grand zéle dans cette entrepriſe, qui intéreſſoit ſon honneur & la dignité de la place qu'il occupoit.

De quelque façon qu'Ali pût tourner ſa réponſe, ils s'attendoient d'en profiter également pour accélérer ſa perte. En refuſant, c'étoit confirmer dans le public les ſoupçons qui s'étoient répandus, qu'il avoit eu grande part dans l'aſſaſſinat du Calife. D'un autre côté, en conſentant de punir les meurtriers & leurs complices, il encouroit la haine de tous les ennemis d'Othman qui étoient en très-grand nombre, & très-puiſſans, & dès-là fort capables de faire un mauvais parti au Calife pour ſe ſouſtraire à ſes pourſuites.

Réponſe d'Ali.

Ali ſut adroitement éluder la difficulté. Il parut d'abord très-porté à punir les aſſaſſins d'Othman : il parla de leur complot, comme de l'attentat le plus infâme, & qui méritoit le plus d'être ſévèrement puni ; mais il inſiſta ſur la difficulté qu'il y avoit d'en tirer vengeance, à cauſe du nombre prodigieux de mécontens

An. I. Hégire 35. Ere Chr. 655. qui avoient tous approuvé cet assassinat, & qui l'avoient même conseillé; desorte qu'en punissant ceux qui avoient osé porter leurs mains criminelles sur Othman, il étoit indispensable de châtier aussi très-rigoureusement tous les complices: ce qui ne manqueroit pas d'exciter les plus grands troubles, & peut-être même une guerre civile qui causeroit la ruine de l'Etat.

Il ajouta que s'ils pouvoient cependant lui nommer ceux qui avoient porté les coups à Othman, ou se charger eux-mêmes de les découvrir, il agiroit en conséquence, & auroit soin de punir les coupables.

Tellah & Zobéir, qui ne vouloient point être nommément impliqués dans une affaire aussi grave, ne crurent pas devoir insister davantage. Ils se retirerent, satisfaits en apparence de la conduite prudente du Calife; mais au fond un peu déconcertés de n'avoir pas réussi à le faire tomber dans le piége qu'ils lui avoient tendu.

Rien n'étoit plus sage que de s'appliquer d'abord à se concilier les esprits, & à éloigner tout sujet de

trouble, sur-tout dans un tems où tous les membres de l'Etat ne paroissoient que trop disposés à prendre des partis violens. Ali auroit pu espérer de réussir, s'il se fût toujours comporté avec la même prudence qui l'avoit guidé dans la réponse qu'il venoit de donner au sujet de l'assassinat d'Othman ; mais il se démentit bien-tôt dans sa conduite : & ce Calife si réservé en apparence, & si attentif à ménager les esprits, fit enfin tout ce qu'il falloit pour allumer le feu de la guerre civile.

ALI. Hégire 35. Ere Chr. 655.

Il résolut d'ôter les Gouvernemens des Provinces à tous ceux qui en avoient été pourvus par son prédécesseur. Il conféra de ce dessein avec Mogaïrah-ebn-Saïd, l'un des principaux d'entre les Arabes, qui lui représenta sur le champ avec beaucoup de vivacité, qu'il alloit tout perdre, s'il exécutoit ce projet ; il le pria instamment de ne rien précipiter dans une affaire de cette conséquence, & d'attendre du moins que son autorité fût bien affermie.

Ali prend la résolution de déplacer les Gouverneurs des Provinces.

Ali eut quelque peine à goûter cet avis : cependant il eut l'attention de ne point donner ses ordres aussi

ALI. Hégire 35. Ere Chr. 655. promtement qu'il se l'étoit proposé. Quelques jours après, Mogaïrah étant retourné voir le Calife, la même matiere fut remise sur le tapis. Ali parut reprendre son premier objet, & il en parla à Mogaïrah, comme d'une entreprise qu'il croyoit devoir exécuter promtement.

Mogaïrah qui avoit tant fait de difficultés peu auparavant sur un projet dont les suites pouvoient être très-funestes à l'Etat, & au Calife en particulier, changea tout-à-coup de sentiment, & dit à Ali, qu'ayant bien réfléchi sur cette affaire depuis la dernière fois qu'il lui en avoit parlé, il trouvoit en effet que le parti qu'il se proposoit de suivre étoit le meilleur, & qu'en mettant en place toutes personnes dont il seroit sûr, ce seroit le véritable moyen d'établir solidement son autorité, & la faire respecter dans toutes les Provinces de l'Empire des Musulmans.

Abdallah-ebn-Abbas, personnage très-distingué, étant arrivé sur ces entrefaites, Mogaïrah sortit pour le laisser en liberté avec le Calife. Ali fit part à Abdallah du dessein qu'il avoit de changer les Gouverneurs,

& lui dit en même-tems, que Mogaïrah avoit témoigné d'abord beaucoup d'oppoſition pour ce projet ; mais qu'enfin il l'avoit approuvé, & que c'étoit ce qui avoit occaſionné la viſite qu'il venoit de lui rendre.

ALI. Hégire 35. Ere Chr. 655

Abdallah, étonné de voir que le Calife ne s'appercevoit pas du piége que lui tendoit ce Muſulman, dit à Ali, qu'il devoit bien prendre garde à ce qu'il avoit deſſein de faire; que le premier conſeil que Mogaïrah lui avoit donné étoit celui d'un zélé citoyen qui aimoit la tranquillité de l'Etat & celle du Souverain ; mais que la réflexion qui l'avoit fait changer d'avis, ne partoit que d'un traître, qui avoit apparemment quelque intérêt à mettre le trouble dans ſa patrie.

Il ajouta, que pour lui ſon avis étoit qu'il ne falloit abſolument rien innover ; & comme il ſavoit que le Calife en vouloit nommément à Moavias, Gouverneur de Syrie, il inſiſta pour qu'il fût conſervé dans ce Gouvernement ; parce qu'il étoit impoſſible de le déplacer, ſans riſquer de faire prendre les armes à toute la Syrie, dans laquelle ce Mu-

LUBLIN

An. Hégire 35. Ere Chr. 655. sulman avoit un nombre infini de gens qui lui étoient absolument dévoués.

Abdallah dit ensuite à Ali ce qu'il pensoit des dispositions de Tellah & de Zobéir. Il l'avertit de se défier de ces deux Musulmans, parce qu'il savoit, à n'en pas douter, qu'ils avoient de très-mauvais desseins ; & qu'il étoit sûr, que s'il arrivoit quelque mouvement, ils seroient les premiers à prendre les armes contre lui. Il termina ce qu'il avoit à dire au Calife, par lui faire de nouvelles représentations au sujet de Moavias. Il conjura encore une fois Ali de ne rien faire à la hâte, & d'attendre que ce Gouverneur eût déclaré s'il reconnoissoit ou non l'autorité du Calife : *Alors il sera tems d'agir*, ajouta-t'il, *& je me charge moi-même de vous l'amener pieds & mains liées, dès que vous m'aurez donné vos ordres.*

Toutes ces remontrances ne furent point capables de faire faire de sages réflexions à Ali : il suivit sa première idée, renouvella tous les Gouverneurs ; & par un changement aussi extraordinaire, il excita dans l'Etat Musulman, des troubles funestes qui

agiterent cruellement tout le tems de son regne. An. Hégire 34. Ere Chr. 655

Voici quels furent les Gouverneurs qui furent nommés pour remplacer les anciens. Othman-ebn-Hanif fut envoyé à Basrah ; Ammarah-ebn-Sahal à Couffah ; Abidallah dans l'Yémen ; Sahel-ebn-Hanif dans la Syrie, & Saad-ebn-Kaïs en Egypte.

Les nouveaux Gouverneurs ne sont point reçus.

De tous ces nouveaux Gouverneurs, il n'y en eut qu'un qui fut reçu dans son département ; les autres ne purent pas réussir à en prendre possession, ou si quelqu'un d'eux y parvint, ce ne fut qu'après avoir essuyé bien des refus. Sahel entr'autres allant en Syrie rencontra à Tabouc, un parti qui l'arrêta. Le Commandant ayant sçu de lui qu'il étoit nommé Gouverneur de Syrie, lui expliqua si nettement les dispositions de la Province, que le Gouverneur ne jugea pas à propos d'aller plus loin. *Si vous êtes envoyé par quelqu'autre que par Othman*, lui dit l'Officier, *vous pouvez dès-à-présent retourner sur vos pas.* Sahel ne demanda pas de plus amples éclaircissemens, il se retira aussi-tôt à Médine.

An. I. Hégire 36. Ere Chr. 656. Les Egyptiens firent faire le même compliment à Saad, & lui dirent qu'ils ne reconnoîtroient Ali, ni ceux qui viendroient de sa part, que quand il auroit vengé la mort du dernier Calife. Les Communes de Basrah & de Couffah, traiterent de même leurs nouveaux Gouverneurs, & ne voulurent pas les laisser entrer dans leur pays.

Il n'y eut donc qu'Abidallah qui parvint à s'établir dans l'Yémen; mais il eût mieux valu qu'on l'eût traité comme les autres; car Yahi qu'il venoit remplacer, emporta avec lui, en quittant sa place, tout l'argent qui étoit dans le trésor, & il alla le déposer à la Mecque entre les mains d'Aiésha, de Tellah & de Zobéir.

Ali refuse à Tellah & à Zobéir les Gouvernemens qu'ils demandoient. Ces deux derniers s'étoient retirés de la Cour du Calife, sur le refus qu'il leur avoit fait de les employer dans le tems qu'il renouvelloit les Gouvernemens. L'un avoit demandé d'être envoyé à Couffah, & l'autre à Basrah. Ali qui les connoissoit assez pour se donner de garde de leur confier aucune place, prit une tournure assez adroite pour colorer le refus qu'il fit d'accéder à leurs demandes.

Il leur dit que dans la position où il se trouvoit, il avoit un extrême besoin de leurs lumieres & de leurs conseils; qu'ainsi il les prioit instamment de rester auprès de lui. Il ajouta que le tems qu'ils passeroient à sa Cour ne seroit pas perdu pour eux, & qu'il sauroit un jour les récompenser d'une façon proportionnée à leurs mérites & à leurs services. An 1. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Les promesses d'Ali firent peu d'effet sur ces deux Musulmans. Ils prévirent aisément que le Calife n'avoit dessein de les tenir auprès de lui, qu'afin d'éclairer leur conduite, & peut-être les rendre responsables des mouvemens qui pourroient s'élever à Médine. Ils dissimulerent néanmoins pendant quelque-tems; & lorsqu'ils furent qu'Aiésha s'étoit rendue à la Mecque, ils demanderent la permission d'y aller, sous prétexte d'un pélerinage de dévotion. Ce fut-là que de concert avec la veuve du Prophéte, ils éleverent un parti formidable, contre lequel le Calife fit de vains efforts pour se soutenir. L'argent que le Gouverneur d'Yémen vint leur apporter, fut d'un grand secours pour entretenir des intelligen-

An. Hégire 36. Ère Chr. 656. ces de toutes parts ; & ils dreſſerent ſi bien leurs intrigues, qu'en peu de tems la révolte ſe manifeſta ouvertement, ſur-tout dans la Province de Syrie.

Ils excitent une révolte contre Ali. Ils ameuterent entr'autres les Mothazélites, c'eſt-à-dire, les Schiſmatiques. On appelloit ainſi ceux qui s'étoient déclarés contre la nomination d'Ali. Ceux-ci ayant trouvé moyen, par leurs émiſſaires, de faire exhumer Othman, & de lui ôter la chemiſe qu'il avoit lorſqu'il fut aſſaſſiné, ils firent de cette chemiſe enſanglantée une eſpéce de bannière, avec laquelle ils parcoururent les principales villes de Syrie : ils l'expoſerent même dans les Moſquées lorſque le peuple s'y aſſembloit.

Cet horrible ſpectacle fit plus d'effet que les harangues les plus pathétiques n'auroient pu faire. Les Syriens, qu'Othman avoit comblés de graces, coururent aux armes pour venger la mort de leur bienfaiteur : il ne s'agiſſoit plus que de leur montrer la victime qu'ils devoient immoler à ſa mémoire.

Ali invite Moavias à le reconnoître pour Calife. Ali ayant été informé de ce qui ſe paſſoit dans cette Province, écrivit

à Moavias d'une façon très-modérée. Sans lui parler des mouvemens qu'on tâchoit d'exciter dans la Syrie, il l'exhorta seulement à donner des marques de soumission, en le reconnoissant pour Calife ; aveu, lui disoit-il, qui devoit d'autant moins lui couter, que l'élection s'étoit faite dans toutes les regles, & qu'il y avoit eu unanimité de suffrages.

An. I. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Moavias, qui connoissoit les dispositions d'Ali à son égard, fut peu touché de cette lettre : il attribua la modération du Calife à son impuissance & à sa foiblesse ; & pour lui faire voir le peu de cas qu'il faisoit de ses remontrances, il lui fit réponse de la maniere la plus insultante. Il fit un paquet dans lequel il n'y avoit pas un mot d'écriture ; il mit dessus pour adresse : *Moavias à Ali.* Il chargea de cette lettre un de ses gens, qui étoit bien au fait de ses intentions. Celui-ci partit avec le courier d'Ali, & il eut soin de n'entrer à Médine qu'après le soleil couché. C'est le tems où dans ces climats brulans, il y a un grand nombre d'habitans qui prennent le frais dans les rues.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

En entrant dans la ville, ce courier mit la lettre de Moavias au bout d'une pique, afin que tout le monde fût instruit que le Gouverneur de Syrie avoit écrit au Calife. L'arrivée de ce courier fit d'abord beaucoup de plaisir à tous ceux qui aimoient la paix : on imagina qu'il avoit eu des ordres pour faire montre de cette lettre ; & qu'apparemment elle contenoit quelque projet d'accommodement qui alloit éteindre toute mésintelligence entre le Calife & Moavias.

On s'empressa donc, dès le soir même, pour savoir ce que contenoit cette lettre. Ali de son côté ne souhaitoit rien tant que de faire quelque accommodement avec Moavias, sur-tout dans des conjonctures où le feu de la révolte s'allumoit avec la plus grande rapidité ; mais il fut bien surpris lorsqu'en recevant ce paquet, il ne trouva d'autre écriture que celle qui faisoit l'inscription : il fut avec raison très-indigné de cet outrage ; & il regarda ce trait comme un insolent défi dont il falloit au plutôt tirer vengeance.

Le Calife fut néanmoins prendre

assez sur lui, pour qu'il ne parût pas trop d'altération sur son visage ; il causa même avec le courier, & lui demanda quelles nouvelles il y avoit en Syrie. Le courier lui répondit que tout y étoit dans une grande agitation ; qu'il y avoit déja soixante mille hommes sous les armes, qui n'attendoient que des ordres pour se mettre en marche. Il ajouta, que ces mouvemens avoient commencé à Damas, où l'on avoit exposé en pleine Mosquée une chemise sanglante, que l'on disoit être celle qu'avoit Othman dans le tems qu'on l'avoit assassiné ; & qu'actuellement elle étoit exposée à la tête du camp au lieu d'étendard.

An. I. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Ali ne pouvant plus se contenir à ce récit, dit avec émotion : *Est-ce que ces gens-là veulent me rendre responsable de la mort d'Othman ? je prens le Ciel à témoin que j'en suis innocent ; j'espére qu'il m'assistera.*

Après un pareil éclaircissement, il n'y avoit point d'autres mesures à prendre, que d'armer promtement pour contenir les séditieux. Mais tandis qu'il travailloit à se précautionner contre un ennemi qui étoit

Aïesha-Semel à la tête des séditieux.

An. Hégire 36. Ere Chr. 656. encore fort éloigné, il se formoit dans l'Arabie même un parti d'autant plus redoutable, qu'il avoit pour chef cette fameuse Aiésha, ennemie mortelle du Calife. Elle étoit l'ame & le mobile de tout ce qui se tramoit contre Ali; & ce fut chez elle que les séditieux s'assemblerent pour concerter les mesures convenables au succès de leur révolte. Là se trouverent ou par eux-mêmes, ou par leurs agens, ceux qui appartenoient à la famille d'Ommiah; qui tous ensemble conspirerent à venger la mort d'Othman, qui étoit lui-même de cette Maison.

Les Ommiades sembloient autorisés à venger sur le Calife la mort de leur parent: ils croyoient en effet que c'étoit Ali qui en étoit l'auteur; & l'on n'avoit rien épargné pour les confirmer dans cette idée. Mais à l'égard d'Aiésha, de Tellah & de Zobéir, qui étoient à la tête de cette conspiration, la conduite qu'ils tenoient dans cette conjoncture, étoit une suite de la plus affreuse perfidie.

Si l'on s'en rapporte au témoignage d'Ebn-Athir, historien Arabe, Aiésha & ses deux associés avoient

été les véritables auteurs, ou du moins les complices de l'assassinat d'Othman. Eux seuls méritoient de recevoir le châtiment proportionné à un tel crime ; mais par une noirceur dont les scélérats du commun seroient peut-être incapables, ils comploterent de rejetter sur Ali toute l'horreur de ce forfait, afin de le perdre plus sûrement. Voilà quelle étoit cette vertueuse Aiésha, si vantée dans sa nation, & connue dans l'Histoire Musulmane, sous le titre de *Mère des Fidéles*. Cette qualité si respectable, auroit dû, ce semble, la dispenser de se porter pour accusatrice contre aucun de ces prétendus Fidéles, quand même il auroit été des plus coupables ; mais commettre un crime pour le faire retomber sur un autre, sur son Souverain, & pour ainsi dire, sur l'Etat en général, que l'on expose par-là aux divisions les plus cruelles, c'est le comble de la noirceur & de l'infamie.

Ali. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Mais le complot une fois entamé, il ne s'agissoit plus que de délibérer sur les moyens de le conduire à sa perfection ; & ce fut-là l'objet des conférences qui se tinrent chez

Différens projets des révoltés.

An. Hégire 36. Ère Chr. 656. Aiésha. Cette femme vindicative vouloit que l'on marchât en droiture à Médine. Il falloit, disoit-elle, attaquer le mal dans sa source. D'autres opinerent pour que l'on se transportât en Syrie, afin de se joindre aux troupes nombreuses que Moavias avoit levées dans cette Province.

On fit quelques réflexions sur ces deux différens avis, & après les avoir bien discutés, on ne suivit ni l'un ni l'autre. On fit observer que le Calife avoit presque tout Médine pour lui, & qu'il seroit difficile de l'attaquer avec succès dans une ville qui lui étoit dévouée. A l'égard du voyage de Syrie, on observa que Moavias étant assez fort pour se soutenir dans son Gouvernement, on pouvoit s'en rapporter à lui pour la défense de cette Province.

On proposa un autre parti. Ce fut de porter la guerre dans les endroits où il seroit plus facile de réussir, & de commencer par s'emparer de quelques places. Tellah, qui étoit dans cette assemblée, opina aussi-tôt pour l'attaque de Basrah, dont il répondit de la conquête, à cause des intelligences qu'il avoit dans cette ville.

Ce

Ce projet fut adopté, & dès l'instant on en informa les confédérés, par une lettre circulaire qui étoit énoncée en ces termes :

An. Hégire 36. Ere Chr. 656.

LA MERE DES FIDELES, TELLAH ET ZOBEIR, *vont en personne à Basrah ; ceux qui brulent du desir de défendre la religion, & de venger la mort d'Othman, n'ont qu'à se présenter ; & s'ils manquent des commodités nécessaires pour la route, on leur en fournira.*

Ils assemblent des troupes, & marchent vers Basrah.

Les troupes ayant été bien-tôt rassemblées, on se prépara à partir. Aiésha, montée sur un chameau, se mit à la tête des mécontens, & prit la route de Basrah. Lorsqu'on fut arrivé dans un endroit appellé *Giouab*, on s'y arrêta quelque-tems pour faire rafraîchir les troupes. Cette halte pensa occasionner quelque dérangement dans l'entreprise qu'on étoit en train d'exécuter. Aiésha étant descendue de dessus son chameau, une grande quantité de chiens qui étoient répandus dans le village s'attroupèrent dans un moment autour d'elle, & ne cesserent d'aboyer pendant fort long-tems. Cet événement lui parut d'un si malheureux augure, qu'elle

Un événement singulier les arrête dans leur marche.

An. 11. Hégire 36. Ere Chr. 656. déclara qu'elle n'iroit pas plus loin. Les Chefs allarmés d'une réſolution qui alloit tout gâter, lui firent les plus vives inſtances pour l'engager à ne pas les abandonner. Mais plus Aiésha faiſoit de réflexion ſur ces importuns aboyemens, plus elle paroiſſoit déterminée à ne pas ſuivre cette entrepriſe. Ce fut bien autre choſe, lorſqu'ayant demandé comment s'appelloit le village, elle apprit qu'on le nommoit *Giouab. Ah!* s'écria-t'elle, *c'eſt le nom même que prononça un jour le Prophéte en me parlant d'un endroit où l'une de ſes femmes ſeroit environnée, en arrivant, par beaucoup de chiens qui aboyeroient après elle. Il me dit qu'il ignoroit à laquelle ce malheur arriveroit; mais qu'elle ſeroit alors dans un danger évident, & qu'elle devoit mal augurer du parti dans lequel elle ſe ſeroit engagée.*

Il n'étoit pas aiſé de détruire une telle prévention dans l'eſprit d'une femme élevée dès l'enfance dans le fanatiſme & la ſuperſtition : cependant les Chefs de cette armée, qui ſentoient toute l'importance de ce contre-tems, imaginerent un moyen pour calmer les frayeurs d'Aiésha.

Ils apostèrent un certain nombre de payſans, à qui moyennant quelque récompense, ils firent dire que l'on s'étoit trompé lorſqu'on avoit appellé leur village, *Giouab*; que jamais il n'avoit porté ce nom; & ils lui en ſubſtituerent un autre, apparemment d'un augure plus favorable. Les Chefs retournerent ſur le champ auprès d'Aiésha, & lui raconterent ce qu'ils venoient d'apprendre. On fit même comparoître les témoins en ſa préſence, & ils aſſurerent avec ſerment tout ce qu'on étoit convenu qu'ils avanceroient. Aiésha eut encore bien de la peine à ſe déterminer; & comme elle avoit réſolu, en conſéquence de ſes premieres frayeurs, de paſſer la nuit dans ce village, pour s'en retourner chez elle le lendemain au matin, elle voulut du moins coucher où elle ſe trouvoit, & prendre le tems de la nuit pour ſe déterminer.

An. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Mais quelques-uns des Chefs, ennuyés de voir leur marche retardée par des difficultés auſſi ridicules, imaginerent un moyen qui leva bientôt tous les obſtacles. Ils donnerent le mot à quelques cavaliers, qui s'é-

ALI. Hégire 36. Et Chr. 656. tant éloignés du village à une assez longue distance, revinrent quelque-tems après, courant à bride abattue, & criant de toutes leurs forces : *Alerte, alerte : Voici Ali avec ses troupes.*

Cette ruse réussit. Il n'y eut plus de prédiction qui pût se faire entendre vis-à-vis un danger présent; tout le monde se hâta de décamper, & la superstitieuse Aiésha sautant avec beaucoup de légereté sur son chameau, fut bien-tôt la premiere à la tête de la marche; & fit si bonne diligence avec sa troupe, qu'on arriva en peu de tems à la vue de Basrah.

Les Révoltés se présentent devant Basrah. On s'attendoit que cette place feroit peu de résistance. Tellah, comme j'ai dit, y entretenoit des relations, & y avoit formé un parti de mécontens qui avoient très-mal reçu Othman-ebn-Hanif, lorsqu'il étoit venu se présenter pour en prendre possession en qualité de Gouverneur, nommé par Ali pour remplacer celui qui avoit été nommé par le dernier Calife. Othman avoit donc été obligé de s'en retourner à Médine; mais comme les habitans de Basrah étoient divisés entr'eux, il fut si

bien se faire appuyer par ceux qui étoient pour Ali, qu'il fut enfin rappellé dans la place : il retourna donc à Basrah, prit possession du Gouvernement, & s'appliqua à éteindre le feu de la division. Peut-être en seroit-il venu à bout avec le tems ; mais les pernicieuses intrigues de Tellah y entretinrent toujours un parti opposé à tout accommodement.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Dès qu'Aiésha parut avec son armée, le nouveau Gouverneur s'avança à la tête de ses troupes, pour empêcher les approches de sa Place. Mais comme il étoit moins fort que ses ennemis, il succomba au premier choc : plusieurs de ses gens restèrent sur la place, & lui-même fut fait prisonnier. On le traita de la maniere du monde la plus insultante. Les Arabes ont toujours eu une ancienne vénération pour la barbe, de sorte que la couper à quelqu'un, c'est lui faire le plus grand des outrages : c'est ce que les partisans d'Aiésha firent à ce malheureux Gouverneur ; on ajouta même une espéce de supplice, en l'arrachant brin à brin, aussi-bien que les poils des sourcils. On le garda

Les habitans sont défaits.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

encore quelque-tems prisonnier ; après quoi on lui rendit la liberté, afin qu'il servît d'exemple à tous ceux qui voudroient faire résistance.

Ammar assemble les habitans, pour pressentir leurs dispositions.

Tandis qu'Othman étoit prisonnier, Ammar, son Lieutenant, se chargea de la défense de la place, & prit des mesures pour faire face à l'ennemi. Cependant, comme il étoit informé de la division qui partageoit les habitans de Basrah, il voulut pressentir quelles étoient leurs dispositions actuelles, vis-à-vis leurs propres compatriotes qui venoient les attaquer les armes à la main.

Il assembla donc les habitans dans la Mosquée, pour délibérer sur le parti qu'ils jugeroient à propos de prendre. L'un d'eux s'étant levé, les harangua en ces termes : *Si ces gens qui viennent nous troubler, cherchent à venger la mort d'Othman, pourquoi s'adressent-ils à nous ? Y avons-nous eu quelque part ? Croyez-moi, Citoyens, renvoyez ces gens-là : ils ont d'autres motifs que ceux qu'ils prétextent.*

Cette espece d'Orateur se seroit sans doute étendu sur les motifs qu'il présumoit qu'Aiésha & ses

Confédérés pouvoient avoir ; mais l'assemblée ne lui en donna pas le tems. Il s'éleva un murmure si tumultueux qu'il fut impossible de rien décider. Tout ce qu'on en pouvoit conclure, c'est que les habitans ne s'entendoient pas entre eux.

An. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Cependant Aiésha & sa suite s'étant approchés de la place, quelques-uns des moins turbulens allerent se présenter à elle, pour savoir ce qui avoit pu l'engager à exciter tant de mouvemens dans sa propre Nation. Elle voulut les haranguer, & leur parla même pendant quelque-tems ; mais soit qu'elle ne se fût pas énoncée d'une façon assez claire, soit que dans l'agitation où les esprits se trouvoient, on ne fût pas disposé à entendre comme il faut, il y eut partage de sentimens sur le discours qu'elle venoit de tenir. Les uns prétendoient qu'elle avoit raison, d'autres lui donnerent le tort ; & enfin on en vint aux mains. Ce ne fut cependant pas un combat fort dangereux : ces habitans se contenterent de se jetter du sable & des pierres au visage les uns des autres.

Ils font une députation à Aiésha.

An. Hégire 36. Ere Chr. 656. Lorsque cette querelle eut été un peu appaisée, l'un d'eux s'approchant d'Aiésha, lui parla d'une maniere très-sensée sur la démarche dans laquelle elle s'étoit engagée. *Mere des Fidéles*, lui dit-il, *le Ciel vous a-t'il chargée de venger la mort d'Othman ? Pourquoi quitter votre Maison, & conduire des troupes chez nous? Vous étiez protégée de Dieu, & considérée de tous les vrais fidéles ; vous perdez aujourd'hui ces deux avantages. Pourquoi épouser une querelle qui cause tant de maux, & qui va répandre le sang des Musulmans ? Si c'est vous qui avez formé cette entreprise, abandonnez-là, & retournez chez vous ; votre exemple portera tout le monde à la paix. Si on vous y a forcée, notre secours, & celui de tous les pieux Musulmans, vous peut ramener chez vous en toute sûreté.*

Un autre habitant voulant aussi faire des reproches à cette Musulmane de ce que, contre la pudeur de son sexe, elle avoit osé se mettre à la tête d'une armée, demanda assez haut à Tellah & à Zobéir, si les officiers & les soldats avoient aussi amené leurs femmes à cette expédition.

Toute la suite d'Aiésha sentit vivement la force de ce reproche ; & comme on étoit d'ailleurs mécontent de la premiere harangue, & que cependant il n'y avoit point de bonne réponse à faire ni à l'une ni à l'autre, on en vint aux invectives, & l'on finit par se battre. L'action fut sanglante, & il resta de part & d'autre bien du monde sur la place. Le lendemain on recommença avec autant de fureur. Plusieurs des combattans périrent dans cette seconde action; mais la plus grande perte fut du côté des partisans d'Aiésha.

ALI Hégire 36. Ere Chr. 656. Combat entre les Révoltés & les habitans de Basrah.

On peut dire que jusqu'à présent les deux partis s'étoient battus, sans savoir encore bien clairement dequoi il s'agissoit. Quelques-uns des habitans de Basrah, qui avoient apparemment conservé plus de sang froid que les autres, demanderent une suspension d'armes, jusqu'au retour des Députés qu'ils alloient envoyer à Médine, pour y faire des informations sur la querelle présente.

Les partisans d'Aiésha accepterent la proposition des habitans ; mais l'esprit de révolte qui les animoit ne

Les Révoltés tentent inutilement de surprendre le Gouverneur de Basrah.

An. I. Hégire 36. Ere Chr. 656. leur permit pas de rester long-tems tranquilles. Ils projetterent de s'emparer de Basrah par surprise : & pour mieux y réussir, ils voulurent s'assurer d'abord du Gouverneur. C'étoit ce même Othman-ebn-Hanif qu'ils avoient si maltraité, lorsqu'ils l'avoient fait prisonnier à la premiere attaque de Basrah. Ils l'avoient relâché quelque-tems après, & il s'étoit retiré dans sa place, qu'il se mettoit en devoir de défendre du mieux qu'il lui seroit possible.

Ils envoyerent dire à ce Gouverneur de se transporter dans leur camp, pour y conférer avec Aiésha. On peut augurer qu'après les indignités qu'on avoit exercées à son égard, il n'étoit nullement tenté de se rendre à une pareille invitation, qu'il regardoit d'ailleurs comme un nouveau trait de perfidie de leur part. Cependant il ne fit paroître aucun soupçon dans la réponse qu'il leur rendit ; de sorte qu'en refusant de se rendre à la conférence qu'on lui demandoit, il allégua pour excuse la convention qu'on avoit faite de n'agir en aucune façon de part ni d'autre, jusqu'à ce que les Députés fussent de retour.

Tellah & Zobéir, qui sous prétexte d'une conférence, s'étoient attendus à se saisir du Gouverneur, furent très-fâchés de voir que leur ruse avoit eu si peu de succès. Ils résolurent donc de s'en dédommager sur la ville même, & de tâcher de surprendre un poste aussi important, qui pouvoit servir de place d'armes à leur parti. An. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Une nuit extrêmement orageuse leur fournit l'occasion qu'ils souhaitoient; ils surprirent la place & s'établirent dans la Mosquée. Le Gouverneur fit des efforts surprenans pour les chasser; mais n'étant pas soutenu d'assez de monde, il se vit obligé de se battre en retraite. Les partisans d'Aiésha, encouragés par leurs premiers succès, le poursuivirent avec une extrême vivacité. Le Gouverneur, qui n'avoit qu'une poignée de soldats autour de lui, se défendit long-tems avec beaucoup de bravoure; mais enfin, quarante de ses gens ayant été tués dans cette action, il n'y eut plus d'espérance de pouvoir résister, il fut pris par les ennemis. Les Révoltés s'emparent de Basrah.

On l'envoya aussi-tôt à Aiésha,

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

pour décider de son sort. Elle ordonna sur le champ qu'on le mît à mort ; mais heureusement pour ce malheureux Gouverneur, il se trouva quelques personnes qui s'attendrirent sur sa situation. On demanda sa grace ; on employa même le nom du Prophéte pour l'obtenir, & enfin, Aiésha commua la peine de mort en quarante coups de bâton sous la plante des pieds.

Aiésha fit ensuite son entrée dans sa nouvelle conquête, avec Tellah & Zobéir, les deux principaux Chefs du parti. Lorsqu'ils eurent pris possession de cette place, ils s'appliquerent à gagner les esprits, & à se concilier l'affection des habitans, pour les engager à se déclarer unanimement contre Ali, dont ils avoient conjuré la perte.

Ali exhorte les Médinois à prendre sa défense.

Ce Calife travailloit aussi de son côté à s'attacher de plus en plus les Médinois. C'étoit sur eux principalement qu'il pouvoit le plus compter. Son élection étoit leur ouvrage, c'étoit à eux à la soutenir. Ali leur fit sur ce sujet un discours très-éloquent, dans une assemblée générale qui se tint dans la Mosquée. Il parla

vivement contre les entrepriſes audacieuſes des rebelles, qui refuſoient de reconnoître ſon autorité, & qui par-là conteſtoient ouvertement le droit qu'ils avoient de décerner la Couronne à qui ils jugeoient à propos. Il les exhorta à ne pas ſouffrir une pareille inſulte, & les aſſura que le Ciel s'intéreſſeroit à leur cauſe, s'ils vouloient prendre les armes pour la défendre. An. Hégire 36. Ere Chr. 656.

La harangue du Calife n'eut pas autant d'effet qu'il auroit pu en eſpérer. Aſſuré comme il l'étoit de l'affection de ce peuple, il avoit lieu de croire qu'on ne balanceroit pas à prendre les armes pour ſa défenſe; cependant il ne ſe fit aucune démonſtration de la part des Médinois. La crainte d'une guerre civile parut les plonger dans un morne ſilence; ſituation déſolante pour le Calife, qui avoit beſoin dans ces commencemens que l'on agît avec beaucoup d'ardeur, afin d'empêcher le progrès de la révolte.

Ziad-ebn-Hentelah, perſonnage diſtingué par ſon rang & par ſa valeur, fut ſi ſenſiblement touché de la froideur des Médinois, qu'il ſe

An. 1. Hégire 36. Ere Chr. 656. leva avec vivacité, & s'avançant vers le Calife, il lui dit : *Seigneur, malheur à ceux qui manqueront de soutenir avec courage le parti de la justice. Pour moi, je vous déclare que vous me trouverez toujours plein d'affection & de zéle pour votre service.*

La démarche de ce Médinois fit beaucoup d'impression sur les esprits. Chacun se reprochoit tacitement de n'avoir pas le même courage que Ziad. Insensiblement il s'éleva un murmure dans l'assemblée en faveur du Calife, on cherchoit à s'exciter soi-même à prendre sa défense ; mais la plupart étoient retenus par les bruits qu'Aiésha & ceux de son parti avoient eu soin de répandre sur la mort du dernier Calife. Ils accusoient Ali d'avoir eu part à cet assassinat. Cette odieuse imputation révoltoit les esprits. Il est vrai que le plus grand nombre étoit bien éloigné de croire le Calife coupable d'un pareil forfait ; mais ils avoient peine à se déclarer pour un homme qui étoit soupçonné de crime.

Cet embarras fut bien-tôt levé. Deux Médinois respectables par la pureté de leurs mœurs, & par leur

qualité de Docteurs de la loi Musulmane, s'étant avancés au milieu de l'assemblée, déclarerent hautement qu'Ali étoit soupçonné à tort de l'assassinat du Calife. *Le maître des deux témoignages*, * dirent-ils, *n'a point eu de part à la mort de l'Iman* † *Othman.* An. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Cette décision fit tomber tous les scrupules. Abou-Kotadad, Médinois de distinction, mettant sur le champ l'épée à la main, la montra au peuple, en s'écriant : *Je tiens cette épée de la main de l'Apôtre : il est tems de m'en servir contre ceux qui divisent les fidéles Sujets, qui les séduisent, & les mettent dans la nécessité de s'égorger les uns les autres.*

Il n'y eut plus alors de partage parmi les Médinois, & chacun offrit de marcher pour la défense du Calife. Ali charmé des heureuses dispositions de ce peuple, voulut promte-

* Le maître des deux témoignages désigne le Calife, comme Chef de la religion Musulmane, qui consiste dans ces deux points fondamentaux : *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu : Mahomet est l'Apôtre de Dieu.*

† Iman en Arabe signifie un *Chef*, un *Pontife*. C'est parmi les Mahométans ce qu'est un Evêque, ou un Curé parmi les Chrétiens. On donnoit aux Califes la qualité d'*Imans*, parce qu'ils étoient Chefs spirituels & temporels.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

ment en faire usage pour aller au secours de Basrah, & empêcher les rebelles d'y entrer. Il partit donc, n'ayant encore avec lui qu'environ neuf cens hommes : mais ayant appris sur la route que ses ennemis étoient maîtres de la place, il s'arrêta à Arrabdah, d'où il écrivit en différens endroits pour qu'on lui envoyât des secours.

Le Gouverneur de Couffah refuse du secours à Ali.

Il fit partir en même-tems Mahomet, fils d'Aboubecre, & Mahomet, fils de Giaffar, & les chargea de négocier avec les habitans de Couffah, pour en avoir au plutôt des renforts de troupes ; mais leurs sollicitations n'eurent aucun succès. Le Gouverneur, qui dans le commencement des divisions, avoit écrit à Ali que les Couffiens paroissoient bien disposés en sa faveur, s'étoit tout-à-coup refroidi, en apprenant la prise de Basrah par les rebelles. Il reçut les Députés d'Ali avec beaucoup de froideur ; & quelques instances qu'ils purent lui faire, il ne fut pas possible de le ramener en faveur du Calife. Les Députés n'ayant pu en rien tirer par la voie de la douceur, essayerent de l'ébranler, en lui faisant

les plus vifs reproches sur son ingratitude & son injustice ; mais cela ne servit qu'à faire connoître évidemment sa mauvaise volonté à l'égard du Calife. *Je vous déclare avec serment*, leur dit-il en les congédiant, *que ni moi, ni les habitans de cette ville, ne se mêleront point de la querelle présente, & qu'ils se croient tous obligés de s'intéresser pour venger la mort d'Othman.* Les Députés n'eurent point d'autre réponse, & ils s'en retournerent outrés de colere & de dépit. An. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Ils allerent au camp d'Arrabdah, comptant y trouver encore le Calife ; mais il étoit décampé pour s'approcher de Basrah, avec un secours de troupes que la tribu de Thaï lui avoit envoyé, sous la conduite de Saïd-ebn-Obéïd. Peu après, étant encore en route, il reçut d'autres renforts de la tribu d'Assed ; ce qui augmenta insensiblement sa petite armée, & lui donna de grandes espérances pour le succès de ses desseins.

Les Députés qui revenoient de Couffah l'atteignirent enfin à Doulkar, où ils arriverent dans le tems

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656. même que le Gouverneur de Basrah étoit venu saluer le Calife. Après avoir beaucoup souffert dans la prison où on l'avoit tenu renfermé pendant quelque-tems ; on lui avoit enfin rendu la liberté, & il étoit venu rendre compte à Ali de tout ce qui s'étoit passé à Basrah. Le Calife voyant sur son visage les preuves de l'insulte cruelle que lui avoient faite les partisans d'Aiésha, plaignit son malheur, & fit publiquement l'éloge de sa fidélité & de sa constance.

Il écouta ensuite le rapport des Députés qu'il avoit envoyés à Couffah. Ce qu'ils lui dirent des dispositions du Gouverneur lui fit une sensible impression ; cependant, loin de se rebuter pour un refus aussi insultant, il envoya de nouveaux Députés, dont la négociation ne fut pas plus heureuse. Enfin il résolut de faire une nouvelle tentative, & il chargea Hassan, son fils aîné, de se transporter à Couffah avec Ammar-ebn-Yasser, qu'il lui donna pour collégue, avec commission de mettre en œuvre tous les moyens possibles pour attirer à son parti le Gouverneur & les habitans de cette place.

Hassan fut reçu à Couffah avec beaucoup de distinction; mais il n'en fut pas plus avancé vis-à-vis du Gouverneur; celui-ci lui tint le même langage qu'il avoit déja tenu aux autres Députés. Cependant les choses changerent de face peu après, dans une assemblée des habitans, où l'on communiqua deux lettres qu'Aiésha avoit écrites au sujet des affaires présentes. Zéid-ebn-Saukan, qui en étoit dépositaire, étant entré dans l'assemblée, dit aux Couffiens : *Voici une lettre d'Aiésha qui m'ordonne de me tenir en repos dans Couffah, ou si je veux prendre part à la querelle commune, de ne point choisir d'autre parti que le sien, & marcher à son secours. En voici une autre*, ajouta-t'il, *qui s'adresse à l'assemblée des Couffiens, & qui contient les mêmes ordres que celui dont je viens de parler.*

ALI. Hégire 36. Ere Chr 656.

Négociations de Hassan, auprès des Couffiens, pour en obtenir du secours.

On fit la lecture de ces deux lettres, après quoi Zéid prenant la parole, dit au peuple : *Aiésha a reçu ordre de demeurer en repos dans sa maison; & nous, de combattre jusqu'à l'extinction de la révolte. Maintenant cette Mère des Fidéles nous commande ce qu'elle devoit faire, & elle fait ce que nous devrions faire.*

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656. La liberté que prenoit Zéid de censurer la conduite d'Aiésha, occasionna d'abord quelques murmures parmi les Couffiens; on commençoit même à en venir aux invectives: mais Hassan ayant paru vouloir parler au peuple, le bruit se rallentit insensiblement, & enfin on se disposa à l'écouter. *Votre Souverain*, leur dit-il en parlant du Calife, *vous demande du secours, & il est de votre devoir & de votre intérêt de lui en donner. Eh! pourquoi lui en refuseroit-on? Peut-on lui reprocher d'avoir manqué à ses devoirs? A-t'il fait du tort à quelqu'un? Voudroit-on le regarder comme intrus dans le Califat, ou comme indigne de cette place? Les rebelles parlent toujours de venger le sang d'Othman; c'est pour cela qu'ils ont pris les armes: mais ne vous y trompez pas, Couffiens, ce n'est pas Othman que l'on veut venger, c'est Ali que l'on prétend dépoſer. C'est cependant ce même Ali qui a été élu unanimement à Médine, & entre les mains duquel Tellah & Zobéir ont prêté serment de fidélité, eux que l'on voit aujourd'hui à la tête des révoltés.*

Cette harangue eut plus de succès

que toutes les négociations qu'on avoit tentées jusqu'alors. Les habitans de Couffah parurent extrêmement touchés de la persécution que l'on suscitoit au Calife. Hassan qui étoit attentif aux mouvemens qui se passoient dans l'assemblée, démêla aisément les dispositions des Couffiens ; & il acheva de les déterminer en sa faveur, par les manieres affables qu'il eut avec eux pendant le peu de tems qu'il resta dans leur ville ; & lorsqu'il partit, il leur dit, en prenant congé d'eux, qu'il alloit retrouver son père ; qu'il lui rendroit compte de la façon dont ils pensoient à son égard, & qu'il lui feroit espérer qu'incessamment ils lui en donneroient des preuves. Les Couffiens s'étant offerts de marcher à l'instant pour la défense de leur Souverain, Hassan leur témoigna combien il étoit sensible à leur bonne volonté, & il partit en leur disant que tous ceux qui voudroient le suivre, rendroient un service essentiel à l'Etat, & qu'il se feroit un plaisir de marcher à leur tête.

An. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Les Couffiens accordent des troupes au Calife.

Les effets suivirent bien-tôt les promesses que les Couffiens venoient

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656. de donner, & il y en eut près de neuf mille qui se mirent en marche. Hassan, aussi surpris que charmé de l'heureux succès de sa négociation, envoya au plus vîte un exprès au Calife, pour l'informer d'un événement aussi flateur.

Cette grande nouvelle répandit la joie parmi les partisans d'Ali. On fit les plus grands éloges du zéle des Couffiens, le Calife lui-même voulut leur en témoigner sa reconnoissance, en allant bien loin au-devant d'eux. Dès qu'il les eut joints, il les harangua avec cette éloquence & cette noblesse qui lui étoit naturelle. Après avoir fait l'éloge de la valeur dont ils avoient donné des preuves tant de fois, & sur-tout dans le tems de la conquête de la Perse, il leur parla en ces termes, au sujet de la situation présente des affaires :

Je vous ai appellés, leur dit-il, *braves Couffiens, pour être témoins de la conduite que je vais tenir avec nos frères de Basrah. Mon dessein est de les ramener à leur devoir par la douceur, afin d'éviter de répandre le sang des Musulmans : c'est tout ce que je desire. Je prie ceux d'entre vous qui auroient*

quelque intelligence ou quelque crédit dans cette place, de s'unir avec moi, pour travailler à un accommodement : car je déclare ici hautement, que je préfére la paix à tous les avantages qu'on pourroit attendre du succès des armes. La guerre eſt toujours malheureuſe pour les ſujets.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Cette harangue fut applaudie par des acclamations, qui répondirent ſuffiſamment au Calife de ce qu'il devoit attendre d'un peuple auſſi-bien diſpoſé en ſa faveur. Ali ſe mit en marche peu après pour aller à la rencontre des rebelles.

Ali vient devant Baſrah.

Le bruit de cette marche, & la jonction des Couffiens aux Médinois, cauſerent de vives allarmes parmi les partiſans d'Aiésha ; mais ce fut bien autre choſe, lorſqu'on vit le Calife avec ſes troupes paroître devant Baſrah, & établir ſon camp ſous les murs de cette place.

Après pluſieurs conférences que les rebelles avoient tenues d'une façon aſſez tumultueuſe, Tellah & Zobéir réſolurent de s'aboucher avec Ali, pour ſe tirer le mieux qu'ils pourroient du mauvais pas où ils ſe trouvoient engagés.

ALI. Hégire 36. Ère Chr. 656.

Ali, qui ne vouloit que la paix, consentit volontiers à entrer en conférence avec eux. Dans la premiere entrevue, le Calife leur parla à l'un & à l'autre avec beaucoup de modération ; mais cependant d'une façon à leur faire sentir bien vivement leur infidélité & leur injustice, leur révolte enfin, à laquelle de sa part il n'avoit jamais donné la moindre occasion.

Conférence entre Ali & Zobéir.

Souvenez-vous, dit-il à Zobéir, *de ce qui se passa entre le Prophète, vous & moi, lorsqu'il vous demanda si vous aimiez son cher fils Ali. Vous lui répondîtes qu'oui ; & il vous répliqua aussi-tôt : Vous vous éleverez pourtant contre lui, & vous causerez d'étranges malheurs aux Musulmans.*

Zobéir, également frappé de la douceur avec laquelle le Calife venoit de lui parler, & du reproche qu'il lui faisoit d'avoir manqué à l'amitié qu'il sembloit lui avoir jurée en présence même de Mahomet, répondit à Ali d'un air fort pénétré :

Zobéir prend la résolution de ne plus porter les armes contre Ali.

Je m'en souviens, il est vrai ; & si je m'en étois ressouvenu plutôt, je ne me serois point engagé à prendre les armes contre vous. Il se retira ensuite, & résolut,

réfolut, de quelque façon que les affaires puſſent tourner, de ne point porter les armes contre Ali.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Mais l'intriguante Aiésha ſe donna tant de mouvemens, qu'elle ramena bien-tôt Zobéir aux premieres idées de révolte qu'elle lui avoit inſpirées : & pour n'avoir plus rien à craindre des variations de ce Muſulman, elle eut ſoin d'empêcher qu'il eût davantage aucune entrevue avec le Calife. Cependant, comme Zobéir étoit toujours inquiet à cauſe du ſerment qu'il avoit prêté à Ali dans le tems de ſa nomination au Califat ; Aiésha le déclara libre de tout engagement, en lui faiſant mettre un eſclave en liberté. C'étoit ainſi que chez les Muſulmans on expioit un ſerment dont on vouloit ſe relever. Par ce moyen Zobéir rentra dans le parti des rebelles, & porta les armes contre Ali dans la bataille qui fut donnée peu après.

Aiésha l'en détourne.

Comment les Muſulmans ſe relevoient de leurs ſermens.

Car toutes les conférences furent inutiles. Le Calife qui avoit pour lui la raiſon & la juſtice, & de plus des forces nombreuſes, eut beau chercher des moyens de concilier les eſprits, Aiésha rompit toutes les me-

An. Hégire 36. Ere Chr. 656. sures que l'on vouloit prendre, & il fallut enfin en venir à une action décisive.

Combat entre l'armée d'Ali & celle des rebelles. Les deux armées se mirent donc en bataille. Aiésha parut elle-même à la tête des rebelles : elle étoit montée sur son chameau, & parcourut ainsi les rangs, animant les soldats à bien faire leur devoir. Dès qu'on eut donné le signal, les deux partis marcherent l'un contre l'autre avec une fureur & une bravoure égale. Cette mêlée fut terrible, & l'on fut longtems sans savoir de quel côté se rangeroit la victoire. Cependant les troupes d'Ali prirent insensiblement le dessus, par la perte que firent les rebelles de quelques-uns de leurs Généraux.

Tellah est tué. Tellah qui étoit un des principaux, se donnoit des mouvemens incroyables pour ranimer ses troupes, qui commençoient à ne plus se battre avec la même ardeur. Mervan Hakem, qui l'observoit, dit au Calife, auprès duquel il se trouvoit alors : *Voilà un traître qu'il faut que je tue tout à l'heure.* Il tira une fléche aussitôt, & blessa mortellement Tellah à la cuisse. On le tira promtement de

la mêlée pour lui donner du secours : mais les soins furent inutiles, & il sentit bien-tôt lui-même qu'il alloit mourir. Ayant apperçu dans ces derniers momens, un des gens d'Ali, qui apparemment avoit été fait prisonnier, il l'appella, & lui dit, en mettant la main dans la sienne : *Dites à votre maître, le Calife, que je lui renouvelle le serment de fidélité que je lui avois fait, & que je me repens d'avoir eu le malheur de le violer.* Il mourut en prononçant ces dernières paroles. An. Hégire 6. Ere Chr. 656.

Ce trait ayant été rapporté à Ali, il en rendit à Dieu des actions de graces. *Le Seigneur*, s'écria-t'il, *n'a pas voulu l'appeller au Ciel avant qu'il eût effacé sa trahison par cette derniere protestation d'un repentir sincère.*

Ali apprit dans le même instant, que Zobéir, autre chef des rebelles, venoit aussi de périr misérablement. On a vu qu'après l'entrevue qu'il avoit eue avec le Calife, il s'étoit laissé séduire par Aiésha, & qu'il avoit repris les armes contre Ali ; mais dans le tems même qu'on se préparoit à en venir aux mains, il lui étoit venu de nouveaux scrupu- Mort de Zobéir.

An 1. Hégire 36. Ere Chr. 656. les. Ayant été informé qu'un Musulman de réputation, nommé Ammar-ebn-Yasser, étoit dans l'armée d'Ali; il se ressouvint d'avoir entendu dire à Mahomet, que ce Musulman étoit tellement dévoué à l'équité & à la justice, que le parti qu'il embrasseroit seroit toujours celui de la bonne cause. Cette idée le frappa si vivement, qu'il se retira sans rien dire. Il prit sa route vers un vallon, où il rencontra un détachement d'Arabes, commandé par Hanaf-ebn-Kaïs: celui-ci n'avoit pris aucun parti dans la querelle commune, & sachant qu'on étoit près d'en venir aux mains, il attendoit prudemment le succès de la bataille pour se ranger du côté le plus fort.

Il paroît cependant par le récit de Mirkoud, Historien Persan, que ce Capitaine étoit bien plus porté pour le Calife que pour tout autre parti: car voyant arriver de loin Zobéir, dont il connoissoit la trahison, il demanda à ses gens, si quelqu'un d'entr'eux connoissoit ce Musulman, & si l'on vouloit se charger de lui apporter sa tête.

Amrou-ebn-Giarmouz s'étant pré-

senté aussi-tôt, dit au Capitaine qu'il se chargeoit de la commission ; & sur le champ, il poussa son cheval vers Zobéir. Celui-ci voyant venir un cavalier à sa rencontre, lui cria de loin de ne s'approcher qu'à une certaine distance. Cependant ils firent bien-tôt connoissance, & descendirent l'un & l'autre de cheval pour causer ensemble. Pendant qu'ils s'entretenoient sur ce qui se passoit à l'armée du Calife, l'heure de la priere arriva. Zobéir l'annonça, en disant : *Salat*, c'est-à-dire, *à la Priere*, & aussi-tôt il se prosterna pour prier. Amrou saisit cette occasion, & lui abattit la tête d'un coup de sabre.

An. 1. Hégire 16. Ere Chr. 636.

Le Musulman, au lieu de porter cette tête à son Capitaine, selon l'ordre qu'il en avoit, courut à l'armée du Calife, & y arriva dans le tems que la victoire venoit de se décider en faveur d'Ali. Amrou crut ajouter encore aux avantages que le Calife venoit de remporter, en lui présentant la tête de son ennemi. Mais Ali, bien loin de témoigner la moindre satisfaction, ne put s'empêcher de s'attendrir sur le sort de Zobéir. Il parla très-durement à Am-

Sentiments d'Ali sur la mort de Zobéir.

ALI. Hégire 36, Ere Chr. 656. rou, & le menaça même de l'enfer. Celui-ci, qui s'étoit attendu à recevoir une bonne récompense, fut très-étonné de voir les choses tourner tout autrement; il ne put s'empêcher dans sa colere d'invectiver le Calife, & il lui dit entr'autres : *Vous êtes le mauvais destin des Musulmans. Si on vous délivre de vos ennemis, vous annoncez l'enfer; si on tue quelqu'un des vôtres, on est sur le champ compagnon du Diable.* La fureur dont Amrou étoit enflammé ne lui permettant pas d'en dire davantage, il termina ses reproches par un trait sanglant contre lui-même; il se passa son épée au travers du corps.

La mort de Tellah & de Zobéir, & la défaite entiere des rebelles, procurerent à Ali la victoire la plus complette. Il n'avoit plus d'ennemis à craindre dans le sein de ses Etats; Aiésha elle-même venoit d'être faite prisonniere : en vain avoit-elle voulu se sauver avec les fuyards, ses efforts furent inutiles; son chameau ayant eu les jarrets coupés dans le fort de l'action, il avoit bien fallu rester sur le champ de bataille : ce fut-là que le Calife eut une entrevue avec elle.

La conférence s'entama par des reproches respectifs. Mais Ali qui ne vouloit pas trop faire valoir ses avantages, prit bien-tôt le parti de la douceur & de la modération. Il usa de beaucoup de politesse avec Aiésha, & la renvoya à Médine d'une façon très-honorable, en la faisant reconduire par ses deux fils. Avant de la quitter, il lui recommanda très-poliment, mais en même-tems avec un ton assez ferme, de ne plus se mêler des affaires d'Etat; & sur-tout de n'entrer désormais dans aucune faction, afin de n'avoir plus à se reprocher des désordres pareils à ceux qu'elle venoit d'occasionner.

An. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Conférence entre Ali & Aiésha.

Après le départ d'Aiésha, Ali qui avoit donné ses ordres pour que l'on rassemblât tout le butin qu'on avoit fait sur les ennemis, pensa alors à en faire le partage. Il fit dans cette conjoncture un réglement fort sage, & très-capable de lui gagner le cœur des troupes : en divisant ce butin, il voulut qu'on en mît une portion à part, pour être distribuée aux héritiers de ceux de ses gens qui avoient péri sur le champ de bataille. Peu après il partit de Basrah, & y laissa

Ali partage le butin.

ALI. Hégire 38. Ere Chr. 656.

pour Gouverneur Abdallah-ebn-Abbas.

Ali fixe son séjour à Couffah.

Le Calife alla établir le siége de son Empire à Couffah. Il voulut par cette distinction honorable, témoigner à cette ville combien il étoit reconnoissant des services que lui avoient rendu ses habitans, au secours & à la valeur desquels il avouoit qu'il étoit redevable de la victoire qu'il venoit de remporter.

Il sollicite Moavias de le reconnoître pour Calife.

Ali voyant son autorité un peu affermie, commença à ne plus tant appréhender les intrigues de Moavias. Il résolut cependant de ne point agir contre lui à force ouverte. Ainsi, oubliant l'insulte que ce Musulman lui avoit faite, en répondant d'une façon aussi indécente à la lettre qu'il lui avoit écrite il y avoit quelque-tems, il prit le parti de lui écrire une seconde lettre, pour l'engager à se soumettre à son autorité.

Amrou entre dans la révolte de Moavias.

Moavias fut quelque-tems sans répondre, parce qu'il ne voulut rien faire sans consulter Amrou-ebn-al-As, ce fameux conquérant de l'Egypte, qui après avoir été nommé Gouverneur de cette Province par Omar, avoit été destitué, & ensuite

rétabli par Othman, & qui enfin venoit encore d'être révoqué par Ali. Moavias n'avoit pas manqué de s'unir étroitement avec un mécontent de cette considération, & ils s'appliquoient chacun de leur côté à faire durer les troubles, afin de ruiner insensiblement le Calife dans l'esprit des peuples. Moavias ayant donc reçu la lettre d'Ali, en informa aussi-tôt Amrou, & le pria de ne point tarder à l'instruire de ses sentimens. Au reste, il l'assura que son dessein étoit toujours de venger la mort du Calife Othman; que toute la Syrie pensoit de même, & qu'il n'épargneroit rien pour entretenir les peuples dans ces dispositions.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Amrou reçut la lettre de Moavias en Palestine, où il étoit alors : il fut ravi d'apprendre que ce Gouverneur persistât toujours dans le dessein de s'opposer à Ali. Il lui fit dire qu'il comptoit bien-tôt seconder ses intentions, & se réunir avec lui pour venger la mort du Calife.

Il ne se souvenoit plus qu'Othman n'avoit cessé autrefois de le décrier, & qu'étant parvenu au Califat, il l'avoit privé du Gouvernement de

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656. l'Egypte, dans lequel il ne l'avoit rétabli que parce que la néceſſité des affaires l'exigeoit, & que d'ailleurs tous les vœux des Egyptiens s'étoient déclarés en ſa faveur. Ali, en montant ſur le Trône, avoit commencé par le dépoſer encore une fois de ce Gouvernement : c'en fut aſſez pour l'engager à ſe déclarer contre lui, & à former avec Moavias cette funeſte intelligence, qui déchira l'Empire Muſulman, & couta enfin au Calife la couronne & la vie.

La victoire qu'Ali venoit de remporter, ſerra encore bien plus étroitement les nœuds de l'amitié qu'Amrou & Moavias avoient contractée enſemble. Ils comprirent que le Calife, devenu plus puiſſant par un tel avantage, viendroit facilement à bout de l'un & de l'autre, s'ils ſe ſéparoient. Mais en joignant leurs forces, l'entrepriſe devenoit plus difficile ; & il y avoit même lieu de préſumer que deux capitaines auſſi renommés par leurs conquêtes, que par leur habileté dans la politique, réuſſiroient à contrebalancer l'autorité du Calife, & parviendroient enfin à le perdre.

Moavias, en attendant l'arrivée d'Amrou, travailla à disposer de plus en plus les Syriens à entrer dans son ressentiment contre Ali. Il affectoit de le faire passer pour l'assassin d'Othman, dont il étoit intéressé à venger la mort, tant à cause qu'il descendoit d'Ommiah, aussi-bien que ce Calife, que par reconnoissance du service signalé qu'il lui avoit rendu, en le nommant au Gouvernement de Syrie, que le nouveau Calife vouloit actuellement lui enlever.

An. Hégire 36. Ere Chr. 656. Moavias fait entrer les peuples de Syrie dans son ressentiment.

On a vu que Moavias avoit déja mis sur pied un nombre considérable de troupes, qui auroit été plus que suffisant pour faire face au Calife, dans le tems des premiers troubles qui s'étoient élevés à Médine. Mais depuis la victoire qu'Ali avoit remportée contre les rebelles, ses forces étoient tellement augmentées, qu'on ne pouvoit s'exposer à marcher à sa rencontre, sans prendre auparavant les plus grandes précautions. D'ailleurs, Moavias méditoit un grand projet, pour la réussite duquel il lui falloit nécessairement des troupes nombreuses, qui le missent en état de

An 11. Hégire 36. Ere Chr. 656. soutenir ses ambitieux desseins.

Il s'appliqua donc à s'attacher les cœurs des peuples plus intimement qu'il n'avoit encore fait ; & sans rien laisser transpirer des vues secrettes qui le faisoient agir, il parut n'avoir d'autre objet que de venger la mort d'Othman. Les peuples qui avoient déja témoigné leur tendresse pour ce Calife, dans le temps que ses dépouilles sanglantes avoient été exposées en public, donnerent encore de nouvelles preuves de leur sensibilité, lorsque Moavias les harangua à ce sujet dans la grande Mosquée de Damas.

Il accusa hautement Ali d'avoir sacrifié Othman à son ambition, pour lui enlever le Trône. Il prétendoit que l'élection du nouveau Calife n'avoit point été confirmée par le suffrage de la nation ; qu'il avoit usé de violence à l'égard de plusieurs Musulmans pour les obliger à lui rendre hommage ; que Tellah & Zobéir ayant réclamé contre son élection, il les avoit poursuivis les armes à la main ; & qu'après avoir remporté la victoire sur ces généreux défenseurs du sang d'Othman, & des libertés de la nation, il avoit

osé insulter la veuve du Prophéte ; qu'à la vérité, il avoit sauvé la vie à cette Mère des Fidéles, mais que ce n'avoit été que par la crainte de révolter contre lui toute la nation : & qu'enfin ce Calife triomphant alloit se mettre en marche pour entrer en Syrie, & le dépouiller de son Gouvernement.

An. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Cette harangue, prononcée avec beaucoup de véhémence, fit impression sur les esprits, & il s'éleva dans l'assemblée un murmure qui parut lui répondre du suffrage des peuples. Il saisit cet instant favorable pour les émouvoir encore davantage, en s'écriant : *Syriens, m'abandonneriez-vous dans une cause si juste ? En vengeant la mort d'Othman, par l'effusion de tout mon sang, s'il le faut, ne vengerai-je pas celle d'un Souverain, votre Bienfaiteur, votre Pere, &c ?*

La fin de cette harangue fut interrompue par l'arrivée d'Amrou, qui parut tout-à-coup dans Damas, à la tête des troupes qu'il amenoit à Moavias. On prétend que cette arrivée subite avoit été habilement concertée entre ces deux Capitaines, afin que les peuples, déja vivement

Amrou se rend à Damas.

An. I. Hégire 36. Ere Chr. 656. affectés par la harangue de Moavias, approuvaſſent d'eux-mêmes par leurs acclamations, la ſcène dont on alloit les rendre témoins.

Dès l'inſtant qu'on avoit annoncé l'arrivée d'Amrou, Moavias étoit deſcendu de chaire pour l'aller recevoir. Tous ceux qui étoient dans la Moſquée en ſortirent auſſi, & ſuivirent leur Gouverneur, qui, en marchant au-devant d'Amrou, diſoit à ceux qui étoient autour de lui, que cette arrivée étoit un miracle; & que jamais il ne ſe ſeroit attendu qu'on eût pu faire une auſſi grande diligence : il s'avança ainſi juſqu'à une certaine diſtance dans la grande place vis-à-vis la Moſquée, où il joignit Amrou.

Moavias eſt reconnu Calife. Tout le peuple fut ſaiſi d'étonnement, lorſqu'on vit celui-ci ſe proſterner aux pieds de Moavias; mais la ſurpriſe fut bien plus grande, lorſqu'on entendit Amrou lui prêter ſerment de fidélité, en déclarant qu'il le reconnoiſſoit pour Calife. Les ſpectateurs étoient trop bien préparés, pour ne pas ſuivre cet exemple. On s'y porta avec une eſpéce de frénéſie; & toute la ville de Damas re-

tentit des cris de joie & des acclamations tumultueuſes des peuples en faveur du nouveau Calife. Le bruit de cette ſinguliere inauguration fut porté rapidement dans toutes les villes de Syrie ; & chacune envioit le ſort de Damas, qui alloit devenir par cet événement la capitale de l'Empire des Muſulmans.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Ali ne tarda pas à être informé de cette affligeante nouvelle ; mais ce qui dut lui être extrêmement ſenſible, ce fut la maniere inſultante dont Moavias l'inſtruiſit de ce qui venoit de ſe paſſer. Ce Gouverneur avoit gardé juſqu'alors le courier du Calife, ſans vouloir lui donner de réponſe ; & dès que cette grande révolution fut arrivée, il manda ce courier, & le chargea du paquet qui annonçoit à ſon Maître le coup funeſte qu'on venoit de porter à ſon autorité.

Il informe Ali de cet événement.

Cette révolte étoit d'autant plus à redouter, que Moavias jouiſſoit de la plus grande réputation parmi les peuples qu'il gouvernoit : d'ailleurs la Syrie étoit une Province très-étendue, auſſi riche que puiſſante, & à portée de recevoir des ſecours étran-

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

gers par les ports de mer qu'elle avoit sur la Méditerranée.

Ali marche contre les rebelles.

Ali essaya d'abord de ramener les esprits par les voies les plus douces qu'il fut possible. Exhortations, promesses, amnistie, abolition générale de tout le passé, remontrances; en un mot, tout fut employé par le Calife : mais ce fut inutilement. Il fallut donc prendre un autre parti, & tâcher d'obtenir par la force, ce qu'on avoit refusé d'accorder à la douceur & à la modération. Il partit de Couffah à la tête de quatre-vingt mille hommes, & marcha vers la Syrie.

Lorsqu'il fut arrivé sur les frontieres de cette Province, il s'y arrêta quelque-tems, pour faire rafraîchir ses troupes qui avoient beaucoup fatigué sur la route. Ce fut-là, qu'au rapport des Historiens Arabes, il arriva un événement singulier qui frappa les Musulmans d'admiration, & augmenta de beaucoup l'attachement & le respect qu'ils avoient pour le Calife.

Il découvre un puits qui fournit de l'eau à son armée.

L'eau étant venu à manquer dans le camp d'Ali, il envoya aux environs pour chercher quelqu'un qui pût indiquer quelque source ou citerne,

suffisante pour l'usage de ses troupes. An. Hégire 36. Ere Chr. 656.
On lui amena un vieil Hermite du pays, que l'on avoit trouvé dans une caverne peu éloignée du camp. Cet Hermite, interrogé par le Calife, répondit qu'il n'avoit qu'une citerne qui contenoit environ deux ou trois muids; mais il donna en même-tems à connoître qu'il y avoit un moyen d'en trouver de plus abondantes. Là-dessus le Calife lui dit qu'il savoit bien que les anciens Patriarches avoient autrefois creusé beaucoup de puits dans ces contrées; mais que la difficulté étoit de pouvoir les trouver.

L'Hermite répliqua qu'il avoit toujours entendu dire que dans l'endroit même où il étoit, il y en avoit un très-considérable, dont l'entrée étoit fermée par une pierre d'une grandeur énorme, & qu'il y avoit à ce sujet une tradition immémoriale, qui portoit qu'il n'y avoit qu'un Prophéte, ou le parent d'un Prophéte, qui pût enlever cette pierre.

Ali fit creuser sur le champ au lieu où il étoit, & l'on trouva en effet à une légère profondeur cette pierre énorme, dont l'Hermite venoit de

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656. parler. Le Calife s'étant approché, toucha la pierre, & l'enleva sans aucune difficulté. L'Hermite frappé d'un miracle si surprenant, se prosterna aux pieds d'Ali; le reconnut pour Prophéte, & même pour confirmer l'éminente qualité qu'il donnoit à ce Calife, il courut au plus vîte à son Hermitage, d'où il revint à l'instant, apportant avec lui des preuves de ce qu'il avoit avancé : c'étoit un vieux parchemin, écrit, disoit-il, de la propre main de Simeon-ben-Safa (Simon fils de Céphas) l'un des Apôtres de Jesus-Christ, sur lequel on lisoit, dans un endroit fort usé, qu'au tems du dernier Prophéte, le puits seroit découvert, & la pierre enlevée. Les crédules Musulmans regarderent ce monument comme une piéce autentique, contre laquelle on ne pouvoit réclamer sans crime, & ils s'unirent à Ali pour rendre graces au Ciel d'un événement aussi merveilleux.

Hégire 37. Ere Chr. 657. Après que les troupes se furent rafraîchies pendant quelque-tems, Ali se remit en marche, & se rendit près de Saffein, où il savoit que les ennemis étoient campés. Cette

Escarmouches entre les deux armées.

proximité n'occasionna point d'action mémorable pendant le cours de près d'une année ; il n'y eut que des escarmouches, & de petits combats entre quelques pelottons de troupes qui battoient la campagne de tems en tems. Il sembloit que chacun des deux chefs appréhendât de soumettre la décision de son sort aux caprices de la fortune.

ALI. Hégire 37. Ere Chr. 657.

Cependant ces différentes escarmouches emporterent au bout d'un certain tems presqu'autant de monde, que si l'on se fût battu en bataille rangée. Ali perdit plus de cinq mille hommes, parmi lesquels on observe qu'il y en avoit trente qui avoient été compagnons de Mahomet. Le plus illustre d'entr'eux étoit Ammar-ebn-Yasser, commandant de la cavalerie du Calife. Il avoit rendu d'importans services au Prophéte dans plusieurs batailles, & s'étoit fait une grande réputation parmi les Musulmans : il avoit environ quatre-vingt-dix ans lorsqu'il fut tué.

Ali avoit essayé d'épargner le sang de ses troupes, en faisant proposer à Moavias de vuider leur différend

Moavias refuse un combat singulier avec Ali.

ALI. Hégire 37. Ere Chr. 657. dans un combat singulier : mais celui-ci rejetta cette proposition, malgré les remontrances d'Amrou, qui lui représenta qu'il ne pouvoit se dispenser de l'accepter. Moavias lui répondit que dans les différentes actions particulieres qu'Ali avoit eues, il étoit toujours venu à bout de tuer son adversaire, & qu'il ne vouloit pas s'exposer à subir le même sort. Amrou insistant toujours, lui fit faire réflexion que ce refus le deshonoreroit : Moavias en colere de se voir si fort pressé, termina la conversation, en disant à Amrou, d'un ton fort aigre, qu'apparemment il vouloit sa mort, afin de s'élever ensuite au Califat.

Moavias aimant donc mieux laisser battre ses gens, que de se battre en personne, eut grand soin de ne point s'exposer dans les fréquentes escarmouches qui se donnerent depuis l'arrivée d'Ali. Elles furent toutes extrêmement désavantageuses pour Moavias, dont la perte monta, selon les Historiens Arabes, à près de quarante-cinq mille hommes.

Ali encouragé par les avantages journaliers qu'il remportoit, s'atten-

doit d'avoir inceſſamment une victoire complette, ſoit que l'ennemi voulût accepter la bataille, ſoit même qu'il entreprît de faire une retraite : mais Moavias ayant tenu conſeil ſur les meſures qu'il convenoit de prendre dans la triſte poſition où il ſe trouvoit, on imagina un expédient pour le tirer d'embarras, en mettant la diviſion parmi les troupes d'Ali. ALI. Hégire 37. Ere Chr. 657.

Ce fut de faire attacher des Alcorans à des piques, avec une légende au-deſſous, exprimée en ces termes : *Voici le livre qui doit décider de tous nos différends, & qui défend de répandre, ſans raiſon, comme on le fait, le ſang des Muſulmans.* Ceux qui portoient ces piques étoient chargés de crier auſſi l'énoncé de cette légende, lorſqu'ils iroient à l'ennemi. Moavias comptant beaucoup ſur le ſuccès de cette ruſe, en fit uſage dans une action où ſes troupes étoient menacées d'une défaite entiere, par la fureur avec laquelle elles étoient pourſuivies. Ce fut alors qu'on fit avancer les ſoldats qui portoient ces piques, dont je viens de parler : auſſi-tôt les Arabes de l'Irak arabique, qui fai- Stratagême dont Moavias ſe ſert pour arrêter les troupes du Calife.

ALI. Hégire 37. Ere Chr. 657. soient la principale force d'Ali, cessèrent de combattre, & firent demander au Général que l'on battît la retraite. Ali fit tous les mouvemens possibles pour ranimer ses soldats, en leur représentant que c'étoit un stratagême que le désespoir avoit fait inventer à l'ennemi : ses remontrances ne furent point écoutées, & on lui déclara nettement que s'il ne faisoit pas sonner la retraite de bon gré, on alloit mettre bas les armes.

Il fallut donc se soumettre aux cris tumultueux d'une soldatesque mutinée, & consentir à faire retraite, dans le tems que sans beaucoup d'efforts, on touchoit à l'instant de remporter la victoire la plus complette.

Le combat ayant été ainsi interrompu, on entra en négociation, pour chercher des moyens capables de terminer le différend à l'amiable, puisqu'on refusoit de le décider par les armes. On proposa, selon la loi de Mahomet, de s'en rapporter au jugement de deux arbitres, dont l'un seroit nommé par Ali, & l'autre par Moavias.

On remet le différend à la décision de deux arbitres.

Ces arrangemens ayant été pris sans consulter Ali, on vint lui de-

mander s'il n'approuvoit pas cet expédient. Il répondit froidement : *Celui qui n'eſt pas libre ne peut pas donner ſon avis*. Cette réponſe qui marquoit aſſez ſon éloignement pour le parti que l'on prenoit, fut cauſe que ceux qui avoient entamé la négociation avec Moavias, continuerent à agir, pour tâcher d'en venir à un accommodement ; & ils nommerent d'eux-mêmes pour arbitre de la part d'Ali, Abou-Mouſſa-al-Aſchari, Muſulman fort conſidéré pour ſa probité & ſa candeur, mais d'un génie aſſez borné & facile à ſurprendre.

ALI. Hégire 37. Ere Chr. 657.

Ali eut quelque peine de cette nomination : il en parla même au chef des Irakiens, qui s'étoit chargé de la conduite de cette affaire, & il lui propoſa de révoquer Mouſſa, & de lui ſubſtituer Abdallah-ebn Abbas : mais on lui répondit que celui qu'il demandoit étant de ſes proches parens, on ne pouvoit le choiſir pour une affaire dans laquelle on vouloit un homme qui fût abſolument ſans partialité.

Du côté de Moavias, on nomma pour arbitre le fameux Amrou-ebn-

ALI. Hégire 37. Ere Chr. 657.

al-As, que l'on regardoit avec raiſon comme le plus habile & le plus délié des Arabes. On lui remit, auſſi-bien qu'à Mouſſa, un écrit ſigné d'Ali, de Moavias & des principaux Officiers des deux armées, par lequel on s'engageoit de part & d'autre à exécuter fidélement tout ce qui ſeroit réglé par les arbitres.

Lorſqu'on fut convenu ſur cet article, on dreſſa un traité dont l'énoncé cauſa quelqu'altercation. Celui qui l'avoit rédigé par écrit, avoit commencé par ces paroles : *Ali, chef & commandant général des Muſulmans, accorde la paix à Moavias, aux conditions ſuivantes, &c.* Moavias ayant lu ce titre, refuſa de ſigner le traité, en proteſtant que jamais il n'avoit reconnu Ali ſous cette qualité. *Il faudroit*, dit-il, *que je fuſſe un bien méchant homme, ſi je faiſois la guerre à celui que je reconnoîtrois pour chef & commandant de tous les Muſulmans.* Amrou ebn-al-As ſe récria auſſi ſur ce titre, & inſiſta vivement pour qu'il fût effacé. D'un autre côté la plupart des partiſans d'Ali lui conſeilloient de tenir ferme, & de ne pas permettre qu'on ſupprimât cette glorieuſe qualité.

Ali

Ali fut d'abord très-embaraſſé ſur le parti qu'il devoit prendre, & enfin il réſolut de ſacrifier ce titre au bien de la paix. Il expoſa les raiſons de ſa conduite, dans une conférence qu'il eut à ce ſujet avec Hanaf-ebn-Kaïs, qui étoit d'un avis différent. An. Hégire 37. Ere Chr. 657.

Je me ſouviens, lui dit Ali, *qu'étant Secrétaire de Mahomet, mon beau-père le Prophéte ayant dreſſé lui-même les articles de la paix qu'il faiſoit avec Sohail, qui s'étoit révolté contre lui, s'étoit qualifié d'Apôtre & envoyé de Dieu. Sohail voyant ces titres, refuſa de ſigner la paix, en me diſant: Si je reconnoiſſois ces titres dans la perſonne de votre beau-père, je n'aurois jamais penſé à lui faire la guerre. Effacez-les donc au plutôt. Mahomet me dit alors que ces titres ne dépendoient pas du traité, & que ce ſeroit le tems qui en prouveroit la réalité : ainſi il n'y a qu'à les rayer. Puis ſe tournant vers moi : Souvenez-vous bien*, ajouta-t'il, *que vous vous trouverez un jour dans un cas ſemblable.* Ali fit donc obſerver à Hanaf que le bien de la paix paroiſſant exiger actuellement qu'il fît un ſacrifice de ſes qua-

ALI. Hégire 37. Ere Chr. 657. lités, il croyoit ne pouvoir rien faire de mieux que d'y consentir, sur-tout y étant autorisé par un exemple aussi respectable que celui du Prophéte son beau-père.

Dès que cette difficulté fut levée, on signa le traité, & quelque-tems après, Ali & Moavias se retirerent, le premier à Couffah, & l'autre à Damas. Ils laisserent à leurs Généraux la conduite des troupes; & à l'égard des affaires qui concernoient la religion, chacun nomma un Iman de son côté.

Comment les deux Arbitres se conduisent en cette occasion. La commission qu'on avoit donnée aux Arbitres leur ayant désigné l'endroit où ils devoient se trouver pour conférer sur les intérêts des deux parties, ils s'y rendirent quelque-tems après le départ d'Ali & de Moavias. Amrou, qui connoissoit le caractère de son collégue, commença par l'accabler de politesses & d'amitiés; & par ce moyen il réussit à le gagner, de façon qu'il lui persuada que l'expédient le plus convenable dans l'état où se trouvoient les affaires, étoit de déposer les deux Califes, & d'en élire un nouveau qui fût agréable à toute la nation.

Lorſqu'ils eurent arrêté entr'eux le parti qu'ils devoient prendre, ils revinrent chacun à leur camp, & au jour déſigné pour annoncer leur déciſion, les armées d'Ali & de Moavias s'avancerent l'une auprès de l'autre, & on éleva au milieu une eſpéce de tribunal, ſur lequel les Arbitres devoient expoſer la réſolution qu'ils avoient cru devoir prendre pour le bien de la paix. An. Hégire 37. Ere Chr. 657.

Il y eut entr'eux un débat de politeſſe, au ſujet de celui des deux qui parleroit le premier. Mouſſa vouloit céder cet honneur à Amrou : celui-ci qui avoit ſes vûes s'en défendit, & fit tant d'inſtances qu'enfin Mouſſa fut obligé de ſe rendre. Il monta donc ſur le tribunal, & dit à haute voix ce peu de mots : *Je dépoſe Ali & Moavias du Califat auquel il prétendent, & je les prive de cette dignité, de la même maniere que je tire cet anneau de mon doigt.* Il ôta en effet ſon anneau, & dans l'inſtant il deſcendit du tribunal.

Amrou étant monté enſuite, tira ſon anneau de ſon doigt avant de commencer à parler, puis il dit à l'aſſemblée : *Vous avez tous entendu*

ALI. Hégire 37. Ere Chr 657. *comment Abou-Mouſſa a dépoſé Ali ſa partie : quant à moi, je le dépoſe auſſi, & je tranſmets le Califat à Moavias, en lui donnant l'inveſtiture, de la même maniere que je mets cet anneau dans mon doigt. Je le fais avec d'autant plus de plaiſir & de juſtice, qu'il eſt l'héritier d'Othman, & que d'ailleurs il s'eſt porté pour vengeur de ſa mort.*

Les partiſans d'Ali qui avoient été indignés contre Mouſſa, lorſqu'ils avoient entendu dépoſer leur Calife, le furent encore plus contre Amrou, qui avoit abuſé de la ſimplicité de ſon collégue pour confirmer cette dépoſition, & mettre en ſa place ſon plus mortel ennemi. Mouſſa ſe plaignit auſſi très-vivement de ce qu'Amrou n'avoit pas tenu la convention qu'ils avoient faite entre eux ; mais les partiſans de Moavias regardant cette affaire comme terminée, ne voulurent entrer dans aucune diſcuſſion, & ils ſe préparerent à ſoutenir la validité de l'élection de leur chef.

Origine du ſchiſme entre les Muſulmans. Les deux partis commencerent dès-lors ce ſchiſme ſi célébre dans le Muſulmaniſme, en ſe maudiſſant

solemnellement l'un l'autre, au moyen d'une certaine formule que l'on prononçoit à haute voix toutes les fois que l'on haranguoit le peuple dans les Mosquées. C'est de-là que se sont formées ces deux sectes fameuses, l'une appellée Alide à cause du Calife de ce nom, & l'autre Ommiade, parce que Othman & Moavias, ennemis d'Ali, étoient de la maison d'Ommiah.

A LI. Hégire 37. Ere Chr 657.

Pendant qu'on avoit été occupé en Syrie à prendre les arrangemens que l'on prétendoit devoir être la source de la tranquillité des Musulmans, Ali eut le chagrin de se voir abandonné par une secte, qui jusqu'alors lui avoit été assez attachée. On appelloit ces sectaires *Kharégites* : c'étoient de vrais fanatiques, qui ne reconnoissoient aucune autorité, qu'autant qu'ils pouvoient trouver leurs intérêts à suivre un parti plutôt qu'un autre.

Les Kharégites abandonnent le parti d'Ali.

Lorsqu'Ali se fut retiré à Couffah, quelques-uns de ces sectaires allerent le trouver, & lui firent de vifs reproches sur la facilité qu'il avoit eue de donner son consentement à l'élection de deux Arbitres, pour ter-

ALI. Hégire 37. J.C. 657. miner un différend d'une auſſi grande importance que celui qu'il avoit avec Moavias. Ils lui repréſenterent que c'étoit vouloir tout perdre, que de remettre ainſi au jugement de deux hommes, ce qui ne devoit dépendre que de Dieu ſeul. Ils ajouterent que quoiqu'il eût ſigné le traité de paix qui autoriſoit le choix des Arbitres, il n'étoit point obligé de s'en tenir à leur déciſion, & que le parti le plus honorable étoit de ſe remettre à la tête de ſes troupes, & de pourſuivre ſes ennemis ſans leur faire aucun quartier.

Ali répondit à ces remontrances, qu'il ne croyoit pas pouvoir avec honneur ſuivre le parti qu'ils lui propoſoient, parcequ'ayant ſigné le traité, & fait ſerment de l'obſerver, il ſe croyoit obligé de tenir ſa parole, comme la loi divine l'ordonnoit. Il ajouta que l'on devoit ſavoir qu'il n'y avoit nullement de ſa faute, ſi les choſes avoient tourné d'une maniere auſſi déſavantageuſe : Que la ſource de tout le mal venoit des peuples de l'Irak, qui avoient menacé de mettre bas les armes, ſi l'on continuoit à ſe battre, après que les ennemis

eurent exposé les livres de l'Alcoran à la tête de leurs troupes : Qu'il les avoit avertis alors que c'étoit un piége qu'on leur tendoit ; mais que malgré ses remontrances, les Irakiens avoient refusé de combattre : Que leurs mutineries & leurs menaces l'avoient forcé ensuite d'acquiescer à l'arbitrage dont on se plaignoit ; & qu'en conséquence de cet arbitrage, il avoit fait un traité qui lui lioit les mains actuellement, parce qu'en ayant juré l'observation, il ne pouvoit y contrevenir sans se rendre coupable d'un parjure. ALI. Hégire 37. Ere Chr. 657.

Les Kharégites ne gouterent point les excuses du Calife ; ils répliquerent pour les réfuter ; la conférence dégénéra en dispute, & enfin ils se révolterent ouvertement contre Ali, & prirent pour leur chef Abdallah-ebn-Vaheb, qui leur assigna pour le lieu du rendez-vous général une ville nommée Naharvan, où le nombre des rebelles devint en peu de tems très-considérable par la jonction des mécontens de Couffah, de Basrah, & de plusieurs cantons de l'Arabie

Ali, plus occupé alors des affaires que lui suscitoit Moavias, ne fit pas Ils prêchent une nouvelle doctrine.

ALI. Hégire 37. Ere Chr. 657. d'abord assez d'attention à ce nouveau parti, & il ne pensa à remédier au désordre, que lorsque cette faction avoit déja plus de vingt-cinq mille hommes sous ses étendards. Ils se répandirent en peu de tems dans les différentes contrées de l'Arabie, où ils publierent, les armes à la main, une doctrine absolument contraire au Musulmanisme.

Hégire 38. Ere Chr. 658. Les rapides progrès d'une secte aussi dangereuse, déterminerent enfin le Calife à ne pas différer plus long-tems d'y mettre ordre. Après avoir tenté inutilement de les ramener par la douceur, il marcha contre eux les armes à la main, & alla camper auprès de l'endroit où ces rebelles s'étoient rassemblés.

Ali dissipe le parti des Kharégites. Pendant que ses troupes profitoient du tems qu'il leur avoit accordé pour se rafraîchir, il imagina un moyen qu'il crut capable de toucher les séditieux, & de les faire rentrer dans leur devoir, sans être obligé d'en venir à la cruelle nécessité de répandre le sang des fidéles. Il fit planter, à côté de l'étendard qui étoit à la tête de son camp, une pique à laquelle étoit attaché un écriteau qui por-

toit que le Calife accorderoit bon quartier & toute ſureté à ceux qui viendroient ſe rendre dans ſon camp, ou qui voudroient ſe retirer à Couffah. ALI. Hégire 38. Ere Chr. 658.

Il fit publier la même choſe à ſon de trompe ; & il eut la ſatisfaction de voir qu'il ne s'étoit pas trompé dans ſes eſpérances. Les troupes rebelles ſe diſſiperent en très-peu de tems ; deſorte que de tout ce nombreux parti, il n'en reſta qu'environ quatre mille, à la tête deſquels Abdallah leur chef voulut tenter de faire face au Calife. Mais il fut bien puni de ſa téméraire entrepriſe ; il périt au premier choc, & toutes ſes troupes furent taillées en piéces, de façon qu'il ne reſta que neuf hommes des quatre mille qui avoient commencé l'action.

Cette victoire fit revenir auprès d'Ali un grand nombre d'Arabes que les rebelles avoient indiſpoſés contre lui ; & peu après, il vit ſa domination ſi bien établie parmi eux, qu'il crut ne devoir plus rien en appréhender. C'étoit bien aſſez d'avoir des ennemis auſſi formidables que les Syriens, qui toujours attachés à

An. I. Hégire 38. Ere Chr. 658. Moavias, leur Calife, perſiſtoient conſtamment dans leur révolte.

Ali ſe prépare à marcher contre Moavias. Ali avoit formé le deſſein de retourner en Syrie, comptant que la victoire qu'il avoit remportée ſur les Kharégites pourroit ébranler les partiſans de Moavias, & lui préparer le chemin à de plus grands avantages: mais la plupart de ſes Officiers Généraux lui ayant repréſenté que ſes troupes avoient beſoin de repos, & que la guerre qu'il méditoit devant être un peu longue, il étoit de la prudence de prendre tout le tems néceſſaire pour en faire les préparatifs; il ſe rendit à leur avis, & prit des meſures pour mettre ſes troupes en état de fournir avec honneur la carriere dans laquelle il eſpéroit entrer inceſſamment. Il raſſembla toutes ſes troupes à Nakilah, près de Couffah. Ce fut-là qu'il établit un camp, où les troupes eurent tout le tems de ſe remettre de leurs fatigues, & de ſe fortifier auſſi de plus en plus par les recrues qu'il fit lever en Arabie, & qu'il eut ſoin de faire dreſſer au métier de la guerre par de fréquens exercices.

Tandis que le Calife raſſembloit

des forces contre Moavias, ce redoutable concurrent ne négligeoit rien pour se soutenir contre Ali, & pour détourner de son obéissance les peuples qui lui étoient encore attachés : il entreprit, entre autres, de susciter des troubles en Egypte, & il en vint à bout d'une maniere assez adroite. An. 1. Hégire 38. Ere Chr. 658.

L'Egypte étoit toujours soumise à Ali. Il est vrai que cette Province avoit fait des mouvemens très-vifs dans les commencemens de son Califat : elle avoit voulu qu'il vengeât l'assassinat d'Othman ; & sur les difficultés qu'il avoit faites pour éluder une entreprise aussi délicate, les Egyptiens avoient refusé de recevoir Saad-ebn-Kaïs, qu'il leur avoit donné pour Gouverneur à la place d'Amrou.

Les affaires s'étant un peu tranquillisées par la suite, Saad avoit tenté de retourner en Egypte, où il avoit enfin réussi à se faire reconnoître pour Gouverneur. Ce Musulman étoit un homme d'une prudence consommée, & d'une fidélité à toute épreuve. Il sut se conduire dans ce poste avec tant d'adresse & de ménagement, que quoiqu'il y eût dans Saad s'établit dans l'Egypte pour Ali.

ALI. Hégire 38. Ere Chr. 658.

cette Province un nombre assez considérable de personnes absolument dévouées à Moavias, il trouva moyen d'y soutenir les intérêts d'Ali, sans déplaire au parti opposé : il s'attira même les plus grands éloges de la plupart d'entr'eux.

Moavias le rend suspect à Ali.

Le rusé Moavias voyant qu'il lui seroit difficile d'exciter des mouvemens dans ce pays, tant qu'il seroit gouverné par un homme aussi prudent, entreprit de le faire révoquer ; & voici comme il s'y prit. Il fit courir le bruit dans toute la Syrie, qu'il n'avoit rien à craindre du côté de l'Egypte, parce qu'il étoit sûr que lorsqu'il en seroit tems, toute cette Province se déclareroit pour lui ; que Saad étoit un de ses plus zélés partisans, sur lequel il y avoit d'autant plus de fonds à faire, qu'il se conduisoit avec une prudence peu commune, & que l'on pourroit lui confier hardiment les secrets les plus importans, sans craindre qu'il en laissât rien transpirer.

Ces bruits jettés dans le public avec une espéce de discrétion, se répandirent insensiblement. Moavias, qui avoit des espions & des partisans se-

crets à la Cour d'Ali, trouva moyen de faire naître des soupçons sur ce Gouverneur ; on tâcha de les réaliser, en faisant valoir la conduite modérée qu'il tenoit avec les ennemis d'Ali ; enfin on n'omit rien de ce qui pouvoit le desservir dans l'esprit du Calife. An 17. Hégire 38. Ere Chr. 658.

Le poste qu'occupoit Saad étant assez brillant par lui-même pour exciter l'envie des courtisans, il s'en trouva plusieurs qui s'attacherent à accréditer ces bruits pour perdre ce Gouverneur, & profiter de sa dépouille. Ali fut absolument la dupe de ce manége. On lui dépeignit Saad comme coupable. Il eut d'abord quelque peine à le croire ; mais ceux qui avoient intérêt à le faire trouver tel, revinrent si adroitement à la charge, qu'enfin le Calife résolut de le rappeller, & il nomma pour le remplacer Mahomet, fils d'Aboubécre.

Saad est rappellé, & son Gouvernement donné à Mahomet.

La conduite que tint ce nouveau Gouverneur fit tout l'effet que Moavias espéroit de ce changement. Mahomet crut bien faire sa cour à Ali, que de poursuivre ses ennemis à toute outrance, & de ne garder aucun ménagement, sur-tout avec les par-

An 1. Hégire 38. Ere Chr. 658. tisans de Moavias. Ce zèle imprudent aigrit les Egyptiens contre Mahomet ; ceux même qui étoient les plus attachés à Ali ne purent s'empêcher de condamner la rigueur dont il usoit à l'égard du parti contraire. Ils prévirent avec douleur que de tels procédés alloient ruiner entierement l'autorité du Calife, & que les troubles & les dissensions succéderoient bien-tôt à la tranquillité dont on avoit joui sous le Gouvernement de Saad.

Uschstut mis à sa place, est empoisonné. Ali ayant été promtement informé du danger dont son autorité étoit menacée en Egypte, si Mahomet en restoit plus long-tems Gouverneur, nomma aussi-tôt Uschstut-Malec pour aller le remplacer. Ce Musulman avoit sans doute une réputation assez bien établie, pour que Moavias eût lieu de craindre son arrivée. En effet dès qu'il eut appris sa nomination, il envoya sur sa route un homme dont il étoit sûr, & il le chargea d'empoisonner ce nouveau Gouverneur. Cette infâme commission ne fut que trop bien exécutée, & l'on apprit bien-tôt que Malec étoit mort de poison, dans un endroit de la

route où il s'étoit arrêté pour se rafraîchir.

Ann. Hégire 38. Ere Chr. 658.

Moavias qui attendoit cette nouvelle avec impatience, dépêcha ensuite Amrou-ben-al-As avec six mille hommes de cavalerie, pour s'emparer en son nom du Gouvernement de l'Egypte. Ce Général ayant fait la plus grande diligence, arriva en peu de jours à quelque distance de la capitale de cette Province, où il trouva Ben-Scharig, chef des partisans d'Othman, qui n'attendoit qu'une occasion favorable pour se venger sur Mahomet, des violences qu'on avoit essuyées de sa part. Ces deux Généraux réunirent leurs troupes, & allerent ensemble chercher l'ennemi.

Amrou s'empare de l'Egypte pour Moavias.

Mahomet qui avoit toujours fait les fonctions de Gouverneur, en attendant celui qui devoit le remplacer, s'étoit précautionné de troupes pour contenir les rebelles de sa Province; mais il n'étoit point assez fort pour tenir contre des secours aussi considérables que ceux qu'Amrou & Scharig amenoient aux séditieux: aussi ayant été à la rencontre de ces deux Généraux, pour les combattre, avant

ALI. Hégire 38. Ere Chr. 658. qu'ils eussent pénétré plus avant dans le Gouvernement, il fut battu ; & ce qu'il y eut d'affligeant pour lui, c'est qu'il tomba vif entre les mains de ses ennemis. Les partisans d'Othman le punirent alors avec la dernière cruauté, des mauvais traitemens qu'il avoit exercés sur eux. Ils l'égorgerent ; puis ayant éventré un âne, ils y enfermerent le corps de Mahomet, & jetterent le tout au feu.

Mahomet est tué.

Cette nouvelle révolution fit sur Ali l'impression la plus accablante. Il envoya aussi-tôt à Basrah, & fit dire à Abdallah-ebn-Abbas, qui en étoit Gouverneur, de se rendre à l'instant à Couffah pour conférer ensemble sur les mesures qu'il convenoit de prendre dans des conjonctures aussi tristes.

Il semble que le parti le plus simple étoit de se servir de cette armée nombreuse qui étoit campée à Nakilah, où elle devoit être suffisamment rafraîchie, & de marcher au plutôt à la rencontre d'un ennemi extrêmement actif, qui mettoit à profit tous les momens, & qui déja maître de l'Egypte, alloit incessam-

ment porter plus loin ſes conquêtes. Mais Ali perdit le tems en conſultations inutiles. Moavias en profita pour faire marcher en diligence deux mille chevaux ſous la conduite d'Hadrami. Ce Général s'avança vers Baſrah, & ſurprit la ville pendant l'abſence d'Abdallah. Ce Gouverneur avoit laiſſé le commandement de cette place à un de ſes amis nommé Ziad. Celui-ci n'ayant point aſſez de forces pour ſe ſoutenir, abandonna Baſrah à l'arrivée de l'ennemi, & envoya en même-tems à Ali, pour l'informer de ſa ſituation, & de la néceſſité qu'il y avoit de lui envoyer promtement des ſecours pour le mettre en état de tenir la campagne.

ALI. Hégire 38. Ere Chr. 658.

Hadrami s'empare de Baſrah.

Le Calife fit partir ſur le champ un corps conſidérable de troupes, au moyen deſquelles Ziad marcha à la rencontre d'Hadrami, & le défit entièrement dans une action qui ſe paſſa à peu de diſtance de Baſrah; il rentra enſuite dans la place, qui ſe remit ſans peine ſous l'obéiſſance d'Ali. Cet avantage, après tant de diſgraces, tranquilliſa un peu le Calife. Il congédia peu après Abdal-

Il eſt défait, & la ville reprise.

ALI. Hégire 38. Ere Chr. 658. lah, qui retourna dans son Gouvernement, où il s'occupa à mettre sa place en état de défense, afin de n'être plus exposé dans la suite à de pareilles surprises.

Hégire 39. Ere Chr. 659. Cet événement termina l'an 38 de l'Hégire, & le 658 de Jesus-Christ. La nuée suivante ne présente aucune action remarquable; les Syriens fatigués de la guerre, laissèrent en repos les Arabes, qui de leur côté ne pensèrent qu'à se tenir sur la défensive.

Hégire 40. Ere Chr. 660. Dès le commencement de la quarantiéme année de l'Hégire, Moavias se signala par de nouvelles entreprises. Les intelligences secrettes qu'il avoit eu soin d'entretenir dans la Province d'Hégiaz, lui firent prendre la résolution d'envoyer des troupes de ce côté-là, & de s'emparer des principales villes du pays, afin de s'ouvrir un chemin sûr pour se rendre ensuite maître de l'Yémen.

Moavias s'empare de l'Hégiaz.

La conquête de l'Hégiaz ne couta qu'un voyage aux troupes de Syrie. Les Arabes qui avoient eu tout le tems nécessaire pour travailler à la défense de leurs places, & à mettre

des troupes sur pied, n'avoient pensé ni à l'un ni à l'autre ; desorte qu'à la premiere nouvelle de la marche des Syriens, les Gouverneurs des principales villes de l'Hégiaz abandonnoient leurs places. Ainsi les Généraux de Moavias s'emparerent sans aucune difficulté de toutes les villes de cette Province, & en particulier de Médine & de la Mecque, dont les habitans furent contraints de prêter serment de fidélité à Moavias.

ALI. Hégire 40. Ere Chr. 660.

Les troupes Syriennes se préparant alors à porter leurs armes dans l'Yémen, Abidallah, Gouverneur de ce pays, alla à leur rencontre sur la frontière, pour tâcher de les battre, & les empêcher de pénétrer dans la Province : mais le succès ne répondit point à ses intentions. Il fut battu, & entièrement défait ; desorte qu'il fut obligé de prendre la fuite. Deux de ses enfans, encore tout jeunes, étant tombés entre les mains des Syriens, on exerça sur eux toute sorte de cruautés, & enfin on les fit mourir.

Ses troupes ravagent l'Yémen.

Les Historiens Arabes racontent qu'Ali fut si sensiblement touché du

An 1. Hégire 40. Ere Chr. 660. sort malheureux de ces deux enfans, qu'il prononça contre l'auteur de ces cruautés les malédictions les plus affreuses, & qu'il demanda à Dieu qu'il le privât de l'esprit & de la raison. En effet, ajoutent les Historiens, Arthah, (c'est ainsi que se nommoit le Général de Moavias qui avoit été cause de ces horreurs) perdit l'esprit peu d'années après, & tomba enfin dans des accès de fureur qui le firent périr au bout de quelque tems.

Tandis que les Syriens étoient dans l'Yémen, Ali envoya dans cette Province plusieurs escadrons de cavalerie, sous la conduite d'un Capitaine nommé Giariah. Ce secours ne fut d'aucune utilité aux habitans de ce pays. Les Syriens, après y être entrés, ne s'étoient occupés qu'à ravager rapidement toute cette contrée : ils s'étoient retirés ensuite avec assez de précipitation ; desorte qu'ils avoient déja regagné leur pays, lorsque Giariah entra dans l'Yémen.

Okail se jette dans le parti de Moavias. Au milieu de toutes ces traverses, Ali eut encore un nouveau sujet de chagrin, qui lui fut d'autant plus sensible que ce fut de la part de son

propre frère. Okail, c'eſt ainſi que s'appelloit ce Muſulman, eut la lâcheté d'abandonner Ali, pour paſſer auprès de Moavias, dont il embraſſa le parti. Il n'allégua d'autre raiſon d'une défection ſi honteuſe, ſinon que ſon frère ne lui donnoit pas aſſez pour ſoutenir le rang qu'il occupoit dans ſa nation.

An. I. Hégire 40. Ere Chr. 660.

Dans ce même-tems, il ſe forma une conjuration dont l'objet étoit de ſe défaire également de tous les Chefs de parti. Ce projet fut imaginé par trois Kharégites, qui ſe trouvant à la Mecque, s'entretenoient enſemble ſur la bataille de Naharvan, où quatre mille de leurs gens avoient été taillés en piéces par les troupes d'Ali.

Il ſe forme un projet de tuer tous les chefs de parti.

Après s'être épanchés en regrets ſur la perte des braves ſoldats qui avoient péri dans cette action, ils remonterent à la ſource qui avoit occaſionné les guerres inteſtines qui déchiroient l'Etat depuis quelque tems; & enfin, ayant fait réflexion qu'Ali, Moavias, & Amrou étoient la cauſe principale de tous ces déſordres, ils réſolurent de s'en défaire, comptant, par la chute de ces

An. 1. Hégire 40. Ere Chr. 660. trois têtes, rendre le calme à leur patrie.

Le premier de ces Kharégites s'appelloit Abdalrahman-ebn-Melgen : le second, Barac-ebn-Abdallah, & le troisiéme Amrou-ebn-Béker. Lorsqu'ils se furent un peu échauffés dans la confidence réciproque de leur projet, le premier se chargea d'aller à Couffah, & d'y assassiner Ali ; le second s'engagea de même à l'égard de Moavias, & le troisiéme promit de se défaire d'Amrou. *Voilà*, conclurent-ils, *les trois tyrans de la patrie, & les auteurs de tous les maux qui la déchirent.*

Cette résolution prise, on convint du jour de l'exécution ; & il fut décidé, que l'on prendroit le tems de l'assemblée solemnelle des Musulmans à la Mecque, durant laquelle on étoit sûr que ces trois Chefs restant chacun chez eux, y seroient moins accompagnés que dans tout autre tems. Ces trois Conjurés voulant s'assurer du succès de l'entreprise, eurent soin d'empoisonner leurs épées : chacun partit ensuite pour se rendre où il devoit faire le coup.

Barac étant arrivé à Damas, se mit à la suite de Moavias. Au jour marqué il attendit un moment favorable, & lui donna un violent coup d'épée dont il lui perça les reins. Cet événement jetta les partisans de Moavias dans la plus grande consternation ; mais heureusement la blessure ne se trouva point mortelle ; & quoique l'épée fût empoisonnée, on apporta de si promts secours, & si à propos, qu'en peu de tems le malade fut parfaitement guéri.

An. Hégire 40. Ere Chr 660. Moavias reçoit un coup d'épée, dont il revient.

On dit que le Chirurgien qui pansa Moavias lui ayant proposé de remédier à sa plaie en y appliquant le feu, ce qui le feroit beaucoup souffrir, mais sans aucune mauvaise suite, ou de prendre un breuvage, qui en le guérissant de même, lui ôteroit la faculté d'avoir des enfans, Moavias prit ce dernier parti ; & en effet, il ne laissa d'autres enfans que ceux qu'il avoit eus auparavant.

A l'égard de l'assassin, on n'eut pas de peine à l'arrêter : ce fanatique ne chercha ni à se sauver ni à se défendre. Il déclara tout le complot avec une sécurité qui étonna ceux qui furent chargés de l'interroger.

Punition de l'assassin.

ALI. Hégire 40. Ere Chr. 660.

Il fut condamné à avoir les pieds & les poings coupés : après quoi on le laissa. Il y en a qui assurent qu'il vécut encore long-tems après ce supplice.

Une mépriſe ſauve la vie à Amrou.

Amrou-ebn-Béker, qui s'étoit chargé d'assassiner Amrou, manqua son coup par une mépriſe. Amrou ayant été attaqué d'une violente colique, ne put pas se rendre à la Mosquée le jour qu'on avoit choisi pour l'assassiner. Il envoya en sa place un de ses amis, qu'il pria de faire la fonction d'Iman. L'assassin qui ne le connoissoit point, porta son coup sur l'Iman, & le tua sur le champ, comptant que c'étoit Amrou. Le meurtrier qui n'avoit pas quitté la place fut pris sur le champ, & lorsqu'il eut appris qu'il s'étoit trompé, il dit froidement : *J'en voulois à Amrou, Dieu en a voulu un autre.*

Abdalrahman ſe lie avec une femme, qui le confirme dans le deſſein de tuer Ali.

Abdalrahman qui étoit le troisiéme de ces conjurés, réussit mieux que les deux autres dans son entreprise. Etant arrivé à Couffah, il logea chez une femme qui avoit eu plusieurs de ses proches parens tués à la défaite des Kharégites près de Naharvan. Cette perte lui étoit toujours

jours sensible, & dès que l'occasion s'en présentoit, elle ne s'épargnoit pas sur le compte du Calife. Abdalrahman ayant eu occasion de pénétrer les dispositions de cette femme, entra dans un plus grand détail, & lui avoua enfin que l'objet de son voyage étoit de se défaire de l'auteur de tant de maux. ALI. Hégire 40. Ere Chr. 659.

Cette femme parut charmée de cette résolution, & promit même de la seconder de tout son pouvoir. Abdalrahman se lia *plus* particulièrement avec elle, & enfin il lui proposa de l'épouser. Elle ne s'éloigna pas de cette proposition; mais elle ajouta qu'elle exigeoit que celui qui voudroit l'avoir pour femme, lui donnât 1°. La somme de trois mille dragmes. 2°. Une servante & un esclave. 3°. La tête d'Ali.

Abdalrahman souscrivit à ces conditions, & comme le tems de l'exécution de son entreprise approchoit, il commença par penser à se défaire d'Ali. La femme y consentit avec plaisir, & elle lui donna deux hommes pour l'accompagner, & le servir s'il en étoit besoin.

Enfin le jour funeste étant arrivé,

An. Hégire 40. Ere Chr. 660. Abdalrahman se prépara à commettre à Couffah le même crime que les deux autres scélérats commettoient l'un à Alexandrie, & l'autre à Damas.

Pressentimens d'Ali sur sa mort. On dit que le Calife eut un secret pressentiment du sort affreux dont il étoit menacé ; on le vit pendant assez long-tems triste & rêveur : quelquefois il parloit seul ; & ce qu'il disoit, étoit toujours l'expression de la plus sombre mélancolie. Il cherchoit cependant à surmonter ces noires vapeurs qui l'accabloient ; mais ce n'étoit qu'en évoquant son courage, pour affronter un malheur dont l'idée lui étoit toujours présente. On l'entendit un jour se dire à lui-même, en se promenant d'un air extrêmement pensif : *Eh bien, mon cœur, prens patience, puisqu'il n'y a point de remède contre la mort que le ciel nous destine.*

Le jour même qui devoit être le dernier de cet infortuné Calife, il sortit de son palais dès le grand matin pour se rendre à la Mosquée. En passant près des basses-cours, les animaux domestiques qui y étoient, firent chacun dans leur espéce des

cris effrayans. Un de ſes eſclaves leur ayant jetté un bâton, pour les diſſiper & les faire taire, le Calife lui dit : *Laiſſez-les crier, car leurs cris ſont les plaintes & les chants lugubres de ma mort.* Il ſortit enſuite, & marcha vers la Moſquée. ALI, Hégire 40. Ere Chr. 660.

Les trois aſſaſſins étoient à la porte qui l'attendoient. Lorſqu'il fut près d'entrer, ils feignirent d'avoir querelle enſemble, & mirent l'épée à la main. L'un d'eux, nommé Darvan, lui porta un coup & le manqua. Abdalrahman le frappa preſque en même-tems, & lui fit une large bleſſure à la tête, préciſément au même endroit où il avoit été bleſſé autrefois dans une bataille à laquelle il s'étoit trouvé ſous Mahomet. Ali eſt aſſaſſiné.

Après ce coup, les trois aſſaſſins ſe ſauverent. Il y en eut un qui fut ſi bien ſe mettre à couvert, qu'on ne put jamais le trouver. Darvan ne chercha pas à s'échapper : il reprit tranquillement le chemin de ſa maiſon, comme s'il ne s'étoit rien paſſé : mais dans le tems qu'il étoit près d'entrer chez lui, un de ceux qui l'avoient vu tirer l'épée contre Ali, le tua ſur le pas de ſa porte. Deux des meurtriers ſont arrêtés & punis.

ALI. Hégire 40. Ere Chr. 660

A l'égard d'Abdalrahman, il parut effrayé d'abord du crime qu'il venoit de commettre. Il voulut se cacher dans un coin de la Mosquée; mais il fut bien-tôt découvert, & après avoir nié pendant quelque-tems, il avoua ensuite, & fut présenté au Calife, qui le donna en garde à Hassan son fils aîné, & lui recommanda de ne le laisser manquer de rien. Il ordonna de plus, qu'au cas que sa blessure fût mortelle, on ne fît point languir le criminel dans les tourmens, mais qu'on le punît d'une mort fort prompte. Ali mourut le cinquiéme jour de sa blessure, & ce qu'il avoit ordonné par rapport à son assassin fut ponctuellement exécuté.

Portrait d'Ali.

Ce Calife étoit d'une taille un peu au-dessous de la médiocre. Il avoit le visage fort rouge, les yeux grands, la tête chauve, & la barbe fort épaisse. Sa physionomie étoit gracieuse, son air riant, & son humeur fort enjouée.

Titres donnés à ce Calife.

Entre les titres honorables que les Musulmans donnoient à Ali, il y en a deux principaux, savoir *Vassi* & *Morthadi*. Le premier signifie légataire, héritier, exécuteur testamen-

taire de Mahomet. Le second veut dire, agréable à Dieu, bien reçu de Dieu. Ses sectateurs lui ont donné encore d'autres qualités ; par exemple les Schiites l'appellent *Faïz-al-Anovar*, c'est-à-dire, distributeur des lumières & des graces. Les Perses le nomment *Schad-Marduman*, ou le Roi des hommes.

An. Hégire 40. Ere Chr. 660.

La vénération que les partisans d'Ali ont eue pour ce Calife, n'a pas empêché que son nom, & celui de tous ceux de sa race, n'aient été en malédiction durant plusieurs années, c'est-à-dire, pendant le regne des Califes Ommiades, depuis Moavias jusqu'à Omar, huitiéme Calife de cette race, qui fit supprimer des prieres publiques, les malédictions que l'on prononçoit ordinairement dans les Mosquées aux jours des assemblées solemnelles.

Quelques Califes, de ceux qu'on a appellés *Abbassides*, témoignerent aussi beaucoup d'aversion pour Ali & pour tous ceux de sa race. Au contraire, les Princes qui regnerent en Egypte, sous le nom de *Califes Fatimites*, firent joindre son nom à celui de Mahomet dans les invita-

ALI. Hégire 40. Ere Chr. 660

tions que l'on fait pour la priere, du haut des Tours ou *Minarets*, qui ſont auprès des Moſquées.

Lieu de la ſépulture d'Ali.

Ali fut enterré auprès de Couffah; mais on eut ſoin de cacher le lieu de ſa ſépulture, & il reſta ignoré durant le regne des Ommiades. Il ne fut découvert que l'an 367 de l'Hégire, par Addedoullat, Prince de la race des Bouides, qui regna à Bagdet ſous le Calife Thaï. Il fit bâtir ſur ce ſepulcre un ſomptueux édifice, que les Perſans appellent *Kunbud-Faïz-al-Anovar*, c'eſt-à-dire, le dôme du diſtributeur des lumières.

Il y a eu des gens de la ſecte d'Ali qui ont voulu faire de ce Calife une divinité. En conſéquence, ils ont inventé quantité de contes ridicules, & d'apparitions ſingulieres, qui n'ont ſervi qu'à faire connoître l'extravagance de ceux qui les avoient imagin.

Ouvrages dont Ali eſt auteur.

Du reſte, Ali a toujours paſſé dans ſa nation pour un homme fort ſavant. On a de lui un *Centiloque*, c'eſt-à-dire, un recueil d'une centaine de maximes qui ont été traduites de l'Arabe en Turc, en Perſan,

& dans les autres langues de la grande Asie. ALI. Hégire 40. Ere Chr. 660.

L'ouvrage le plus estimé qu'on ait de lui, est intitulé *Gefr* ou *Giamé*. Il est écrit en caractères mystérieux & hyéroglyphiques: il traite des grands événemens qui doivent arriver dans le Gouvernement des Musulmans. Giafer-Sadec en a expliqué une grande partie ; mais les Persans prétendent que l'explication du tout est réservée au douziéme Iman, surnommé *Mahadi*, c'est-à-dire, le grand directeur. Cet Iman a paru parmi eux; mais ils croient que Dieu l'ayant pris sous sa protection dans le tems qu'il étoit persécuté par les Califes de Bagdet, l'enleva dans un lieu qu'on ne sait point, & d'où il ne reviendra qu'à la fin du monde, pour réduire l'univers à la religion Mahométane.

Les Auteurs Arabes rapportent communément dans leurs ouvrages, quantité de traits d'Ali fort judicieux, & des maximes très-sensées, qui font l'éloge de la bonté de son cœur aussi-bien que de la justesse & de la vivacité de son esprit, & de la pureté de ses mœurs. Maximes d'Ali.

ALI. Hégire 40. Ere Chr. 660. On trouve dans un livre Arabe, intitulé *le Printems des Juſtes*, cette maxime d'Ali : *Celui qui veut être riche ſans biens, puiſſant ſans ſujets, & ſujet ſans maître, n'a qu'à quitter le péché & ſervir Dieu, il trouvera ces trois choſes en lui.*

Il fit un jour une réponſe qui dut ſervir de leçon à ceux qui étoient venus pour lui faire des reproches au ſujet des mouvemens qui troubloient l'Etat depuis le commencement de ſon regne. Un de ſes capitaines lui ayant demandé avec un peu d'aigreur, pourquoi le Gouvernement d'Aboubécre & d'Omar ayant été ſi tranquille, celui d'Othman & le ſien s'étoient trouvés ſi agités. *La raiſon en eſt bien évidente*, répondit Ali, *c'eſt qu'Othman & moi nous ſervions fidélement Aboubécre & Omar, au lieu qu'Othman & moi nous n'avons trouvé pendant nos regnes que vous & vos ſemblables.*

Il y a encore une maxime d'Ali qui a trait à la conduite de ceux, qui par un eſprit de parti, formerent dans la ſuite la ſecte des Alides. Ces ſectaires, pour ſe diſtinguer des autres Muſulmans, prirent un turban

d'une couleur & d'une façon particuliere, & treſſerent leurs cheveux d'une maniere différente des autres diſciples de Mahomet. *Gardez-vous bien*, dit Ali, *de vous ſéparer de la communion des Muſulmans ; car celui qui s'en ſéparera appartiendra au Démon, comme la brebis qui quitte ſon troupeau, appartient au loup. Ne donnez point de quartier à celui qui marche ſous l'étendard du ſchiſme, quand même il ſe couvriroit de mon turban ; car il porte la marque infaillible d'un homme qui eſt hors du bon chemin.*

ALI. Hégire 40. Ere Chr. 660.

Cette ſentence condamne bien ouvertement la conduite de ceux qui ſe vantent d'être de la ſecte d'Ali, tels que ſont les Perſans d'aujourd'hui, une partie des Princes des Uſbeks au-delà du fleuve Gihon, & pluſieurs Monarques puiſſans dans les Indes, qui en conſervant le turban d'Ali, ſe ſont ſéparés des autres Muſulmans.

Les uns & les autres ſe donnent réciproquement le nom de *Schiites*, c'eſt-à-dire, ſectaires mépriſables & réprouvés. Mais il a été affecté particulièrement aux ſectateurs d'Ali,

ALI. Hégire 40. Ere Chr. 660.

qui ont ſouvent excité de violens troubles dans l'Empire Muſulman, pour élever au trône les deſcendans de ce Calife, à qui ils prétendoient que le trône devoit appartenir de droit. On en verra de fréquens exemples dans la ſuite de cette hiſtoire, lorſqu'il s'agira des dynaſties qu'ils ont formées ſous les diverſes dénominations d'Alides, de Fatimites, d'Edriſſites & d'Iſmaëliens.

Ali, comme on a vu dans la vie de Mahomet, avoit épouſé Fatime, fille de ce Prophéte. Après la mort de ſa femme il en eut pluſieurs autres; & de ces différens mariages, il laiſſa quinze garçons & dix-huit filles. Fatime lui donna trois garçons, ſavoir Haſſan, Hoſſein & Mohaſſan. Celui-ci mourut dans ſon enfance. Les deux premiers firent ſouche, & ſont remarquables dans l'hiſtoire Muſulmane par les grands perſonnages qu'ils produiſirent, & par les révolutions que leurs deſcendans occaſionnerent dans les différens ſiécles du Mahométiſme.

HASSAN

V. CALIFE.

HASSAN, fils aîné du feu Calife, fut élu d'une voix unanime pour occuper la place de son pere. On avoit voulu engager Ali à nommer lui-même son successeur, dès qu'on s'étoit apperçu que sa blessure étoit mortelle ; mais indépendamment des raisons que pouvoit avoir ce Calife de ne désigner personne pour une dignité dans la possession de laquelle il avoit lui-même essuyé tant de traverses, il fut encore retenu par l'exemple du Prophéte. C'est ce qu'il représenta à ses amis, lorsqu'ils le pressoient de penser à son successeur. Il leur dit que Mahomet n'ayant pas voulu désigner personne pour lui succéder, il feroit de même, & qu'il abandonneroit aux peuples le soin de se choisir un Maî-

HASSAN. Hégire 40. Ere Chr. 660.

Ali refuse de désigner son successeur.

HASSAN. Hégire 40. Ère Chr. 660.

tre, dont le gouvernement fût moins agité que le sien.

Hassan est reconnu Calife.

Dès qu'il fut mort, les voix se déclarerent pour Hassan; & les peuples lui prêterent serment de fidélité, après qu'il eut juré lui-même de se conduire selon l'Alcoran & la tradition. Quelque flatté qu'il dût être de se voir porté sur le Trône par le suffrage des peuples, il reconnut bien-tôt qu'il étoit peu propre à soutenir avec dignité le poids d'une couronne.

Caractère d'Hassan.

Son caractère doux & tranquille lui inspiroit de l'aversion pour tous les mouvemens tumultueux, & spécialement pour le fracas des armes. Héritier de la piété de son père plutôt que de sa valeur, il figuroit assez bien dans le paisible réduit d'une Mosquée; mais il étoit extrêmement déplacé à la tête des troupes.

Il marche contre Moavias.

Il fut cependant bien-tôt obligé de prendre les armes pour satisfaire aux instances de ses nouveaux sujets, qui demandoient avec ardeur que l'on recommençât la guerre contre Moavias. Il marcha donc en Syrie à la tête d'une forte armée, qu'il fit précéder de douze mille hommes,

qui eurent ordre de s'avancer sous la conduite de Kaïs, qu'il leur donna pour Général. HASSAN. Hégire 40. Ere Chr. 660.

Moavias s'étant mis aussi en campagne de son côté, marcha à la rencontre du Calife. Kaïs, avec ses douze mille hommes, l'arrêta dans sa marche, & se conduisit avec assez d'habileté pour contenir l'ennemi, sans cependant risquer une bataille, à cause du peu de monde qu'il avoit en comparaison de Moavias. Il n'y eut donc que des escarmouches assez vives : du reste Kaïs se tint bien retranché, en attendant le gros de l'armée.

Hassan arriva peu après, & l'on commença à faire les préparatifs pour se présenter aux ennemis. Mais un des domestiques du Calife ayant été massacré dans ces conjonctures, il voulut punir les coupables : les troupes se mutinerent : les Officiers prirent parti dans la querelle. On s'échauffa de part & d'autre en présence du Calife, & la dispute devint si tumultueuse, qu'Hassan fut insulté en face : on le renversa même de dessus le siége où il étoit assis, & il se trouva trop heureux d'en être

Il s'éleve une sédition dans son armée.

HASSAN. Hégire 41. Ere Chr. 661.

quitte pour quelques bleſſures.

Cet événement étant arrivé près de Madaïn, où le Calife avoit amené ſes troupes, il profita de la proximité de cette place pour aller s'y renfermer, & ſe mettre à couvert de la fureur des ſéditieux. Mais cette retraite penſa lui être bien funeſte, par les infâmes conſeils du neveu du Gouverneur, qui ſollicita vivement ſon oncle pour qu'il ſe défît du Calife; heureuſement le Gouverneur ne voulut pas écouter une propoſition auſſi indigne. Le neveu fit tout ce qu'il put pour l'engager du moins à le faire priſonnier, & le remettre entre les mains de Moavias. Le Gouverneur refuſa également de prendre ce parti, alléguant les droits ſacrés de l'hoſpitalité, les loix de l'honneur, & enfin l'indignité qu'il y auroit à trahir ainſi le petit-fils de l'Apôtre de Dieu. Il déclara donc que le Calife ſeroit en ſureté chez lui, & qu'il lui procureroit même tous les agrémens qu'on pourroit lui procurer.

Le Calife ſe ſauve à Madaïa.

Haſſan de ſon côté avoit l'eſprit dans une cruelle agitation. L'inſolence de ſes troupes, le mépris qu'on

Haſſan ſe propoſe d'abdiquer le Califat.

auroit pour lui à l'avenir, s'il laiſſoit leur inſulte impunie, le danger qu'il y avoit à vouloir châtier les coupables; d'ailleurs, l'oppoſition qu'il reſſentoit pour une guerre, dont les commencemens étoient de ſi mauvais augure : toutes ces réflexions lui firent prendre le parti de renoncer à une dignité qu'il n'avoit jamais ambitionnée, & pour la défenſe de laquelle il n'étoit pas d'humeur de ſacrifier ſon repos, & encore moins d'expoſer ſa vie au haſard des armes. HASSAN. Hégire 41. Ere Chr. 661.

Hoſſein ſon frere, à qui il communiqua cette idée, n'oublia rien pour l'en détourner : mais il eut beau lui faire des remontrances ſur la honte que ſon abdication alloit répandre ſur leur famille, & en particulier ſur la mémoire d'Ali, Haſſan demeura ferme dans ſon projet, parce qu'il preſſentit qu'en abdiquant volontairement, il ſe feroit un ami de Moavias, qui ne manqueroit pas, par reconnoiſſance, de le dédommager du ſacrifice qu'il lui faiſoit, & lui procureroit dans une douce obſcurité, un ſort heureux & tranquille, tel qui convenoit à un homme

HASSAN. Hégire 41. Ere Chr. 661.

qui n'avoit ni courage ni ambition.

Moavias qui avoit des espions jusques dans la Cour du Calife, fut bien-tôt informé des dispositions d'Hassan. Ce fut par cette raison qu'il donna ordre à ses Généraux de ne rien entreprendre contre l'armée du Calife, & de se contenter de faire bonne contenance. Pendant ce tems, il fit agir les émissaires secrets qu'il avoit auprès d'Hassan; & ceux-ci se comporterent si adroitement, que sans que l'on se doutât d'aucune intelligence, ils amenerent les choses au point qu'ils le souhaitoient.

Conditions que Hassan exige de Moavias, pour lui céder le Califat.

Hassan ayant donc bien pris sa résolution, écrivit à Moavias, & lui manda que le chagrin qu'il ressentoit de voir les Fidéles Musulmans exposés aux cruels malheurs d'une guerre intestine, & cela uniquement pour soutenir sa promotion au Califat, le portoit à terminer cette guerre, en sacrifiant ses propres intérêts; qu'il étoit determiné à renoncer au Trône, & que pour empêcher que l'élévation d'un nouveau rival ne fût une occasion de continuer la guerre, c'étoit à lui-même

qu'il vouloit réſigner la Couronne. Il ajouta, qu'un préſent auſſi conſidérable méritant quelque reconnoiſſance de ſa part, il exigeoit trois conditions. 1°. Qu'on le laiſſeroit le maître de tout ce qui étoit alors dans le tréſor public de Couffah. 2°. Qu'il auroit en propre une terre conſidérable dans la Perſe. 3°. Que Moavias s'engageroit à ne jamais rien dire d'injurieux à la mémoire d'Ali. HASSAN. Hégire 41. Ere Chr. 661.

Moavias, qui ne pouvoit payer trop cher une abdication ſi avantageuſe pour lui, accepta les conditions; & auſſi-tôt on dreſſa un traité qui fut ſigné de part & d'autre. Moavias vint alors trouver Haſſan, & ils partirent enſemble pour ſe rendre à Couffah, où l'abdication devoit ſe faire.

Haſſan abdique le Califat.

On convoqua l'aſſemblée générale des Muſulmans dans la grande Moſquée, & Haſſan étant monté dans la chaire, commença par rendre gloire à Dieu, qui lui avoit inſpiré les moyens de rendre la paix aux Fidéles; & enſuite il s'énonça en ces termes : *Muſulmans, Moavias m'a diſputé le Califat, auquel j'avois plus de droit que lui; j'ai mieux aimé m'en*

HASSAN. Hégire 41. Ere Chr. 661. *démettre en sa faveur, que de voir répandre votre sang par les armes : tout cela ne durera qu'un certain tems, car les choses du monde sont sujettes au changement.*

Ces dernieres paroles penserent exciter une querelle. Moavias interrompit brusquement le Calife, & lui parla avec beaucoup de vivacité sur l'imprudence qu'il y avoit de faire entrevoir que la démarche qu'il faisoit pouvoit occasionner un jour de nouveaux mouvemens.

Hassan laissant tomber les reproches de Moavias, reprit tranquillement son discours, & le termina par dire au peuple, qu'en les quittant il y avoit trois choses qu'il ne pouvoit oublier. 1°. Le cruel traitement qu'on avoit fait à son pere. 2°. Les outrages qu'il venoit d'essuyer lui-même à la tête des troupes : & enfin le pillage qu'on avoit osé faire de ses biens, dans le tems qu'il ne cherchoit qu'à établir la paix, afin que chacun pût jouir tranquillement de ce qui lui appartenoit.

Les Coufiens refusent à Hassan l'argent du trésor public.

Cette harangue terminée, Hassan se prépara à partir ; mais il voulut auparavant qu'on lui livrât, selon

les conventions, tout ce qui étoit dans le tréſor public. Les Couffiens lui déclarerent nettement qu'ils ne pouvoient le ſatisfaire ſur cet article ; que ce tréſor étant à eux, Moavias avoit eu tort d'en diſpoſer ; & qu'abſolument ils ne permettroient pas qu'on l'emportât, ni même qu'on en enlevât la moindre choſe. HASSAN. Hégire 41. Ere Chr. 661.

Cette oppoſition des Couffiens fut ſenſible pour Haſſan. Moavias de ſon côté dut en être bien mécontent. Cependant il ne jugea pas à propos de faire la moindre inſtance. Content d'être parvenu au but qu'il ſe propoſoit depuis ſi long-tems, il ne s'occupa que du ſoin de bien établir ſon autorité. Du reſte, il promit à Haſſan de le dédommager amplement de ce qu'on venoit de lui refuſer : en effet, il lui aſſigna un revenu de trois millions par année, & dans la ſuite il y ajouta de tems en tems des préſens de très-grand prix. Moavias l'en dédommage.

Haſſan partit de Couffah, avec Hoſſein ſon frere, & ils allerent l'un & l'autre fixer leur habitation à Médine, où ils menerent une vie privée, ſans vouloir en aucune façon participer aux affaires ni aux troubles Haſſan & ſon frere ſe retirent à Médine.

HASSAN. Hégire 41. Ere Chr. 661. de l'Etat. Moavias essaya cependant de les tirer de cette inaction, lorsque les Kharégites reprirent les armes. Il écrivit à Hassan pour le prier de marcher contre eux, afin de les contenir, en attendant qu'il pût agir par lui-même; mais la réponse d'Hassan lui fit connoître qu'il s'adressoit mal. Ce Prince répondit qu'il avoit absolument renoncé à toutes les affaires publiques afin d'éviter la guerre, & que s'il avoit été d'humeur de la faire, il la lui auroit faite à lui-même.

Mort de Hassan. Il passa ainsi sept à huit ans à Médine, c'est-à-dire, le reste du tems qu'il vécut : il mourut l'an 49 de l'Hégire, n'ayant encore que quarante-sept ans. On assure que ses jours furent avancés par Moavias, qui engagea sa femme à l'empoisonner. Il se porta, dit-on, à ce crime, pour se débarrasser d'une condition que Hassan avoit exigée de lui. Moavias s'étoit engagé à ne point se désigner de successeur pendant la vie d'Hassan, & à en remettre l'élection entre les mains d'un certain nombre de personnes que ce même Hassan devoit nommer.

Lorſque Moavias eut bien établi ſon autorité, il forma le deſſein de fixer le Califat dans ſa famille, & de commencer par déſigner Yéſid ſon fils pour ſon ſucceſſeur : & afin de n'être point expoſé aux reproches qu'Haſſan pouvoit lui faire de manquer aux conditions qu'ils avoient ſtipulées entre eux, il prit le parti de ſe défaire de ce Prince. Pour réuſſir plus ſurement, il mit la femme d'Haſſan dans ſes intérêts ; & il la gagna ſi bien, qu'elle conſentit à empoiſonner ſon mari, moyennant la promeſſe que Moavias lui fit de l'épouſer enſuite.

HASSAN. Hégire 41. Ere Chr. 661. Moavias porte ſa femme à l'empoiſonner.

Le crime commis, elle ſomma Moavias de tenir ſa parole : mais celui-ci ſe mocqua d'elle, & il conſentit ſeulement de lui donner en dédommagement une ſomme d'argent très-conſidérable.

Haſſan étant près de mourir, ſon frere qui s'apperçut bien qu'il étoit empoiſonné, le preſſa très-fortement pour qu'il lui déclarât qui il ſoupçonnoit coupable d'un tel attentat, l'aſſurant qu'il en tireroit vengeance ſur le champ : mais le mourant lui répondit avec beaucoup de tranquil-

HASSAN. Hégire 41. Ere Chr. 661.

lité : *Mon cher frère, la vie des hommes eſt compoſée de jours qui s'évanouiſſent bien rapidement : laiſſez en paix le coupable ; nous paroîtrons enſemble lui & moi devant Dieu.*

Aiésha refuſe à Haſſan la ſépulture auprès de Mahomet.

Il avoit demandé, par ſon teſtament, d'être enterré auprès de Mahomet ſon grand père. Aiésha y avoit conſenti d'abord ; mais peu après elle changea d'avis, lorſqu'elle vit la famille des Ommiades s'y oppoſer : elle déclara donc que la maiſon où Mahomet étoit enterré, lui appartenant en propre, elle ne ſouffriroit point que l'on mît qui que ce ſoit auprès du Prophéte. Ainſi ſon corps fut inhumé dans le cimetière public.

La courte durée de ſon regne, qui ne fut que de ſix mois ou environ, a été cauſe que quelques Auteurs n'ont pas jugé à propos de le compter dans le nombre des Califes. J'ai ſuivi Ebn-Athir & quelques autres, qui ont cru ne devoir pas omettre ce Prince ; parce qu'en effet il a joui de la dignité Souveraine, & que le peu de tems qu'il a regné n'empêche pas qu'il n'ait été auſſi-bien Calife que ceux qui ont occupé le Trône pendant pluſieurs années.

Haſſan laiſſa pluſieurs enfans. Le plus célébre fut Abdallah, dont la poſtérité cauſa de grands troubles dans l'Empire Muſulman. HASSAN. Hégire 41. Ere Chr. 661.

A l'égard d'Hoſſein, ſa branche fut la principale des Alides, parce qu'elle ſe conſerva dans la poſſeſſion de l'*Imamat*, qui eſt la premiere dignité de la religion chez les Muſulmans.

MOAVIAS
VI. CALIFE.

MOAVIAS. Hégire 41. Ere Chr. 661.

Commencement de la Dynastie des Ommiades.

DEs que Hassan eut fait solemnellement sa démission du Califat, Moavias prit possession de cette dignité, & la rendit héréditaire dans sa famille, au lieu qu'avant lui elle étoit élective. C'est à lui que commence la Dynastie des Ommiades, si célébre dans l'histoire des Arabes. Elle a pris son nom d'Ommiah qui étoit bisayeul de Moavias.

Le père de ce Calife s'appelloit Abou-Sofian, & étoit l'un des chefs de la tribu des Coreischites, qui étoit aussi celle de Mahomet : lorsque ce Prophéte prit les armes pour établir sa doctrine, les Coreischites qui ne vouloient point entendre parler de cette religion, armerent aussi de leur côté, & donnerent à Abou-Sofian le commandement de leurs troupes.

Ce

Ce Général se distingua dans plusieurs occasions ; mais tous ses efforts n'empêcherent point que Mahomet n'eût presque toujours l'avantage. Il céda enfin à la fortune de ce Prophéte le jour de la fameuse victoire de Bédre, & il embrassa publiquement le Musulmanisme. MOAVIAS. Hégire 4r. Ere Chr. 661.

L'exemple d'un Prosélyte de cette considération décida du sort des Coréischites, & ils devinrent presque tous sectateurs de Mahomet. On dit que ce nouveau Musulman demanda trois choses au Prophéte, lorsqu'il fit profession de sa doctrine. La premiere, fut de commander les troupes qu'on feroit marcher contre les Infidéles, afin qu'il pût expier le crime qu'il avoit commis en demeurant lui-même si long-tems dans l'infidélité.

Il pria ensuite le Prophéte de prendre Moavias son fils pour Secrétaire ; & enfin il demanda que Mahomet épousât une de ses filles nommée Gasah. Cette derniere proposition fut rejettée ; mais le Prophéte accorda les deux autres. Abou-Sofian eut donc le commandement des troupes, & Moavias entra au

MOAVIAS. Hégire 41. Ere Chr. 661.

ſervice de Mahomet, ſous lequel il travailla long-tems en qualité d'un de ſes Secrétaires.

Après ſa mort, Moavias ſe fit une telle réputation ſous les Califes ſucceſſeurs de Mahomet, qu'il fut nommé Gouverneur de Syrie, lorſqu'on eut fait la conquête de cette Province. Il s'y acquit une ſi grande autorité, qu'enfin il réuſſit à ſe faire proclamer Calife contre toutes les regles. Son grand courage & ſon habileté lui firent ſurmonter tous les obſtacles qu'on lui oppoſa pour l'empêcher d'arriver au Trône; & malgré les efforts de ſes ennemis, il parvint à réparer tout ce qu'il y avoit de défectueux dans ſa premiere élection.

Hégire 42. Ere Chr. 662.

Les Kharégites ſe ſoulevent de nouveau.

Le commencement de ſon regne fut violemment agité par la révolte des Kharégites, qui étoient, comme je l'ai dit, ennemis déclarés de toute ſubordination. On les avoit trop négligés dès leur naiſſance. Ali avoit, à la vérité, réuſſi à les battre; mais il n'avoit pu les éteindre. Le regne ſuivant, auſſi peu redoutable par ſa durée que par la foibleſſe du perſonnage qui occupoit le Trône, releva

leur courage, & leur inſpira un nouveau goût pour faire des entrepriſes. MOAVIAS. Hégire 41. Ere Chr. 661.

Moavias, inſtruit par les fautes que ſes prédéceſſeurs avoient commiſes, prit au plutôt des meſures pour abatre un parti ſi contraire à ſon autorité. Il fit donc marcher contre eux les troupes qu'il avoit levées en Syrie. Mais le ſuccès ne répondit pas à ſes eſpérances; les Syriens furent battus en pluſieurs circonſtances, & les Kharégites victorieux, n'en devinrent que plus inſolens, & en même-tems bien plus à craindre.

Le Calife eut recours alors aux habitans de Couffah, & aux peuples de l'Irak, & les pria de s'intéreſſer dans ſa querelle. Il leur repréſenta que tout devoit les engager à prendre les armes contre des impies, qui ne connoiſſant ni loix ni religion, & qui n'étant ainſi retenus par aucun frein, leur feroient la guerre ſans en avoir le moindre prétexte, & parviendroient peut-être un jour à s'emparer de leur pays. Moavias engage les Couffiens & les Irakiens à prendre les armes contre les Kharégites.

Ces remontrances firent leur effet. Les Couffiens & les Irakiens prirent les armes, & marcherent en bataille

MOAVIAS. Hégire 42. Ere Chr. 662.

contre les Kharégites. Ceux-ci faisant réflexion que la jonction de ces troupes à celles de Syrie alloit former contre eux un parti formidable, firent quelques tentatives pour les engager à demeurer neutres ; & comme ils savoient que la plupart d'entre eux n'avoient reconnu Moavias que pour éteindre le feu de la guerre civile, & que du reste ils n'approuvoient nullement la façon dont il s'étoit élevé sur le Trône, ils leur envoyerent un député, qui prit une tournure assez adroite pour leur faire entendre qu'ils feroient bien de ne point se mêler dans la guerre qu'ils avoient déclarée à Moavias.

Après beaucoup de négociations, le député Kharégite leur fit voir que pensant comme ils faisoient, ils ne risquoient rien de ne point prendre part dans cette guerre : *Car*, dit-il, *on peut regarder Moavias comme notre ennemi commun. S'il tombe sous nos coups, vous serez délivrés de ce tyran : s'il nous extermine, vous serez débarrassés de toutes les inquiétudes que vous avez sur notre compte.*

Les Irakiens refuserent constam-

ment de se prêter aux idées des Kharégites ; & ils trouverent qu'il étoit d'une extrême importance que tout le monde s'intéressât à détruire une secte de gens qui affectoient une indépendance criminelle, également contraire aux loix, à la religion & à la société. Ils les attaquerent donc avec fureur ; & après plusieurs actions parfaitement soutenues par la valeur réciproque des deux partis, il y eut enfin une bataille sanglante qui décida du sort des Kharégites. Les Irakiens eurent tout l'avantage, & le parti contraire fut presqu'entierement exterminé.

MOAVIAS. Hégire 42. Ere Chr. 662. Les Kharégites sont défaits.

La destruction de ces sectaires rendit pour quelque-tems le calme à l'Arabie. Du moins l'on ne voit point dans les histoires, qu'il se soit rien passé de mémorable depuis cette bataille, jusqu'à la fin de la quarante-troisiéme année de l'Hégire. Cette année n'est remarquable que par la mort du fameux Amrou-ben-al-As, si renommé par son courage & par son intelligence dans le métier de la guerre. Il fut un des premiers héros du Musulmanisme ; & Mahomet disoit de lui, qu'il ne connoissoit per-

Hégire 43. Ere Chr. 663. Mort d'Amrou-ben-al-As.

MOAVIAS. Hégire 43. Ere Chr. 663.

sonne qui fût plus sincèrement attaché à la religion.

La vivacité de son esprit, sa valeur, sa capacité, ses exploits en Syrie & en Egypte, les disgraces même qu'il eut à essuyer ; tout cela lui a mérité les plus grands éloges de la part des Historiens. Il mourut dans son Gouvernement d'Egypte, que Moavias lui avoit abandonné avec tous les revenus de cette riche Province, à condition qu'il entretiendroit à ses dépens les troupes nécessaires pour la défense de ce pays.

Indépendamment des qualités qui annonçoient un grand Général, Amrou en avoit d'autres qui le rendoient très-recommandable dans sa nation. Il possédoit dans un degré éminent, l'éloquence & la Poësie. Avant d'embrasser le Musulmanisme, il exerça sa verve contre Mahomet, & fit à son sujet des vers extrêmement satyriques. Il en témoigna depuis un vif repentir ; & dans le tems même qu'il mourut, il fit à ses enfans un discours très-pathétique dans lequel il rappella encore le malheur qu'il avoit eu d'écrire contre le Prophéte.

Ce fut à peu près dans ce même tems, que Moavias se détermina à reconnoître pour son frere, un Musulman de mérite nommé Ziad, qui s'étoit toujours distingué parmi les Arabes par son esprit, ses talens & ses exploits militaires. Il étoit fils d'Abou-Sofian, aussi-bien que Moavias; mais il n'avoit point été reconnu, parcequ'il étoit venu d'un commerce illégitime : c'est ce qui lui avoit fait donner le nom de Ziad-ben-Abihi, c'est-à-dire, fils d'un inconnu.

Moavias, Hégire 43. Ere Chr. 663.

Origine de Ziad.

Il donna de bonne heure les plus heureux présages de ce qu'il seroit un jour. Le brave Amrou, qui étoit connoisseur, l'ayant observé dans une assemblée des compagnons de Mahomet, où il l'entendit parler avec beaucoup de force & de solidité, fut si charmé de ce jeune homme, qu'il dit à son sujet, que sans le vice de sa naissance il auroit mérité de commander un jour les Arabes.

Les Califes sous lesquels il servit, rendirent justice à son mérite. Il se distingua sur-tout dans la conduite qu'il tint en Perse, lorsqu'il fut chargé par Ali de quelque commission dans cette vaste Province : il s'y

MOAVIAS. Hégire 43. Ere Chr. 663.

acquit bientôt la plus grande réputation, par les rares talens qu'il fit voir pour l'administration des affaires.

Il se jette dans le parti des Alides.

Lorsque Hassan eut abdiqué le Califat, Ziad refusa absolument de reconnoître Moavias, quoiqu'il fût son frere naturel. Le respect qu'il crut devoir à la mémoire d'Ali son bienfaiteur, l'engagea à s'éloigner du nouveau Calife pour se jetter dans le parti des Alides.

Moavias le fait entrer dans le sien.

Moavias, qui connoissoit tout le mérite de Ziad, voyoit avec douleur combien un adversaire de cette considération seroit redoutable à son parti. Il entreprit donc de le gagner, & fit part de son dessein à Mogairah-ebn-Saïd, Gouverneur de Couffah, qui s'offrit volontiers de le servir, en travaillant à détacher Ziad du parti des Alides. Mogaïrah pouvoit y réussir d'autant plus facilement, qu'il avoit entretenu une liaison intime avec Ziad, depuis un service qu'il lui avoit rendu dans une affaire de très-grande conséquence. *

* Il s'agissoit d'une accusation intentée contre Mogaïrah pour crime d'adultère. Ziad qui étoit alors Cadi, ou Juge, de l'endroit où le délit s'é-

Mogaïrah négocia donc si adroitement auprès de Ziad, & il lui fit d'ailleurs des propositions si avantageuses de la part du Calife, qu'il réussit enfin à le ramener. Moavias le reçut à sa cour avec toutes les marques possibles de considération, & il l'assura que dans peu il le mettroit en situation d'occuper les premières places de l'Etat, sans crainte qu'on pût lui faire plus long-tems les reproches qu'on lui avoit faits par le passé.

MOAVIAS. Hégire 43. Ere Chr. 663.

En effet, il fit faire toutes les informations convenables pour parvenir à ses fins; & après beaucoup de formalités, il fut décidé que Ziad étoit vraiment fils d'Abou-Sofian. Le Calife fit publier cette décision dans une assemblée solennelle, où il reconnut publiquement Ziad pour son propre frère, issu aussi-bien que lui du noble sang des Coréischites, & dès-là capable de remplir les premieres places de l'Etat.

Il le reconnoît pour son frère.

La famille de Moavias fut très-mécontente de cette légitimation,

coit commis, avoit trouvé moyen de sauver l'accusé, & de faire condamner les témoins comme des calomniateurs.

MOAVIAS. Hégire 43. Ere Chr. 663.

qui en associant Ziad aux priviléges des Ommiades, avoit donné occasion de faire des recherches deshonorantes pour un homme tel qu'Abou-Sofian, dont la mémoire avoit été jusqu'alors dans la plus grande vénération parmi les Musulmans.

Moavias laissa tomber tous les discours qu'on jugea à propos de faire sur le parti qu'il venoit de prendre, & il ne s'occupa que du soin d'employer utilement les talens de Ziad pour le bien de l'Etat, & l'avancement de ses propres affaires.

Hégire 44. Ere Chr. 664. Ziad est fait Gouverneur de Basrah.

Il lui donna d'abord le Gouvernement de Basrah, où il étoit nécessaire d'envoyer au plutôt quelqu'un qui eût assez d'autorité pour arrêter les désordres qui s'y commettoient depuis quelque-tems. Abdallah-ebn-Amer avoit été dépose depuis peu du Gouvernement de cette place, parce que sa trop grande douceur l'empêchoit de sévir contre les brigands qui désoloient tous les environs. Le Calife l'avoit fait remplacer par Hareth, qui fit quelques tentatives pour remédier au mal; mais il étoit parvenu à un tel excès, qu'il lui fut impossible de le déraciner.

Ziad y fut donc envoyé à son tour, comme l'homme le plus propre pour remettre en vigueur la police la plus exacte. MOAVIAS. Hégire 44. Ere Chr. 664.

Dès qu'il fut arrivé à Basrah, il convoqua l'assemblée générale des Musulmans, & leur déclara qu'il connoissoit les remédes nécessaires pour arrêter les désordres publics; mais qu'avant de les employer, il étoit bien-aise d'avertir que ceux qui se sentoient coupables feroient bien de quitter la ville au plutôt, parce-qu'il ne feroit aucun quartier à ceux qui tomberoient entre ses mains. Ils dissipe les brigands qui infestoient cette ville & les environs.

Peu après il fit publier une ordonnance qui portoit qu'immédiatement après la prière du soir tout le monde eût à se retirer chez soi, & que quiconque se trouveroit dans les rues après l'heure marquée, seroit puni de mort. Il établit à cet effet une patrouille, commandée par un Officier qui avoit ordre de faire passer au fil de l'épée ceux qu'il rencontreroit pendant la nuit.

Cet ordre pouvoit avoir beaucoup d'inconvéniens; mais comme il s'agissoit de remédier à un grand mal, on fit peu d'attention sur les suites

MOAVIAS. Hégire 44. Ere Chr. 664. qu'il pouvoit avoir, & on commença par l'exécuter à toute rigueur. La premiere nuit coûta la vie à plus de cent personnes. Ce sévère exemple fit une si vive impression sur les autres, que l'on n'osa plus sortir de chez soi pendant la nuit. Il y eut cependant encore cinq personnes qui périrent le lendemain; mais la troisiéme nuit tout se passa très-tranquillement, & il n'y eut personne de tué. Le bon ordre se rétablit insensiblement dans cette ville, & l'on n'entendit plus parler de vols ni de brigandages.

Hégire 45. Ere Chr. 665. Il rétablit la police dans plusieurs Provinces.

Moavias fut d'autant plus charmé de savoir la tranquillité rétablie dans Basrah, qu'il avoit toujours appréhendé que ses ennemis ne profitassent du désordre qui régnoit dans cette ville pour décrier son gouvernement, ou même pour augmenter leur parti, en y faisant entrer les auteurs des troubles. La sévérité de Ziad, & la prudence avec laquelle il se comporta d'ailleurs pour réformer différens abus qu'il avoit remarqués dans Basrah, déterminerent le Calife à avoir recours à lui pour établir le même ordre dans le Ségestan

& le Khoraſſan, Provinces de Perſe, & dans Bathein & Oman, Provinces de l'Arabie. Il falloit que le Calife comptât beaucoup ſur la capacité de Ziad, pour le charger en même-tems de tant d'emplois, dont un ſeul auroit ſuffi pour donner beaucoup d'occupation à un homme ordinaire. MOAVIAS. Hégire 49. Ere Chr. 665.

Ziad répondit parfaitement aux idées du Calife ; & quoiqu'il dût être accablé par l'immenſité du travail dont on le ſurchargeoit, il ſe montra par-tout ſupérieur aux places qu'on lui fit occuper. Amateur exact de l'ordre & de la juſtice, il ne négligea rien de ce qui pouvoit procurer le bonheur & la tranquillité des peuples ; mais en même-tems il gouvernoit d'une manière abſolument deſpotique, & ne ſouffroit point que qui que ce pût être donnât la moindre atteinte à ſon autorité.

On en eut un exemple dans la perſonne de Hakem-ben-Amer, Capitaine Muſulman. Cet Officier ayant été commandé par Ziad pour s'emparer d'une place, exécuta ſa commiſſion avec beaucoup de ſuccès, &

MOAVIAS. Hégire 45. Ere Chr. 665.

en informa auſſitôt le Gouverneur. Celui-ci lui fit réponſe ſur le champ, & lui ordonna de réſerver du butin tout l'or & l'argent monnoyé, pour le mettre dans le tréſor public.

Cet ordre étant contraire à ce qui étoit recommandé dans l'Alcoran, où il eſt dit en termes formels, que de tout le butin il n'y en a que la cinquiéme partie qui doive être réſervée pour le tréſor, Hakem ne jugea pas à propos d'obéir; il partagea le butin aux ſoldats ſelon l'uſage, & garda ſeulement la cinquiéme partie. Auſſitôt que Ziad en eut été informé, il envoya arrêter cet Officier, & l'auroit ſans doute ſévérement puni de ſa déſobéiſſance; mais la mort du priſonnier le tira des mains du Gouverneur.

Ce fut donc à la fermeté de Ziad que le Calife fut redevable de l'établiſſement de ſon autorité dans pluſieurs villes de l'Empire Muſulman. Il eut la même obligation à d'autres Commandans qu'il envoya dans divers départemens. Mais il ne nous eſt pas poſſible d'entrer dans le détail hiſtorique des événemens qui ont dû ſe paſſer pen-

dant tout ce tems-là, parceque les Historiens Arabes ne nous ont donné aucune lumière à cet égard. Moavias. Hégire 45. Ere Chr. 665.

Il ont été aussi réservés par rapport à Moavias lui-même ; on passe plusieurs années de son Califat sans presqu'entendre parler de lui ; & le peu qu'on en rapporte n'est pas toujours fort intéressant. Par exemple, on ne sait rien de lui dans l'année quarante-sixiéme de l'Hégire, sinon qu'ayant pris quelques soupçons contre Abdarrahman, fils du fameux Khaled, auquel il n'étoit inférieur ni du côté du courage, ni du côté de l'attachement à sa religion, Moavias engagea un esclave Chrétien qui appartenoit à ce Capitaine, d'empoisonner son maître, dans le tems qu'il étoit occupé à une expédition contre les Grecs. L'esclave consomma ce crime ; mais il ne jouit pas long-tems de la récompense dont le Calife paya cet infâme service. Le fils d'Abdarrahman, qui s'appelloit Khaled, comme son grand père, partit de Médine & alla en Syrie où l'esclave s'étoit retiré, & il le tua de sa propre main. Moavias fit aussitôt arrêter Khaled, & il ne lui ren- Hégire 46. Ere Chr. 666. Moavias fait tuer Abdarrhaman, fils de Khaled.

MOAVIAS. Hégire 46. Ere Chr. 666. dit la liberté, qu'après qu'il lui eut fait payer une somme d'argent pour l'expiation du meurtre de cet esclave.

Insulte faite à Ziad par les habitans de Couffah. Il y eut peu après un autre événement qui fit beaucoup de bruit : la scène se passa à Couffah. Ziad s'étant rendu dans cette ville, alla à la Mosquée un jour d'assemblée, & monta dans la chaire pour y prêcher le peuple. L'heure désignée pour la priere étant arrivée, un Musulman nommé Héger, se leva du milieu de l'assemblée, & se mit à crier *Salah ;* & commença lui-même à entonner la priere, pendant que Ziad parloit encore. Le prédicateur fut bientôt obligé de finir son discours, parce que tout le monde répondit à l'intonation de la prière.

Il en informe le Calife & se retire à Bastah. Ziad dissimulant cette insulte, descendit de chaire, & fit aussi la prière avec les autres ; mais au sortir de la Mosquée, il écrivit à Moavias, & lui parla d'Héger comme d'un homme qui ne respectoit ni le Souverain, ni ceux qui étoient revêtus de son autorité. Il lui fit une vive peinture de l'affront que ce Musulman lui avoit fait, en le mettant dans la nécessité de descendre de chaire ; & en-

fin, il l'avertit que si l'on ne prenoit au plutôt des mesures, le parti des Alides prévaudroit bientôt à Couffah, & que Héger lui seul étoit capable d'y exciter une révolte.

MOAVIAS. Hégire 46. Ere Chr. 666.

En attendant la réponse du Calife, Ziad se retira à Basrah, & laissa un de ses Lieutenans pour veiller à ce qui se passeroit chez les Couffiens pendant son absence. Il retourna les trouver, dès qu'il eût reçu des lettres de Moavias, & il apprit à son arrivée que son Lieutenant avoit été vivement insulté par quelques Couffiens, qui lui avoient jetté de la poussiere au visage pendant qu'il faisoit la priere.

Il revient à Couffah, pour faire arrêter les séditieux.

Ziad qui avoit des ordres du Calife pour arrêter les coupables, convoqua l'assemblée; & étant monté en chaire, il fit un discours véhément contre les séditieux. Il déclara qu'il y avoit trop long-tems que l'on dissimuloit l'insolence des mutins, & le mépris qu'ils témoignoient pour l'autorité souveraine, contre laquelle ils commettoient tous les jours de nouveaux attentats, par les insultes qu'ils faisoient aux Lieutenans du Calife: qu'il étoit tems enfin de châtier les

MOAVIAS. Hégire 46. Ere Chr. 666. rebelles, & qu'il avoit à ce sujet des ordres exprès de Moavias, Commandant des Fidéles.

Héger qui étoit zélé partisan des Alides, ne pouvant souffrir que l'on donnât à Moavias le titre de Commandant des Fidéles, s'écria dans l'assemblée, que Ziad étoit un menteur: il lui jetta même de la poussiere au visage, en lui donnant des malédictions, aussi-bien qu'à Moavias & à tous ses Sectateurs.

Ziad sut assez se contenir pour ne pas éclater dans le moment; il fit même la prière, & se retira ensuite tranquillement au château de la place. Le lendemain il envoya ses gardes pour se saisir d'Héger; mais celui-ci qui s'attendoit bien qu'on tenteroit de l'arrêter, s'étoit mis en défense, & avoit appellé à son secours un grand nombre d'amis, qui firent une vigoureuse résistance, lorsque les gardes de Ziad se présenterent. Héger & sa suite ne tinrent cependant pas long-tems contre des gens bien armés, qui firent main-basse sur les rebelles. La mort de plusieurs d'entr'eux effraya les autres; & enfin Héger fut pris avec

treize de ſes amis. Ziad leur fit mettre les fers aux pieds & aux mains, & les envoya à Moavias pour en faire juſtice. MOAVIAS. Hégire 46. Ere Chr. 666.

Le Calife tint conſeil à ce ſujet, & les avis ſe trouverent partagés. Tous convenoient qu'Héger étoit criminel; mais on n'étoit point d'accord ſur la maniere dont on devoit le punir. Les uns opinerent à la mort: d'autres prétendoient qu'il ſuffiroit de l'exiler lui & ſes amis en diverſes Provinces. Le premier avis prévalut, par les vives ſollicitations de Ziad, qui écrivit à Moavias que ſon autorité ſeroit abſolument ruinée dans l'Irak, s'il uſoit de clémence, dans une conjoncture auſſi importante. Il fit appuyer ſa lettre par des amis qu'il avoit à la cour du Calife; & enfin l'arrêt de mort fut prononcé. Le coupable eut la tête tranchée, avec pluſieurs de ceux qui avoient eu part à ſa révolte: il y en eut ſix qui obtinrent leur grace, à la ſollicitation de pluſieurs perſonnes de conſidération que le Calife ne put refuſer. Punition des coupables.

Il ſemble, ſelon les Auteurs Arabes, que la punition d'Héger, &

MOAVIAS. Hégire 46. Ere Chr. 666. l'empoisonnement du fils de Khaled, forment ce qu'il y a de plus intéressant dans les années 46 & 47 de l'Hégire ; car pendant tout ce tems-là, & même durant une bonne partie de l'année 48, on ne trouve rien de remarquable, ni par rapport à l'Histoire générale des Arabes, ni même par rapport au Calife en particulier.

Hégire 48. Ere Chr. 668.

Les Musulmans assiégent Constantinople sans succès.

On avoit cependant une ample matiere à traiter dans les préparatifs que fit Moavias pour le siége de Constantinople, où il envoya une flotte nombreuse sur la fin de l'année 48. Un armement de cette espéce auroit bien mérité l'attention & les recherches des Historiens, préférablement à quantité de minuties dont les Arabes ont affecté de remplir leurs Histoires.

On sait donc en général que Moavias qui avoit déja eu l'idée d'établir une marine dans le tems qu'il n'étoit que Gouverneur de Syrie, s'appliqua à mettre cet établissement en vigueur dès qu'il fut parvenu au Califat. Lorsqu'il se crut en état de pouvoir tenir la mer, il équipa une flotte, & l'envoya vers Constanti-

nople, sous les ordres de son fils Yésid. MOAVIAS. Hégire 48. Ere Chr. 668.

On fit le siége de cette ville. Il dura long-tems, & fut malheureux. Mort d'Abou Ayoub. Voilà tout ce que les Auteurs nous en apprennent. Au-lieu de donner un détail d'une entreprise aussi importante, & qui fut assez longue pour occasionner de grands événemens, ils ont eu soin de rapporter qu'un fameux Capitaine Musulman, nommé Abou-Ayoub, autrefois compagnon de Mahomet, mourut pendant le cours de ce siége, & qu'il fut enterré auprès des murailles de la place. On a élevé dans la suite une Mosquée dans cet endroit, qui est en si grande vénération parmi les Turcs, que les Sultans y vont en cérémonie s'y faire ceindre l'épée, le jour qu'ils prennent possession du Trône. Son tombeau est en vénération parmi les Turcs.

L'Auteur qui parle de l'entreprise de Constantinople avec le plus d'étendue, rapporte qu'Yésid, à la tête d'une puissante armée, enleva d'abord à l'Empereur Grec l'Arménie & la Natolie. Cette conquête ne fut pour lui qu'une course assez rapide. Il passa ensuite l'Hellespont, & alla Hégire 49. Ere Chr. 669. Expédition d'Yésid.

MOAVIAS Hégire 40. Ere Chr. 669.

mettre le siége devant Constantinople, sans que les Grecs se missent en devoir d'en défendre les approches. Ils se contenterent de faire bonne contenance sur les remparts, & laisserent tranquillement les Arabes s'établir dans les environs de cette ville. L'enceinte en étoit si vaste, ou les troupes Musulmanes étoient en si petit nombre, qu'elles ne purent faire l'investissement de la place. Cet inconvénient n'altéra en aucune façon la tranquillité dont les Grecs vouloient bien les laisser jouir; desorte que les Sarrasins semerent dans les campagnes voisines des fauxbourgs de la ville, & firent la récolte avec autant de liberté qu'ils l'auroient pu faire dans leur propre pays. Après avoir ainsi passé deux ans, ils formerent des attaques, dans lesquelles ils perdirent beaucoup de monde, & enfin ils leverent le siége.

Inconstance des Peuples de l'Afrique.

Pendant que l'on étoit occupé à cette entreprise, il y avoit eu beaucoup de mouvemens du côté de l'Afrique, dont les Peuples paroissoient disposés à secouer le joug des Musulmans. Ils ne s'étoient soumis que par crainte : aussi dès qu'ils se sen-

toient en liberté, ils reprenoient leur ancienne religion ; mais auſſitôt que les troupes des Sarraſins s'approchoient, ils retournoient au Muſulmaniſme.

MOAVIAS. Hégire 49. Ere Chr. 669.

Moavias leur donna pour Gouverneur un nommé Okbad, homme de tête, qui vint à bout de fixer le génie inconſtant de ces Peuples ; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & de travail. Après avoir tenté en vain toutes les voies que la douceur pouvoit inſpirer, il réſolut d'uſer de ſévérité ; & ce moyen lui réuſſit. Il fit tenir un état de ceux qui étoient les principaux auteurs des changemens qui arrivoient ſi fréquemment dans cette Province, & il donna des ordres pour qu'on les paſſât tous au fil de l'épée : il fit publier en même tems qu'il en uſeroit dans la ſuite auſſi rigoureuſement, contre tous ceux qui oſeroient abandonner la religion du Prophéte.

Okbad les affermit dans le Muſulmaniſme.

La crainte de la mort fit impreſſion ſur ces peuples ; mais pour s'aſſurer encore davantage contre leur inconſtance, Okbad fit bâtir la ville de Kaïroan, qui eſt devenue dans la ſuite la capitale de la Province d'A-

Hégire 50. Ere Chr. 670. Il fait bâtir la ville de Kaïroan.

MOAVIAS. Hégire 50. Ere Chr. 670.

frique proprement dite. Il choisit pour cela une étendue de pays fort considérable, dont une partie, couverte alors d'une grande quantité de bois, étoit remplie de serpens & de bêtes sauvages, qui causoient souvent de grands désordres. D'ailleurs ces mêmes bois avoient plusieurs fois servi de retraite aux habitans du pays dans le tems des révoltes; & le Gouverneur s'y étoit trouvé souvent fort embarassé, lorsqu'il poursuivoit les rebelles. Il fit donc abattre tous ces arbres, qui lui furent d'un grand secours pour bâtir la nouvelle ville. Il y établit sa résidence, & elle devint comme le centre de sa juridiction. Elle fut en peu de tems très-considérable par son commerce, par le nombre de ses habitans, & par la réputation qu'elle s'acquit, lorsque les Sciences y fleurirent.

Les Sarrasins se servirent aussi de cette place pour en faire le dépôt de leurs richesses, & du butin qu'ils faisoient sur leurs ennemis. Tout y étoit en sûreté, parce que la ville étant fort éloignée du rivage, les flottes des Grecs & des Latins ne pouvoient

pouvoient y aborder; il étoit même très-difficile de faire avec succès, une descente sur les côtes, par la précaution que ce Gouverneur avoit prise pour en défendre les approches. MOAVIAS, Hégire 50. Ere Chr. 670.

Tandis qu'Okbad assuroit en Afrique l'autorité de Moavias, le fameux Ziad travailloit à réduire les Alides, dans les divers départemens qu'on lui avoit confiés. Après avoir soumis l'Irak à l'obéissance du Calife, il lui écrivit pour lui demander le Gouvernement de l'Hégiaz. La façon dont il s'énonçoit dans sa lettre, faisoit assez connoître que l'Irak étoit tellement soumise, qu'il n'y avoit plus de mouvemens à craindre, & que bientôt il réussiroit avec la même facilité à établir le bon ordre dans le reste de l'Arabie. *Ma main gauche*, dit-il au Calife, *est ici employée à gouverner les peuples de l'Irak, mais pendant ce tems-là ma main droite demeure oisive. Donnez-lui l'Arabie à gouverner, & elle vous en rendra bon compte.* Ziad demande le Gouvernement de l'Hégiaz.

Moavias qui ressentoit combien il étoit de son intérêt d'employer un homme si capable de lui rendre ser- Il meurt en allant en prendre possession.

MOAVIAS. Hégire 50. Ere Chr. 670. vice, lui donna aussitôt le Gouvernement qu'il souhaitoit. La nouvelle s'en étant bientôt répandue partout, ne fit pas également plaisir à ceux qui l'apprirent. Les habitans de Médine entr'autres, qui redoutoient l'extrême sévérité de Ziad, furent très-allarmés, lorsqu'ils surent sa nomination. L'un d'eux nommé Abdallah-ebn-Zobéir, faisant allusion aux termes dont Ziad s'étoit servi en écrivant au Calife, fit publiquement cette priere à Dieu : *O Dieu, contentez cette main droite qui est superflue à Ziad.* On assure que peu après cette priere, il survint un ulcère pestilentiel à l'un des doigts de sa main droite, & qu'il en mourut dans le tems qu'il étoit en route pour aller prendre possession de son Gouvernement. On rapporte sa mort à l'an 53. de l'Hégire, & le 672. de Jesus-Christ.

Hégire 53. Ere Chr. 672.

Mort de Giabalah. Cette même année mourut aussi le fameux Giabalah ebn-Aihan, dernier Roi ou Prince des Arabes Chrétiens, qui composoient la tribu de Gassan. Il avoit embrassé le Musulmanisme sous le Califat d'Omar; mais il l'abandonna à l'occasion d'un

Voyez tom. 1. p. 121.

différend qu'il eut avec ce Calife, & resta jusqu'à sa mort parmi les Chrétiens.

MOAVIAS. Hégire 53. Ere Chr. 672.

Moavias fut très-sensible à la perte qu'il faisoit dans la personne de Ziad : il lui avoit obligation de voir son autorité bien établie dans toutes les Provinces de l'Empire Musulman ; & s'il restoit encore des séditieux, ils n'osoient du moins se montrer ouvertement.

Hégire 54. Ere Chr. 673.

Ce Calife se voyant paisible possesseur de sa dignité, fixa sa résidence à Damas. Il ne crut pas pouvoir rien faire de mieux que de choisir pour la capitale de son Empire, une ville qui attiroit l'admiration de tous les étrangers par sa situation, son étendue, la beauté de ses bâtimens, & sur-tout par la température & la bonté de son climat.

Moavias établit Damas pour la capitale de son Empire.

Mais pour rendre cette ville respectable aux Musulmans en particulier, il résolut d'y faire transporter la chaire où Mahomet avoit enseigné l'Islamisme. Il crut qu'en exposant dans la Mosquée de Damas ce précieux monument du Mahométisme, & y montant lui-même pour y faire la priere publique, les Peuples

Il veut y faire transporter la Chaire de Mahomet.

MOAVIAS Hégire 54. Ere Chr. 673.

frappés de cet aſpect, auroient bien plus d'attachement pour ſa perſonne, & plus de vénération pour ſa dignité.

Il envoya donc à Médine, pour demander qu'on lui envoyât la chaire du Prophéte. Les Médinois allarmés, firent en vain des repréſentations pour qu'on ne les privât pas d'un tréſor qui faiſoit toute leur conſolation, ſur-tout dans un tems où il étoit décidé que leur ville ne ſeroit plus honorée de la préſence des Califes, comme elle l'avoit été depuis l'Apôtre de Dieu.

Les Médinois s'y oppoſent.

Ces remontrances firent peu d'effet, & il y eut des ordres pour enlever d'autorité la chaire de Mahomet. On ſe mit donc en devoir d'y travailler, malgré les oppoſitions des Médinois; mais dans ce même tems il arriva une éclypſe de ſoleil, que chacun regarda comme un prodige, par lequel Dieu lui-même vouloit bien s'expliquer ſur une entrepriſe auſſi téméraire. Les Médinois déclarerent alors qu'ils ne ſouffriroient pas que l'on touchât à la chaire du Prophéte. D'un autre côté, les envoyés de Moavias, pénétrés de frayeur d'un

événement que leur ignorante superstition leur faisoit regarder comme un miracle, n'oserent aller plus avant : ils informerent donc le Calife de ce qui venoit d'arriver, & en conséquence ils reçurent ordre d'abandonner ce dessein. MOAVIAS. Hégire 54. Ere Chr. 673.

Peu après, Moavias ôta à Saëd le Gouvernement de Médine, & le rendit à Mervan ebn-Hakem, qui l'avoit possédé auparavant. On ne dit point quelle fut la cause de ce changement. Le Calife ordonna de plus à Mervan de faire abattre la maison de Saëd, & de saisir tout ce qu'il pouvoit avoir dans l'Hégiaz. Le nouveau Gouverneur communiqua ces ordres à Saëd, & lui dit qu'il ne pouvoit se dispenser de les mettre à exécution : il ajouta même que s'il étoit en sa place, il en useroit de même, & qu'un Gouverneur étoit obligé d'obéir aux ordres du Souverain. Moavias donne à Mervan le Gouvernement de Médine.

Il fut fort surpris lorsque Saëd lui apprit que dans le tems qu'il étoit en place, il avoit reçu un ordre semblable par rapport à lui, & que l'amitié qui étoit entr'eux depuis long-tems, l'avoit empêché de l'exécuter. Il lui

MOAVIAS. Hégire 54. Ere Chr. 673.

montra en effet les lettres de Moavias, & il dit ensuite qu'il avoit mieux aimé risquer d'encourir la disgrace du Calife, que d'avoir à se reprocher la ruine de son ami. Mervan, sensiblement touché de la générosité de Saëd, l'imita dans sa conduite, & ne fit rien de ce que Moavias avoit ordonné. Ils crurent découvrir l'un & l'autre que ce Calife n'avoit cherché qu'à les désunir, dans la crainte que leur intelligence ne fût nuisible à son autorité. Mervan lui écrivit à ce sujet, & Moavias parut si content de la façon dont il s'étoit comporté, qu'il révoqua les ordres qu'il avoit donnés, & les assura l'un & l'autre qu'ils pouvoient compter sur son amitié.

Obéidallah est fait Gouverneur du Khoraſſan.

Le Calife donna cette même année le Gouvernement de la Province du Khoraſſan à Obéidallah, fils de Ziad, qui n'étoit cependant encore que dans sa vingtiéme année. Il fut redevable de cette faveur à la maniére dont il se comporta, lorsqu'après la mort de son père il vint rendre compte à Moavias de tout ce qui s'étoit passé dans les Provinces dont Ziad avoit eu l'administration. Ce

jeune Musulman parla avec tant d'intelligence, & il donna de si bons éclaircissemens sur l'esprit, le caractère, le zèle & la conduite des Lieutenans de son père, que le Calife étonné de voir tant de mérite dans un sujet encore si jeune, ne fit pas difficulté de lui donner toute sa confiance, & de le mettre à la tête d'une Province considérable. MOAVIAS. Hégire 54. Ere Chr. 673.

Moavias ne put que s'applaudir du choix qu'il avoit fait. Obéidallah s'acquit en peu de tems l'amitié des peuples qu'on lui avoit confiés; & ils marcherent avec ardeur sous ses ordres, lorsqu'il forma le dessein d'aller attaquer les ennemis de l'Etat. Il passa le fleuve Gihon, autrement appellé Oxus, & s'avança dans la Transoxane à la tête d'une armée considérable. Il perça jusqu'aux montagnes de Bokharah, où ayant rencontré les Turcs, il leur livra bataille, les battit & les mit dans une si grande déroute, que leur Reine, qui étoit à cette action, perdit en fuyant une de ses bottines. Ce fut une fortune pour celui qui la trouva: car elle étoit si richement ornée, qu'on l'estima environ deux mille pieces d'or. Il défait les Turcs.

MOAVIAS. Hégire 55. Ere Chr. 674.

Abdallah est rappellé de son Gouvernement : à quelle occasion.

Obéidallah se préparoit à pousser plus loin ses conquêtes, lorsqu'il fut rappellé par le Calife, qui avoit résolu de le faire passer à Basrah à la place d'Abdallah, fils d'Amrou, à qui il fut obligé d'ôter ce Gouvernement à l'occasion d'une émeute qui étoit arrivée dans cette ville. Abdallah prêchant un jour dans la Mosquée, un des principaux auditeurs l'interrompit, & lui jetta même de la poussiere au visage. Le Gouverneur, indigné de cette insolence, fit arrêter aussitôt le Musulman qui l'avoit insulté, & se reglant sur la conduite que Ziad avoit tenue en pareille conjoncture, il ordonna que l'on coupât le poing au coupable : ce qui fut exécuté sur le champ.

Quelques ennemis que le Gouverneur avoit à Basrah, parmi lesquels il y avoit des personnes de la premiere considération, écrivirent à Moavias, & se plaignirent amèrement de la cruauté d'Abdallah, qui avoit traité aussi indignement un des principaux habitans de la ville, sans qu'il y eût aucune preuve de l'insulte qu'il prétendoit lui avoir été faite. Ils solliciterent vivement le Calife pour qu'il

ordonnât que le Gouverneur fût condamné à subir la loi du Talion. MOAVIAS. Hégire 55. Ere Chr. 674.

Le Calife surpris de l'ardeur avec laquelle les Basriens demandoient justice de leur Gouverneur, tâcha de les appaiser, en leur promettant de punir Abdallah; mais il leur représenta qu'il ne souffriroit point qu'on fît usage de la loi qu'ils reclamoient; il le condamna seulement à payer une amende. On sut bientôt que ce jugement avoit été prononcé uniquement pour satisfaire les Basriens: car Moavias donna en particulier des ordres pour qu'il n'en coutât rien à Abdallah. Cette amende fut prise dans le trésor public.

La chaleur avec laquelle cette affaire avoit été poursuivie, faisant assez connoître à Moavias les mauvaises dispositions des Basriens à l'égard de leur Gouverneur, il prévit qu'il lui seroit impossible de continuer l'exercice de sa charge, sans être exposé tôt ou tard à quelque nouvelle insulte. Il résolut donc de le rappeller, & mit en sa place Obeidallah, qui laissa le Khoraſſan sous la conduite d'un nommé Asslem, homme peu capable de remplir un poste de

MOAVIAS. Hégire 55. Ere Chr. 674.

cette distinction ; aussi fut-il rappellé peu après, & Moavias y envoya Saëd, petit-fils du Calife Othman. Il soutint dans cette place la réputation qu'Obéidallah s'y étoit acquise, & ajouta de nouvelles Provinces à celles dont les Musulmans étoient déja les maîtres.

Hégire 56. Ere Chr. 675.

Les succès que Moavias avoit eus depuis son élévation au Califat, lui avoient fait former depuis long-tems le grand projet de rendre cette dignité héréditaire dans sa famille. Il résolut enfin de le mettre à exécution, & de commencer par faire déclarer son fils Yésid pour son successeur. Il envoya à ce sujet dans toutes les Provinces de son Empire, une lettre circulaire, en conséquence de laquelle les Syriens & les Irakiens prirent le parti d'agir conformément aux volontés de Moavias, & Yésid fut proclamé chez eux sans aucun obstacle.

Moavias fait reconnoître son fils pour son successeur.

Il n'en fut pas de-même de Médine. Malec, que le Calife venoit de nommer Gouverneur de cette ville, ayant entrepris de faire reconnoître Yésid pour l'héritier présomptif du Califat, il y eut des oppositions de

la part de tout ce qu'il y avoit de plus considérable parmi les habitans. Ils avoient à leur tête Hoſſein fils d'Ali, Abdallah ebn-Amer, Abdarrahman, fils d'Aboubecre & frere d'Aiésha, & Abdallah fils de Zobéir, qui déclarerent unanimement qu'ils ne ſouffriroient jamais que l'on rendît héréditaire une dignité qui avoit toujours été élective parmi les Muſulmans. Ils repréſenterent que les ſeuls ſuffrages de la nation devoient décider de la couronne; qu'elle devoit toujours être conférée au plus digne, conformément à l'intention du Prophéte & de ſes ſucceſſeurs, qui n'avoient jamais nommé, ni même déſigné perſonne pour regner après eux.

MOAVIAS. Hégire 56. Ere Chr. 675.

Le Calife ayant été bientôt informé de ce qui ſe paſſoit à Médine, crut que ſa préſence changeroit la face des affaires. Il y vint en effet bien accompagné, & eut d'abord avec Aiésha une longue conférence ſur le ſujet de ſon voyage. On ne rapporte aucun détail de ce qui s'y paſſa; mais le réſultat fut que les habitans de l'Hégiaz reconnurent publiquement Yéſid pour héritier du Califat.

Moavias fait Hégire 57. Ere Chr. 676.

Moavias qui avoit si bien réussi à détacher les particuliers des intérêts des chefs de la faction qui lui étoit contraire, fit une tentative pour tâcher de les réduire eux-mêmes. Il monta dans la chaire de la Mosquée, & après avoir fait la priere, il prononça un discours très-pathétique sur la nécessité qu'il y avoit, pour le bon ordre & la tranquillité publique, que ceux qui s'étoient opposés à l'élection d'Yésid, se rapprochassent du sentiment de ceux qui avoient pris le parti de la soumission. Il déploya tous les ressorts de son éloquence pour réunir les esprits; mais il ne fit que des efforts inutiles: les opposans ne furent ébranlés, ni par ses remontrances ni par ses reproches, & ils persévérerent constamment dans le parti qu'ils avoient embrassé.

Quoique Moavias se sentît appuyé, il ne voulut pas user de violence contre les opposans; ils étoient en grande considération parmi les peuples, & même parmi ceux qui étoient d'un sentiment contraire; de sorte que le Calife s'en tint aux remontrances, sans aller plus loin.

Il donna même à ce sujet différens

avis à Yésid, sur la conduite qu'il devoit tenir lorsqu'il seroit sur le trône; il lui fit observer ce qu'il avoit à craindre des uns & des autres. *Hossein*, lui dit-il, *a un très-grand nombre de partisans dans sa famille, & même parmi les Irakiens; on le portera à vous faire la guerre, & il pourra peut-être y consentir; mais ce sera plutôt par honneur que par ambition : ainsi s'il arrivoit que le sort des armes le livrât entre vos mains, il ne faut pas hésiter à lui rendre la liberté, car c'est un homme d'un rare mérite. A l'égard d'Abdallah ebn-Amer, je crois qu'il ne vous causera pas beaucoup d'inquiétude; c'est un homme trop attaché aux devoirs de la religion, pour se livrer aux mouvemens que demandent les cabales. Abdarrahman est aussi peu redoutable, mais par une raison bien opposée : il est absolument livré aux femmes & au jeu, & dès-là peu susceptible des soins & des agitations que l'esprit de parti entraîne avec soi. Abdallah ebn-Zobéir, est celui de tous que vous devez le plus appréhender. C'est un génie remuant, capable de tout; il vous attaquera également & par la force & par la ruse : la mort seule peut vous*

MOAVIAS. Hégire 57. Ere Chr. 676.

Moavias fait connoître à Yésid le caractère des Chefs du parti qui lui étoit opposé.

MOAVIAS. Hégire 57. Ere Chr. 676.

délivrer d'un tel ennemi : ainſi reglez-vous ſur ce que je vous dis, & ſi vous êtes une fois maître de ſa perſonne, vous n'avez d'autre parti à prendre que de vous en défaire.

Moavias étoit charmé d'avoir réuſſi à terminer la grande affaire de la ſucceſſion à la couronne, ſans qu'une innovation auſſi dangereuſe que celle qu'il venoit de faire, eût cauſé plus de troubles que les oppoſitions dont je viens de parler. Il regardoit ſon fils comme un homme capable de répondre aux vues qu'il avoit; mais l'idée qu'il s'étoit faite de ſon mérite n'avoit de fondement dans aucune réalité. Il lui trouvoit des perfections, parcequ'il l'avoit toujours conſidéré avec les yeux d'un père; mais il ne l'avoit jamais vu tel qu'il étoit en effet.

Ce qui retarda le deſſein que Moavias avoit de faire reconnoître ſon fils pour ſon ſucceſſeur.

Yéſid étoit un ſujet ſans vertus, ſans capacité, ſans religion. Le fameux Ziad le connoiſſoit bien, lorſqu'étant conſulté par Moavias dans le tems que ce Calife rouloit dans ſa tête le deſſein de tranſmettre la couronne à ſon fils, il fit tout ce qu'il put pour le détourner d'en venir à l'exécution. Ziad avoit objecté feu-

lement le danger qu'il y avoit d'entreprendre de changer la constitution primitive de l'Etat. A l'égard du mérite d'Yésid, il n'avoit pas voulu s'expliquer trop clairement vis-à-vis d'un père; mais cependant il en avoit dit assez pour lui faire comprendre qu'il ne croyoit pas Yésid capable de remplir dignement les vues que Moavias avoit sur lui, & que ce choix ne feroit honneur ni au Trône ni à la Nation. MOAVIAS. Hégire 57. Ere Chr. 676.

Le Calife avoit été ému des remontrances de Ziad; & en conséquence il avoit retardé de quelques années l'exécution de son projet: mais dès qu'il n'eut plus personne auprès de lui qui osât lui ouvrir les yeux sur les qualités de son fils, il reprit son premier dessein; & les sentimens paternels suppléerent dans son esprit à tout le mérite qu'Yésid devoit avoir pour remplir avec décence la place qu'il lui destinoit. Cependant lorsqu'il fut de retour à Damas, il passa encore près de deux ans sans faire exercer à son fils les fonctions du Califat.

Dans cet intervalle les Historiens ne nous apprennent rien de l'Empi- Hégire 58. Ere Chr. 677.

MOAVIAS. Hégire 58. Ere Chr. 677. re des Arabes ; ils se contentent de rapporter la mort de la célébre Aiésha, qui finit ses jours à Médine, après avoir joui pendant le cours de sa vie de la plus haute considération parmi les Musulmans. Abdarrahman son frere mourut aussi peu de mois après ; c'étoit, comme on a vu, l'un des quatre qui s'étoient opposés à l'inauguration d'Yésid.

Mort d'Aiésha & d'Abdarrhaman.

Hégire 59. Ere Chr. 678 Abou-Horéirah, qui avoit été l'un des plus intimes confidens de Mahomet, mourut l'année suivante. On n'a jamais su le véritable nom de ce Musulman ; car celui que l'on vient de rapporter n'est qu'un sobriquet, qui signifie *père du chat*. Mahomet l'avoit ainsi nommé, à cause de l'attachement qu'il avoit pour un chat qu'il portoit toujours avec lui.

Mort d'Abou-Horéirah.

Hégire 60. Ere Chr. 679. La soixantiéme année de l'Hégire fut remarquable par l'installation d'Yésid. Il fut reconnu publiquement en qualité de collégue de son père, & il prit séance comme héritier présomptif du Califat. Cette cérémonie se passa avec beaucoup de solennité, & le jeune Prince reçut les complimens de toutes les Provinces de l'Empire, par le ministère de leurs Ambassadeurs.

Cérémonie de l'inauguration d'Yésid.

Ahnaf, oncle d'Yésid, vieillard respectable, fit aussi le voyage de Damas pour se trouver à cette cérémonie. Il passa quelque tems à la cour du Calife, pendant lequel Moavias, qui souhaitoit ardemment que tout le monde trouvât dans son fils les grandes qualités qu'il lui supposoit, pria instamment Ahnaf de l'entretenir en particulier, & de tâcher de découvrir le caractère de son esprit, son humeur, ses talens, ses dispositions, & de lui en rendre un fidèle compte.

MOAVIAS. Hégire 60. Ere Chr. 676.

Tendresse aveugle de Moavias pour Yésid.

Cette commission fut très-embarrassante pour Ahnaf; il n'apperçut rien de satisfaisant dans le caractère d'Yésid, & il ne voulut pas cependant dire à son frère ce qu'il en pensoit. Il évita long-tems d'entrer dans aucun détail; mais lorsqu'il fut près de quitter Damas, le Calife renouvellant ses instances, Ahnaf lui dit seulement: *Si je mens, je déplairai à Dieu; si je dis la vérité, je crains de vous déplaire: vous pouvez connoître Yésid mieux que moi, si vous voulez examiner sa conduite, ses mœurs & son caractère du même œil que vous le regarderiez s'il n'étoit pas votre fils.*

MOAVIAS. Hégire 60. Ere Chr. 679.

C'étoit en dire assez pour ouvrir les yeux au Calife sur le prétendu mérite de son fils ; mais cet homme si habile, si clairvoyant, si renommé dans sa Nation par la finesse de son discernement, étoit si aveuglé par sa tendresse paternelle, que rien ne fut capable de le faire revenir de sa prévention. Il parloit toujours d'Yésid avec éloge ; il admiroit sur-tout sa rare capacité, son intelligence, son air majestueux ; mais malheureusement pour lui, & plus encore pour les peuples, il étoit le seul qui pût remarquer tant de belles choses.

Il ne s'étoit cependant déterminé à l'associer au Trône, que par la grande idée qu'il avoit de son mérite. On rapporte à ce sujet que faisant un jour sa priere dans la Mosquée, il la finit ainsi : *Grand Dieu, vous savez qu'en élevant mon fils au Trône, je l'ai cru très-sincerement capable de bien gouverner. Daignez l'y affermir, Seigneur, en lui inspirant une conduite qui soit digne de vous plaire, & d'attirer vos faveurs sur votre peuple. Si c'est la chair & le sang qui ont conduit mon choix, ne l'y affermissez pas.*

Moavias commencoit alors à dépé-

tir insensiblement; il étoit déja avancé en âge, & d'ailleurs les fatigues de la guerre, & les mouvemens qu'il s'étoit donnés pour satisfaire son ambition, avoient considérablement affoibli sa santé. *Je suis comme le bled que l'on va moissonner*, dit-il un jour dans un discours public; *mon regne a été long, peut-être sommes-nous las les uns des autres, & bien-aises de nous séparer. Je surpasse tous ceux qui me suivront, comme j'ai été surpassé par tous ceux qui m'ont précédé.* MOAVIAS. Hégire 60. Ere Chr. 679.

Peu après il tomba dans une grande défaillance, qui lui fit connoître que sa dernière heure approchoit. Yésid n'étant point alors à Damas, le Calife fit appeller le Capitaine de ses gardes, & un autre de ses principaux Officiers, & il leur dit: *Je vous recommande d'aller trouver mon fils, & vous lui direz ceci de ma part:* Dernier avis de Moavias à Yésid.

Souvenez-vous que vous tirez votre origine des Arabes; ainsi ayez toujours beaucoup d'attention & de politesse pour leurs Ambassadeurs. Les Syriens méritent aussi votre amitié; ils m'ont élevé sur le Trône, & c'est à eux que vous devez l'héritage que je vous laisse. Trai-

MOAVIAS. Hégire 60. Ere Chr. 679.

tez-les comme des sujets dont la fidélité est à toute épreuve ; mais ayez l'attention de ne pas les laisser long-tems séjourner hors de leurs Provinces, car ils se gâtent dans les autres. A l'égard des Irakiens, s'ils vous demandoient tous les mois un nouveau Gouverneur, ne faites pas difficulté de les satisfaire ; car si par attachement pour quelqu'un de vos Officiers, vous entrepreniez de le maintenir dans son emploi, ces peuples auroient cent mille épées pour le chasser. Si Abdallah, fils de Zobéir, vous offre la paix, ne la refusez pas : s'il vous attaque, défendez-vous ; mais sur-tout ménagez le sang de vos sujets autant qu'il sera possible.

Mort de Moavias.

Moavias mourut peu après, dans la vingtiéme année de son regne, & environ dans la soixante & quinziéme de son âge. Dehac, fils de Kaïs, assembla aussitôt le peuple dans la Mosquée ; & après avoir fait étendre sur la chaire le drap mortuaire du Calife, il fit son oraison funébre, & récita ensuite avec les assistans les prières que les Musulmans ont coutume de faire pour les morts.

Telle fut la fin de Moavias, Prin-

ce recommandable parmi les Muſulmans par les emplois brillans qu'il avoit remplis. Après avoir été Secrétaire de Mahomet, il avoit été nommé Gouverneur de Syrie; poſte important, dont il jouit durant quatre années ſous le Calife Omar, & pendant douze ans ſous le Califat d'Othman. Le tems de ſon gouvernement & de ſon regne fut ainſi de près de quarante ans. MOAVIAS. Hégire 60. Ere Chr. 679.

Ce Prince étoit d'un caractère aſſez doux; ſon accès étoit facile, & tous ceux qui avoient affaire à lui, ne pouvoient que ſe louer de ſes manières polies & affables. Il avoit une pénétration d'eſprit admirable, & un diſcernement exquis pour connoître le caractère & le mérite des hommes. Il n'y eut que ſon fils qu'il ne put ou ne voulut jamais connoître pour ce qu'il étoit.

Les Hiſtoriens font les plus grands éloges de la magnificence & de la généroſité de ce Calife. On aſſure que lorſqu'il recevoit les viſites des perſonnes d'une certaine conſidération, il les invitoit à prendre chez lui tout ce qui pouvoit leur faire plaiſir parmi ce qu'il avoit de plus curieux,

MOAVIAS. Hégire 60. Ère Chr. 679.

soit en argent ou en pierreries, soit en ouvrages précieux qui se montoient à des sommes inestimables.

Les rigoristes d'entre les Musulmans furent un peu scandalisés de la magnificence de ses habits; car jusqu'à lui les Califes n'avoient porté que de habits de laine. Mais dès qu'il fut Gouverneur de Syrie, il commença par faire usage de la soie, & porta toujours depuis des habits extrêmement riches. Il vivoit d'ailleurs très-splendidement, & ne se fit jamais un scrupule de boire du vin habituellement, contre l'usage de ses prédécesseurs, qui avoient toujours regardé cette liqueur comme absolument défendue.

Ce grand Prince se mit au-dessus de toutes les loix pour parvenir à la souveraine dignité; il n'en fut redevable ni aux électeurs, ni au consentement unanime des peuples; il sut prendre si bien ses mesures avec Amrou, que les suffrages des Syriens lui suffirent pour prendre la qualité de Calife, malgré la nomination d'Hassan, que les Arabes avoient porté sur le Trône. Il amena son rival au point de lui faire faire abdi-

cation en sa faveur. Sa politique heureusement soutenue par la fortune, mit ainsi la derniere main à son étonnante élévation, dans laquelle il vint à bout de s'affermir solidement par ses grandes qualités. MOAVIAS. Hégire 60. Ere Chr. 679

On a pu lui reprocher d'être un usurpateur; mais on est obligé de convenir qu'il fut un grand souverain, du moins aussi digne de l'Empire, qu'aucun de ceux qui avoient occupé le Trône avant lui. Il fut assez heureux pour en étendre les limites, & il eut la gloire d'être le premier qui ait transmis la couronne à sa postérité. C'est aussi à Moavias que les Sarrasins furent redevables de la création des postes & d'une marine: deux établissemens qui prouvent sa grande capacité & l'étendue de son génie.

Ce Calife n'étoit pourtant pas savant; mais il avoit un goût naturel qui suppléoit à tout ce qui pouvoit lui manquer du côté des sciences & des arts. Ce goût le portoit à favoriser ceux qui y excelloient; il avoit sur-tout une inclination particuliere pour les Poëtes, & il leur en donnoit des preuves dans toutes les occasions qui pouvoient se présen- Inclination de Moavias pour la Poesie.

MOAVIAS. Hégire 60. Ère Chr. 679.

ter. Les Auteurs Arabes rapportent entr'autres deux traits dont il eſt à propos de faire mention.

Un Arabe ayant été condamné par le Juge à avoir la main coupée, on le préſenta à Moavias pour qu'il confirmât la ſentence. Le criminel ſe voyant devant le Calife, & ſe rappellant l'eſtime qu'il faiſoit de la Poëſie, eut la préſence d'eſprit de lui demander ſa grace par quatre vers d'une grande beauté. Moavias en fut tellement frappé, qu'il pardonna auſſitôt au criminel, & le fit mettre en liberté.

Cette grace fit d'autant plus de bruit, que c'étoit la premiere fois qu'une ſentence prononcée juridiquement n'avoit point eu ſon exécution. En effet, les Califes, depuis la naiſſance de leur monarchie, n'avoient pas encore oſé s'attribuer l'autorité d'enfreindre les loix civiles établies par le Prophéte.

La paſſion de Moavias pour la Poëſie fut auſſi d'un très-grand ſecours à un jeune Arabe, pour ſe faire rendre une prompte juſtice de l'inſulte que lui avoit fait le Gouverneur de Couffah en lui enlevant ſa femme.

Cet

Cet époux infortuné vint porter ſes plaintes à Moavias, & lui récita à ce ſujet une élégie ſi touchante, que le Calife vivement affecté des expreſſions fortes & pathétiques de cette piece, & des traits brillans de l'imagination du jeune poëte, ſurſit à toutes les autres affaires pour terminer celle-ci au plutôt. Il écrivit au Gouverneur de Couffah, & lui ordonna de renvoyer inceſſamment la femme qu'il avoit enlevée. Il retint pendant ce tems-là le jeune époux à ſa cour, & le fit traiter avec beaucoup de diſtinction. MOAVIAS. Hégire 60. Ere Chr. 679.

Le Gouverneur fit une réponſe extravagante, qui marquoit bien l'excès de ſa paſſion. Il demanda au Calife la permiſſion de garder cette femme pendant une année entière, & il conſentoit au bout de ce tems-là d'avoir la tête tranchée. Moavias récrivit à l'inſtant, & donna des ordres ſi précis, que le Gouverneur fut enfin obligé d'obéir.

Un événement auſſi ſingulier excita la curioſité du Calife. Il voulut voir cette femme dont les attraits faiſoient tant de bruit. Il la trouva en effet d'une beauté raviſſante, &

MOAVIAS. Hégire 60. Ere Chr. 679.

capable par sa seule figure de faire naître la plus violente passion. Mais il fut bien plus surpris lorsqu'il l'eut entendu parler. Elle joignoit à l'extérieur le plus séduisant, un esprit, une éloquence, une pureté de langage, une délicatesse de tours & d'expressions, & sur-tout une justesse & une solidité de jugement admirables.

Moavias, transporté d'admiration, crut voir une de ces femmes divines que Mahomet a placées dans son Paradis pour la consolation des Bienheureux. Il ne se lassoit point de l'entendre, & lui faisoit toujours de nouvelles questions pour lui donner occasion de parler. Après une conversation assez longue, le Calife lui demanda d'un air fort sérieux, lequel des deux elle aimoit mieux du Gouverneur ou de son mari. La belle Arabe étant restée quelque tems sans répondre, Moavias crut l'avoir jettée dans l'embarras; & il en étoit déja fâché, lorsque cette femme reprenant la parole avec feu, répondit à sa question en faisant l'éloge de son mari par des vers dont le sens, le ton & les expressions étoient d'u-

ne richeſſe ſurprenante. *Quel prodige êtes-vous donc en eſprit & en beauté*, s'écria le Calife ſaiſi d'étonnement ! *que mon empire ſeroit honoré, ſi vous partagiez mon trône ! Mais puiſque c'eſt votre deſſein de retourner dans votre pays, partez donc : & ſi vous voulez jouir en paix de votre heureux époux ſans courir le riſque d'un nouvel accident, tenez-vous renfermée chez vous : lorſque vous ſortirez, qu'un voile épais dérobe aux yeux des mortels votre raviſſante beauté.* MOAVIAS. Hégire 60. Ere Chr. 679.

Le Calife, en congédiant ce couple fortuné, donna à l'un & à l'autre les plus grandes marques d'eſtime & de conſidération. Il leur fit des préſens conſidérables : & comme le jeune Arabe avoit raconté que pendant qu'il recherchoit cette femme, il avoit dépenſé une partie de ſon bien pour vaincre les obſtacles qui s'oppoſoient à ſon bonheur, Moavias l'en dédommagea en lui donnant le double des frais qu'il avoit pu faire. Ces deux époux retournerent en Arabie, où ils témoignerent leur reconnoiſſance à Moavias, en publiant les bontés de ce généreux Calife qui les avoit comblés de tant de biens.

MOAVIAS. Hégire 60. Ere Chr. 679.

Ce fut peu après cet événement que Moavias mourut. La ville de Damas qui avoit été le lieu de sa résidence ordinaire, fut aussi celui de sa sépulture, & de tous les Califes de la dynastie des Ommiades.

YESID.

VII. CALIFE.

YESID, fils de Moavias, étoit dans la trentiéme année de son âge, lorsqu'il monta sur le trône. Les Médinois & les Mecquois furent les seuls d'entre les Sarrasins qui refuserent de le reconnoître. Indignés du peu de cas que Moavias avoit fait du droit dont ils jouissoient de concourir par leurs suffrages à la nomination du Souverain, ils entreprirent de se venger sur le fils des mépris du père, & firent tous leurs efforts pour faire revivre leurs priviléges.

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 679.

Les Médinois & les Mecquois refusent de reconnoître Yésid.

Ils auroient peut-être réussi, sans les factions qui les divisoient par rapport au Califat. Hossein, fils d'Ali, y avoit des prétentions par le droit de sa naissance. D'un autre côté Abdallah, fils de Zobéir, avoit aussi ses vues; & ils étoient appuyés l'un & l'autre par un parti considérable qui

Hossein & Abdallah prétendent au Califat.

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 679.

entretenoit leurs espérances. Le moindre trouble auroit suffi pour occasionner de leur part les plus grands mouvemens ; mais Yésid, quoique peu pourvu des talens nécessaires pour la régie d'un Etat, se conduisit cependant d'abord avec assez de sagesse pour entretenir le bon ordre.

Ce nouveau Calife eut la prudence de ne faire aucun changement parmi les Officiers & les Gouverneurs que son père avoit mis à la tête des Provinces. Au contraire, il leur écrivit à tous pour les confirmer dans leurs places, en leur apprenant le droit qu'il en avoit, comme étant alors seul en possession de la dignité souveraine par la mort de Moavias.

Yésid étant bien informé qu'il n'avoit de traverses à craindre que de la part de Hossein fils d'Ali, & d'Abdallah fils de Zobéir, il fit une mention particulière de ces deux Musulmans dans la lettre qu'il écrivit à Valed, fils d'Otbad, Gouverneur de Médine, & il lui ordonna de prendre toutes les mesures possibles pour les obliger de lui rendre leurs hommages.

Cette commission ne paroissant

pas facile à exécuter, sur-tout vis-à-vis deux Musulmans aussi bien accrédités, Valed, avant de rien entreprendre, alla trouver Mervan-ebn-Hakem pour consulter avec lui sur les ordres du Calife. Mervan étoit un personnage de considération dont Moavias s'étoit utilement servi en différentes conjonctures. On ne dit point pourquoi ce Calife lui en témoigna si peu de reconnoissance; car après l'avoir nommé Gouverneur de Médine, il le dépossa comme on a vu ci-dessus, pour mettre Saëd en sa place; il lui rendit ensuite ce Gouvernement, & l'en priva une seconde fois pour y nommer Valed-ebn-Otbad. YESID. Hégire 60. Ere Chr. 679.

Ce nouveau Gouverneur alla donc consulter Mervan, qui lui conseilla d'envoyer chercher Hoslein & Abdallah, & de ne leur parler de la mort de Moavias, qu'après leur avoir demandé ce qu'ils pensoient du droit qu'avoit Yésid au Califat, dignité dans laquelle il avoit été installé par son père du consentement de la plus grande partie des Musulmans. Il ajouta qu'il falloit tout de suite les obliger à lui prêter

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680. ſerment, & en cas de refus les condamner à perdre la tête.

Valed, conformément à cet avis, envoya avertir Hoſſein & Abdallah de venir le trouver. Ils répondirent à l'Officier qui leur parla de la part du Gouverneur, qu'ils ne manqueroient pas de s'y rendre. Mais comme ils avoient apparemment quelque ſoupçon de la mort de Moavias, ils ſe douterent de ce qu'on vouloit exiger d'eux, & prirent leurs meſures en conſéquence.

Ils refuſent de prêter ſerment à Yéſid

Hoſſein ſe rendit le premier chez le Gouverneur. Il eut ſoin de ſe faire accompagner d'un bon nombre d'amis, qu'il plaça à la porte, avec ordre d'accourir à ſon ſecours au premier bruit qu'ils entendroient. Cette précaution devint inutile, par la maniere dont il s'y prit pour répondre à ce que Valed exigeoit de lui. En effet, dès que ce Gouverneur ſe fut expliqué ſur l'obligation où l'on étoit de reconnoître Yéſid & de lui prêter ſerment de fidélité, Hoſſein ne s'éleva point contre cette propoſition ; mais il repréſenta qu'il ne convenoit pas à la dignité d'Yéſid, que les hommages

qui lui étoient dûs lui fussent rendus en particulier, parceque dans la position où étoient les esprits, on pourroit un jour révoquer en doute de pareils hommages : qu'ainsi il regardoit cette démarche comme une action d'éclat, qui devoit se faire publiquement dans une assemblée solennelle du peuple ; & que l'appareil de la cérémonie rendroit la chose plus auguste & plus autentique. YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Valed imaginant que Hossein lui parloit de bonne-foi, parut être de son avis, & crut véritablement qu'il étoit enfin disposé à rendre son hommage dans une assemblée solennelle; ainsi il ne voulut pas le presser davantage. Hossein prit donc congé du Gouverneur & se retira. Mais dans ce même tems, Mervan qui s'étoit trouvé à cette entrevue dit à Valed : *Si Hossein ne rend pas son hommage avant de sortir d'ici, je vous prédis qu'il y aura bien du sang répandu au sujet de cette affaire. Il faut donc absolument qu'il fasse tout à l'heure son ferment, ou qu'il laisse ici sa tête.* Hossein qui n'étoit pas encore sorti de la chambre du Gou-

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

verneur, ayant entendu ce que Mervan venoit de dire, lui fit de loin de vifs reproches sur ses conseils sanguinaires & se retira promtement. Mervan le voyant parti, dit au Gouverneur qu'il avoit eu grand tort de ne pas profiter de l'occasion, & que surement il ne reverroit jamais Hossein. En effet, il prit peu après le parti de se mettre en lieu de sureté.

Abdallah fils de Zobéir ayant été mandé ensuite, trouva moyen d'amuser le Gouverneur sans lui donner de réponse positive, & l'ayant quitté promtement il partit pour aller rejoindre sa famille, à qui il avoit donné ordre de sortir en diligence de Médine, & d'emporter les effets les plus précieux.

Ils se retirent à la Mecque.

Il choisit la Mecque pour le lieu de sa retraite. Ce fut-là aussi que Hossein alla se réfugier, avec toute sa famille, à l'exception de Mahomet-Hanifiah fils d'Ali, & par conséquent frère de Hossein, mais d'une autre mère.

En partant, il lui donna cet avis: *Tenez-vous caché dans les montagnes, jusqu'à ce que vos amis, instruits de*

ce qui se passe, soient assemblés pour votre secours, & en état d'entreprendre quelque chose sous vos ordres. Si dans la suite vous prenez le parti de vous retirer à la Mecque, vous n'y resterez qu'autant que vous serez assuré de posséder la confiance des habitans. Il semble qu'il auroit été bien plus simple de faire la retraite ensemble, que d'exposer celui-ci à errer dans les montagnes, au risque d'y manquer de tout, ou d'y être saisi par les ennemis de sa famille; mais les Historiens Arabes rapportent ce fait sans le motiver, non plus que bien d'autres de même espece : ainsi il faut se borner à leur récit.

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Hossein, après avoir donné à son frère les avis qu'il croyoit nécessaires, l'embrassa tendrement, & se mit en chemin pour la Mecque où il arriva sans aucun accident. Abdallah ne fit pas sa route aussi tranquillement. Amrou, fils de Saïd, qui étoit alors Gouverneur de la Mecque, se mit en devoir de l'empêcher d'entrer dans la ville. Il chargea à cet effet Amer fils de Zobéir & frère d'Abdallah, mais d'ailleurs son ennemi déclaré, de mar-

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680. cher avec un détachement contre son propre frère. Amer accepta la proposition avec plaisir, & marcha au-devant d'Abdallah. Celui-ci brusqua aussitôt une attaque, battit Amer, le fit prisonnier, & entra triomphant dans la Mecque, malgré les efforts du Gouverneur, qui n'osa pas pousser plus loin ses poursuites, parcequ'il remarqua que les Mecquois avoient pour ce Musulman une vénération particulière, que le dernier événement avoit encore augmentée de beaucoup.

Cependant la présence de Hossein dans la Mecque nuisoit un peu à la gloire d'Abdallah : on l'aimoit, on le respectoit, mais Hossein avoit des qualités personnelles qui lui attiroient aussi beaucoup de considération. D'ailleurs, par Fatime, sa mère, il étoit petit fils de Mahomet: il n'en falloit pas davantage pour fixer sur lui les regards & les vœux de la plupart des Musulmans.

Amron ebn Saïd est fait Gouverneur de la Mecque.

Le Gouverneur de la Mecque, homme fort habile & très-intelligent, fut néanmoins très-embarrassé d'avoir chez lui deux personnages aussi inquiétans. Il se trouva

heureuſement tiré d'affaire, par un ordre qu'il reçut du Calife peu après. YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Yéſid ayant appris que Valed avoit agi trop mollement à l'égard de Hoſſein & d'Abdallah, il lui ôta le Gouvernement de Médine, & le donna à Amrou-ebn-Saïd, Gouverneur de la Mecque. Celui-ci l'accepta avec d'autant plus de plaiſir, que cette nouvelle place l'autoriſoit à s'abſenter d'une ville où la préſence de ces deux Muſulmans ne pouvoit que lui faire perdre beaucoup de la conſidération dont il y avoit joui juſqu'alors.

Au reſte, quoiqu'il fût fort attaché à Yéſid, il preſſentit que ſon abſence ne pourroit pas nuire aux intérêts de ce Calife, parceque Hoſſein & Abdallah ayant chacun un parti conſidérable, il eſpéroit que cette rivalité n'occaſionneroit tout au plus que quelques diviſions entre les habitans; que l'embarras de ſe décider laiſſeroit long-tems en balance l'affaire principale, & que le Calife pourroit profiter de ces différens obſtacles pour prendre des meſures capables d'établir ſon autorité aux dépens de ceux qui cabaloient pour l'en priver.

YESID. Hégire 60 Ere Chr. 680.

Cependant cet équilibre que l'on supposoit entre les différens partis, n'étoit tout au plus qu'en apparence. Hossein avoit au fonds le principal avantage de son côté; & l'on ne tarda pas à en être éclairci par les démarches que firent les peuples de l'Irak en sa faveur. C'étoit en effet sur lui que les Irakiens avoient fondé leurs espérances, & Moavias n'avoit jamais été regardé chez eux que comme un tyran & un usurpateur: aussi dès qu'ils furent sa mort, ils ne douterent point de la réussite du projet qu'ils avoient formé de reporter la couronne dans la famille d'Ali.

Les peuples de l'Irak offrent la couronne à Hossein.

Les habitans de Couffah députerent à cet effet les plus considérables d'entr'eux, pour engager Hossein à entrer dans leurs vues. *Nous vous regardons, Seigneur,* lui dirent ces députés, *comme le légitime héritier du Califat. Moavias, que nous détestions, est mort; reprenez un trône qui vous est dû, & dont ce tyran vous avoit ravi la possession. Nous vous reconnoissons pour notre Souverain; venez faire le bonheur des peuples de l'Irak; ils vous rendent leurs hommages par nos voix, & ils vous supplient*

de ne pas les abandonner : vous les trouverez disposés non-seulement à vous recevoir, mais même à sacrifier leur vie pour vos intérêts. Yesid. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Hossein fut très-sensible à cette démarche, & il en témoigna toute sa reconnoissance aux députés ; mais il les pria d'observer que malgré l'assurance qu'ils lui donnoient de ne trouver aucun obstacle à surmonter, la prudence exigeoit que l'on fît dans une occasion si importante des réflexions très-sérieuses, & que l'on prît les mesures les mieux concertées, pour éviter les écueils qui ne se rencontrent que trop souvent dans le cours d'une si haute entreprise. Il leur promit cependant de faire attention à ce qu'ils venoient de lui représenter : il les assura même qu'il travailleroit en conséquence ; mais il les chargea de recommander de sa part aux principaux de ceux qui s'intéressoient véritablement à lui, de se comporter avec beaucoup de prudence, & de ne faire aucun éclat que lorsqu'il seroit tems.

Après avoir murement réfléchi sur une entreprise aussi délicate, Hossein Hossein envoie Moslem, pour s'assurer

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680. des dispositions des Irakiens.

mit dans sa confidence un de ses cousins germains, nommé Moslem, qu'il regardoit comme le seul capable de le servir utilement dans son projet. Il le chargea de passer dans l'Irak, & lui donna toutes les instructions nécessaires sur les mesures qu'il devoit prendre pour s'assurer des dispositions des peuples à son égard. *Si vous les trouvez tels qu'on me les a dépeints*, lui dit-il, *& s'ils sont d'ailleurs en assez grand nombre pour attaquer & pour se défendre, vous pouvez, sans autre avis, vous mettre hardiment à leur tête, & marcher contre tous ceux qui voudront s'y opposer.*

Moslem partit peu après pour l'Irak, & se fit accompagner de deux Musulmans de confiance, qui pouvoient lui être d'un grand secours dans cette négociation, par la connoissance qu'ils avoient du pays, & par les relations qu'ils y entretenoient. Mais à peine étoit-il entré dans l'Irak, qu'il eut le malheur de les perdre l'un & l'autre, par une maladie qui les enleva presque subitement.

Un commencement aussi malheu-

reux fit tant d'impreſſion ſur l'eſprit de Moſlem, qu'il délibéra d'abandonner une entrepriſe qui s'annonçoit par un contretems de ſi mauvais augure. Il reprit courage néanmoins, & ſe rendit à Couffah, où il ſe tint long-tems caché, ne ſe faiſant connoître qu'à ceux dont il étoit le plus aſſuré. Il fut ſi habilement ſervi par les perſonnes auſquelles il s'adreſſa, qu'on lui répondit au bout de quelque tems, d'un nombre conſidérable d'Irakiens prêts à prendre les armes. YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Noman harangue les Couffiens.

Ce ſecret, quoique confié à beaucoup de monde, fut néanmoins très-long-tems ſans tranſpirer, de ſorte que Noman, fils de Baſchir, qui étoit Gouverneur de Couffah, n'en eut quelque connoiſſance que quand le parti fut preſque entierement formé. Dès les premiers ſoupçons qu'il en eut, il convoqua l'aſſemblée des Couffiens dans la Moſquée; & montant en chaire l'épée à la main, il leur tint ce diſcours: *Voici*, leur dit-il, *une nouvelle occaſion de déſordre & de diviſions inteſtines. Le bruit ſe répand que les Irakiens arment pour les Alides. Je vous exhorte en particulier de vous tenir tranquilles ſpecta-*

YESID. Plégie 60. Ere Chr. 680. *teurs de leurs différends. Vous ferez votre bonheur & le mien par cette neutralité. Mais si je découvrois que quelqu'un d'entre vous voulût s'en mêler, je vous jure par le Dieu vivant & par cette épée que je tiens dans ma main, que je ne leur ferai aucune grace; & je perdrai la vie plutôt que de manquer à l'obéissance que je dois au Calife Yésid.*

Ce discours tenu dans des circonstances où il auroit été plus à propos d'agir que de haranguer, ne fut pas également bien reçu de ceux qui l'entendirent. L'un des assistans le fit bien sentir au Gouverneur, en lui disant qu'il falloit être le plus fort pour prendre le parti dont il venoit de parler, & que l'on présumoit au contraire par son discours qu'il étoit le plus foible. Noman répondit seulement, qu'on n'étoit point foible en obéissant à Dieu, & il descendit aussitôt de la chaire.

Quelques Coufiens mécontens de la conduite de ce Gouverneur, envoyerent au plus vîte à Damas porter des plaintes contre lui à Yésid. On fit part au Calife des bruits qui se répandoient depuis quelque tems

dans l'Irak, au sujet des mouvemens que les partisans d'Hossein cherchoient à y exciter, & l'on accusa le Gouverneur de ne pas prendre assez de mesures dans des conjonctures aussi importantes. YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Le Calife indigné de la négligence de Noman, donna promtement des ordres pour le déposer, & il mit en sa place Obéidallah, fils du célébre Ziad. Celui-ci étoit déja Gouverneur de Basrah; mais l'idée que l'on eut qu'il rempliroit bien les deux places, fit qu'on le chargea du Gouvernement de Couffah, pour l'exercer conjointement avec celui dont il étoit en possession. Obéidallah est fait Gouverneur de Couffah, à la place de Noman.

Obéidallah se rendit à Couffah aussitôt qu'il eut reçu les ordres du Calife; mais comme il avoit eu soin de s'informer auparavant des bruits qui se répandoient au sujet des mouvemens que faisoient les Alides, il en découvrit assez pour présumer que Hossein ne tarderoit pas à se présenter dans cette ville.

Il ne se trompoit pas dans ses conjectures. Dès que Moslem avoit vu le succès de sa négociation, il avoit écrit à Hossein de se préparer à partir

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

auſſitôt qu'il lui en donneroit avis ; & enfin peu après il lui manda que rien ne devoit plus l'arrêter, & il lui indiqua le jour auquel il feroit bien de ſe mettre en marche pour venir à Couffah.

Conduite d'Obéidallah pour découvrir le parti de Hoſſein.

Obéidallah ſe doutant donc de tout ce qui alloit arriver, voulut preſſentir adroitement quelles étoient les diſpoſitions des Couffiens dans ces conjonctures. Il garda le ſecret ſur le tems qu'il comptoit partir pour Couffah, & il fit adroitement ſemer le bruit que Hoſſein devoit y arriver un tel jour. Le ſoir de ce même jour il ſe rendit à Couffah, & y fit ſon entrée, de façon à faire croire que c'étoit Hoſſein lui-même. Il avoit comme lui un turban noir, & s'étoit fait faire un habit tout ſemblable au ſien. Il trouva ſur ſon paſſage un nombre conſidérable d'habitans qu'il ſalua très-poliment ; & enfin il joua ſon rôle ſi habilement, qu'il fut pris pour Hoſſein, & il découvrit alors que le parti des Alides étoit très-nombreux dans cette place. Il reçut très-affectueuſement les éloges que l'on croyoit adreſſer à Hoſſein, & il s'entendit

appeller plusieurs fois l'Apôtre de Dieu. YEZID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Les Couffiens ne furent pas long-tems dans l'erreur. Obéidallah s'étant rendu au château, cent cavaliers qu'il avoit choisis pour sa garde y arriverent peu après. Il fit savoir alors qui il étoit, & prit des mesures pour étouffer la révolte dans sa naissance. Mais pour ne point faire trop d'éclat, il résolut de remonter à la source de toute cette intrigue. Ayant été informé que Moslem étoit l'agent principal de tout ce qui se passoit actuellement, il chargea un de ses domestiques de s'insinuer dans la maison de ce Musulman, & de gagner quelques-uns de ses gens pour découvrir son secret.

Ce domestique qui avoit toutes les qualités nécessaires pour développer une intrigue, se mit en devoir d'exécuter les ordres de son maître. Il fit quelque connoissance dans la maison de Moslem; & comme il se donnoit pour un zélé partisan des Alides, on ne lui fit point de mystère des mouvemens qui se faisoient en faveur d'Hossein. Il fut

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

que c'étoit pendant la nuit qu'on s'assembloit pour traiter de cette grande affaire ; qu'on tenoit un registre exact de tous ceux qui prenoient parti, aussi-bien que des troupes & des sommes qu'ils étoient en état de fournir. Mais pour être plus au fait du détail, il se fit présenter à Moslem lui-même, à qui il dit que prenant un vif intérêt à la cause pour laquelle il négocioit à Couffah, il venoit lui offrir un secours de trois mille pieces d'or. Aussitôt il fut inscrit sur le livre, & aggrégé au nombre des partisans de Hossein. Dès-là rien ne lui fut caché, & il se vit bientôt en état de rendre à son maître un compte exact des forces des Alides, de leurs projets, & du tems même auquel ils devoient les mettre à exécution. Lorsqu'il crut en savoir assez, il se retira vers le Gouverneur, & ne reparut pas davantage chez Moslem.

Cette disparition causa quelque ombrage. Moslem eut des soupçons, de sorte qu'appréhendant qu'on ne vînt le surprendre chez lui, il alla se mettre à couvert dans la maison d'un des Emirs de Couffah, nommé

Scharik, qui étoit zélé partisan des Alides. Ce fut-là que les principaux confidens de Moslem allerent tenir leurs conférences pour la réussite de leur projet : mais comme la vigilance du Gouverneur formoit un puissant obstacle à leur dessein, on résolut de l'assassiner dès qu'on pourroit le rencontrer sans sa suite.

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

L'occasion s'en présenta d'elle-même, par une visite que le Gouverneur voulut rendre à Scharik qui étoit alors très-dangereusement malade : cela ne l'empêchoit cependant pas de s'occuper de tout ce qui pouvoit avancer les affaires de Hossein : de sorte qu'ayant été averti de l'heure à laquelle le Gouverneur devoit faire sa visite, il fut d'avis que l'on profitât de cette conjoncture pour faire le coup que l'on méditoit. Moslem se chargea de l'exécution, & il fut décidé qu'il se jetteroit sur le Gouverneur lorsque le malade demanderoit un verre d'eau. Tel fut le signal dont ils convinrent entr'eux.

On forme le projet de tuer Obéidallah.

Obéidallah se rendit chez Scharik à l'heure qu'il avoit indiquée. Dès qu'on annonça son arrivée,

YESID. Hégire 60. Ère Chr. 680. Moslem se posta dans un coin de la chambre, & s'y cacha de façon qu'on ne pouvoit l'appercevoir. Le Gouverneur qui ne se doutoit de rien, entra dans l'appartement avec un Musulman, nommé Hani, partisan secret de Hossein, & qui étoit aussi du complot contre Obéidallah. C'étoit chez lui que Moslem avoit logé en arrivant à Couffah, & il y avoit demeuré jusqu'au jour qu'il étoit venu se réfugier chez Scharik.

Moslem manque son coup. Après que le Gouverneur eut parlé quelque tems avec le malade, celui-ci demanda à boire. Moslem fit alors quelque mouvement; mais il n'eut pas la force d'exécuter le coup dont on étoit convenu. Cependant un domestique du Gouverneur ayant observé ce qui se passoit, conçut quelque soupçon, & ayant trouvé moyen de parler à son maître, il l'engagea à sortir promtement de cette maison.

Hani reconduisit le Gouverneur & rentra ensuite dans la chambre de Scharik, qu'il trouva faisant de vifs reproches à Moslem sur sa lâcheté. Hani ne put s'empêcher de lui en faire aussi. *Quel coup vous avez manqué!* lui dit-il. *Vous vous seriez vu*

ce

ce soir en possession du château, jugez de l'avantage qui en auroit résulté pour Hossein. YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Moslem ne put pas disconvenir que dans les termes où se trouvoient les affaires, il auroit été fort heureux pour Hoslein que le coup dont on étoit convenu eût été exécuté; il avoua qu'il avoit été retenu par un précepte du Prophéte : *La foi condamne le meurtre*, disoit l'Apôtre de Dieu : *un fidéle ne doit pas tuer un homme au dépourvu.* Cette excuse parut fort déplacée dans une circonstance qui leur avoit paru si essentielle pour la réussite du grand projet qu'ils avoient dessein d'exécuter. Ce coup manqué, il fallut prendre d'autres mesures; mais le Gouverneur en prit aussi de son côté pour arrêter toutes leurs intrigues.

Scharik échappa à sa vengeance. Il mourut trois jours après la visite dont je viens de parler. C'étoit ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux dans les conjonctures actuelles; car le Gouverneur avoit fait faire des recherches si exactes, qu'il avoit enfin découvert ses intel-

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

ligences avec les Irakiens, & il savoit de plus le péril qu'il avoit couru, lorsqu'il avoit été chez lui.

Un des partisans de Hossein est arrêté.

On sut bientôt que le mystère étoit éventé, lorsqu'on vit Hani arrêté par ordre du Gouverneur. Son dessein avoit été d'abord de se saisir de Moslem; mais comme on n'avoit pu le trouver sur le champ, il s'étoit contenté de se faire amener Hani, comptant que celui-ci lui faciliteroit les moyens d'avoir le premier.

Dès que Hani fut en sa présence, il lui demanda où étoit Moslem. Hani répondit qu'il ne le connoissoit point; mais un des gens du Gouverneur le convainquit de mensonge sur le champ, en démontrant les relations qu'il avoit avec lui. Le Gouverneur reprenant la parole, lui dit avec emportement : *Il faut tout à l'heure me découvrir où il est.*

Quand même je le saurois, répliqua fierement Hani, *je me garderois bien de le dire.* Obéidallah outré de cette insolente réponse, ne put pas se contenir, & il lui donna à travers le visage un coup d'une masse d'armes qu'il tenoit entre ses mains. Hani furieux tira aussitôt son épée, &

alloit se jetter sur le Gouverneur, lorsqu'il fut saisi par les gardes qui étoient présens, & sur le champ conduit en prison & déclaré digne de mort. YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Cet événement causa beaucoup de rumeur parmi les partisans que Hani avoit dans la ville. Le bruit s'étant répandu qu'on l'avoit fait mourir, un peuple immense accourut en armes au château pour venger cette mort sur ceux qui en étoient les auteurs. On réussit cependant à appaiser tout ce tumulte, en leur faisant entendre que Hani n'étoit point mort, mais qu'il étoit en prison pour raison d'Etat.

Les séditieux n'allerent pas plus loin. Le Gouverneur rassembla alors ses Emirs, & se transporta avec eux dans la prison pour interroger Hani. Mais dans ce même tems on entendit des cris de toutes parts. Les troupes du château prirent les armes; & l'on courut avertir le Gouverneur qu'on voyoit approcher un détachement qui venoit à eux, enseignes déployées.

C'étoit Moslem qui ayant fait de sérieuses réflexions sur ce qui venoit Moslem prend les armes.

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680. de se passer, avoit pris enfin le parti de se déclarer ouvertement, voyant bien qu'il n'y avoit plus que la force qui pût le soustraire à la vengeance d'Obéidallah. Il monta donc à cheval & se montra publiquement dans les rues de Couffah. On donna le signal dont on étoit convenu lorsqu'il seroit tems de prendre les armes; aussitôt un nombre considérable de partisans allerent le joindre, de sorte qu'il se vit bientôt à la tête d'environ quatre mille hommes. Il fit élever alors deux étendards, l'un verd & l'autre rouge, & sortit ainsi de la ville pour aller surprendre le château: il envoya en même-tems un exprès à Hossein pour lui dire de ne pas tarder à venir le joindre.

Le Gouverneur mit par-tout un ordre si exact, & d'ailleurs ses troupes firent si bonne contenance, que Moslem étonné s'arrêta avec son monde, & n'osa pas suivre son entreprise. Pendant qu'Obéidallah tenoit ainsi l'ennemi en respect, il envoya dans la ville plusieurs de ses amis, gens respectables & accrédités parmi le peuple, pour représenter aux habitans le tort qu'ils avoient

de souffrir que leurs compatriotes s'exposassent pour une pareille cause. YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Cette commission fut exécutée avec toute l'intelligence possible, de sorte que la plupart des Couffiens épouvantés du péril dont étoient menacés ceux des leurs qui avoient pris les armes, sortirent de la ville & allerent jetter l'allarme dans le détachement de Moslem. Il y eut même une Musulmane qui s'adressant à ce chef lui-même, lui dit d'un air menaçant qu'il eût à se retirer, sinon qu'il ne tarderoit pas à s'en repentir. Il mépriſa d'abord ce discours, & n'attendoit que la jonction des autres partisans qu'il avoit dans Couffah pour attaquer le château à force ouverte; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit les rangs de ses troupes s'éclaircir insensiblement! Tout son monde l'abandonna peu à peu, & enfin il fut obligé lui-même de regagner la ville, n'ayant plus qu'environ trente soldats de quatre mille hommes qu'il avoit auparavant. Les séditieux l'abandonnent.

Le Gouverneur charmé de voir les rebelles se dissiper d'eux-mêmes, ne voulut pas profiter de l'occasion pour

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680. se saisir de Moslem ; il le regarda tranquillement se réfugier dans la ville, comptant bien cependant ne pas tarder à le punir de sa révolte : il ne fit alors d'autres mouvemens que de promettre une récompense à quiconque lui découvriroit Moslem.

Moslem prend la fuite. Celui-ci étant donc rentré dans Couffah, & ne trouvant presque plus d'amis dans cette ville, prit le parti de se tenir caché soigneusement pendant le reste de cette journée ; & sur le soir, il partit à la faveur des ténébres, sans oser seulement prendre un guide, tant il appréhendoit de se confier à qui que ce soit, parmi un peuple nombreux dont il venoit d'éprouver l'inconstance d'une manière bien désolante pour lui.

Comme il ne cherchoit qu'à se sauver, sans savoir précisément où porter ses pas, il fit une route assez longue, errant à l'avanture sans trouver d'endroit où il pût se retirer. Cependant ayant apperçu de loin une lumière dans la campagne, il tira de ce côté-là, & aborda enfin à une maison qui étoit seule & fort écartée. Ayant frappé à la porte,

elle lui fut ouverte par une vieille femme à qui il demanda de l'eau à boire. Il lui exposa ensuite les fatigues qu'il venoit d'essuyer, & enfin la pria de lui permettre de passer le reste de la nuit dans sa maison. YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Cette femme s'en excusa, sur ce qu'elle n'avoit point d'endroit où le loger ; elle ajouta qu'elle n'avoit d'autre chambre vacante que celle de son fils ; mais qu'elle ne pouvoit y mettre personne, parcequ'il devoit arriver cette même nuit de Couffah où il étoit allé pour affaire, & que c'étoit pour l'attendre qu'elle avoit veillé si tard.

Moslem, sans se rebuter de ce refus, réitéra ses prières, & la pressa de souffrir du-moins qu'il restât à couvert dans sa maison pour y attendre le jour. *Vous me rendrez un grand service*, ajouta-t-il, *& vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. Mais qui êtes-vous donc ?* repartit à l'instant cette femme. Moslem alors lui ayant déclaré qui il étoit, elle s'empressa de le bien recevoir, & alla le cacher dans un endroit écarté de la maison. Comme il avoit besoin de prendre quelque chose pour se

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

soutenir, cette vieille lui porta à manger, & se donna toutes les peines possibles pour qu'il pût passer commodément le reste de la nuit.

Le fils de cette femme arriva au milieu de tous ces mouvemens. Etonné de l'agitation où il voyoit sa mère, il lui demanda ce qu'elle pouvoit avoir. Elle voulut d'abord cacher son secret; mais ne pouvant résister aux instances de son fils, elle lui avoua que Moslem fugitif de Couffah étoit venu lui demander une retraite, & qu'elle s'étoit fait un plaisir de le recevoir.

Le jeune Musulman qui avoit appris à Couffah que le Gouverneur avoit promis une récompense à ceux qui trouveroient Moslem, jugea à propos de profiter de l'occasion. Après s'être un peu reposé, il prétexta une affaire qui l'appelloit à la ville, & partant le lendemain de très-bonne heure, il se rendit auprès d'Obéidallah, qu'il instruisit de sa découverte.

Moslem est pris & conduit à Couffah.

Sur cet avis, le Gouverneur envoya une cinquantaine de cavaliers qui allerent investir la maison où étoit Moslem: celui-ci averti du dan-

ger qui le menaçoit, saisit son épée & alla au-devant des cavaliers dans le tems qu'ils entroient dans la maison. Il y eut alors une attaque très-vive qu'il soutint avec un courage & une vigueur surprenante ; il en tua plusieurs, & força le reste de reculer jusqu'à trois fois. Yesid. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Ce qui donnoit un grand avantage à Moslem, indépendamment de son courage, c'est que les cavaliers avoient ordre de le ménager, parceque le Gouverneur qui vouloit savoir au juste tout le détail de la conspiration, avoit fortement recommandé qu'on le lui amenât en vie. Malgré sa vigoureuse résistance, les cavaliers revinrent tant de fois à la charge, qu'ils réussirent enfin à le mettre hors de combat. On l'enveloppa de façon que ne pouvant plus se remuer, on vint à bout de le désarmer ; & après l'avoir étroitement garroté, on le mit sur sa propre mule, & on le conduisit à Couffah.

L'Officier qui commandoit cette troupe de cavaliers ayant remarqué que Moslem répandoit quelques larmes, ne put s'empêcher de lui faire des reproches sur ce qu'un homme

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680. qui avoit montré tant de bravoure, & qui d'ailleurs étoit à la tête d'une entrepriſe auſſi hardie que celle qu'il avoit projettée, avoit la foibleſſe de verſer des larmes. Moſlem lui répondit que ce n'étoit pas ſon propre malheur qu'il pleuroit; mais celui d'Hoſſein, qui ſans doute devoit être en chemin pour ſe rendre à Couffah. Il étoit ſi ſenſiblement touché du malheur qui menaçoit ce Prince, qu'il voulut tenter de le faire avertir de retourner à la Mecque. Il s'adreſſa pour cet effet à un des cavaliers, qu'il crut plus accommodant qu'aucun autre; & après avoir cauſé quelque tems avec lui ſur la route, il lui fit entrevoir qu'il ſeroit bien récompenſé s'il pouvoit faire dire à Hoſſein de retourner promtement d'où il venoit, & de ne point approcher de Couffah. Le cavalier ſe chargea d'envoyer un homme pour faire cette commiſſion: celui à qui l'on ſe confia, promit bien de l'exécuter, mais il n'en fit rien.

Cependant Moſlem arriva au château, où il trouva un grand nombre d'Emirs, ou Sénateurs, qu'on y avoit

assemblés. Ils étoient dans la salle d'audience, où ils attendoient que le Gouverneur parût. Le prisonnier n'eut pas de peine à s'appercevoir combien les esprits étoient animés contre lui : on lui refusa même un verre d'eau qu'il demanda en arrivant, & on lui dit pour toute réponse, qu'il n'auroit que du *Hamin* pour boire. C'est, selon les Mahométans, une boisson que les démons donnent toute bouillante aux damnés.

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Moslem, loin de se déconcerter d'un commencement qui n'annonçoit rien que de sinistre, affecta au contraire beaucoup de fermeté, & lorsque le Gouverneur parut dans la salle, il le regarda fièrement sans le saluer. Quelqu'un s'étant avisé de lui en faire des reproches ; il répondit avec hauteur que quand ç'auroit été Yésid lui-même, il ne se seroit pas cru obligé de le saluer, à moins qu'on ne lui assurât sa grace.

Obéidallah ayant pris séance avec les autres Emirs, commença par faire à Moslem de vives reprimandes sur les troubles qu'il avoit excités dans Couffah, & dans la plus grande partie de l'Irak, où tout étoit

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

en paix peu auparavant : *Les habitans de Couffah & tous ceux de la Province ſont prêts à témoigner le contraire de ce que vous avancez*, répondit hardiment Moſlem : *ils n'ont jamais oublié les cruautés de Ziad votre père, leſquelles ont ſurpaſſé celles d'un Coſroès qui a tyranniſé les peuples, & qui a inondé de leur ſang les villes & les campagnes. Je venois ici pour ſoumettre ces malheureux habitans aux loix d'un Prince qui les auroit gouvernés ſelon la juſtice & l'eſprit du Prophéte.*

Le Gouverneur indigné du diſcours de Moſlem, le traita très-durement ; & entr'autres reproches, il l'accuſa de boire du vin. Moſlem ſe récria ſur cette accuſation, & en appella au jugement de Dieu. Enfin, après quelques autres altercations, le Gouverneur lui prononça ſon arrêt de mort, & lui permit de faire ſon teſtament. Moſlem avoit alors ſept cens pieces d'or, qu'il donna à un de ſes amis, en le conjurant de tâcher de joindre Hoſſein ſur la route de la Mecque, & lui donner avis de ne pas s'avancer juſqu'à Couffah. Quelqu'un ayant entendu

ce que disoit Moslem, en avertit le Gouverneur, qui déclara hautement que si Hossein prenoit le parti de demeurer tranquille, on ne l'inquiéteroit en aucune façon ; mais qu'aussi on n'auroit pour lui nul ménagement, s'il s'avisoit de tenter la moindre entreprise. Yezid. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Peu après, Obéidallah fit conduire Moslem dans l'endroit le plus élevé du château, où il eut la tête tranchée. Son corps fut ensuite précipité du haut en bas, aussi-bien que la tête. Hani fut décapité ce même jour ; mais l'exécution se fit dans une des rues de Couffah. Le Gouverneur envoya les têtes de l'un & de l'autre au Calife, avec un long détail de cet événement. Moslem & Hani ont la tête tranchée.

Pendant que cette scène sanglante se passoit à Couffah, Hossein se préparoit à y aller, croyant trouver toutes choses parfaitement disposées en sa faveur. Indépendamment de ce que Moslem lui avoit mandé dans le tems qu'il s'attendoit de prendre le château, il y avoit encore eu une grande quantité de lettres très-pressantes, par lesquelles les habitans de Couffah sollicitoient Hossein de Hossein se prépare à venir à Couffah.

YESID. Hégire 60. Ère Chr. 680. répondre à leurs vœux, en venant au plutôt se présenter dans leur ville. Ils lui envoyerent même un état de ceux sur lesquels il pouvoit absolument compter: l'Auteur Arabe en fait monter le nombre à cent quarante mille personnes.

Hossein frappé d'une perspective aussi brillante, crut déja se voir sur le trône. Il envoya à Couffah un homme de confiance, nommé Kaïs, pour annoncer son arrivée à ses partisans, & fit ensuite tout disposer pour son départ, malgré les sages remontrances que lui firent ses amis pour le détourner de ce voyage. Abdallah-ebn-Abbas, vieillard respectable par ses hautes vertus & par sa prudence, vint exprès le trouver pour l'engager de renoncer à ce projet. Hossein crut réfuter solidement ses raisons, & même l'attirer à son sentiment, en lui montrant les lettres qu'il avoit entre les mains; c'étoient selon lui autant de gages qui lui répondoient du succès de ses desseins: & il ajouta avec un transport de joie, que comptant sur le secours du ciel, il ne pouvoit se dispenser de s'aller mettre à la tête de tant de bra-

ves qui vouloient tout ſacrifier pour lui. Yezid. Hégire 60. Ere Chr. 680.

J'y conſentirai volontiers, répliqua le ſage vieillard, *ſitôt qu'on vous aura certifié que les Couffiens ont tué Obéidallah ; qu'ils ont chaſſé du château les troupes qui ſont au ſervice de Yézid, & que vos partiſans ſont maîtres abſolus de la ville & de la province. Mais pour ce qui eſt de l'invitation qu'ils vous font dans les conjonctures actuelles, eſt-il poſſible que vous n'apperceviez pas qu'ils n'ont d'autre deſſein que de vous voir lever l'étendard de la guerre dans leur ville, & de vous embarquer dans des troubles où leur humeur inquiéte les précipite, & dont ils ſe retirent preſqu'auſſitôt par une ſuite de cette perfidie qui leur eſt naturelle ? Les Couffiens, vous le verrez, deviendront ſurement un jour vos plus cruels ennemis. Que d'exemples je pourrois vous en rapporter, ſi vous vouliez les entendre!* Toutes ces remontrances ne purent ébranler la réſolution de Hoſſein, & il perſévéra conſtamment dans un deſſein qui alloit inſenſiblement le conduire à ſa perte.

Abdallah-ebn-Zobéir vint peu

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Conduite de Abdallah à l'égard de Hoſſein.

après trouver Hoſſein, & eut avec lui une conférence aſſez longue ſur ſon voyage de Couffah. Son intention n'étoit pas de l'en détourner : au-contraire, prévoyant que cette démarche ne pouvoit que lui être funeſte, il étoit charmé de voir l'eſpece de fureur avec laquelle il s'y livroit ; parceque dans le cas que le ſuccès en fût malheureux, Abdallah qui tendoit au Califat voyoit renaître ſes eſpérances, qui ne pouvoient guères réuſſir tant que Hoſſein ſeroit exiſtant.

Il lui parla cependant de ſon voyage chez les Couffiens comme d'une choſe aſſez inutile pour ſa promotion au Califat. Il ſe fonda ſur ce que les peuples de cette ville, & même ceux de la province en général, n'avoient aucun droit de diſpoſer de cette dignité. Il lui repréſenta que ce privilége avoit toujours appartenu aux Mecquois & aux Médinois, & qu'il vaudroit mieux s'en tenir-là que d'aller chercher d'autres ſuffrages, dont on pourroit peut-être un jour diſputer la légitimité.

Hoſſein lui répondit qu'il lui étoit abſolument impoſſible de ſe refuſer

aux empreſſemens des Couffiens : qu'il étoit vrai que les Mecquois & les Médinois avoient toujours joui du privilége de nommer les Califes ; mais que leur peu de fermeté à ſoutenir leurs droits avoit ſans doute déterminé les Couffiens à s'arroger cette prérogative ; & qu'au reſte, ils ne le faiſoient que dans la vue de ſecouer le joug des Califes de la maiſon d'Ommiah, qui répandoient toutes leurs faveurs ſur les Syriens, au préjudice des peuples de l'Arabie. Abdallah-ebn-Zobéir parut ſe rendre à ces raiſons, & il dit à Hoſſein en le quittant : *Si j'avois un parti auſſi conſidérable que le vôtre, je ſerois déja à leur tête, & je ferois trembler Yéſid ſur ſon trône.*

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Abdallah-ebn-Abbas, ce ſage vieillard que l'on a vu parler ſi ſenſément à Hoſſein, ne pouvant imaginer qu'il n'eût pas été ſenſible à ſes raiſons, retourna encore le trouver, pour ſavoir enfin quelle réſolution il avoit priſe en conſéquence des repréſentations qu'il lui avoit faites.

Abdallah tâche de détourner Hoſſein du deſſein d'aller à Couffah.

Hoſſein lui répéta ce qu'il diſoit à tous ceux qui s'oppoſoient à ſon voyage, & ce qu'il lui avoit dit à

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680. lui-même dans la première conférence qu'ils avoient eue ensemble à ce sujet. *Du-moins*, lui dit Abdallah, *n'emmenez point vos femmes & vos enfans avec vous, j'ai sur cela les plus fâcheux pressentimens.* Il essaya de l'émouvoir encore, en lui parlant d'Abdallah-ebn-Zobéir, qu'il devoit regarder comme un rival qui ne manqueroit pas de profiter de son absence pour avancer ses affaires. *Vous allez le mettre bien à son aise*, dit-il à Hossein; *il sera seul dans la Mecque, & se rendra bientôt maître de toute la province de Hegiaz. Il souhaite ardemment votre départ; vous êtes ici un obstacle à ses projets ambitieux. Vous entendrez dire qu'il les aura hautement manifestés, dès qu'il ne craindra plus votre présence. Je vous jure, par le grand Dieu, hors lequel il n'y en a point d'autre, que si je croyois pouvoir réussir, je vous prendrois plutôt par les cheveux pour vous empêcher de suivre votre malheureux dessein.*

Ce zélé Musulman fit quelque chose de plus. Sachant que Hossein avoit absolument résolu de partir le lendemain au matin, il passa la nuit

auprès de lui, & ne cessa de le prier de penser sérieusement aux suites funestes que pouvoit avoir une démarche de cette conséquence ; mais il eut le chagrin de voir qu'il n'y avoit rien à gagner avec un esprit aussi étrangement prévenu, & il fallut le laisser partir. YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680

Hossein se mit donc en marche avec sa famille, ses gens & un certain nombre d'amis qui s'étoient attachés à sa fortune. Tout cela pouvoit former environ cent personnes. Il crut ce cortége suffisant pour son entreprise de Couffah, parcequ'il comptoit trouver sous les armes en arrivant, tous les partisans dont Moslem lui avoit parlé dans la lettre par laquelle il le pressoit de se rendre dans cette ville. Mais tout avoit bien changé de face ; car le jour même du départ de Hossein étoit précisément celui de l'exécution du malheureux Moslem. Hossein part pour Couffah

Obéidallah, qui étoit instruit de la démarche de Hossein, envoya sur sa route un corps de mille hommes de cavalerie sous les ordres de Harro-ebn-Yésid. Ce Commandant, quoique fort attaché à Obéidallah, n'é- Le Gouverneur envoie des troupes pour l'arrêter.

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680

toit pas cependant ennemi déclaré de Hoſſein, & il paroiſſoit diſpoſé à uſer avec lui de beaucoup de ménagement, ſi celui-ci eût voulu renoncer à ſon deſſein.

Harro étant arrivé près de l'Euphrate, dans un endroit appellé Aſcheraf, il envoya un détachement de ſes gens chercher de l'eau à ce fleuve; & il ordonna en même-tems que ſi l'on rencontroit Hoſſein, on ne lui fît aucune inſulte, & qu'on lui prêtât même quelque ſecours, s'il en avoit beſoin, pour lui procurer la quantité d'eau qui pourroit être néceſſaire tant à lui qu'à tous ceux de ſa ſuite.

Hoſſein invite leur Commandant à entrer dans ſon parti.

Ces ordres furent ponctuellement exécutés. On rencontra Hoſſein, & l'on eut pour lui toutes les déférences & toutes les attentions poſſibles. Hoſſein, ſéduit par ces belles apparences, voulut tenter d'attirer ce détachement à ſon parti; & il demanda à conférer avec celui qui le commandoit. Harro en ayant été informé, conſentit de s'aboucher avec Hoſſein, & ils eurent enſemble une converſation aſſez longue, dans laquelle Hoſſein lui dit que depuis

long-tems les Couffiens l'avoient invité à l'expédition qu'il entreprenoit ; que même ils l'attendoient pour agir sous ses ordres : il ajouta qu'il ne falloit pas être étonné des dispositions de ces peuples à son égard, parceque, tout bien considéré, il avoit des droits légitimes sur le Califat. Il allégua à ce sujet différentes preuves ; & enfin, il produisit les lettres mêmes des principaux habitans de Coufsah, qui reconnoissoient hautement la justice de ses prétentions. Il l'invita de se joindre à eux pour le reconnoître, préférablement aux descendans de la maison d'Ommiah qui ne jouissoient que d'une autorité tyrannique, qu'ils avoient indignement usurpée sur les Musulmans.

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

J'ignore, & je veux ignorer, répondit Harro, *qui sont ceux qui vous ont engagé dans cette entreprise. Mais je vous avouerai qu'elle me paroît bien téméraire. Je ne vois pas non plus quel fonds vous pouvez faire sur les lettres des Couffiens. Je ne suis pas même curieux de les lire. Tout ce que je sais, c'est que j'ai un ordre formel de vous conduire au château de Coufsah, aussitôt que j'aurai pu vous join-*

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

dre. Là vous pourrez déduire toutes vos raisons.

Hossein lui répondit qu'il mourroit plutôt que de se rendre à un ordre semblable ; & aussitôt il dit à ses gens de décamper. Mais Harro fit faire un mouvement à ses cavaliers, & lui coupa le chemin. Hossein en fureur proféra contre lui les imprécations les plus insultantes. Harro, sans paroître se fâcher, lui répliqua seulement : *Rendez graces au respect que j'ai pour Fatime votre mère, & pour l'Apôtre votre ayeul : sans cela je me ferois moi-même justice de vos imprécations.*

Il fit ensuite éloigner un peu ses cavaliers ; puis il dit à Hossein, qu'il n'étoit point dans la résolution de lui faire aucune violence ; mais qu'il ne pouvoit se dispenser d'exécuter l'ordre qu'on lui avoit donné de l'amener au château de Couffah, & de ne pas le perdre de vue jusque-là. *Cependant*, ajouta-t-il, *prenons des mesures, si vous voulez, pour que je n'aie rien à craindre de la part de celui qui m'envoie, & aussi pour vous mettre à couvert de toute violence. Ecrivez à Yésid & à Obéidallah : j'écrirai*

aussi de mon côté. Mais du reste, prenez bien garde à vous; car si vous attendez que l'on vienne vous attaquer, vous êtes un homme perdu.

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Dans le tems qu'il parloit encore, on vit arriver quatre cavaliers qui venoient de Couffah. Hossein ayant reconnu l'un d'eux, qui s'appelloit Tirmah, il pria Harro de le laisser approcher. Ce Commandant y consentit; mais ce ne fut qu'avec quelque peine, ne sachant quel dessein il pouvoit avoir. Tirmah ayant été aussitôt interrogé sur ce qui se passoit à Couffah, il annonça à Hossein les nouvelles les plus accablantes.

Hossein apprend que son parti étoit dissipé à Couffah.

Tous les nobles de Couffah, lui dit-il, *sont à présent déclarés contre vous. Il est vrai que quelques habitans sont encore secretement des vœux en votre faveur; mais comptez que demain ils seront prêts à tirer leurs épées contre vous. L'infortuné Kaïs, que vous aviez envoyé pour ménager vos intérêts à Couffah, a été précipité du haut du château par ordre d'Obéidallah, parcequ'il a refusé de prononcer des malédictions contre vous, & contre tous ceux de votre famille.*

Je ne crois pas, ajouta Tirmah,

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680. *que vous vouliez tenter un effort, qui ne pourroit qu'être inutile, ayant actuellement auſſi peu de monde avec vous : car ſachez que les campagnes de Couffah ſont aujourd'hui couvertes de troupes de toutes parts. N'allez pas plus loin, je vous en conjure ; & ſi vous voulez accepter une retraite aſſurée, venez ſur notre montagne d'Agia : c'eſt un pays impratiquable, où je ſuis certain qu'on ne ſe riſquera pas de vous aller attaquer ; & vous ſerez le maître d'y demeurer autant de tems que vous le jugerez à propos.*

Après de pareils avertiſſemens, il ſemble que Hoſſein auroit dû ſe retirer, & renoncer à une entrepriſe dont le ſuccès ne pouvoit être que malheureux. L'occaſion étoit d'autant plus favorable, que Harro qui étoit toujours avec lui, n'auroit pas mieux demandé que de lui voir embraſſer le parti de la retraite. Mais Hoſſein, qui ne pouvoit encore ſe détacher de ſes premières idées, voulut abſolument pourſuivre ſa route, & ſe remit en marche pour Couffah.

Cependant les choſes changeoient de face inſenſiblement. Obéidallah inſtruit

instruit de l'obstination de Hossein, renonça à l'idée qu'il avoit eue d'abord de le faire amener à Couffah. Il craignit que les peuples, quoique déclarés alors contre lui, ne se retournassent encore une fois en sa faveur, par un effet de cette inconstance qui leur étoit naturelle. Il envoya donc un courier à Harro, pour lui ordonner de le conduire dans un canton qu'il lui désigna, où il n'y avoit ni villes ni forteresses. Il recommanda de plus de faire séjourner Hossein dans cet endroit, & d'y attendre ses ordres. Year 19. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Peu après, ce Gouverneur fit partir environ quatre mille hommes dont il donna la conduite à Amer-ebn-Saïd, qui s'étant bientôt rendu dans le voisinage de Hossein, lui envoya un de ses Officiers pour lui demander de nouveau quel étoit son dessein, & pourquoi il avoit quitté le séjour de la Mecque.

Hossein qui avoit sans doute fait des réflexions sur le peu d'apparence qu'il y avoit de réussir dans ce qu'il avoit projetté, fit alors une réponse qui auroit pu le tirer de l'embarras où il se trouvoit, s'il l'eût faite un

YEZID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

peu plutôt. Il dit donc qu'il ne s'étoit déterminé à sortir de la Mecque, que sur les invitations réitérées des Couffiens qui vouloient se soumettre à lui ; mais qu'ayant été informé depuis, qu'ils avoient changé de sentiment, son dessein étoit de retourner à la Mecque avec sa famille & ses amis.

Amer fut charmé de cette réponse, qui lui paroissoit devoir résoudre toutes les difficultés. Ce Capitaine étoit vraiment attaché à Hossein ; il avoit même refusé de marcher, lorsque Obéidallah lui avoit donné ses ordres ; & il n'avoit enfin obéi, qu'en conséquence des menaces que ce Gouverneur lui avoit faites. Lors donc qu'on l'eut instruit des dispositions actuelles de Hossein, il s'empressa d'en informer Obéidallah, comme d'une heureuse nouvelle qui alloit rétablir la paix.

Obéidallah exige que Hossein reconnoisse Yézid pour Calife.

Mais ce Gouverneur, qui avoit semblé d'abord n'exiger autre chose sinon que Hossein s'en retournât chez lui, avoit aussi changé d'avis. Il ne s'agissoit plus, comme auparavant, de se contenter de le laisser renoncer à son dessein, & de regar-

der ſon ſuffrage comme indifférent ; Obéidallah exigea que Hoſſein & ſes partiſans reconnuſſent Yéſid pour légitime Calife. Il donna ordre à Amer de finir promtement cette affaire ; & afin d'obtenir par néceſſité ce qu'il ſavoit bien qu'on n'accorderoit pas de bonne grace, il recommanda à cet Officier d'envelopper tellement le camp de Hoſſein, qu'il lui ôtât toute communication avec les rivieres, afin que la diſette d'eau, qui eſt un ſupplice cruel dans ces pays chauds & arides, le contraignît de donner au plutôt le conſentement qu'on lui demandoit.

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

Les volontés du Gouverneur ayant été communiquées à Hoſſein, celui-ci fit dire à Amer, qu'il ſouhaiteroit avoir une conférence avec lui entre les deux camps. Cet Officier y conſentit, & s'étant rendu auſſitôt à l'endroit déſigné, Hoſſein, qui vouloit toujours éluder de reconnoître Yéſid pour Calife, fit trois propoſitions. Il offrit d'abord d'aller à Damas, & de faire lui-même ſon accommodement avec Yéſid. Il propoſa enſuite de retourner à la Mecque : & enfin il demanda qu'on lui cédât

YEZID. Hégire 61. Ere Chr. 680. quelque place où il pût être en situation de faire la guerre aux Turcs.

Amer profita de ces propositions pour se dispenser de suivre à la rigueur les ordres d'Obéidallah : il lui manda les dispositions dans lesquelles Hossein étoit actuellement, & le pria de lui faire savoir ce qu'il en pensoit.

Obéidallah ayant examiné les propositions de Hossein, ne voulut pas prendre de lui-même son parti sur la réponse qu'il devoit faire. Il envoya chercher un Musulman de réputation, nommé Schamer, & lui demanda son avis sur les nouvelles qu'il venoit de recevoir. Celui-ci ne tarda pas à se décider. Il dit au Gouverneur que ces propositions étoient captieuses ; qu'il étoit évident que Hossein ne cherchoit qu'à gagner du tems, & qu'enfin il n'y avoit d'autre moyen de s'assurer de ses sentimens, qu'en l'obligeant de s'exprimer sans détour sur le compte d'Yésid ; de le reconnoître pour Calife, & de lui prêter serment.

Cet avis décida le Gouverneur. Il chargea Schamer d'aller lui-même en instruire Amer, & de lui dire que

Yezid. Hégire 61. Ere Chr. 680.

ſon deſſein étoit qu'il reçût avec bonté Hoſſein, & ceux de ſa ſuite qui conſentiroient à ſe ſoumettre ; mais qu'en cas de refus, il lui ordonnoit de tailler en pieces tous ceux qui réſiſteroient. Et comme Obéidallah avoit lieu de préſumer par ce qui étoit arrivé précédemment, qu'Amer feroit des difficultés pour exécuter ces ordres, il commanda à Schamer de faire couper la tête à ce Général en cas de déſobéiſſance, & de prendre le commandement en ſa place. Il donna en même-tems un ordre particulier, pour que l'on n'enveloppât point dans la diſgrace commune les enfans d'Ali, qui avoient accompagné leur frere Hoſſein. Il chargea Schamer de leur offrir des paſſeports pour qu'ils puſſent ſe rendre à Couffah en toute ſureté.

Schamer s'étant rendu promtement à Kerbela, où étoient ſitués les camps de Hoſſein & d'Amer, communiqua à celui-ci les ordres d'Obéidallah. Il y eut en conſéquence une entrevue avec Hoſſein, qui refuſa d'accéder aux propoſitions qu'on lui faiſoit : les enfans d'Ali parurent auſſi peu diſpoſés à s'y rendre ; & lorſqu'on

YESI D. Hégire 61. Ere Chr. 680.

leur parla des suretés que le Gouverneur leur offroit pour aller à Couffah, ils n'y répondirent que par une invective : *La sureté qui vient de Dieu*, dirent-ils, *est plus solide que celle qui vient du fils de Sommiah* *. Amer voyant que rien ne pouvoit ramener Hossein, & que d'ailleurs il risquoit lui-même de se perdre, s'il n'obéissoit pas aux ordres du Calife, résolut alors de ne plus user d'aucun ménagement. Il déclara donc à Hossein, qu'il falloit que le sort des armes décidât de sa destinée, & qu'il ne pouvoit plus se dispenser de l'attaquer à force ouverte.

Divers combats entre les gens de Hossein, & les troupes de Couffah.

Hossein fit aussitôt tout préparer pour soutenir une attaque ; & comme il avoit avec lui peu de monde en comparaison de ses ennemis, il tâcha de tout disposer de façon qu'il ne pût pas être surpris dans son camp. Il fit étroitement attacher toutes ses tentes les unes avec les autres, afin qu'elles

* Sommiah étoit une femme de rien dont Abou-Sofian, père de Moavias, avoit eu un fils nommé Ziad, que Moavias reconnut pour son frère, quoiqu'il fût illégitime. Ainsi le reproche de bâtardise tomboit directement sur Ziad, plutôt que sur Obéidallah qui n'étoit que petit fils de Sommiah : mais on rappelloit la honte de la naissance du père pour insulter le fils.

puſſent former une barricade, & il ne laiſſa ouvert qu'un ſeul côté de ſon camp pour avoir communication au dehors. Il fit de plus creuſer un foſſé aſſez large autour de ce camp, & y fit amaſſer une quantité conſidérable de roſeaux ſecs, auſquels il comptoit mettre le feu pour rendre toute la circonférence inacceſſible aux ennemis, en cas qu'ils vouluſſent le forcer. YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

Il ſe préſenta enſuite en bataille avec ſa petite troupe, & ſe montra avec autant de fierté à la tête de ſes ſoldats, que s'il eût eu une armée en regle à ſa diſpoſition. S'il ne fut pas défait d'abord, c'eſt que les ennemis ne penſerent pas à l'attaquer en corps; tout ſe paſſa en combats ſinguliers & en défis d'homme à homme; du moins c'eſt ainſi que le rapportent les Hiſtoriens Arabes, & il faut bien dire la même choſe après eux, quelque peu de vraiſemblance que l'on trouve dans leur récit.

Il eſt en effet fort étonnant, de voir une armée de près de cinq mille hommes, commandée par un Chef dont la tête doit répondre des mauvais ſuccès, s'amuſer pendant plu-

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

sieurs jours à accepter des défis, se battre en duel, & faire des joûtes, avec une troupe d'environ cent personnes, que l'on avoit ordre cependant de traiter comme des rebelles.

Ces combats singuliers se succéderent ainsi pendant trois jours, durant lesquels les champions de Hossein se distinguerent, & eurent presque toujours l'avantage.

Hossein est tué.

Amer voyant que les plus braves de ses troupes périssoient dans ces actions particulières, ne voulut plus permettre à ses gens de s'y exposer. Il fit marcher toutes ses troupes contre Hossein, & le différend fut bientôt terminé. Il en couta cependant la vie à un grand nombre des soldats d'Amer. Les gens de Hossein se défendirent avec toute la fureur que le désespoir pouvoit inspirer; mais leur Chef ayant eté abattu d'un coup de sabre sur la tête, il expira peu après, noyé dans son sang & couvert de trente-trois blessures. On lui coupa la tête pour la porter à Obéidallah.

Ce fut un Couffien, nommé Haula, qui fut chargé de cette commission. Il ne put arriver que très-tard à Couffah; de sorte que lorsqu'il vint

au château, il en trouva les portes fermées. Il prit donc le parti de retourner à la ville, pour y passer la nuit dans sa maison, & remit au lendemain la visite qu'il vouloit rendre au Gouverneur. Il réveilla sa femme qui étoit couchée, & lui apprit le sujet qui l'avoit amené si promtement à Couffah. *J'apporte*, dit-il, *avec moi le présent le plus précieux que l'on puisse faire au Calife.* Cette femme ayant demandé avec empressement ce que ce pouvoit être : *C'est la tête de Hossein*, lui dit-il ; *la voilà, je suis chargé de la porter au Gouverneur.* La Musulmane en fureur sauta aussitôt de son lit, non pas qu'elle fût effrayée de ce spectacle ; la plupart des femmes Arabes ayant coutume de suivre les armées, étoient faites aux expéditions les plus sanglantes : mais Hossein étant par Fatime, sa mère, petit-fils du Prophéte, cette seule raison fit un effet étonnant sur l'esprit de cette femme. *Par l'Apôtre de Dieu*, s'écria-t-elle, *je ne coucherai de ma vie avec un homme qui m'apporte la tête de son petit-fils.* YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

Le Musulman, qui, selon l'usage de sanation, avoit d'autres femmes,

YESID. Hégire 61. Ère Chr. 680.

en fit venir une qui ne fut pas si difficile. Cependant, la présence de cette tête qu'on avoit posée sur une table, l'empêcha de dormir, à cause, dit-elle, d'une lumière éclatante qu'elle vit voltiger toute la nuit autour de cette tête.

La tête de Hossein est portée au Gouverneur de Couffah.

Le lendemain, Haula se rendit au château, & présenta cette tête à Obéidallah. Il la considéra d'abord avec un plaisir brutal; puis il s'emporta jusqu'à l'outrager, comme si c'eût été un objet vivant, & lui donna même un coup de bâton sur la bouche. Un vieillard qui étoit présent, eut la hardiesse de faire des reproches au Gouverneur sur son emportement, & il lui dit que la tête de Hossein méritoit d'être respectée, parcequ'il avoit vu souvent la bouche du Prophéte collée sur celle de son petit-fils. Obéidallah reçut très-mal cette remontrance. *Vous mériteriez*, dit-il à ce vieillard, *que je fisse mettre votre tête à côté de celle de Hossein, pour le mensonge que vous venez de proférer; mais je veux bien faire grace à votre âge: vous n'êtes qu'un radoteur, allez compter ailleurs vos impertinentes visions.*

Cependant, lorsqu'il eut fait quelques réflexions sur les discours de ce vieillard, il pressentit que la mort de Hossein lui attireroit bien d'autres reproches, & que le fanatisme ne manqueroit pas d'inspirer à ses partisans quantité de visions & de contes ridicules, très-mépriſables en eux-mêmes; mais capables néanmoins d'accréditer considérablement la faction des Alides. YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

Au reste, il suivit toujours ses premières idées: & le peu d'égard qu'il témoigna pour la tête du malheureux Hossein, influa aussi sur la conduite qu'il tint à l'égard de ceux de sa famille qui furent faits prisonniers dans cette conjoncture.

Conférence entre lui & Zéinab, sœur de Hossein.

On amena au château Zéinab, sœur de Hossein, avec Ali, fils de ce malheureux Prince, & une petite fille encore fort jeune. Obéidallah traita d'abord Zéinab avec beaucoup de hauteur. Il lui parla des grands succès des armes d'Yésid, & de la manière avec laquelle il avoit sû dompter l'orgueil de Hossein & de ses partisans.

Zéinab qui avoit beaucoup d'esprit, & encore plus de fierté, répon-

YEZID. Hégire 61. Ère Chr. 680.

dit au Gouverneur sur le même ton qu'il lui avoit parlé. Il voulut répliquer ; la conversation s'échauffa, & l'on en vint à des reproches extrêmement vifs de part & d'autre. Cependant Obéidallah, quoique fort piqué, ne put s'empêcher de faire l'éloge de l'esprit, de la fermeté & de la grandeur d'ame de Zéinab. Il avoua qu'il la reconnoissoit pour une digne fille d'Ali. Il s'étendit sur les louanges de ce Prince, & convint hautement que c'étoit un personnage très-considérable dans le Musulmanisme, & qui avoit su se distinguer également par son courage, & par le talent admirable qu'il avoit pour la Poësie. On a déja vu que la qualité de Poëte étoit extrêmement recommandable parmi les Arabes : elle alloit même, pour ainsi dire, de pair avec la bravoure.

Elle sauve la vie au fils de Hossein.

Cependant, l'éloge qu'Obéidallah venoit de faire d'Ali & de sa fille Zéinab, ne l'empêcha pas de former le dessein de faire mourir le jeune Ali, fils de Hossein. Zéinab, qui entendoit donner l'ordre cruel qui alloit la priver d'un neveu qu'elle chérissoit tendrement, demanda grace pour lui, & s'offrit même de souffrir

la mort en sa place. *Puisque vous n'êtes pas encore rassasié de notre sang*, dit-elle au Gouverneur, *commencez, je vous supplie, par répandre le mien.* Obéidallah paroissant s'attendrir, Zéinab continua de lui parler de la façon la plus touchante, & enfin elle obtint la grace de son cher neveu. C'étoit la seconde fois que ce jeune enfant couroit risque de la vie; car dans le tems de la mort de son père, on l'avoit aussi condamné à périr sur le champ de bataille; mais il fut sauvé par un Officier, & il se fit connoître dans la suite sous le nom si flateur de *Zéin Alabédin*, qui signifie, *l'ornement des gens pieux.* YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

A l'égard du malheureux Hossein, son corps fut inhumé sur le champ de bataille, dans la plaine de Kerbéla; & dans la suite on érigea dans cet endroit un mausolée superbe. Pour ce qui est de sa tête, Obéidallah donna ses ordres pour qu'elle fût exposée publiquement, afin que tout le peuple pût jouir de ce spectacle. Il la fit même porter dans toutes les rues de Couffah, pour inspirer de la terreur à ceux qui inclinoient pour le parti des Alides; mais ce specta-

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

cle ne fit pas tout l'effet qu'Obéidallah en avoit attendu.

Sédition dans Couffah, au sujet des discours du Gouverneur contre Hossein.

Ce Gouverneur étant monté dans la chaire de la Mosquée, continua d'insulter à la mémoire de Hossein, & débuta par ce discours : *Dieu soit loué*, dit-il, *qui a fait triompher le parti de la vérité, qui a assisté Yésid le Commandant des Fidéles, qui a détruit le menteur, fils du menteur, je veux dire Hossein fils d'Ali.* Ces paroles firent une si forte impression sur les assistans, que la plupart se leverent avec indignation pour se retirer. En même-tems un citoyen respectable, qui avoit perdu les deux yeux dans les combats, & qui depuis ce tems-là passoit la plus grande partie de son tems à prier dans la Mosquée, se leva aussi ; & adressant la parole au Gouverneur : *O fils de Mergianah* *, lui dit-il, *menteur & fils de menteur, c'est à vous-même & à votre père que ces qualités conviennent, aussi-bien qu'à celui qui vous a établi Gouverneur, vous qui faites mourir les enfans des Prophétes, & qui voulez encore affecter le langage des gens de bien.*

* Mergianah étoit le nom de la mère d'Obéidallah.

Le Gouverneur irrité, fit arrêter auſſitôt ce Muſulman ; mais quelques zélés partiſans des Alides prirent ſa défenſe, & l'arracherent d'entre les mains des gardes. Obéidallah voyant les eſprits ſi échauffés, ne voulut pas pour lors pouſſer plus loin cette affaire, de peur d'être obligé de punir trop de monde. Mais peu de jours après, il fit enlever celui qui l'avoit inſulté : on le tua ſur le champ, & ſon corps fut attaché à un gibet dans la place de la Moſquée. Cet exemple arrêta les mutins, dont la révolte avoit été déſapprouvée par les plus ſenſés des Alides : la plupart s'étoient même déclarés contre le zéle indiſcret du Muſulman, qui en prenant avec trop de vivacité le parti de Hoſſein en pleine Moſquée, riſquoit de ruiner les affaires de ceux des Couffiens qui s'intéreſſoient à la cauſe des Alides.

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

Après qu'Obéidallah eut ſuffiſamment ſatisfait ſa vengeance, il envoya la tête de Hoſſein à Damas, & fit partir en même-tems Zéinab avec le reſte de la famille de ce malheureux Prince. Il chargea celui qui

YÉSID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

commandoit l'escorte, d'une lettre pour Yésid, dans laquelle il lui mandoit qu'il lui envoyoit des preuves convainquantes de la victoire de ses troupes, & de l'extinction totale du parti qui lui étoit opposé.

Yésid blâme la conduite d'Obéidallah, & est touché de compassion pour la famille de Hossein.

Cette lettre ne fut pas aussi bien reçue qu'Obéidallah s'y attendoit : Yésid ne vouloit que contenir Hossein. Sa mort fut pour lui une nouvelle affligeante, & il ne put s'empêcher de blâmer hautement la conduite de ce Gouverneur, qui avoit poussé les choses à de telles extrémités. *Que Dieu maudisse le fils de Sommiah*, s'écria-t-il en versant des larmes ; *s'il m'avoit envoyé Hossein en vie, je lui aurois pardonné : il étoit aimé de Dieu, qui n'a pourtant pas permis qu'il soit venu à bout de ses desseins.*

La compassion dont le Calife parut pénétré à la vue du sort malheureux de Hossein, s'étendit aussi sur toute sa famille, lorsqu'on la lui présenta. Il ne put soutenir l'état misérable dans lequel parurent devant lui, les femmes, les enfans & la sœur de ce Prince. Il renouvella ses imprécations contre Obéidallah,

& dit dans sa colère : *Que le Seigneur maudisse le fils de Sommiah : s'il étoit parent de ces femmes, les auroit-il laissé paroître dans un si pauvre équipage ?* YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

Le jeune Ali fut l'objet dont la présence parut l'affecter plus sensiblement. Il étoit venu de Couffah à Damas avec une chaîne au col ; & ce fut ainsi qu'il fut présenté au Calife. Yésid fut charmé alors de n'avoir pas écouté les cruels conseils qu'on lui avoit donnés au sujet de ce Prince ; car sur le récit qu'on étoit venu faire à sa cour de la fierté d'Ali, qui pendant toute sa route n'avoit pas voulu dire un mot aux Officiers de l'escorte, un des conseillers du Calife représenta que ce jeune Prince pouvoit devenir un jour très-redoutable ; qu'il étoit à propos de s'en défaire, *parceque*, dit-il, *il ne faut point élever un petit dogue qui peut un jour mordre son maître.* Mais d'autres Conseillers plus humains s'opposerent à une telle cruauté, & leur avis prévalut.

Lors donc que ce jeune Prince parut à la cour, Yésid touché du pitoyable état où il le voyoit, le

Yesid. Hégire 61. Ere Chr. 680.

fit approcher, & lui parla avec beaucoup de douceur. Il termina cette audience en lui disant : *Votre pere auroit voulu me ravir le trône; mais Dieu en a disposé autrement.* Le jeune Ali lui répondit aussitôt par ce passage de l'Alcoran: *Il n'arrive aucun malheur sur la terre, qui ne soit écrit dans le livre des décrets du Seigneur.*

Altercation entre le Calife & Zéinab.

Le Calife fit aussi un accueil favorable aux femmes de Hossein, & à toutes les personnes de sa famille qui étoient avec elles. Mais il s'éleva tout-à-coup une querelle qui pensa devenir funeste. Un Seigneur Syrien ayant remarqué une jeune sœur de Hossein, nommée Fatime, qui accompagnoit Zéinab sa sœur aînée, demanda au Calife la permission de la prendre pour lui. Zéinab, sans attendre qu'Yésid se fût expliqué sur la demande de ce Seigneur, prit la parole, & représenta au Calife que le Syrien étant d'une secte différente de celle de sa sœur, les loix de l'Apôtre défendoient qu'on la lui livrât : *Vous-même*, dit-elle fièrement au Calife, *vous n'en êtes pas le maître.*

Yésid offensé de voir que l'on pré-

tendoit mettre des bornes à son autorité, répondit à Zéinab qu'il feroit à cet égard ce qu'il jugeroit à propos. La Musulmane répliqua qu'il ne pouvoit l'obliger ni les autres femmes de sa suite, à changer de religion. Le Calife se levant de son siége, lui dit avec fureur : *Est-ce donc ainsi que vous osez me parler ? C'est votre pere & votre frere qui ont renoncé à la vraie religion.* Zéinab, sans se déconcerter, lui répondit d'un ton ironique : *Vous prétendez apparemment être dans le droit chemin. Sans doute votre pere & votre grand-pere y étoient aussi.*

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

Le Calife devint plus furieux qu'auparavant, & s'emporta jusqu'à maltraiter cette Musulmane par les discours les plus insultans. Zéinab conservant toujours le même air de fierté & de noblesse, lui dit : *Quoi donc, Seigneur, je suis une femme dans l'affliction, vous êtes le Commandant des Fidéles, & vous abusez si injustement de votre pouvoir ?*

Ce peu de mots fut un reproche sensible qui fit rougir le Calife. Il eut honte de s'être livré à sa fureur, & il ne crut pas pouvoir mieux réparer

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680. sa faute, qu'en témoignant autant de politesse & de douceur, qu'il avoit montré de violence & d'emportement. Il ordonna que l'on conduisît Zéinab & sa suite dans les bains chauds, où il envoya peu après des habits magnifiques & des rafraîchissemens de toute espece.

Le Seigneur Syrien espérant toujours que le Calife useroit de son autorité pour lui faire avoir la jeune Fatime, réitéra ses demandes; mais Yésid le congédia assez durement, & lui défendit d'en parler davantage.

Affection d'Yésid pour les deux fils de Hossein.

L'heureux retour du Calife, & les attentions qu'il eut à procurer à cette famille infortunée tout ce qui pouvoit lui être nécessaire, adoucit un peu l'amertume des malheurs passés. Yésid logea tout ce monde dans son palais. On les traita avec beaucoup de distinction, & lui-même conçut une telle amitié pour les deux fils de Hossein, Ali & Amrou, qu'il ne sortoit presque point sans avoir l'un & l'autre avec lui, & quelquefois tous les deux: Khaled, fils aîné d'Yésid, fit aussi une liaison intime avec eux, & le Calife

prenoit un plaisir singulier à les voir s'amuser ensemble. Voulant un jour sonder le caractère d'Amrou, qui étoit le plus jeune, il lui demanda s'il se battroit bien avec son fils Khaled. *Pourquoi non ?* répondit-il avec vivacité, *faites-nous donner un couteau à chacun.* Yezid. Hégire 61. Ere Chr. 680.

Un Seigneur Syrien qui étoit présent, vit avec admiration le courage & la résolution de ce jeune enfant ; mais en même-tems il fit observer que ces qualités naissantes pourroient tirer à conséquence pour le repos de l'Etat, & qu'Amrou marchant sur les traces de Hossein son père, occasionneroit peut-être un jour quelque révolution. *Prenez-y bien garde*, dit-il, *& soyez persuadé qu'un serpent produit toujours son semblable.* Yésid fit peu d'attention à ce prognostic, & il ne diminua rien de sa tendresse pour cet enfant, ni des bonnes façons qu'il avoit pour le reste de la famille de Hossein.

Après un long séjour à Damas, toute cette famille, quoique comblée d'amitiés & de caresses par le Calife, parut cependant avoir un

La famille de Hossein retourne à Médine.

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680. violent desir de retourner en Arabie, & en particulier à Médine, où les femmes de Hossein vouloient fixer leur séjour. Dès que le Calife en fut informé, il consentit à leur accorder cette satisfaction, & donna tous les ordres pour que rien ne leur manquât sur la route.

Lorsqu'il fallut se séparer, le Calife parut fort sensible à leur départ; les adieux se firent d'une manière fort touchante, & il dit en particulier au jeune Ali, en l'embrassant: *Ecrivez-moi de tems en tems; tâchez même de me venir voir, lorsque vous le pourrez commodément, & soyez assuré que je vous ferai tout le bien qui me sera possible.*

Toute cette famille partit donc de Damas, sous une nombreuse escorte, à la tête de laquelle le Calife avoit mis un Officier de considération, que l'on appelloit Noman-ebn-Baschir. Il exécuta fidélement tous les ordres du Calife, & se comporta pendant toute la route d'une façon à mériter les éloges que l'on s'empressa de donner à ses politesses & à ses attentions. Lorsque l'on fut près d'arriver à Médine, Fatime, sensi-

ble aux bonnes manières de cet Officier, dit à Zéinab : *Nous avons reçu tant d'honnêtetés de ce Syrien ; nous devrions bien lui faire un préſent.* Zéinab fut bien de cet avis, mais l'embarras étoit de ſavoir ce qu'elles pourroient lui donner ; car en effet elles n'avoient rien d'un peu conſidérable que leurs bracelets. Fatime dit qu'il falloit les lui donner ; & Zéinab y ayant conſenti, elles firent leur préſent avec une nobleſſe & des ſentimens de reconnoiſſance qui en releverent encore le prix ; elles firent même des excuſes ſur la modicité de ce préſent. Noman les ſupplia de le diſpenſer de l'accepter. *Si je m'étois chargé de ma commiſſion*, leur dit-il, *dans l'eſpérance d'un bien temporel, ce que vous m'offrez ſeroit plus que ſuffiſant ; mais tout ce que j'ai fait, n'a été que dans la vue de plaire à Dieu, & de vous témoigner la profonde vénération que j'ai pour vous & pour tout ce qui appartient au Prophéte.* Il prit congé d'elles enſuite, & s'en retourna à Damas. YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

Cette famille infortunée s'étant donc rendue à Médine, commença à y goûter une tranquillité qu'elle ne

YESID. Hégire 61, Ere Chr. 680. connoiſſoit point depuis long-tems : ce ne fut néanmoins qu'après avoir paſſé quelques mois à répandre des larmes ſur le ſort cruel du malheureux Hoſſein.

Partage entre les Auteurs ſur le lieu de la ſépulture de Hoſſein.

Il y a des Auteurs qui aſſurent que la tête de ce Prince fut auſſi renvoyée à Médine, & qu'on l'enterra auprès de Fatime, ſa mère. D'autres ſoutiennent qu'elle reſta à Damas, & qu'on la mit dans un endroit appellé *Bal-al-Faradis*, c'eſt-à-dire, *Porte des Jardins*, & qu'enſuite on la tranſporta en Paleſtine, d'où elle fut enlevée par les Califes d'Egypte, qui la firent enterrer au Grand-Caire: on éleva au-deſſus un monument qui fut appellé *Meſchad-Hoſſein*, qui veut dire, *Sépulcre du martyr Hoſſein.*

Au reſte, on ne trouve rien de certain à cet égard. Tout ce que l'on ſait, c'eſt que les partiſans d'Ali ont débité des volumes de fables ſur le ſort de la tête de Hoſſein, & même ſur le lieu de la ſépulture du reſte de ſon corps, que nous avons dit avoir été inhumé à Kerbéla. Les Auteurs s'étendent fort au long ſur les pélerinages qu'on faiſoit à ſon tombeau, & ſur les miracles ſurprenans qui y ont été opérés. Les

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

Les Perſans, qui ſont de la ſecte d'Ali, ont toujours une vénération particulière pour ce Calife & pour ſes deux fils Haſſan & Hoſſein, qu'ils appellent *les deux Seigneurs*. Mais on révère ſingulièrement Hoſſein, que l'on regarde comme un martyr : c'eſt l'Oracle, le Saint, ou pour mieux dire, l'Idole de la Nation ; & l'on prétend que ſi Mahomet revenoit au monde, il auroit lieu d'être jaloux de la haute réputation dont jouit encore actuellement ſon petit fils.

Vénération des Perſans pour Hoſſein.

La mort de ce Prince ne rendit pas la tranquillité à l'Empire Muſulman. Abdallah, fils de Zobéir, qui avoit obſervé beaucoup de ménagement pendant la vie de Hoſſein, n'en garda aucun, dès qu'on l'eut informé qu'il n'étoit plus. Il parut donc ſur la ſcène, & fit voir à Yéſid qu'il avoit en ſa perſonne un rival des plus redoutables.

Révolte d'Abdallah, fils de Zobéir.

Abdallah avoit ſu s'acquérir l'eſtime & la bienveillance des Arabes, par ſon attachement au Muſulmaniſme, & plus encore par la douceur de ſon caractère & ſes manières engageantes. Il mania ſi habilement les eſprits, qu'il les conduiſit à ſes fins,

Il eſt reconnu Calife à Médine & à la Mecque.

Yesid, Hégire 61. Ere Chr. 680. & il fut ſolennellement déclaré Calife à Médine & à la Mecque.

Dès qu'il eut été proclamé, il harangua le peuple, & profita adroitement des regrets que la plupart témoignoient toujours de la perte de Hoſſein, pour indiſpoſer les eſprits contre Yéſid, & réunir en ſa faveur tous les ſuffrages. Il rappella dans ſes harangues les vertus & les grandes qualités de l'illuſtre petit-fils du Prophéte; il fit un tableau touchant de la perfidie des Couffiens, qui l'avoient indignement trahi, après l'avoir appellé chez eux; & voyant quelles étoient les diſpoſitions des Médinois à l'égard de la famille de ce Prince, il affecta d'en parler avec une conſidération & un reſpect qui fit en ſa faveur le plus grand effet dans toute la nation.

Il ſe comporta de-même à la Mecque, où il ſe tranſporta peu après, & où il fut reçu avec les mêmes acclamations qu'à Médine. Les diſcours qu'il fit à la louange de Hoſſein, réveillerent dans le cœur des Mecquois les ſentimens qu'ils avoient eus pour ce Prince, & ils ne demanderent pas mieux que de venger ſa mort, en ſe-

couant le joug d'un gouvernement qui en avoit été cauſe.

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

Yéſid fut extrêmement ſurpris lorſqu'on l'informa de cette révolution. Il écrivit des lettres fulminantes contre Abdallah, & envoya même au Gouverneur de Médine un collier d'argent, avec ordre de le lui faire mettre au col, & de l'envoyer ainſi à Damas. Mais le parti d'Abdallah étoit devenu trop formidable, pour que le Gouverneur oſât tenter de rien entreprendre contre lui.

Amrou-ebn-Saïd, Gouverneur de la Mecque, ſe trouva auſſi dans le même embarras, lorſquil vit Abdallah exercer publiquement les fonctions du Califat. Il crut donc devoir uſer de beaucoup de ménagement dans une conjoncture auſſi critique. Voyant qu'il n'étoit pas le plus fort, il uſa de diſſimulation, & parut ne chercher qu'à s'appuyer de quelqu'autorité pour ſe réunir au ſentiment de la multitude.

Le Gouverneur de la Mecque conſulte ſur la révolte d'Abdallah.

Il conſulta au ſujet de l'événement actuel un Muſulman de réputation, nommé Abdallah, fils d'Amrou, qui étoit très-renommé par l'étendue de ſes lumières, & par l'étude qu'il

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

avoit faite & qu'il faisoit encore des livres des Juifs, & en particulier des Prophéties de Daniel, sur lesquelles il travailloit actuellement. Le Gouverneur lui ayant donc envoyé demander quel étoit son sentiment sur ce qui venoit de se passer à Médine & à la Mecque, le Docteur répondit avec assurance, qu'Abdallah, fils de Zobéir, seroit Roi, & qu'il conserveroit cette qualité jusqu'à la mort.

Cette prophétique décision s'étant répandue dans l'Arabie, les partisans d'Abdallah-ebn-Zobéir en devinrent beaucoup plus fiers; & lui-même travailla bien plus hardiment à prendre des mesures pour se conserver sur le trône. D'un autre côté, Amrou, Gouverneur de la Mecque, fut aussi retenu par cette prédiction, & ne fit pas tout ce qu'il auroit pu faire pour s'opposer à l'entreprise du nouveau Calife.

Yésid lui ôte son Gouvernement.

Les ennemis d'Amrou profiterent de cette occasion pour le désservir auprès d'Yésid; & on le taxa hautement de négligence ou de lâcheté, pour n'avoir pas fait arrêter Abdallah dès les premiers instans de sa ré-

volte. Yésid en colère, dépoſa auſſitôt Amrou, & le fit remplacer par Valed, fils d'Otbad, qui ſignala ſon entrée dans le Gouvernement de la Mecque, en faiſant arrêter un nombre conſidérable des amis & des partiſans d'Amrou. Il y eut trois cens perſonnes d'arrêtées dès les premiers jours; & il ſuffiſoit d'être de la connoiſſance du dernier Gouverneur, pour être expoſé aux violences de Valed. YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

Cette conduite révolta également tous les eſprits, de ſorte que ce mécontentement général parut à Amrou une circonſtance favorable pour engager ſes amis à faire un coup d'éclat, qui ne pouvoit manquer d'avoir un heureux ſuccès. Il fit dire à ceux qui étoient priſonniers, qu'il ſe préparoit à partir pour Damas, afin d'inſtruire le Calife de tout ce qui venoit de ſe paſſer; que s'ils vouloient ſe joindre à lui, il falloit qu'ils profitaſſent du grand nombre qu'ils étoient pour forcer la priſon. Il les aſſura qu'ils ſeroient ſecourus à propos, au cas qu'on voulût tomber ſur eux, & qu'ils trouveroient un nombre ſuffiſant de chameaux pour Hégire 62. Ere Chr. 681.

YEZID. Hégire 62. Ere Chr. 681. faire le voyage de Damas.

Amrou prit les devans, & se rendit à Damas, où il fut assez bien reçu du Calife, qui lui fit cependant quelques reproches sur le peu d'attention qu'il avoit faite à ses intérêts dans les dernieres occurrences. *Je prie le Commandeur des Fidéles de m'écouter*, répondit Amrou. *Celui qui est présent*, ajouta-t-il, *voit mieux que celui qui est absent. Les Mecquois & les Arabes de la province de Hégiaz, furent si transportés de zéle, & ils se trouverent en si grand nombre pour proclamer Abdallah, que les forces que j'avois alors n'auroient pas été suffisantes pour attaquer ce parti. D'un autre côté, Abdallah qui se défioit de moi, étoit toujours sur ses gardes, & ne paroissoit jamais sans être accompagné d'un grand nombre de ses amis. J'ai affecté, il est vrai, beaucoup d'indifférence sur tout ce qui se passoit; mais au fonds je ne cherchois qu'une occasion favorable pour le faire arrêter. Je voyois bien que malgré son grand crédit & l'habileté de sa politique, il se trouvoit fort gêné dans toutes ses démarches: car j'avois eu soin de faire garder toutes les avenues de la ville, & personne n'y*

Amrou justifie sa conduite auprès du Calife.

entroit qu'on ne lui demandât son nom. Lorsqu'il se trouvoit que c'étoient des amis d'Abdallah, je les renvoyois aussitôt, sans faire de plus amples informations. A l'égard de ceux qui paroissoient n'être point en liaison avec lui, je leur demandois ce qu'ils venoient faire à la Mecque; je les obligeois de me dire où ils comptoient loger, & je faisois en conséquence éclairer toutes leurs démarches. Voilà ce que j'ai cru devoir faire pour votre service. Il faudra voir comment Valed se comportera. Mais après la façon dont il a commencé d'agir, je suis bien sûr que sa conduite sera une justification suffisante de la sagesse de celle que j'ai tenue.

YESID. Hégire 62. Ere Chr. 681.

Yésid fut tellement frappé du discours d'Amrou, qu'il lui avoua qu'on l'avoit surpris. Il s'emporta contre ceux qui l'avoient déservi, & il lui dit d'une façon très-obligeante, qu'actuellement il connoissoit le caractère de ses ennemis, & qu'il étoit bien persuadé qu'il n'y avoit aucun d'entr'eux qui eût autant de probité que lui. Dès cet instant il le rétablit dans toute sa confiance, & le pria de rester à sa cour, où il le traita avec beaucoup de distinction.

YESID. Hégire 62. Ere Chr. 681.

Les bruits publics confirmerent bientôt ce qu'Amrou avoit fait entendre au Calife sur le compte du nouveau Gouverneur. Il vint des plaintes de différens cantons de l'Arabie, & enfin Abdallah-ebn-Zobéir écrivit aussi à Yésid, pour lui faire des reproches de ce qu'il avoit chargé du Gouvernement de la Mecque, un homme absolument incapable d'un emploi de cette conséquence. Il fit même entrevoir que s'il vouloit rappeller Valed, & envoyer à sa place quelqu'un avec qui on pût traiter, il y avoit jour à un accommodement qui feroit cesser tous les troubles.

On fait des plaintes contre le nouveau Gouverneur de la Mecque.

Cette lettre causa une extrême surprise à Yésid. Il vit avec plaisir un rival reconnoître son autorité, puisqu'il lui demandoit de l'exercer dans les villes même où Abdallah s'étoit cependant fait proclamer Calife. D'ailleurs, cette lettre parlant de paix, Yésid qui la souhaitoit, prit aussitôt le parti d'écarter les obstacles qui pouvoient l'empêcher ; ainsi il rappella Valed, & nomma en sa place un de ses parens, nommé Othman. C'étoit un sujet assez commun, sans capacité, sans expérience ; en un mot

Yésid envoie Othman à sa place.

peu capable de démêler avec succès les intrigues qui divisoient alors l'Empire des Arabes.

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 681.

Othman se rendit en Arabie, & s'arrêta à Médine, où prenant pour le consentement général de la nation, la soumission de quelques particuliers qui reconnoissoient Yésid, il crut dès-lors l'autorité de ce Prince établie d'une manière inébranlable; & sans faire un plus long examen, il envoya à Damas une députation pour assurer le Calife de l'obéissance des Médinois.

Othman assure Yésid de la soumission des Médinois.

Cette députation fit plus de tort à Yésid que tout ce qu'on avoit tramé contre lui jusqu'alors. Le singulier coup d'œil d'une cour, dont le Souverain n'avoit ni mœurs, ni religion, ni conduite, fut un ample sujet de scandale pour ces députés. Yésid en effet n'avoit nul respect pour sa religion; & il affectoit même de n'en remplir aucun devoir. D'ailleurs, passant sa vie dans l'oisiveté & de frivoles amusemens; il n'avoit d'autre occupation que de se livrer à la bonne chere & à des repas splendides, dans lesquels, au mépris de la loi Musulmane, on buvoit de toutes sor-

Les députés de Médine conçoivent du mépris pour Yésid.

YEZID. Hégire 62. Ire Chr. 681. tes de vins avec le plus grand excès ; le reste du tems étoit employé en vils divertissemens avec des danseurs, des baladins & des femmes débauchées.

Les députés de Médine furent reçus à Damas avec beaucoup d'appareil. Ils séjournerent quelque tems à la cour du Calife ; & lorsqu'ils en partirent, il leur fit à tous des présens considérables : mais tout ce qu'il put faire ne fut pas capable de l'emporter sur l'indignation & le mépris qu'ils conçurent pour ce Prince.

De retour dans leur ville, ils ne s'épargnerent pas sur le compte d'Yézid ; de sorte que les peintures qu'ils firent des désordres de sa cour, & en particulier de sa vie licencieuse, indisposerent contre lui tous les Médinois. Honteux d'être soumis à un Prince qu'ils regardoient comme indigne de commander à des hommes, ils profiterent des divisions qui regnoient parmi eux, pour rompre avec lui & renoncer à son obéissance. Cette rupture ne se fit pas d'abord avec beaucoup d'éclat : cela se passa dans une assemblée particulière de ces députés & de quelques-uns

des principaux de Médine. Après un long exposé des scandales que donnoit Yésid, & des autres sujets de plaintes qu'on avoit contre ce Prince, ils le déclarerent entr'eux indigne du trône, & le déposerent du Califat.

YÉSID. Hégire 62. Ere Chr. 681.

Yésid ne tarda pas à être informé des discours que les députés de Médine tenoient sur sa personne & sur sa conduite. Dans le premier feu de sa colère, il voulut se venger sur tous les habitans de cette ville, en y envoyant des troupes; mais ayant appris qu'un de ces députés, nommé Almondir, au-lieu d'aller à Médine s'étoit rendu à Basrah, où il parloit de lui d'une manière aussi désavantageuse que les autres, il crut qu'il feroit mieux de faire arrêter celui-ci, & d'intimider les autres par la punition d'un seul. Il écrivit donc à Obéidallah qui étoit Gouverneur de la place, & lui manda de faire arrêter Almondir.

Yésid ordonne de faire arrêter Almondir, un des députés.

Cet ordre ne fut pas exécuté. Obéidallah, qui étoit depuis long-tems ami d'Almondir, prit des mesures pour le faire sortir de Basrah, sans cependant encourir la disgrace du

Le Gouverneur de Basrah donne à Almondir un moyen de s'échapper.

YESID. Hégire 62. Ere Chr. 681. Calife. Il lui dit que le moyen le plus sûr pour réussir, étoit de s'assurer de quelques-uns des principaux de la place, & ensuite de choisir le tems de la prière pour représenter, aussitôt qu'elle seroit finie, qu'étant venu à Basrah pour des affaires qu'il avoit heureusement terminées, il avoit dessein de partir pour se rendre à Médine; mais qu'ayant appris que le Gouverneur avoit donné des ordres pour que personne ne sortît ce jour-là sans sa permission, il prioit l'assemblée de la demander pour lui à Abdallah, afin qu'il pût vaquer aux affaires qui l'appelloient à Médine. Tout cela réussit comme on l'avoit prévu. Les habitans demanderent tumultueusement qu'Almondir eût la liberté de sortir de Basrah. Le Gouverneur parut faire quelque difficulté; mais on l'obligea de se rendre à l'avis commun, & il fut charmé d'éprouver cette espece de violence, qui en sauvant son ami, le mettoit lui-même à couvert de l'indignation du Calife.

Almondir déclame contre le Calife. L'arrivée d'Almondir à Médine, ne fit encore qu'augmenter la haine des peuples contre Yésid. Il chargea

de nouvelles couleurs l'affreux tableau que les autres députés avoient fait de ce Prince ; & il avoua que, quoiqu'il en eût reçu des présens considérables, il ne pouvoit cependant s'empêcher de parler hautement contre l'indignité de la conduite d'un Souverain, qui ne connoissoit le Musulmanisme que de nom, sans en pratiquer aucun devoir ; qui faisoit gloire de ses débauches, & dont les exemples scandaleux entraînoient toute sa cour dans le plus affreux libertinage. YESID. Hégire 62. Ere Chr. 681.

Yésid allarmé de la retraite d'Almondir, & des bruits désavantageux qu'il répandoit dans Médine, envoya dans cette ville Noman-ebn-Baschir, pour tâcher de ramener les esprits en sa faveur. Cette négociation n'eut aucun succès : au contraire cet envoyé ayant fait des menaces de la part du Calife, qui ne manqueroit pas, disoit-il, d'envoyer des troupes, si l'on ne se soumettoit, les Médinois se préparerent à résister à force ouverte. Ils agirent de concert avec les Mecquois, & commencerent par nommer des Chefs pour commander les troupes. Abdallah- Les habitans de la Mecque & de Médine se révoltent ouvertement.

YESID. Hégire 62. Ere Chr. 681. ben-Mothi fut mis à la tête des Coréiſchites, & Abdallah, fils de Hantela eut le commandement des Médinois.

Cependant, avant que de rien entreprendre, il y eut encore une députation à Damas, qui n'eut pas plus de ſuccès que la précédente. Le Calife eut beau combler de préſens Abdallah-ebn-Hantela, & ceux de ſa ſuite qui formoient cette députation, les largeſſes d'Yéſid ne le rendirent pas à leurs yeux plus digne du Califat, & ils firent à leur retour un portrait de ce Prince & de ſa cour, tout auſſi déſavantageux qu'en avoient fait les premiers négociateurs.

Hégire 63. Ere Chr. 682. Ce fut alors que les Médinois ſe déclarerent ſolennellement contre Yéſid. Leur révolte éclata avec un emportement qui tenoit de la folie. En effet, lorſque le peuple ſe raſſembla dans la Moſquée pour procéder à la dépoſition du Calife, tout s'y paſſa dans un tumulte qui les empêcha de ſuivre une conduite uniforme. L'un d'eux s'étant levé, prit ſon turban, & le jettant par terre ſe mit à crier : *Je dépoſe Yéſid du Califat, de la même manière que je jette mon turban.* A

Les Médinois dépoſent Yéſid.

instant, ceux qui étoient plus à portée de l'entendre suivirent son exemple, & bientôt on vit voler une infinité de turbans, & ceux qui les jettoient répétoient tous la même formule. Dans un autre coin de la Mosquée, un Musulman ôta ses souliers, & dit en les jettant : *Je dépose Yésid, comme j'ôte mes souliers.* Les autres Musulmans de son voisinage se déchaussèrent avec la plus grande précipitation, & jetterent leurs souliers, en répétant ce qu'il venoit de dire. C'est ainsi qu'Yésid fut solennellement dégradé de l'autorité souveraine. YESID. Hégire 63. Ere Chr. 682.

Après cet éclat, on peut bien juger que les Médinois ne garderent plus de mesures. Othman, Gouverneur de la Mecque, qui étoit resté à Médine pendant tous ces mouvemens, en fut chassé aussitôt, & l'on prononça en même-tems une sentence de bannissement contre toute la famille des Ommiades, & même contre leurs amis. Ceux-ci, au-lieu d'obéir, resterent à Médine, & allerent se réfugier chez Mervan-ebn-Hakem, Gouverneur de la place. Les Médinois irrités, allerent sur le champ Ils obligent les Ommiades de se retirer dans le château.

YEZID. Hégire 63. Ere Chr. 682. mettre le siége devant le château. Mais comme les Ommiades faisoient un corps de mille hommes ou environ, & que d'ailleurs le Gouverneur avoit aussi du monde pour se défendre, il ne fut pas difficile de tenir les assiégeans en respect ; & les Ommiades eurent le tems d'envoyer à Damas pour informer Yézid de l'embarras où ils se trouvoient, & du grand événement qui l'avoit occasionné.

Amrou refuse de commander les troupes envoyées contre les Médinois.

Le Calife outré de la rebellion des Médinois, entreprit enfin d'effectuer les menaces qu'il leur avoit faites tant de fois, de punir leur insolence. Il eut à ce sujet une conférence avec Amrou-ebn-Saïd, qui convint qu'il n'y avoit plus à temporiser, & qu'il falloit nécessairement marcher à Médine avec des troupes. Il ajouta plusieurs conseils sur la manœuvre de cette entreprise ; & le Calife parut si satisfait de ses avis, qu'il proposa à Amrou lui-même de se mettre à la tête de cette expédition. Celui-ci s'en excusa sur différens prétextes, & entr'autres, sur ce que les Mecquois étant entrés dans le parti des Médinois, la tribu des Coréischites, qui

étoit une des principales de la Mecque, se porteroit vivement à cette guerre, & qu'alors il y auroit surement une affreuse effusion de sang, à laquelle il ne vouloit point participer, étant aussi proche parent qu'il l'étoit des chefs de cette tribu. YESID. Hégire 63. Ere Chr. 682.

Yésid parut se rendre à ses raisons, & ne le pressa pas davantage. Il eut recours à Meslem, fils d'Okbad, capitaine de beaucoup de mérite, mais fort avancé en âge : ce qui ne l'empêcha pas d'accepter avec plaisir la proposition du Calife. Cependant, c'étoit bien plutôt pour battre les Médinois rebelles, que pour secourir les mille Ommiades qui s'étoient réfugiés dans le château. Il prétendoit que c'étoient des lâches qui ne méritoient pas d'être secourus, puisqu'étant un si bon nombre, ils s'étoient laissé assiéger, au-lieu de se faire jour les armes à la main à travers leurs ennemis, & faire ensuite une retraite honorable. Il proposa même au Calife de s'arrêter, lorsqu'il seroit près de Médine, & de ne commencer à agir, que lorsque les assiégés auroient fait montre de courage. Yésid en donne le commandement à Meslem.

Cet avis ne fut pas du goût d'Yé-

YESID. Hégire 63. Ere Chr. 682. sid ; il vouloit absolument débarrasser les Ommiades, soit qu'ils le méritassent ou non, de sorte qu'il recommanda à Meslem de ne rien négliger pour y réussir. Cependant, afin d'éviter la trop grande effusion du sang, il ordonna à ce Général de faire sommer la ville en arrivant ; de réitérer la même sommation le lendemain en cas de refus, & de faire encore la même chose le troisiéme jour : après quoi il n'auroit plus d'autre parti à prendre, que de battre la ville à toute rigueur, & de la livrer au pillage pendant trois jours. Il fit néanmoins une observation par rapport au jeune Ali & à sa famille : *Je sais*, dit le Calife, *qu'ils ne favorisent point les menées d'Abdallah-ebn-Zobéir, & qu'ils ne sont en aucune façon complices de la révolte de Médine, ainsi je vous ordonne de veiller à leur conservation.*

Après ces instructions, le Calife alla faire la revue de ses troupes. Elles montoient à douze mile hommes de cavalerie & cinq mille d'infanterie ; il installa Meslem dans la dignité de Général, & le fit partir sur le champ.

Les Médinois ne parurent pas prendre beaucoup d'inquiétude, lorsqu'ils virent arriver sous leurs murs les troupes du Calife. Ils rejetterent avec mépris les sommations de Meslem, & le forcerent ainsi à les attaquer en regle. Dans la fougue de leurs premiers emportemens, ils soutinrent le siége avec beaucoup de valeur ; mais les principaux de leurs Officiers ayant péri dans les attaques, & se voyant d'ailleurs menacés de manquer bientôt de vivres, ils commencerent à penser à leur sureté en proposant une capitulation.

YEZID. Hégire 63. Ere Chr. 682.

Les Médinois assiégés sont obligés de se rendre à discrétion.

Mais le Général leur répondit qu'ayant refusé pendant trois jours les offres qu'il leur avoit faites, ils n'avoient plus d'autre parti à prendre, que de se rendre à discrétion. Les Médinois se trouvoient réduits à de telles extrémités, qu'il fallut bien recevoir la loi du vainqueur. Ils ouvrirent donc leurs portes, & Meslem l'épée à la main entra dans la place à la tête de ses troupes. Il ne se commit d'abord aucun désordre : le Général ayant defendu que l'on fît le moindre mouvement jusqu'à ce qu'il eût donné le signal, le soldat

YESID. Hégire 63. Ere Chr. 682. resta sous les armes en attendant les ordres.

La famille d'Ali est sauvée du pillage. Meslem avoit pris cette précaution, pour avoir le tems de sauver Ali, & tous ceux qui appartenoient à la famille de Hossein, comme on le lui avoit recommandé. Il les fit donc chercher, & ils arriverent saisis de frayeur, comme des gens qui s'attendoient à être les premieres victimes qu'on alloit immoler à la vengeance du Calife; mais ils furent agréablement surpris, lorsqu'ils virent le Général les recevoir avec bonté, les rassurer sur leur sort, & donner particulièrement à Ali qui étoit à leur tête, les marques les plus éclatantes de considération & même de respect. Il le fit monter sur son chameau, & lui donna une nombreuse escorte pour le conduire lui & sa famille dans un lieu de sureté.

Médine est saccagée. Aussitôt que Meslem eut tout reglé à cet égard, il donna le signal, & la ville fut abandonnée à la fureur du soldat. Il se fit alors un carnage affreux, & l'on passa au fil de l'épée tout ce que l'on trouva sous sa main. Il y eut pourtant environ mille femmes enceintes qui échapperent au

malheur commun, par la compassion que l'on eut pour leur état : mais à l'égard du pillage, on ne fit aucune distinction ; tout ce qu'il y avoit de richesses dans cette ville devint la proie du soldat, & l'on mit le feu à ce qu'on ne put emporter. Yesid. Hégire 63. Ere Chr. 682.

Meslem, chargé des dépouilles des Médinois, conduisit ses troupes victorieuses à la Mecque, dans le dessein de se saisir d'Abdallah, ou de ruiner la ville, au cas que les habitans voulussent faire résistance ; mais ce Général fut surpris dans sa route d'une maladie qui l'emporta presque subitement. Le commandement ayant été dévolu de droit à un Capitaine nommé Hozein, qu'Yésid avoit donné pour Lieutenant au Général, l'armée Syrienne continua sa marche sous ses ordres, & parut en peu de tems sous les remparts de la Mecque où elle mit le siége. Hégire 64. Ere Chr. 683. Mort de Meslem. Hozein lui succéde & assiége la Mecque.

Les opérations des assiégeans n'eurent pas le succès que le Général en attendoit. Abdallah avoit pris ses précautions depuis qu'il s'étoit établi dans cette ville. Il avoit fait faire des ouvrages considérables qui en rendoient les approches extrêmement

YESID. Hégire 63. Ere Chr. 682. difficiles, de sorte que Hozein qui comptoit emporter la place en peu de tems, fut près de quarante jours à battre continuellement les remparts sans pouvoir les entamer. Cependant, il s'opiniâtra tellement à ce siége, & poussa les travaux avec tant de vigueur, qu'il réussit à mettre le feu dans une partie de la ville, tandis que d'un autre côté avec les machines de guerre, il renversa la plupart des édifices les plus considérables. Les Syriens encouragés par ces avantages, comptoient enfin faire éprouver à la Mecque le même sort que Médine avoit essuyé, lorsqu'il arriva une nouvelle qui suspendit toutes les hostilités.

Hégire 64. Ere Chr. 683. Mort d'Yésid. Yésid n'étoit plus. Ce Calife étoit mort à Havarin, ville de Syrie dans le territoire d'Emesse, après avoir regné environ quatre ans. Dès que cette nouvelle eut été répandue dans le camp des Syriens, Hozein fit cesser les attaques, & demanda à avoir une conférence avec Abdallah. Celui-ci y ayant consenti, fut fort surpris, lorsqu'il entendit Hozein lui proposer de le faire reconnoître Calife par toute son armée. Après avoir

Abdallah refuse d'être proclamé Calife par l'armée de Hozein.

quelque tems réfléchi sur une offre aussi avantageuse, il ne crut pas cependant devoir y souscrire : il remercia ce Général de sa bonne volonté, & lui dit que pour beaucoup de raisons d'une extrême conséquence, il ne pouvoit pour le présent accepter sa proposition. YESID. Hégire 64. Ere Chr. 683.

On ne dit pas quel pouvoit être le motif de son refus. Peut-être soupçonna-t-il Hozein de vouloir le tromper par des offres aussi spécieuses. Quoi qu'il en soit, il se retira dans la place, & peu après Hozein fit décamper ses troupes, & reprit le chemin de Syrie, accompagné de Mervan-ebn-Hakem, & d'une grande partie des Ommiades qui étoient restés à Médine auprès de ce Gouverneur, depuis qu'il leur avoit donné retraite contre les poursuites des partisans d'Abdallah.

Causes du mépris des Musulmans pour Yésid.

La mort d'Yésid fit peu d'impression sur ses sujets. Ce Calife s'étoit rendu odieux par son luxe & ses débauches, & sur-tout par son irreligion. On ne pouvoit lui reprocher de favoriser une secte plutôt qu'une autre. Il les mépriſoit également, & se faisoit un plaisir de choquer ou-

YESID. Hégire 64. Ere Chr. 683. vertement les loix & les usages établis par Mahomet. Il a été le premier des Califes qui ait osé boire du vin publiquement, & qui se soit fait servir par des eunuques. Sa passion pour les chiens fut encore un nouveau sujet de reproche de la part des Musulmans scrupuleux, qui ne pouvoient souffrir ces animaux.

Il s'attira encore le mépris & l'indignation des peuples par deux vices qui paroissent d'abord très-opposés ; je veux dire la prodigalité & l'avarice, qu'il poussa aux derniers excès. Avide du bien d'autrui, il dépouilloit souvent des sujets respectables des biens qu'ils pouvoient avoir, tandis que d'un autre côté, il prodiguoit des sommes considérables à des femmes de mauvaise vie, à des musiciens, & à de lâches courtisans qui applaudissoient bassement à son luxe & à ses débauches.

Le seul mérite que les Auteurs Arabes lui reconnoissent, c'est d'avoir excellé dans la poësie. Ce talent si peu propre à donner de la considération à un Souverain, étoit, comme on a vu, en grande recommandation chez les Musulmans ; il alloit, pour ainsi

ainſi dire, de pair avec la bravoure, & il faiſoit partie des éloges des plus grands Capitaines. YESID. Hégire 64. Ere Chr. 683.

Ce goût pour la poëſie lui avoit été inſpiré dès l'enfance par Moavias, ſon père, qui lui-même n'avoit épouſé Moſlem, mère d'Yéſid, qu'à cauſe du talent que cette Muſulmane avoit pour les vers. Il eut ſoin que l'étude de la poëſie fît une partie de l'éducation de ſon fils; & malheureuſement pour ce jeune Prince, il n'y eut qu'en cela qu'il répondit aux ſoins de ſon père : car du reſte, il n'eut aucune des qualités qui rendent un Souverain reſpectable & recommandable à la poſtérité. Auſſi les Auteurs Arabes ont-ils fait cette réflexion, que pour faire fleurir l'Empire Muſulman, il falloit qu'il fût entre les mains de Princes, ou attachés à la Religion, tels que les premiers Califes, ou magnifiques comme Moavias; mais que tout étoit perdu, lorſque le trône étoit occupé par un Prince tel qu'Yéſid, qui n'avoit ni grandeur, ni religion, ni décence.

Le ſac de Médine fut encore une tache capable d'obſcurcir toutes les vertus d'Yéſid, quand même il en

YÉSID. Hégire 64. Ere Chr. 683. auroit eu. Ce Prince ne daigna pas faire attention que cette ville fameuſe avoit ſervi de retraite aux premiers Muſulmans, & que c'étoit là que l'on conſervoit précieuſement les dépouilles mortelles du Prophéte fondateur de l'Etat & de la Religion. Ces motifs ne furent pas capables de réprimer ſa fougue ; & il autoriſa les horribles violences & les profanations auſquelles ſes troupes ſe livrerent pendant trois jours. Auſſi, diſent les dévots Muſulmans, la juſtice divine tira vengeance de tant de déſordres, en arrachant la vie & la couronne à ce Prince dans un âge où il pouvoit eſpérer de la poſſéder encore long-tems.

Ce fut ſous ſon Califat que les Muſulmans acheverent de s'emparer du Khoraſſan : ils mirent auſſi à contribution les Etats du Prince de Samarcand. Cette expédition fut conduite par Salem, fils de Ziad, qui n'étoit encore que dans la vingt-quatriéme année de ſon âge.

Yéſid laiſſa pluſieurs enfans ; mais on ne fait mention que de Moavias, ſecond du nom, qui lui ſuccéda, & de Khaled qui n'eut point de part

au Califat après l'abdication de son frère, parce qu'il étoit encore trop jeune.

MOAVIAS II.

VIII. CALIFE.

DES que la mort d'Yésid eut été annoncée à Damas, on y proclama Calife Moavias, son fils, Prince d'une constitution extrêmement délicate, & sur la vie duquel on ne pouvoit pas faire beaucoup de fonds. Les mauvais exemples de son père n'avoient point altéré l'éducation qu'il avoit reçue de ses maîtres ; & quoique fils d'un Prince qui faisoit gloire de l'impiété, il se montra au contraire très-attaché à la religion. Il étoit d'une secte appellée des Kadariens, qui étoit une branche de celle des Motazélites. Ces sectaires avoient pour principe, que les actions de l'homme dépendoient uniquement de la détermination de sa volonté, au-lieu que les autres Musulmans

MOAVIAS II. Hégire 64. Ere Chr. 683.

Caractère de Moavias II.

Secte des Kadariens.

MOAVIAS II. Hégire 64. Ere Chr. 683.

prétendoient que Dieu, par ſes décrets déterminans, étoit la cauſe immédiate de toutes les actions humaines. Les Kadariens, auſſi-bien que les Motazélites, rejettoient ce ſentiment, parcequ'ils prétendoient qu'il ruinoit abſolument la liberté de l'homme, & qu'il rendoit Dieu même auteur du péché.

Moavias conſulte s'il doit accepter le Califat.

Moavias, quoiqu'appellé au trône par ſa naiſſance & par le ſuffrage des peuples, ne ſe laiſſa point éblouir par l'éclat de la couronne. Avant que de la prendre, il voulut conſulter, & ſavoir s'il étoit propre à en ſoutenir le poids. Il envoya donc chercher un Muſulman reſpectable, nommé Omar-al-Macſous, qui avoit été ſon maître, & dans lequel il avoit la plus grande confiance. Il lui propoſa ſa difficulté & le pria de lui dire s'il feroit bien d'accepter le Califat.

Omar voulant ſans doute lui faire ſentir l'importance de ſes obligations, & combien il ſeroit fâcheux, en ſuccédant à ſon père, de l'imiter dans ſa conduite, lui répondit que c'étoit à lui à s'examiner; que s'il ſe ſentoit aſſez de courage pour rendre

exactement la justice à ses sujets, & assez de force pour remplir tous les devoirs de cette éclatante dignité, il pouvoit l'accepter ; mais que s'il ne se trouvoit pas dans ces dispositions, il n'y avoit point à balancer, & qu'il ne pouvoit en conscience se charger de la couronne. MOAVIAS II. Hégire 64. Ere Chr. 683.

Moavias accepta cependant. Mais du moment même qu'il eut monté sur le trône, il fit de sérieuses réflexions sur ses engagemens, & n'eut d'autre occupation que d'examiner s'il seroit en état de les remplir. Enfin, au bout de six semaines, il se décida, & résolut absolument de renoncer à la couronne.

Il abdique le Califat.

Ce Prince ayant fait assembler les grands & les principaux Officiers de l'Etat, leur fit part de son dessein ; & après leur avoir exposé ses raisons, il leur dit qu'il auroit bien voulu, à l'exemple d'Aboubecre & d'Omar, pouvoir prendre des mesures pour leur donner un Souverain qui fût digne de les commander ; mais que craignant que ces mêmes mesures ne le rendissent en quelque façon comptable du choix qu'on pouvoit faire en conséquence, il s'étoit déterminé

MOAVIAS II Hégire 64 Ere Chr. 683. à faire son abdication purement & simplement, & qu'il les prioit de se charger eux-mêmes du soin de lui donner un successeur.

On lui fit toutes les instances possibles pour l'engager à garder une dignité qui lui appartenoit si légitimement. On se retrancha ensuite à le prier de nommer du-moins quelqu'un qui fût digne de le remplacer ; mais ce jeune Prince ayant toujours paru inflexible dans la résolution qu'il avoit prise, il fallut souscrire à ses volontés. Moavias fit donc son abdication dans toutes les formes. Comme on ne put pas le remplacer aussitôt, les Damasciens choisirent un Régent de l'Etat, en attendant l'élection d'un Calife. Leur choix se fixa sur Déhac, fils de Kaïs, qui prit aussitôt les rênes du Gouvernement.

Déhac est établi Régent de l'Etat.

Les Ommiades furent extrêmement irrités de la démarche de Moavias. L'idée qu'ils eurent que son abdication étoit une suite des conseils qu'Omar-al-Macfous lui avoit donnés, les porta à exercer sur ce Musulman la vengeance la plus cruelle. Ils se saisirent de lui, & l'enterrerent tout vivant.

Moavias lui-même ne vécut pas long-tems après sa rénonciation. Il s'étoit consacré à un genre de vie fort retiré : & depuis qu'il étoit descendu du trône, il s'étoit renfermé dans un appartement d'où il ne sortoit presque point. Cependant, malgré cet éloignement du monde, il gagna une maladie contagieuse dont il mourut en peu de tems : d'autres assurent qu'il fut empoisonné dans sa retraite. MOAVIAS II. Hégire 64, Ere Chr. 683, Mort de Moavias.

Son amour pour la solitude, causée par la foiblesse de son tempérament qui ne lui permettoit pas de s'exposer au grand jour, lui fit donner le surnom d'*Abou-Leilah*, qui signifie *Père de la nuit*.

Pendant que ce jeune Prince, justement effrayé du poids d'une couronne qui lui appartenoit, avoit été occupé à prendre des mesures pour ne pas s'en charger, & pour s'en défaire après l'avoir acceptée, il s'éleva en Arabie des mouvemens qui ne promettoient pas un regne fort tranquille à celui qui seroit choisi à Damas pour succéder au Calife.

Abdallah, fils de Zobéir, depuis du tems reconnu Calife à Médine & à la Mecque, soutenoit toujours ses

Hégire 64. Ere Chr. 683.

prétentions, & s'attiroit continuellement de nouveaux partisans. D'un autre côté, Obéidallah qui étoit en même-tems Gouverneur de Basrah & de Couffah, prenoit aussi des mesures, non pour parvenir au Califat; mais il étoit aisé de pressentir que les desseins qu'il formoit ne pouvoient avoir que des suites très-désavantageuses pour celui qui seroit revêtu de l'autorité souveraine.

Obéidallah se fait reconnoître Souverain à Basrah.

Il étoit à Basrah, lorsqu'on l'informa de la mort d'Yésid: aussitôt il monta en chaire, & après avoir annoncé aux Basriens que le Calife n'étoit plus, il leur fit un long discours, dans lequel il leur représenta tout ce qu'ils avoient eu à souffrir depuis qu'ils étoient sous la domination des Califes Ommiades. Il ne leur conseilla cependant pas de secouer totalement le joug; mais il leur remontra qu'étant de toutes façons le peuple le plus considérable de l'Empire, il leur étoit facile de se soutenir par eux-mêmes & de faire une espece d'Etat à part, en attendant que l'on eût mis fin aux divisions qui regnoient en Syrie à l'occasion du Califat. Il leur conseilla à cet effet de choisir entr'eux quel-

qu'un qui eût assez de mérite pour pouvoir être nommé Protecteur de leur pays : qu'après cela ils seroient les maîtres de reconnoître le Calife que les Musulmans éliroient, lorsqu'ils seroient d'accord entr'eux ; mais que si leur choix ne leur plaisoit pas, ils seroient en état de se soutenir par eux-mêmes, en attendant que l'on prît des mesures qui pussent leur convenir. Hégire 64. Ere Chr. 683.

Le discours d'Obéidallah fit impression sur les Basriens, & ils conclurent aussitôt à choisir le Gouverneur lui-même pour Protecteur de l'espece de République qu'il s'agissoit de former. Obéidallah fit en apparence tout ce qu'il put pour ne pas accepter ce qu'on lui proposoit ; mais enfin il se rendit à leurs instances : & dès qu'il eut donné son consentement, les Basriens lui prêterent serment de fidélité, en protestant cependant que l'obéissance qu'ils lui juroient, ne les engageroit que jusqu'à ce que les affaires de l'Etat fussent accommodées, & que l'on fût d'accord en Syrie sur le choix d'un Souverain.

Obéidallah, charmé d'avoir si bien

Hégire 64. Ere Chr. 683.

réussi à Basrah, envoya aussitôt une députation à Couffah, pour instruire les habitans de tout ce qui venoit de se passer, comptant bien qu'ils ne manqueroient pas de tenir la même conduite. Mais les choses tournerent tout autrement; la députation fut très-mal reçue. On insulta celui qui étoit à la tête; & quoiqu'il fût revêtu de la dignité de Lieutenant d'Obéidallah, on n'en eut pas plus de respect pour sa personne, & on lui jetta même de la poussière au visage dans le tems qu'il haranguoit le peuple.

Il essaye en vain de faire la même chose à Couffah.

Les habitans de Basrah se soulevent, & le contraignent de se retirer.

Cet événement fit faire des réflexions aux Basriens. Dès qu'ils eurent été informés de l'éloignement que les Couffiens avoient témoigné pour la proposition d'Obéidallah, ils se repentirent d'avoir été si promts à donner leur consentement, & révoquerent aussitôt le serment de fidélité qu'ils lui avoient fait. Les esprits s'aigrissant de plus en plus, il ne fut plus possible à Obéidallah de tenir dans le pays; il prit donc le parti de se sauver, & fit courir le bruit qu'il alloit se retirer en Syrie.

Mais avant de partir, il fit usage de l'argent qui étoit en réserve

dans le tréſor de Baſrah. Il y avoit alors ſeize millions, dont il répandit une bonne partie dans ſa famille; & il garda le reſte pour l'employer à la pourſuite de ſes deſſeins. Mais il lui fut impoſſible de reprendre ſon ancien projet. Il propoſa à quelques tribus des ſommes conſidérables, afin de les engager à prendre les armes pour ſes intérêts, il fut généralement refuſé, & même de ſes parens, qui ne voulurent pas s'expoſer dans une affaire auſſi délicate. Hégire 64. Ere Chr. 683.

Lorſqu'il vit que tout étoit déſeſpéré, il partit de Baſrah accompagné d'environ cent perſonnes. Il étoit tems qu'il s'éloignât de cette ville; car le peuple que les ennemis de ce Gouverneur avoient réuſſi à ameuter contre lui, ſe jetta dans ſa maiſon, pilla ſes effets, & il y en eut même qui ſe mirent à ſa ſuite pour tâcher de s'en ſaiſir; mais il leur fut impoſſible de le joindre.

Mouvemens pour donner un ſucceſſeur à Moavias.

Ce fut dans le tems de la fuite d'Obéidallah, que Hozein, Général de l'armée Syrienne, arriva à Damas après avoir levé le ſiége de la Mecque. Moavias, fils d'Yéſid, venoit alors de donner ſa démiſſion du Califat,

Hégire 64. Ère Chr. 683. & tout étoit en mouvement au sujet du successeur qu'on lui donneroit. Hozein ne fit pas difficulté d'avouer que connoissant la foiblesse de Moavias, il avoit parlé du Califat à Abdallah, fils de Zobéir; que ce Prince avoit refusé de l'entendre; & que content de s'être fait reconnoître pour Souverain dans l'Arabie, il paroissoit se soucier fort peu de ce qui se passoit en Syrie.

Hozein eut ensuite une conférence assez longue avec Mervan-ebn-Hakem, & avec les autres Ommiades qui l'avoient accompagné à Damas. Il leur représenta que dans la situation où se trouvoient les affaires, il falloit penser au plutôt à régler le Gouvernement de Syrie, & à se décider ou en faveur d'Abdallah, qui ne feroit pas difficulté d'accepter, lorsqu'il seroit appellé par la nation; ou en faveur d'un autre qui prendroit des mesures pour abattre Abdallah lui-même, qui seroit toujours un rival dangereux.

Abdallah est exclus du Califat. Ces représentations penserent avoir le succès le plus heureux pour Abdallah. Déhac, fils de Kaïs, qui commandoit à Damas, étoit assez

dans ses intérêts. Mervan lui-même, dont le suffrage étoit de quelque considération, opinoit aussi pour Abdallah. Mais Obéidallah s'étant rendu à Damas sur ces entrefaites, parla avec beaucoup de vivacité à Mervan sur l'avis qu'il avoit proposé. Il lui représenta qu'un homme de son rang, qui tenoit un état si considérable parmi les Coréischites, ne devoit point penser à se soumettre à Abdallah, qui s'étoit si ouvertement déclaré ennemi des Ommiades. Ces remontrances firent effet, & il ne fut plus question de le mettre sur les rangs. Hégire 64. Ere Chr. 683.

Mais tandis qu'on cherchoit à désservir Abdallah en Syrie, ses affaires sembloient s'avancer de plus en plus en Arabie. La fuite d'Obéidallah fut entr'autres une circonstance très-avantageuse, qui lui valut l'acquisition de Basrah. Les habitans de cette ville, après avoir successivement élu & déposé plusieurs Gouverneurs, écrivirent à Abdallah & se soumirent à son autorité. Les Basriens se soumettent à Abdallah.

Il auroit pu réussir à rassembler tous les suffrages en sa faveur, en se conduisant avec une certaine retenue;

Hégire 64. Ere Chr. 683. mais l'imprudence qu'il eut auſſitôt après la mort d'Yéſid, d'autoriſer les bruits qui coururent qu'il avoit donné ordre au Lieutenant qu'il avoit à Médine, d'exterminer les Ommiades, fit prendre à ceux-ci le parti de ſe mettre en ſureté, & de partir avec Mervan, pour ſe retirer à Damas ſous l'eſcorte de Hozein & de ſes troupes. Cet événement nuiſit conſidérablement aux affaires d'Abdallah, & empêcha qu'il ne fût univerſellement reconnu dans l'Empire Muſulman.

Abdallah eſt reconnu Calife dans pluſieurs provinces.

Il jouit cependant toujours & du titre & des prérogatives du Califat dans un pays fort étendu, & capable de lui former un Etat puiſſant. Il étoit reconnu par les peuples de l'Irak, de l'Hégiaz, de l'Yémen, & de l'Egypte. Il eut même un parti conſidérable en Syrie. C'eſt ce qui a porté la plupart des Auteurs Arabes à le mettre au nombre des Califes; & ils le placent immédiatement après Moavias II.

Pluſieurs raiſons m'ont déterminé à ne pas ſuivre cet arrangement. J'ai cru d'abord ne devoir pas interrompre le fil de la dynaſtie des Ommia-

des, en y inférant un Calife qui n'étoit point de leur maison. D'ailleurs, Abdallah ayant été élevé au Califat sous le regne d'Yésid, & l'ayant exercé sous le regne des Califes suivans jusqu'à Abdalmelek; je ne vois pas pourquoi on le placeroit après un de ces Califes plutôt qu'après un autre. Enfin, le Califat de ce Prince peut être regardé comme un schisme parmi les Musulmans, schisme qui s'éteignit à sa mort, puisqu'aussitôt après, les provinces qui lui étoient soumises reconnurent la souveraineté des Ommiades : ainsi j'ai cru qu'il étoit inutile de lui donner un rang particulier; & qu'il suffiroit de rapporter en détail les événemens qui pourront le regarder, lorsque l'occasion s'en présentera sous les regnes des Califes Ommiades.

Hégire 64. Ere Chr. 683.

MERVAN-EBN-HAKEM.

IX. CALIFE.

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

MERVAN-EBN-HAKEM fut le IV. Calife de la maison des Ommiades, à laquelle il appartenoit par une branche collatérale de celle de Moavias I. On a vu que ce Prince étant encore à Médine dans le tems de la mort d'Yésid, en partit précipitamment, en conséquence du bruit bien ou mal fondé qui se répandoit alors, de l'arrêt cruel qu'Abdallah avoit prononcé contre les Ommiades.

Il arriva à Damas dans le tems que l'on y étoit extrêmement embarrassé au sujet de la résolution que Moavias II. avoit prise d'abdiquer le Califat, qu'il ne possédoit cependant que depuis très-peu de tems. On a vu que les avis ne pouvant se concilier, on établit pour Régent Déhac, fils de Kaïs, person-

nage des plus considérables par sa capacité, ses emplois, & sur-tout par les services qu'il avoit rendus à Moavias I. fondateur du trône de Syrie. MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

L'attachement qu'il avoit pour le premier Calife des Ommiades, ne s'étendit pas sur tous ceux qui appartenoient à cette famille. Il respecta les descendans directs de Moavias; mais lorsqu'il s'agit de faire passer la couronne dans une branche collatérale, il ne fut point de ce sentiment, & se déclara ouvertement pour Abdallah-ebn-Zobéir. Déhac se déclare pour Abdallah.

Cependant, malgré ses intrigues, Mervan fut élu, & commença son regne par travailler à réduire ceux qui ne vouloient pas reconnoître son autorité. Déhac, qui s'étoit attendu à ces mouvemens, s'étoit précautionné. Le crédit qu'il s'étoit acquis pendant qu'il avoit exercé la régence, lui avoit formé un parti formidable, qui prit aussitôt les armes sous la conduite de son chef. Mervan de son côté leva des troupes, & alla chercher ses ennemis dans les plaines voisines de Damas, où ils s'étoient établis.

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683. Il est défait & tué.

Une seule bataille décida la querelle. Dehac, qui étoit l'auteur des troubles, fut tué dans cette action : on tailla en pieces la plus grande partie de ses troupes, & le reste fut bientôt dissipé. Cette victoire fut une confirmation solennelle du choix qu'on avoit fait de Mervan pour Calife : ses troupes le proclamerent sur le champ de bataille, & le ramenerent triomphant à Damas.

Mais la joie que lui causa cette victoire, fut bientôt altérée par l'état qu'on lui donna du nombre de ses ennemis qui avoient péri dans cette conjoncture. Ce Prince humain & généreux, sensiblement touché d'avoir été forcé de donner une bataille qui avoit couté la vie à tant de braves Musulmans, ne put s'empêcher de s'écrier : *Pourquoi faut-il qu'on m'ait mis dans la malheureuse nécessité de participer à une effusion de sang aussi affreuse.* Il y avoit eu en effet un massacre surprenant ; mais, selon toute vraisemblance, bien moins considérable que ce qu'en rapportent les Auteurs Arabes, qui font monter la perte

de cette seule action à quatre-vingt mille hommes tués sur le champ de bataille.

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

Mervan étant rentré dans Damas après sa victoire, alla occuper le palais où Moavias avoit demeuré, & commença à imaginer des mesures pour affermir son autorité. Les principaux des Musulmans vinrent alors le trouver pour conférer avec lui sur les arrangemens qu'il convenoit de prendre pour la succession à la couronne. On avoit déja stipulé, avant de procéder à l'élection, que Mervan ne pourroit transmettre sa dignité à son fils, & qu'à sa mort elle seroit dévolue de droit à Khaled, fils d'Yésid. Pour mieux assurer cette succession, on crut que le meilleur moyen étoit d'engager Mervan à épouser la mère de Khaled. Par-là il devenoit comme le tuteur du jeune Prince; & l'on comptoit assez sur sa probité, pour être persuadé qu'en acceptant ces conditions, il les exécuteroit fidélement, & qu'il n'auroit d'autres intérêts que ceux de son pupille. Mervan, qui avoit promis tout ce qu'on avoit voulu, lorsqu'il s'étoit

On oblige Mervan à conserver le Califat à Khaled, fils d'Yésid.

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683. agi de parvenir au trône, eut quelque peine à se donner de nouvelles entraves par le mariage qu'on lui proposoit : cependant, ses amis lui ayant représenté qu'un refus de sa part indisposeroit contre lui tous les Syriens, qui imagineroient qu'il auroit dessein de faire passer la couronne à ses propres enfans, au préjudice de ceux d'Yésid, il se rendit à leurs remontrances, & consentit par cette démarche, à n'être, pour ainsi dire, que dépositaire du Califat.

Les Emessiens reconnoissent Mervan, & font périr Noman.

Il travailla cependant à s'établir sur le trône comme dans un bien qui lui étoit propre. La mort de Déhac venoit de le débarrasser d'un ennemi formidable. Bientôt après il en vit périr un autre dans la personne de Noman-ebn-Baschir, qui commandoit dans Emesse. Ce Capitaine étoit devenu un zélé partisan de Déhac ; mais lorsqu'il eut appris sa défaite, il prit la fuite avec sa famille & ses amis. Les Emessiens, qui étoient d'abord dans son parti, changerent aussitôt de sentiment ; & pour se réconcilier avec le Calife, ils poursuivirent les fu-

gitifs, & les ayant atteints, ils trancherent la tête à Noman, dans l'endroit même où ils l'avoient joint, & ramenerent ſes gens priſonniers à Emeſſe. MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

Mervan, perſuadé qu'il n'avoit rien à craindre du peu qui pouvoit reſter de cette faction, réſolut de paſſer en Egypte, où Abdallah ſon rival avoit un parti conſidérable qui ſe fortifioit de jour en jour par les ſoins de Haſſan-ebn-Malek ſon Lieutenant. En attendant qu'il pût y aller lui-même, il envoya un nombreux corps de troupes, ſous la conduite d'Amrou-ebn-Saïd, ſon parent. Ce Général exécuta ſes ordres avec un ſuccès ſi rapide, que dès l'entrée de la campagne, toute l'Egypte fut réduite ſous l'obéiſſance du Calife. Il chaſſa le Lieutenant d'Abdallah, & mit en déroute peu après Moſſab, frère de ce même Abdallah, qui étoit venu au ſecours du Lieutenant. Cette victoire fut ſuivie d'une ſoumiſſion entière de tous les peuples de cette province, de ſorte que Mervan fut diſpenſé de s'y rendre. Amrou couvert de gloire retourna à Damas, recevoir Mervan ſoumet l'Egypte.

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683. les éloges & les récompenses dûes à sa bravoure.

Mais tandis que l'Egypte renonçoit à Abdallah-ebn-Zobéir, pour se soumettre à Mervan, il s'éleva des mouvemens dans d'autres provinces, qui ne promettoient pas un regne fort tranquille à l'un ni à l'autre de ces deux rivaux.

Le Koraſſan refuſe de ſe déclarer pour aucun des prétendans au Califat.

Le Koraſſan, qui avoit reconnu Yéſid, refuſa de prendre parti en faveur de Mervan. Les peuples de cette province n'en demeurerent cependant pas moins attachés au Muſulmaniſme ; mais ils voulurent demeurer neutres dans le différend qui partageoit l'Empire au ſujet des deux Califes ; de ſorte qu'en attendant que les Muſulmans ſe réuniſſent pour ne reconnoître qu'un ſeul ſouverain, ils établirent chez eux une régence, dont le ſoin fut confié à Salem, fils de Ziad, qui étoit leur Gouverneur. Cette régence fut aſſez tranquille. Salem, naturellement ami de la paix, garda une exacte neutralité en ce qui regardoit les intérêts de l'un & de l'autre Calife. Il ne s'occupa que du ſoin de conduire ſes peuples

avec sageſſe; & pendant le peu de tems qu'il gouverna, il s'acquit parmi eux une ſi grande conſidération, que dans un nombre conſidérable de familles on donna le nom de *Salem* à tous les enfans qui vinrent au monde dans cet intervalle. L'Auteur Arabe rapporte qu'il y eut plus de vingt-mille enfans qui furent appellés *Salem*, uniquement par affection pour le Commandant, qui les gouvernoit avec tant de douceur & de modération.

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

Les mouvemens qui s'élevoient en Arabie, furent d'une autre eſpece. Les Couffiens, peuples d'un caractère naturellement inconſtant & volage, après avoir embraſſé & abandonné à différentes repriſes le parti des Alides, avoient, comme on a vu, mis le comble à la perfidie par leur conduite à l'égard de l'infortuné Hoſſein, dont ils avoient cauſé la perte, en lui refuſant les ſecours qu'ils lui avoient promis.

Révolte en Arabie excitée par les Couffiens.

Ils ſe ſentirent tout-à-coup agités de violens remords, & ſe mirent en devoir de chercher à les calmer, en vengeant la mort de ce malheu-

MERVAN. Hégire 64 Ere Chr. 683. reux Prince sur ceux qui en avoient été les auteurs. Mais avant que d'agir, il y eut beaucoup de consultations & de conférences pour savoir de quelle manière on se conduiroit dans une affaire aussi importante.

On assembla à cet effet tous les personnages les plus respectables par leur rang, leur piété, leur sagesse & leur expérience. Tels étoient Soliman-ebn-Sorad, qui avoit été un des compagnons du Prophète; Mossabid-ebn-Nahbadh, intime ami d'Ali; Abdallah-ebn-Saïd, Abdallah-ebn-Vali & Refaah-ebn-Schaddah. Ces conférences furent un nouvel aiguillon qui anima le zéle, ou plutôt la fureur des Couffiens contre les ennemis des Alides. Il y eut entre autres plusieurs harangues extrêmement pathétiques, qui tendoient toutes à démontrer le tort que ces peuples avoient eu d'abandonner Hossein, & à faire voir que cette criminelle infidélité les avoit couverts de honte dans l'esprit de tous les Arabes; & qu'ils ne pouvoient se laver d'un trait aussi infamant, qu'en sacrifiant leurs biens & leur vie même pour faire la guerre

la

la plus cruelle aux ennemis d'Ali, de Haſſan & de Hoſſein. MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

C'étoit déſigner aſſez clairement les Ommiades, contre leſquels en effet on réſolut de marcher au plutôt. Le projet de la vengeance que méditoient les Couffiens, fut annoncé dans toute l'Arabie par des lettres circulaires, dans leſquelles on fixoit le nombre des troupes & les ſommes d'argent que chaque province ſeroit obligée de fournir pour cette grande expédition : on déſignoit auſſi l'endroit où les troupes devoient ſe réunir, & le jour qu'on les paſſeroit en revue. Cette entrepriſe, ou pour mieux dire cette révolte, fut appellée la *guerre ſainte* : dénomination qui ne contribua pas peu à augmenter le nombre de ceux qui s'y enrôloient. Tout prit feu dans l'Arabie : l'on n'entendit parler de toutes parts, que de levées de troupes & d'argent; & chacun voulut contribuer aux frais d'une guerre, dont on faiſoit une affaire de religion.

Les lettres circulaires qui venoient d'être répandues dans les différentes provinces de l'Arabie,

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683. avoient été écrites par Soliman-ebn-Sorad. C'étoit lui que l'on regardoit comme le directeur général de l'entrepriſe, & le promoteur de cette ligue. On lui accorda auſſi le commandement des troupes. Mais cet arrangement excita de la jalouſie, & ſouffrit beaucoup de contradiction, ſur-tout de la part d'un célébre Capitaine nommé Mokthar, ou Almokthar, qui arriva à Couffah ſur ces entrefaites.

Hiſtoire de Mokthar. Cet illuſtre Muſulman, qui étoit fils d'Obéidah, s'étoit diſtingué dans les armes dès ſa tendre jeuneſſe, & portoit ſur lui des bleſſures honorables qui faiſoient l'éloge de ſa bravoure. Il avoit toujours pris le parti des Alides; cependant on lui faiſoit un reproche de n'avoir pas ſervi Haſſan avec autant de zéle qu'il auroit dû, dans les premières campagnes que fit ce Calife pour établir ſon autorité. Mokthar rentra bientôt en grace auprès des Alides, par l'ardeur avec laquelle il ſe porta pour les intérêts de Hoſſein, lorſqu'on fit des mouvemens à Couffah en ſa faveur. Il logea pendant quelque tems chez

lui Moſlem, que l'on a vu être l'agent ſecret de Hoſſein, & il participa à tout ce qui ſe paſſa alors pour avancer les affaires de ce Prince. Il ſe conduiſit néanmoins avec tant de prudence, qu'Obéidallah, qui étoit alors Gouverneur de Couffah, fut long-tems ſans rien découvrir de ſes intrigues. Cependant Obéidallah ayant eu quelques ſoupçons bien ou mal fondés, voulut l'interroger ſur ſa conduite. Mais celui-ci s'étant peut-être défendu avec trop de fierté, le Gouverneur s'emporta au point de lui donner un coup de bâton dont il lui creva un œil, & le fit mettre tout de ſuite en priſon où il reſta juſqu'après la mort de Hoſſein. MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

Yéſid qui regnoit alors, ayant donné des ordres pour que Mokthar fût mis en liberté, Obéidallah eut beaucoup de peine à y ſouſcrire; mais enfin il fut obligé de faire ce qu'on lui ordonnoit: & comme il ſe doutoit bien que ce Capitaine qu'il avoit outragé, ne négligeroit aucune occaſion d'en tirer vengeance, il lui fit dire peu après qu'il eût à ſortir de Couffah,

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683. parcequ'il y alloit de sa vie s'il s'obstinoit à y demeurer seulement trois jours.

Mokthar prit le parti de se retirer dans l'Hégiaz, bien résolu de tirer une cruelle vengeance de l'insulte atroce qu'Obéidallah lui avoit faite. Il se rendit peu après à la Mecque, & alla offrir ses services à Abdallah ; mais il fut fort surpris de ne point en recevoir une réponse aussi flateuse qu'il s'y attendoit. Cependant, loin de se rebuter, il se tint constamment à la Mecque, comptant bien qu'Abdallah feroit ses réflexions, & qu'il ne tarderoit pas à revenir de cette indifférence avec laquelle il avoit reçu ses offres. *En effet*, disoit-il souvent à ses amis, *Abdallah aura un jour bien plus besoin des services de Mokthar, que Mokthar n'aura besoin de ceux d'Abdallah.*

Il s'offre aux Coufiens pour commander leurs troupes.

Mokthar, malgré toute l'indifférence d'Abdallah, resta cependant encore plusieurs mois auprès de lui. Ennuyé enfin de voir que rien ne pouvoit lui attirer ses bonnes graces, & qu'il ne s'agissoit jamais de lui lorsqu'il venoit à vaquer quel-

que emploi considérable, il prit le parti de passer à Couffah, dans le tems qu'on y formoit les plus grands projets contre les Ommiades. Il étoit bien instruit des mesures que les Alides venoient de prendre; & comme on l'avoit averti que pour être en état de réussir, il ne leur manquoit qu'un chef qui fût dans leurs sentimens, il résolut d'aller se mettre à leur tête; & il partit en effet, malgré les avis qu'on lui donna du choix que les Couffiens avoient fait de Soliman pour les commander. Le peu d'estime qu'il avoit pour ce Général, lui fit croire qu'il le supplanteroit aisément, & que sa place lui seroit dévolue sans difficulté.

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

Les choses n'allerent pas si rapidement que Mokthar l'avoit imaginé, & il essuya des revers qui penserent ruiner totalement ses espérances. En arrivant à Couffah, il s'annonça comme venant de la part de Mahomet-ben-Hanifiah *,

Son mépris pour Soliman lui fait des ennemis.

* Mahomet, fils d'Ali, étoit nommé communément *Ben Hanifiah*, ou fils de Hanifiah, qui étoit une des femmes d'Ali. C'étoit pour le distinguer des autres enfans qu'Ali avoit eus de Fatime, fille du Prophète.

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683. fils d'Ali, qui l'avoit chargé de les aider de ſes conſeils & de ſon épée. L'arrivée d'un capitaine de ſa réputation inſpira d'abord aux Couffiens la plus grande confiance ; mais la conduite qu'il tint à l'égard de Soliman, lui attira bientôt un nombre conſidérable d'ennemis. Il parla avec mépris de ce Général, & repréſenta qu'il étoit abſolument incapable de commander des troupes, & qu'il n'avoit ni l'expérience ni l'intelligence néceſſaires pour diriger avec ſuccès aucune entrepriſe militaire. Il convenoit au reſte qu'il étoit bon politique, très-entendu dans les affaires, excellent dans un conſeil : en un mot très-propre à figurer dans les délibérations du cabinet, mais nullement capable de ſe décider à propos à la tête des troupes.

Quoiqu'il y eût beaucoup de vrai dans ce que Mokthar repréſentoit au ſujet de Soliman, le grand crédit de ce Général l'emporta ſur tous les reproches les mieux fondés. Le plus grand nombre des Alides continua donc de ſe déclarer en ſa faveur ; & le tems étant arrivé de ſe

mettre en campagne, Soliman partit pour Nokaïlhal qui étoit le lieu qu'on avoit désigné pour les rendez-vous des troupes. MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

Mokthar, qui ne doutoit point que Soliman ne fît bientôt des fautes essentielles, qui engageroient les Alides à révoquer ce Général, resta tranquillement à Couffah, dans l'espérance qu'au premier échec on auroit recours à lui pour le commandement des troupes.

On l'accuse de vouloir se rendre maître de Couffah.

Mais le séjour que Mokthar affectoit de faire à Couffah, fit naître des soupçons. Soit qu'ils fussent fondés, ou non, les amis de Soliman en profiterent, pour répandre le bruit que Mokthar travailloit sourdement à se faire un parti pour s'emparer de Couffah & de toute la province. On l'en accusa même juridiquement au tribunal d'Abdallah-ebn-Yésid, qui étoit alors Gouverneur de cette place, & l'on voulut exiger de lui qu'il fît mettre en prison l'accusé avec les fers aux pieds & aux mains. Le Gouverneur fit d'abord des difficultés, & demanda des éclaircissemens sur le prétendu crime qu'on repro-

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683. choit à Mokthar ; mais la cabale fit tant de bruit, & le nombre des accusateurs étoit si considérable, que le Gouverneur fut obligé de souscrire à leur volonté. Ainsi, sans avoir d'autres preuves que les clameurs de ces furieux, Abdallah fit emprisonner Mokthar ; & tout ce qu'il put faire en sa faveur, ce fut de lui épargner d'avoir les fers aux pieds & aux mains, comme ses ennemis l'avoient demandé.

L'ardeur des peuples pour la guerre se ralentit.

Pendant le tumulte que cette affaire avoit occasionné à Couffah, Soliman s'étoit rendu à la tête des troupes, & comptoit partir dans peu pour aller attaquer les Ommiades en Syrie. Mais il fut fort surpris, lorsqu'en faisant la revue de son armée : il trouva qu'il s'en falloit bien qu'elle fût aussi nombreuse qu'il s'y étoit attendu. Tout ce grand fracas que les peuples avoient fait de toutes parts pour venger le sang de Hossein, s'étoit rallenti tout-à-coup, de sorte que la plupart des provinces n'avoient point fait partir de troupes, & d'autres n'en avoient envoyé qu'en très-petit nombre en comparaison de ce qu'el-

les avoient promis. On vit par l'examen des rôles, que telle province qui s'étoit engagée à fournir seize mille hommes, n'en avoit envoyé que quatre mille. Mais ce qui fit le plus d'impression, ce fut le refroidissement des Couffiens eux-mêmes, qui avoient été les premiers à demander que l'on prît les armes. Un nombre considérable de ceux qui s'étoient montré d'abord les plus vifs, étoient cependant restés chez eux, soit que ce fût une suite de leur légereté & de leur inconstance naturelle, soit que ce fût l'effet des intrigues de Mokthar qui avoit, disoit-on, débauché environ dix mille hommes de ces peuples pour les empêcher de suivre Soliman. MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

Ce Général, déconcerté d'une pareille défection, essaya d'y remédier par un moyen qu'il crut devoir lui réussir auprès d'un peuple bisarre, dont il étoit facile d'émouvoir l'imagination en le frappant par quelque chose d'extraordinaire. Il envoya au plutôt à Couffah, & fit dire aux Moëzins, ou crieurs publics, de se répandre promtement par toute la ville, & de crier dans

MERVAN. Hégire 65. Ere Chr. 684. toutes les rues & même dans la Mosquée : *Vengeance, vengeance pour Hossein.*

Soliman la ranime. La chose fut exécutée, & elle réussit comme Soliman l'avoit prévu. Ces cris de vengeance réveillerent l'ardeur des Couffiens. Une espece de frénésie s'alluma dans leur sang ; chacun courut aux armes, & partit avec précipitation pour aller au rendez-vous général. L'arrivée de ces recrues consola un peu Soliman : de sorte qu'avec les secours qu'il attendoit encore de Madaïn & de Basrah, il comptoit se voir bientôt en état de marcher en Syrie. Le plan de son expédition étoit déja tout disposé. Il devoit commencer par massacrer Obéidallah, que l'on pouvoit regarder comme le principal auteur de la mort de Hossein ; après quoi il espéroit employer toutes ses forces contre les Ommiades, & réussir à les exterminer.

Mais après avoir attendu près d'un mois, il eut le chagrin d'apprendre que les troupes qu'on lui avoit promises ne viendroient point. Cette nouvelle si désolante par elle-

même, le fut encore davantage par les funeſtes effets qu'elle produiſit dans ſon armée. Le découragement ſe mit dans ſes troupes, & il y eut plus de mille ſoldats qui prirent le parti de déſerter. MERVAN. Hégire 65. Ere Chr. 684.

La crainte qu'eut Soliman que ce funeſte exemple n'occaſionnât de plus grands déſordres, lui fit prendre la réſolution de mettre ſes troupes en marche, & de les tenir toujours occupées. Il s'avança ainſi juſqu'à l'endroit où étoit le camp de Hoſſein lorſqu'il fut tué. Là, il fit à ſon armée un diſcours ſi pathétique ſur la mort de ce Prince, & ſur le malheur que les Couffiens avoient eu d'y participer, qu'auſſitôt toutes les troupes ſe jetterent à genoux, demandant pardon à Dieu du crime qu'elles avoient commis, & firent un ſerment ſolennel de répandre juſqu'à la dernière goutte de leur ſang pour venger celui de Hoſſein, & tâcher par ce ſacrifice, d'obtenir que le ciel leur pardonnât d'avoir lâchement abandonné le petit-fils de l'Apôtre de Dieu.

Soliman, charmé des diſpoſitions de ſes troupes, crut devoir en pro-

MERVAN. Hégire 65. Ire Chr. 684. fiter pour marcher au plutôt à l'ennemi, malgré les avis qu'il reçut de différens endroits, & entr'autres de la part d'Abdallah-ebn-Yésid, Gouverneur de Couffah, qui examinant l'état des affaires avec plus de sang froid que Soliman, lui envoya un courier pour le conjurer de ne pas avancer plus avant, & même de revenir au plutôt à Couffah pour y attendre des conjonctures plus heureuses. Ce Gouverneur sans doute étoit informé des forces que Mervan mettoit sur pied; & il avertissoit Soliman, en conséquence, de ne point continuer une entreprise qui ne pouvoit être que malheureuse, ayant aussi peu de troupes à opposer à l'ennemi.

Le Général communiqua au Conseil de guerre les avis du Gouverneur; mais en même-tems il leur fit part des soupçons qu'il avoit que cet Officier étoit dans le parti d'Abdallah-ebn-Zobéir; & que la proposition qu'il lui faisoit de ramener ses troupes à Couffah, n'avoit d'autre objet que de les employer pour soutenir le parti de ce prétendu Calife.

Tout le Conſeil entra dans les idées du Général, & auſſitôt il écrivit au Gouverneur, pour lui faire des remercimens ſur ſon avis : & il l'informa en même-tems, qu'il n'étoit pas poſſible de propoſer aux ſoldats de retourner à Couffah ; que le ſouvenir de la mort de Hoſſein ne leur permettoit pas de penſer à autre choſe qu'à en tirer vengeance : qu'à ſon égard, il ſe croyoit obligé de ſe prêter à leur ardeur, & que du reſte, il s'en rapportoit pour le ſuccès à tout ce qu'il plaîroit à la Providence d'en ordonner. MERVAN. Hégire 65. Ere Chr. 684.

Soliman ſe remit en marche auſſitôt après le départ du courier, & s'avança juſqu'en Méſopotamie. Il s'arrêta dans les plaines d'Ainverdah, pour y faire une cérémonie publique, dont la célébration fut cauſe de ſa perte. Il y avoit déja quelque tems qu'il avoit propoſé à ſes Officiers & aux troupes, de dépoſer les deux Califes Mervan & Abdallah-ebn-Zobéir, & de remettre enſuite ſur le trône un des deſcendans d'Ali. Cette propoſition ayant été acceptée avec des acclamations qui Soliman dépoſe les deux Califes.

MERVAN. Hégire 65. Ere Chr. 684. tenoient de la folie, Soliman avoit remis à l'exécuter, lorsqu'on seroit sur les terres de l'ennemi : le pays d'Ainverdah lui paroissant propre pour l'appareil avec lequel il vouloit solenniser cette déposition, il fit faire halte à ses troupes ; & sans penser à prendre les précautions qu'exigeoit la prudence, sur-tout en entrant dans un pays ennemi, il ne s'occupa que du soin d'une ridicule cérémonie qui eut la catastrophe la plus funeste.

Il est surpris & défait par l'armée Syrienne. Les troupes Syriennes parurent presque subitement. Obéidallah qui sut que c'étoit par sa perte qu'on devoit commencer l'exécution du projet sanglant qu'on méditoit contre les Ommiades, avoit obtenu de Mervan le commandement des troupes. Le Calife avoit cru ne pouvoir rien faire de mieux, que de remettre sa défense entre les mains d'un homme qui avoit tant d'intérêt à ne pas ménager son ennemi.

Obéidallah s'étant donc montré à la tête de son armée, dans le tems que les troupes de Soliman ne pensoient qu'à se livrer à la joie & à la dissipation, sans observer ni ordre

ni discipline, il fut facile aux Syriens de former leur attaque avec le plus grand succès. Les Arabes, quoique pris au dépourvu, réussirent cependant à se mettre en bataille pour faire face à l'ennemi; mais tous leurs efforts devinrent inutiles, vis-à-vis de troupes qui avoient saisi les premiers avantages. Les Syriens taillerent en pieces les troupes de Soliman. Lui-même périt dans cette action; & il n'échappa de son armée que ceux qui se trouverent assez bien montés pour fuir avec la plus grande viteſſe. MERVAN. Hégire 65. Ere Chr. 684.

Depuis que Mervan avoit confié à Obéidallah le commandement des troupes Syriennes, ce Calife qui comptoit absolument sur la bravoure & l'activité de ce Général, ne pensa plus qu'à fortifier son autorité dans Damas, & à travailler à l'avancement de sa famille. Peu scrupuleux sur la condition qu'on avoit exigée de lui au sujet de la succeſſion à la couronne, il entreprit de mettre sur le trône son fils Abdalmélek, à la place de Khaled, fils d'Yésid, à qui il s'étoit engagé par serment de transmettre le Califat.

MERVAN. Hégire 65. Ère Chr 684.

De riches préſens & des promeſſes encore plus magnifiques lui concilierent les principaux de la Nobleſſe Damaſcienne ; ceux-ci en gagnerent d'autres, & enfin il réuſſit à aſſurer le trône à ſon fils. Khaled-ebn-Yéſid ne fut pas plutôt informé de cette intrigue, qu'il en porta ſes plaintes au Calife, & lui parla même fort durement en préſence de toute ſa cour. Mervan, outré de colère, oublia ſa dignité, & répondit par des injures groſſières. Il s'emporta même, ſuivant quelques Auteurs, juſqu'à l'appeller bâtard. Khaled en fureur alla porter ſes plaintes à ſa mère, qui calma ſes emportemens, en lui promettant que dans peu, ils ſeroient vengés l'un & l'autre des inſultes outrageantes de Mervan.

Mervan fait reconnoître ſon fils pour ſon ſucceſſeur.

Mort de ce Calife.

En effet, ce Calife mourut peu après. Les uns diſent qu'il fut empoiſonné : les autres rapportent que Mervan qui étoit incommodé, s'étant un jour profondément endormi, ſa femme lui mit ſur le viſage un gros oreiller de plumes, & que s'étant aſſiſe deſſus, elle vint à bout d'étouffer ce Prince.

Le regne de Mervan ne fut que de dix mois, ou environ. Ses ennemis lui donnoient communément le surnom de *Ebn-Tarid*, c'est-à-dire, *Fils du Banni*, parceque Hakem, son père, ayant encouru l'indignation de Mahomet, pour avoir révélé un secret, avoit été condamné au banniſſement par le Prophéte. Il demeura ainſi en exil ſous les regnes d'Aboubécre & d'Omar; mais il fut rappellé par Othman, à qui l'on fit enſuite un crime de ce rappel, comme ayant commis lui-même une faute énorme, en prenant ſur lui de caſſer une ſentence que l'Apôtre de Dieu avoit prononcée.

MERVAN. Hégire 65. Ere Chr. 684.

ABDALMELEK X. CALIFE.

ABDALMELEK. Hégire 65. Ere Chr. 684

Indifférence d'Abdalmélek pour le Califat.

ABDALMELEK, fils de Mervan, fut élevé au trône, immédiatement après la mort de son père, & fut installé aussitôt dans le gouvernement de la Syrie & de l'Egypte. Les Auteurs rapportent que lorsqu'on alla lui annoncer sa proclamation, il étoit occupé à lire & à méditer l'Alcoran. Il reçut cette nouvelle avec beaucoup de tranquillité, & même avec une espece d'indifférence. Ce Prince voyoit avec peine que le tems du recueillement & du repos étoit passé pour lui, & que livré au soin des affaires que la dignité souveraine entraîne après elle, il ne pouvoit plus, comme auparavant, vaquer à la lecture & à la méditation qui avoient toujours fait ses délices. *Livre divin*, s'écria-t-il en refermant l'Alcoran, *il faut*

donc maintenant que je te quitte.

ABDALMÉLEK. Hégire 65. Ere Chr. 684.

Dès qu'il eut pris poſſeſſion du trône, il imagina des meſures pour faire reſpecter ſa puiſſance, & abattre le parti des rebelles qui étoit toujours formidable, ſur-tout en Arabie où Abdallah-ebn-Zobéir mettoit tout en œuvre pour ſe conſerver le titre & les prérogatives du Califat. Abdalmélek ayant fait réflexion que les pélerinages de la Mecque ne pouvoient que nuire à ſon autorité, parceque c'étoit une occaſion pour ſon rival d'attirer du monde à ſon parti, & que d'ailleurs les peuples pouvoient inſenſiblement s'accoutumer à voir Abdallah jouir de l'autorité ſouveraine; il réſolut de défendre ces pélerinages. Mais comme il auroit été dangereux de ſupprimer tout-à-fait un uſage religieux, ſans en ſubſtituer auſſitôt un autre capable d'amuſer les peuples, il établit le pélerinage de Jéruſalem, & fit faire en conſéquence des travaux conſidérables à la grande Moſquée de cette ville, afin qu'elle pût contenir plus de monde. A la place de la pierre noire, que les Muſulmans alloient dévo-

Il inſtitue le pélerinage de Jéruſalem, à la place de celui de la Mecque.

ABDALMELEK. Hégire 65. Ere Chr. 684.

tieusement baiſer à la Caabah de la Mecque, le Calife fit mettre dans la Moſquée de Jéruſalem la fameuſe pierre de Jacob *, dont j'ai parlé ſous le regne d'Omar. Cet arrangement réuſſit au-delà de ſes eſpérances, de ſorte que l'on vit bientôt les Muſulmans Syriens aller en foule au pélerinage de Jéruſalem, qui étoit d'autant plus commode, que cette ville étoit peu éloignée de chez eux. D'ailleurs cette pratique dévotieuſe étant de nouvelle inſtitution, les peuples s'y livrerent avec une ferveur fanatique, & ils montrerent pour le moins autant de zéle pour aller baiſer la pierre de Jacob, qu'ils en témoignoient auparavant pour la pierre noire.

* V. Tom. I. pag. 289.

Abdalmélek mit en même-tems des troupes ſur pied, & prit des meſures pour s'oppoſer également aux deſſeins ambitieux d'Abdallah, qui cherchoit toujours à étendre ſon autorité, & aux entrepriſes de Mokthar, qui mettoit tout en combuſtion dans l'Arabie, pour venger les Alides & exterminer leurs ennemis.

Mokthar qui avoit été mis en

prison à la sollicitation des amis de Soliman, en étoit sorti dès l'instant qu'on eut été informé de la défaite & de la mort de ce Général. Lorsqu'il se vit en liberté, il reprit ses premiers desseins, & se mit à la tête des Alides pour faire la recherche de ceux qui avoient eu quelque part à la mort de Hossein.

ABDALMELEK. Hégire 65. Ere Chr. 684.

Mokthar est mis en liberté.

Cette recherche se fit avec une fureur aveugle qui fut cause de la perte de quantité de personnes qui n'avoient eu aucune part à la mort de ce Prince. On ne se donna pas le tems de faire les moindres informations : le seul soupçon étoit plus que suffisant pour faire prononcer l'arrêt de mort.

Il recherche ceux qui avoient eu part à la mort de Hossein.

Les principales victimes de cette sanglante expédition, furent Schamer, qui avoit, disoit-on, lancé la première fléche contre Hossein ; Haulah, qui s'étoit chargé de porter sa tête à Obéidallah, & Amer-ebn-Saïd, qui avoit commandé les troupes contre ce Prince. Les deux fils d'Amer périrent aussi dans cette occasion. Mokthar leur fit couper la tête, & envoya l'une & l'autre à

ABDALMELEK Hégire 66. Ere Chr. 685.

Mahomet-ben-Hanifiah, alors chef de la famille des Alides.

Il traita bien plus cruellement Adi, fils de Hatem, qui étoit accusé d'avoir dépouillé Hossein sur le champ de bataille : Mokthar le fit écorcher tout vif. Ces sanglantes expéditions durerent quelque tems, & l'on fit ainsi périr, par différens supplices, tous ceux que l'on put découvrir avoir eu quelque part à la mort de Hossein.

Mokthar fut cependant obligé de suspendre ses poursuites, pour penser à sa propre sureté. Il avoit presqu'également à craindre de deux endroits différens. Il se voyoit menacé par Abdallah du côté de la Mecque ; & il savoit d'ailleurs que les troupes Syriennes entroient en Arabie. Il est vrai que leur objet principal étoit de marcher contre Abdallah ; mais il y avoit lieu d'appréhender qu'elles ne commençassent par attaquer l'Irak, pour détruire d'abord le parti des Alides si redoutable aux Califes de Syrie.

Mokthar offre ses services à Abdallah, qui les rejette.

Dans ces conjonctures, Mokthar prit le parti d'écrire à Abdallah, pour tâcher de s'en faire un ami,

afin de pouvoir agir de concert contre Abdalmélek. Il manda donc à Abdallah qu'ayant appris que le Calife envoyoit des troupes pour l'aſſiéger dans la Mecque, il lui offroit de l'aller joindre au plutôt pour prendre ſa défenſe. Abdallah, qui avoit lieu de ſe défier de Mokthar, lui répondit qu'il accepteroit avec plaiſir les offres qu'il lui faiſoit; mais que ce ne pouvoit être qu'à une condition, qui étoit de le faire reconnoître pour Calife par ſes partiſans. ABDALMELEK. Hégire 66. Ere Chr. 685.

Mokthar, qui n'étoit nullement diſpoſé à accepter une pareille condition, prit le parti d'agir directement contre Abdallah, & de tâcher de le ſurprendre. Il envoya à cet effet un corps de troupes à Médine ſous les ordres de Sergiabil, & lui donna les inſtructions qu'il crut néceſſaires pour la ſuite de cette entrepriſe. Il envoie des troupes pour le ſurprendre.

Abdallah ayant appris la démarche des troupes de Mokthar, envoya auſſi quelques détachemens du côté de Médine; & il chargea Abbas-ebn-Séhel, à qui il en donna le commandement, de tâcher de découvrir quel pourroit être le deſſein de Mokthar: de

ABDALMELEK. Hégire 66. Ere Chr. 685.

recevoir ſes troupes, au cas qu'elles paruſſent en diſpoſition de le ſervir contre les Syriens ; mais auſſi de ne point les ménager, s'il ſoupçonnoit qu'il y eût quelque trahiſon à craindre de leur part.

Conférence entre les Commandans des deux armées.

Abbas s'étant rendu vers Médine, rencontra Sergiabil qui étoit près d'y arriver. Il eut avec lui une conférence dont il fut très-content ; car lui ayant demandé s'il ne ſe reconnoiſſoit pas pour ſujet d'Abdallah, Sergiabil ne fit pas difficulté de l'avouer. Mais Abbas lui ayant propoſé de joindre leurs troupes enſemble, & de s'avancer juſqu'à Dilkora où Abdallah lui avoit donné ordre de ſe rendre pour attaquer l'armée d'Abdalmélek, Sergiabil fit voir par ſa réponſe que l'aveu de ſa ſoumiſſion pour Abdallah n'étoit nullement ſincère. Il répondit à Abbas que les ordres de Mokthar portoient ſeulement qu'il ſe rendît à Médine, & qu'ainſi il n'iroit point ailleurs ſans de nouvelles inſtructions de ſa part.

Ce refus d'obéiſſance jetta de ſi violens ſoupçons dans l'eſprit d'Abbas, qu'il réſolut dès-lors de perdre Sergiabil

Sergiabil, & de ruiner ſes troupes. Il diſſimula cependant ; & feignant de n'être point ſurpris de ſa réponſe, il lui dit qu'il feroit bien de ſuivre ſes ordres ; mais que pour lui, il alloit marcher au-devant de l'armée d'Abdalmélek, après que ſes troupes auroient pris quelque peu de repos. ABDALMELEK. Hégire 66. Ere Chr. 685.

L'armée de Sergiabil s'étant trouvée ſur ces entrefaites manquer de proviſions, Abbas envoya généreuſement à ce Général ce dont il pouvoit avoir beſoin. L'abondance ayant ainſi paru tout-à-coup parmi des ſoldats qui avoient beaucoup ſouffert dans leur marche, ils quitterent auſſitôt leurs rangs & ſe diſperſerent de côté & d'autre, pour avoir de l'eau & pour chercher tout ce qui pouvoit leur être néceſſaire pour préparer à manger, & faire uſage des proviſions qu'on venoit de leur envoyer. Abbas ſurprend les troupes de Sergiabil, & les taille en pieces.

Ces mouvemens ayant mis du déſordre parmi eux, Abbas en profita pour faire le coup qu'il méditoit. Il tomba ſubitement ſur les gens de Sergiabil, & en fit un horrible maſſacre. Le Général voulut les rallier

ABDALME-LEK. Hégire 66. Ere Chr. 685.

pour faire face à l'ennemi ; mais lui-même fut tué sur le champ de bataille, & l'on tailla en pieces tout ce qui se trouva autour de lui. Abbas réussit néanmoins à contenir ses troupes au milieu de ce carnage, & il y eut un grand nombre de soldats de Sergiabil à qui il accorda la vie & la liberté.

Mokthar ayant été bientôt informé de cette affreuse défaite, envoya promtement un courier à Mahomet-ben-Hanifiah, qui étoit à la Mecque. Il l'instruisit de l'échec qu'il venoit de recevoir, & lui représenta que cette perte regardant en particulier les Alides dont il étoit le chef par sa naissance, il lui offroit de le mettre en situation de la réparer promtement, s'il vouloit se présenter à la tête d'une puissante armée que les Couffiens s'engageoient de lui envoyer dans peu de tems.

Mahomet refuse de faire valoir ses prétentions au Califat.

Mahomet fut peu sensible aux offres de Mokthar. Il vivoit tranquillement à la Mecque avec les autres Alides ses parens ; & les uns ni les autres ne pensoient à exciter aucun trouble : au-contraire, ils étoient

les premiers à engager leurs amis à demeurer en paix. Mahomet remercia Mokthar de ſes attentions, & du zéle qu'il avoit pour ſa famille ; mais il l'aſſura en même-tems, qu'il étoit réſolu de ne point prendre les armes ; qu'il abandonnoit ſa cauſe entre les mains de Dieu, & qu'en attendant qu'il plût à la divine Providence de décider quelque choſe en ſa faveur, il ne s'occupoit qu'à faire le bien & à éviter le mal ; qu'il lui conſeilloit de ſe comporter de-même ; de craindre Dieu, & de ne point chercher les occaſions de répandre du ſang. ABDALMELEK. Hégire 66. Ere Chr. 685.

Mokthar, qui s'attendoit à une réponſe bien différente, fut fort embarraſſé lorſque Mahomet lui eut fait ſavoir ſes diſpoſitions. Il n'eut garde de communiquer aux Couffiens la lettre qu'il avoit reçue. Il leur dit au-contraire, que Mahomet lui avoit recommandé de faire toujours ce qui étoit juſte, & de combattre l'infidélité & la perfidie. Il continua donc à agir de ſon chef, dans une affaire où il étoit déſavoué par celui même qui y avoit le plus

ABDALMELEK. Hégire 66. Ere Chr. 685.

d'intérêt ; & il rassembla quantité de mécontens qui furent charmés de trouver une occasion d'exciter des troubles, sous prétexte de venger la mort de Hossein, & de rétablir les Alides sur le trône.

Abdallah fait arrêter Mahomet & sa famille.

Abdallah, qui connoissoit parfaitement les dispositions des uns & des autres, crut cependant devoir en bon politique, sacrifier à sa sureté Mahomet & les autres descendans d'Ali. Quelque peu de part qu'ils prissent par eux-mêmes aux mouvemens qui agitoient l'Arabie, ils servoient néanmoins de prétexte aux intrigues des ambitieux & des brouillons : c'en fut assez pour faire prendre à Abdallah la cruelle résolution de s'en défaire.

Mahomet-ben-Hanifiah fut donc arrêté avec toute sa famille, & environ dix-sept personnes des plus considérables de Couffah. Abdallah les fit enfermer dans une enceinte où se trouvoit le fameux puits de Zemzem *, & il leur déclara qu'il

* Les Mahométans prétendent que ce puits est à la même place où étoit la source d'eau que l'Ange découvrit à Agar lorsqu'elle se retira dans le désert avec Ismaël son fils.

vouloit être reconnu Calife dans un certain espace de tems qu'il leur prescrivit ; & que s'ils refusoient d'obéir, ils pouvoient être certains qu'après le tems désigné, il n'y auroit plus de grace à espérer : qu'il les feroit tous périr, & que leurs corps seroient réduits en cendres, afin qu'il ne restât aucun vestige capable de ranimer les mouvemens des rebelles. ABDALMELIK. Hégire 66. Ere Chr. 685

Ces menaces ne furent pas capables d'ébranler la fermeté des Alides. Mahomet-ben-Hanifiah, quoique le premier en but à la fureur d'Abdallah, comme chef de la famille, ne perdit cependant rien de sa tranquillité. Soumis aux ordres de la Providence, il s'en rapportoit au ciel pour la décision de son sort. Quelques-uns de ceux qui étoient prisonniers avec lui, ne penserent pas de-même ; ils trouverent moyen de tromper leurs gardes, & firent passer à Couffah une lettre, par laquelle ils informoient Mokthar de la triste situation où ils se trouvoient réduits.

Ce Capitaine prit à l'instant des mesures pour procurer leur liberté ; & afin que les troupes qu'il alloit Mokthar envoie des troupes pour les délivrer.

ABDALME-LEK. Hégire 66. Ere Chr. 685.

envoyer à la Mecque ne donnaſſent point trop de ſoupçon, il ne fit partir que de légers détachemens, qui arrivant les uns après les autres, ne firent aucun éclat, & ne s'embarraſſerent point ſur leur route. Il mit à la tête de ces détachemens un Officier de diſtinction nommé Abou Algiodali, qui ſe rendit en diligence auprès de la Mecque, n'ayant au plus avec lui que ſoixante & dix cavaliers; mais c'étoient des hommes d'une valeur à toute épreuve. Lorſque celui-ci fut aſſuré que les autres troupes étoient arrivées aux endroits qu'on leur avoit déſignés, & qu'au premier ſignal il ſeroit facile de les avoir, il s'avança comme pour faire irruption dans l'enceinte de Zemzem, où les Alides étoient priſonniers.

Il étoit tems de leur donner du ſecours, car le tems qu'Abdallah avoit accordé étoit près de ſa fin. Il fut averti dès que les troupes ſe préſenterent pour forcer l'enceinte de Zemzem; mais il ſe contenta de les mépriſer, lorſqu'il ſut qu'ils étoient en petit nombre; & il laiſ-

ſa à ſes gardes le ſoin de les repouſſer. Ils s'y porterent avec beaucoup de vigueur, de ſorte qu'Algiodali feignant de reculer, ſe retira juſqu'à l'endroit d'où il pouvoit donner le ſignal aux autres troupes qu'il avoit miſes en embuſcade. Les divers détachemens s'étant alors réunis à leur chef, Algiodali retourna à la charge avec une impétuoſité contre laquelle les gardes ne purent tenir. Il étoit près de pénétrer juſqu'à l'endroit où étoit Mahomet, lorſque ce Prince accourant au-devant de lui, le pria d'empêcher ſes gens d'entrer dans l'enceinte de Zemzem. Il lui repréſenta que cet endroit étoit ſacré, & qu'il ne falloit pas ſouffrir qu'une terre auſſi ſainte fût ſouillée à cauſe de lui par le ſang des Muſulmans. ABDALMÉLEK. Hégire 66. Ere Chr. 685.

Abdallah étant arrivé ſur ces entrefaites pour ſoutenir ſes gardes, commença par menacer Algiodali, & lui dit que s'il ne ſe retiroit avec ſes gens, il alloit ſur le champ les faire maſſacrer. Algiodali encouragé de ſes premiers avantages, lui répondit fièrement que ſi on ne lui rendoit à l'inſtant tous les pri- Les troupes d'Abdallah ſont défaites, & il eſt fait priſonnier.

ABDALMELEK. Hégire 66. Ère Chr. 685.

sonniers de Zemzem, il alloit fondre sur les Mecquois & les tailler en pieces. Abdallah ne paroissant pas en disposition d'accorder ce qu'on lui demandoit, l'ordre fut donné : on battit ses troupes, & lui-même fut fait prisonnier.

Abdallah & Mahomet sont mis en liberté.

Les Mecquois étant accourus à la défense d'Abdallah, le combat alloit devenir plus furieux qu'auparavant, lorsque Mahomet-ben-Hanifiah s'avançant dans la mêlée, fit tant par ses instances, qu'il réussit à déterminer les Généraux à rappeller leurs troupes. Le tumulte ayant un peu cessé par ce moyen, on entra en pourparler ; & enfin on conclut un accommodement. En conséquence, Abdallah fut relâché, & Mahomet avec les siens eut la liberté de sortir de la Mecque.

Mokthar envoie des troupes au-devant de l'armée d'Abdalmélek.

Pendant que Mokthar, par le ministère de ses Généraux, tiroit ainsi les Alides des cruelles extrémités où ils s'étoient vu réduits, il se trouva lui-même dans le plus grand embarras, par l'arrivée des troupes d'Abdalmélek qui s'approchoient de Couffah à grandes journées, sous les ordres d'Obéidallah.

Cependant, loin de se décourager, la vue du péril ne fit que l'animer davantage. Il inspira la même ardeur aux Couffiens, qui ne demanderent pas mieux que de prendre les armes contre celui qu'ils regardoient comme le meurtrier de Hossein. Mokthar leur nomma pour Général Ibrahim-ben-Alaschtar ; & pour ne pas donner le tems à Obéidallah d'avancer jusqu'à Couffah, il ordonna à Ibrahim de marcher en diligence à sa rencontre, & de lui livrer bataille. ABDALMELEK. Hégire 66. Ere Chr. 685.

Cet ordre fut exécuté avec le plus grand succès. Ibrahim ayant rencontré Obéidallah dans des plaines à quelque distance de Couffah, engagea une action dans laquelle les Couffiens firent des prodiges de valeur. Les troupes Syriennes succombant sous leurs efforts, furent mises dans une déroute entière : on tailla en pieces une grande partie des fuyards ; mais il y en eut un bien plus grand nombre qui périrent en voulant passer une rivière à la nage. Obéidallah fut fait prisonnier dans le fort de l'action, & aussitôt, son arrêt de mort fut pro- Les Syriens sont défaits. Obéidallah est tué.

ABDALMELEK. Hégire 66. Ere Chr. 685 noncé. On se conduisit à son égard comme on avoit fait à l'égard de Hossein. On lui coupa la tête sur le champ de bataille, & on l'envoya en diligence à Mokthar, qui étoit alors dans le château de Couffah. Telle fut la fin de cet implacable ennemi des Alides, qui par son fanatisme & ses cruautés, étoit devenu un objet d'exécration pour tous ceux qui conservoient quelque affection pour Hossein.

Hégire 67. Ere Chr. 686. Mokthar excite l'indignation des Couffiens par sa cruauté.

La mort d'Obéidallah ne fut pas capable d'assouvir la vengeance que Mokthar vouloit tirer des ennemis des Alides : il ordonna de nouvelles recherches dans Couffah, & dans les places voisines ; & par-tout où il en trouva, il les fit cruellement mourir, sans vouloir accorder de quartier à qui que ce fût. Le sang de ces malheureux ruisselant ainsi de toutes parts, excita enfin l'indignation des peuples. On se plaignit hautement de la barbarie de Mokthar ; & les esprits s'échauffant de plus en plus, ces mêmes Couffiens qui venoient de marcher sous ses étendards avec une espece de frénésie, furent les premiers à por-

ter des plaintes contre sa tyrannie & ses emportemens. ABDALMELEK. Hégire 67. Ere Chr. 686.

Ces peuples s'adressèrent à Mossab-ebn-Zobéir, frère d'Abdallah, qui séjournoit alors à Basrah, où il étoit venu par son ordre, & le prièrent instamment de venir à leur secours. Mossab, charmé de trouver une occasion de venger les insultes que Mokthar avoit faites à son frère, promit aux Couffiens de marcher contre Mokthar, aussitôt qu'il auroit pu rassembler un nombre suffisant de troupes pour s'assurer du succès de cette entreprise. Ils engagent Mossab à prendre les armes contre lui.

Il écrivit en conséquence à Mohalleb, qui étoit son Lieutenant sur les frontières de Perse, & lui manda de venir promtement le trouver avec ses troupes. Mohalleb s'étant rendu à cet ordre, Mossab se joignit à lui avec un corps considérable de Basriens, & ils marchèrent ensemble du côté de Couffah.

Mokthar ne fut pas plutôt informé de cette démarche, qu'il sortit de sa place à la tête de ses troupes, dans l'espérance d'avoir aussi bon marché de Mossab, qu'il avoit eu d'Obéidallah; mais les choses Mokthar est battu.

ABDALME-LEK. Hégire 67. Ere Chr. 686.

tournerent tout autrement. Les deux armées s'étant jointes, il y eut une action ſanglante, dans laquelle les deux partis donnerent les plus grandes preuves de valeur, & même d'acharnement l'un contre l'autre. La victoire reſta long-tems indéciſe; cependant, les troupes de Mokthar plierent inſenſiblement. Ce Général fit des efforts incroyables pour les rallier, & les ramener à l'ennemi; mais ce fut inutilement. Voyant donc qu'il n'y auroit bientôt plus moyen de tenir contre un ennemi qui ſembloit augmenter d'ardeur, à meſure qu'il acquéroit de nouveaux avantages, il prit le parti de ſe mettre promtement à couvert dans le château de Couffah, avec ce qu'il avoit de meilleures troupes.

Il eſt aſſiégé dans le château de Couffah.

Le vainqueur l'y pourſuivit, & mit le ſiége devant la place. La valeur & l'activité de Mokthar arrêterent long-tems la fureur de l'ennemi. Les troupes, animées par l'exemple de leur Général, ſe défendirent avec une bravoure ſurprenante. La diſette des vivres ne ralentit que foiblement leur ardeur,

& ils luterent plusieurs jours contre la faim, avec autant de courage qu'ils avoient fait contre les assiégeans. Mais Mokthar ayant malheureusement été tué dans une attaque, sa perte entraîna celle de la place, & les troupes se rendirent à discrétion. ABDALMÉLEK. Hégire 67. Ere Chr. 686. Sa mort.

Mossab usa cruellement de sa victoire. Il fit faire main-basse sur tout ce qui se trouva dans le château, & il y eut environ sept mille hommes qui furent impitoyablement égorgés.

Au reste, cette vengeance n'approchoit pas de celle que Mokthar avoit tirée de ceux qu'il avoit su ou soupçonné être ennemis des Alides. Il n'avoit jamais pardonné à aucun d'eux; & les Auteurs assurent que sans compter ceux qui avoient été tués dans les batailles, Mokthar avoit fait périr d'ailleurs plus de cinquante mille hommes. Il fut tué l'an 67 de l'Hégire, étant alors âgé de 67 ans.

La défaite de Mokthar auroit été pour Abdalmélek un événement des plus heureux, si ce n'eût pas été l'ouvrage d'Abdallah son rival. Mais

ABDALMELEK. Hégire 67. Ere Chr. 686. cette victoire, en leur ôtant un ennemi à l'un & à l'autre, procuroit un bien plus grand avantage à Abdallah, qui se voyant débarrassé d'un adversaire redoutable, étoit bien plus en état d'étendre son autorité en Arabie, & même de faire des entreprises hors des frontières de cette province.

Hégire 68. Ere Chr. 687. Famine en Syrie. Abdalmélek n'ayant alors d'autre parti à prendre que de réunir toutes ses forces pour abattre ce fier concurrent, fit les plus grands préparatifs, & se disposa à marcher du côté de l'Arabie ; mais ce projet devint inutile, par un fléau cruel dont la Syrie fut affligée dans ce même tems. Cette vaste province fut presqu'entièrement désolée par la famine : les maladies, qui en sont une suite nécessaire, emporterent un monde considérable, de sorte qu'Abdalmélek pendant tout le cours de cette année se vit hors d'état d'entreprendre aucune expédition d'une certaine conséquence.

Hégire 69. Ere Chr. 688. Amrou se révolte contre le Calife. L'année suivante, le Calife se mit en campagne à la tête de ses troupes, dans le dessein d'aller attaquer l'armée d'Abdallah, qui étoit toujours

commandée par Moſſab, ſon frère, le vainqueur de Mokthar. Abdalmélek, en partant de Damas, avoit laiſſé le gouvernement de cette capitale à Amrou-ebn-Saïd; mais celui-ci ne vit pas plutôt le Calife éloigné, qu'il commença à nouer des intrigues dans la place, & à s'y former un parti, au moyen duquel il ſe rendit maître de Damas. ABDALMÉLEK. Hégire 69. Ere Chr. 688.

Dès qu'Abdalmélek fut inſtruit de cet attentat, il retourna à Damas, & vit en arrivant à quel point Amrou avoit pouſſé ſa révolte. Ce rebelle parut à la tête de quelques troupes, & voulut diſputer le terrein au Calife. Celui-ci s'étant mis en devoir de le réduire par la force, on touchoit à l'inſtant de voir les Damaſciens s'égorger les uns les autres, lorſque les femmes ſortant de leurs maiſons avec leurs enfans, ſe jetterent entre les deux partis, & ſupplierent à grands cris le Calife & Amrou lui-même, de ne pas répandre le ſang des Muſulmans, & de s'unir plutôt pour combattre les ennemis communs de la nation. Amrou, touché de cette démarche, & réfléchiſſant d'ailleurs ſur la téméri- La révolte eſt appaiſée.

ABDALMELEK. Hégire 69. Ere Chr. 688.

té de son entreprise, ne demanda pas mieux que de mettre bas les armes. Quelques Seigneurs Syriens s'étant entremis pour appaiſer cette émeute, Abdalmélek voulut bien consentir à un accommodement, & tout fut appaisé, sans que le Calife parût exiger aucune réparation de l'insulte qu'Amrou venoit de lui faire.

Amrou est tué en trahison.

Mais cette affaire n'en resta pas là: au bout de quelques jours, Abdalmélek envoya dire à ce rebelle qu'il avoit quelque chose à lui communiquer. Lorsqu'il reçut cet ordre, il y avoit chez lui une compagnie de parens & d'amis qui lui conseillerent de ne point obéir. Sa femme insista vivement sur cet avis, & représenta le danger qu'il y avoit de s'aller mettre à la discrétion du Calife. Amrou ne voulut rien écouter; il refusa même de prendre des armes, & de se faire escorter. Cependant, ayant fait un faux pas en sortant de sa maison, il en tira un mauvais augure, & il rentra pour prendre son épée; il consentit aussi à se faire accompagner d'une centaine de ses amis, avec lesquels il se rendit auprès d'Abdalmélek.

Dès qu'il eut passé la première porte du palais, on empêcha d'entrer le reste de sa suite, & il n'y eut qu'un jeune domestique qui eut la liberté de le suivre. Cet événement auroit dû lui paroître d'un plus mauvais augure que le faux pas qu'il avoit fait en sortant de chez lui; mais on ne dit pas qu'il y fît la moindre attention : il continua son chemin, & entra enfin dans l'appartement d'Abdalmélek. ABDALMELEK. Hégire 69. Ere Chr. 688.

Ce Prince le reçut de la manière la plus gracieuse. Il le fit asseoir à côté de lui, & l'entretint avec beaucoup de douceur & de cordialité. Après avoir ainsi conversé assez longtems, Abdalmélek dit à l'un de ses gens de prendre l'épée d'Amrou. Celui-ci ne paroissant pas en disposition de se laisser désarmer, le Calife lui dit : *Quoi donc, Amrou, voudriez-vous qu'on vous vît assis à côté de moi avec votre épée, tandis que je n'en ai point ? Ne seroit-ce pas me marquer une défiance qui m'est injurieuse ?*

Amrou parut un peu embarrassé. Il obéit cependant & rendit son épée. Un instant après, Abdalmélek se

ABDALMELEK. Hégire 69. Ere Chr. 688.

tournant de son côté, & le regardant avec beaucoup de fierté, lui annonça que dès l'instant qu'il avoit été informé de sa révolte, il avoit fait serment de le mettre aux fers, s'il réussissoit à se rendre maître de sa personne. Amrou eut beau supplier le Calife, de faire réflexion qu'il étoit venu lui-même se remettre entre ses mains, & que cette confiance qu'il lui avoit témoignée sembloit exiger qu'il le traitât avec plus d'humanité, Abdalmélek tira de dessous son oreiller les fers qu'il avoit fait préparer, & aussitôt il les lui fit mettre aux pieds & aux mains.

Le Calife, peu content de l'état d'humiliation où il réduisoit un Capitaine de la considération d'Amrou, l'insulta encore, jusqu'à le frapper; & le poussa avec tant de violence contre un lit de repos, que ce malheureux Musulman en eut deux dents cassées, qui tomberent sur la place. Il y a des Auteurs qui assurent que le Calife ramassa lui-même ces deux dents, & que les montrant à Amrou, il lui dit, qu'après ce qui venoit d'arriver, on ne devoit pas s'attendre qu'il pût jamais y avoir entr'eux une

réconciliation sincère. Dès cet instant, il résolut de lui faire trancher la tête, & l'heure de la prière ayant été annoncée dans ce même tems, le Calife sortit pour se rendre à la Mosquée, & en partant il chargea Abdalazis, son frère, de faire la sanglante exécution qu'il venoit de projetter. ABDALMELEK. Hégire 69. Ere Chr. 688

Abdalazis se mettoit déja en devoir de remplir l'infâme commission dont il étoit chargé, lorsqu'Amrou le voyant approcher, lui représenta avec beaucoup de douceur qu'il ne devoit pas se deshonorer par une action aussi odieuse, & qu'il feroit mieux d'en laisser le soin à un autre. Abdalazis fut touché de cette remontrance; de sorte que toute l'indignité de ce qu'il avoit voulu faire se présentant à ses yeux, il en eut tant d'horreur, qu'il jetta son épée & sortit de l'appartement.

Abdalmélek, de retour de la Mosquée, fut surpris de retrouver Amrou encore en vie. Ce Calife résolut alors d'être lui-même l'instrument de sa vengeance; il se fit apporter une lance, & porta à son ennemi un coup assez violent, qui ne fit pour-

ABDALMELEK. Hégire 69. Ere Chr. 688.

tant aucun effet. Il redoubla, mais sans succès, parcequ'Amrou avoit une cotte de mailles par-dessous ses habits. Abdalmélek s'en étant apperçu, lui dit en souriant : *Comment donc, mon cousin, vous êtes venu ici bien préparé !* Il ordonna ensuite à ses gens d'étendre Amrou par terre sur le dos, & prenant alors son épée, il choisit à son aise un endroit commode pour le percer, & le tua ainsi de sa propre main.

Mais dans le même instant, le Calife fut saisi d'un tremblement qui le fit tomber sur le corps d'Amrou, sans pouvoir se relever. Ses gens vinrent promtement à son secours, & le porterent sur un lit de repos, où il fut quelque tems à revenir.

La mort d'Amrou excite une sédition.

Pendant que tout cela se passoit dans le palais, il s'éleva au dehors quelques murmures au sujet d'Amrou. On avoit d'abord été surpris de ne l'avoir point vu venir à la prière avec le Calife. Peu après, les soupçons augmenterent; & enfin on se douta que le Calife s'étoit vengé, ou en le tuant, ou du moins en le retenant prisonnier.

Jean, frère d'Amrou, prit aussi-

tôt avec lui quelques-uns de ſes amis & un certain nombre d'eſclaves, à la tête deſquels il alla au palais pour redemander ſon frère. L'entrée lui ayant d'abord été refuſée, il enfonça les portes & tua quelques-uns des gardes. Le Calife eut bientôt raſſemblé aſſez de monde pour repouſſer les mutins; mais afin de le faire avec moins de danger, il fit jetter par les fenêtres la tête d'Amrou, pour leur faire entendre par ce moyen que leurs efforts ſeroient inutiles pour ſauver ce Muſulman. Il ordonna auſſi à quelques-uns de ſes gens, de répandre quelques pieces d'argent pour occuper la populace & les eſclaves; & pendant ce tems-là, ſes gens battirent ceux des mutins qui vouloient toujours tenter de forcer l'intérieur du palais. Jean fut fait priſonnier dans cette occurrence, & le Calife le condamna à perdre la tête ſur le champ. Mais Abdalazis le pria de différer cette exécution, afin qu'on ne pût pas lui reprocher d'avoir fait mourir dans un même jour deux de ſes couſins, qui étoient l'un & l'autre de la maiſon d'Omeiah.

ABDALMELEK. Hégire 69. Ere Chr. 688.

ABDALMELEK. Hégire 69. Ere Chr. 688.

Le Calife se rendit aux instances de son frère, & il se contenta de faire mettre Jean en prison, aussi bien que ceux de ses amis qui avoient été arrêtés dans cette émeute. Ils y restèrent environ un mois, au bout duquel Abdalmélek tint un conseil pour décider de leur sort. Il étoit toujours d'avis de les faire mourir; mais la plupart des Seigneurs lui ayant représenté que ces gens-là étoient presque tous de ses proches parens, ils opinerent pour qu'on leur rendît la liberté, à condition néanmoins qu'ils sortiroient de Damas. Le Calife, suivant ce conseil, exila Jean & ses amis, sans désigner le lieu de leur exil: il leur permit de se retirer où bon leur sembleroit, & même auprès de Mossab-ebn-Zobéir son ennemi, en leur faisant cependant observer que s'ils portoient les armes au service de Mossab, & qu'il leur arrivât d'être faits prisonniers, ils seroient traités alors comme des rebelles.

Jean & ses amis se trouvant trop heureux d'en être quittes à si bon marché, accepterent avec plaisir la sentence de leur exil, & allerent se

retirer dans l'Irak auprès de Moſſab-ebn-Zobéir, qui étoit toujours ſous les armes, pour ſoutenir les droits d'Abdallah, ſon frère, contre les efforts d'Abdalmélek. ABDALMELEK. Hégire 69. Ere Chr. 688.

Ce Calife en effet ne ceſſoit de travailler à établir ſon autorité en Arabie, malgré les terribles obſtacles qu'il avoit à ſurmonter, à cauſe du crédit que les deux fils de Zobéir s'étoient acquis dans cette province. Cependant, loin de ſe rebuter, il porta toutes ſes vues de ce côté-là. C'eſt ce qui lui fit prendre le parti de négocier un accommodement avec les Grecs, qui entreprirent cette année de fondre ſur la Syrie. Abdalmélek ne ſe trouvant pas en état de leur faire face en continuant la guerre en Arabie, aima mieux traiter avec l'Empereur Grec, qui conſentit de ſe retirer, moyennant une ſomme de cinquante mille ducats, que le Calife s'engagea de lui payer tous les ans. Hégire 70. Ere Chr. 689. Abdalmélek fait un traité avec les Grecs.

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'on put parvenir à cet accommodement, auquel on employa preſqu'entièrement la ſoixante & dixiéme année de l'Hégire. Dès que cette grande affaire fut terminée,

ABDALME-LEK. Hégire 70. Ere Chr. 689.

Abdalmélek, tranquille du côté des Grecs, s'occupa uniquement de la guerre d'Arabie, qu'il ne put néanmoins commencer que dans l'année soixante & onziéme de l'Hégire.

Hégire 71. Ere Chr. 690

Il se prépare à marcher contre Abdallah.

Son dessein étant de marcher en personne à la tête de ses troupes, il commença par faire mourir tous ceux qu'il crut avoir participé à la révolte d'Amrou. Peu après, il se disposa à partir; mais ce ne fut pas sans essuyer beaucoup de contradictions de la part de ceux de son conseil. Tout le monde convenoit qu'il étoit absolument nécessaire de porter la guerre en Arabie; mais on n'étoit point d'avis qu'Abdalmélek s'exposât lui-même au danger de cette expédition. On lui fit à cet égard des remontrances très sages. Il y avoit, disoit-on, à craindre qu'il ne se trouvât encore des mécontens, qui pourroient profiter de son absence pour exciter des mouvemens dans la capitale. D'ailleurs, le sort des armes étant extrêmement douteux, on lui fit voir quel chagrin il auroit à essuyer, s'il venoit à être battu; & à quel danger il exposoit tous les Ommiades en général

général, s'il arrivoit qu'il fût tué ou fait prisonnier. ABDALMELEK Hégire 71. Ere Chr. 690.

Le Calife ne désapprouva point leurs raisons; il leur fit néanmoins observer, qu'il ne pouvoit point s'y rendre, parceque l'expédition qu'il méditoit en Arabie demandoit d'être conduite d'une façon particulière. Il leur dit fort obligeamment, que s'il ne s'agissoit que de mettre à la tête de l'armée des Généraux d'une valeur & d'une expérience peu commune, il savoit qu'il n'en manquoit pas en Syrie, & que dans ce cas il céderoit avec plaisir à leurs remontrances : mais il ajouta, qu'il étoit à propos d'attaquer Mossab autrement que par les armes; qu'il falloit faire usage de ruse, de manége, d'intrigues; qu'à cet égard il ne pouvoit s'en rapporter qu'à lui-même, & qu'ainsi sa présence étoit absolument nécessaire, parceque voyant tout par ses yeux, il lui seroit plus facile de profiter des conjonctures & d'agir en conséquence.

Abdalmélek partit donc peu après, & alla joindre le gros de ses troupes au lieu du rendez-vous qu'il

ABDALMÉLEK Hégire 71. Ere Chr. 690.

leur avoit indiqué. Il y avoit déja quelque tems que Khaled-ebn-Asfid, un de ses Capitaines de confiance, étoit parti par ses ordres pour faire quelques tentatives du côté de Basrah. Le Calife avoit aussi envoyé différens émissaires, qui étoient chargés de débaucher quelques-uns des principaux amis de Mossab. Il écrivit directement à Ibrahim-ebn-Alaschtar, & lui fit les plus grandes promesses s'il vouloit passer dans son parti ; mais Ibrahim resta toujours fidélement attaché à Mossab. Il lui présenta même la lettre du Calife toute cachetée ; car il n'avoit pas daigné l'ouvrir, se doutant bien qu'il ne s'y agissoit que de propositions qui ne pouvoient s'allier avec sa façon de penser ; en effet Abdalmélek ne lui promettoit rien moins que le gouvernement de l'Irak, s'il vouloit abandonner Mossab pour s'attacher à son service.

Le Calife rencontre les ennemis & les défait.

Abdalmélek ne reçut aucune réponse d'Ibrahim. Il apprit seulement par les nouvelles publiques, que Mossab venoit à lui à grandes journées, & que son dessein étoit de

lui livrer bataille en arrivant. Le Calife alla à sa rencontre, avec d'autant plus de confiance, qu'il fut informé dans ce même-tems que Omar-ebn-Abdallah & Mohalleb n'étoient point alors dans l'armée de Mossab. Abdalmélek redoutoit la présence de ces deux Officiers, qui étoient en effet des gens de tête & de main, excellens pour le conseil, hardis & entendus dans l'exécution. Lors donc qu'il sut que ces deux Capitaines n'étoient point auprès de Mossab, il dit à ses Généraux : *Je tiens la victoire pour certaine, Mossab n'a personne actuellement qui puisse le secourir à propos.* ABDALMELEK. Hégire 71. Ere Chr. 690.

Les deux armées se rencontrerent enfin dans un endroit appellé *Maskem*, où l'on en vint aux mains presqu'en arrivant. Ibrahim-ebn-Alaschtar, l'ami fidéle de Mossab, donna le premier sur les Syriens, & se battit avec beaucoup de bravoure; mais il fut repoussé par Mahomet-ebn-Haroun, qui étoit un adversaire digne de lui. Il retourna néanmoins à la charge, & fit des prodiges de valeur, qui eurent enfin pour lui le succès le plus

ABDALMELEK. Hégire 71. Ere Chr. 690.

malheureux. Comme il s'exposoit avec la plus grande intrépidité, il reçut un coup qui le renversa mort sur le champ de bataille.

La perte de ce Capitaine entraîna celle de l'armée de Mossab. Sa cavalerie prit la fuite ; les Irakiens l'abandonnerent, de sorte que tout annonçoit une déroute prochaine. Mossab, étonné de cette défection, ne savoit à quoi attribuer son malheur ; mais il ne le sut que trop bien, lorsqu'on lui eut dit qu'Ibrahim venoit d'être tué. Il s'écria alors dans son désespoir : *O Dieu, je n'ai donc plus d'Ibrahim !* Il tâcha cependant de surmonter sa douleur, & fit des efforts surprenans pour ranimer ses troupes & rallier les fuyards. Voyant que sa perte étoit inévitable, il voulut du-moins tirer du danger son fils Issa, qui n'ayant encore que quinze ans, se présentoit par-tout avec toute la bravoure d'un soldat déterminé. Mossab lui dit d'aller promtement à la Mecque, pour informer son oncle Abdallah-ebn-Zobéir de la défection des Irakiens ; mais Issa lui demanda en grace de charger un autre de

cette commiſſion, & de lui permettre de ne pas l'abandonner. Ce jeune Muſulman propoſa enſuite à ſon père de faire un effort pour ſe retirer à Baſrah dans le meilleur ordre qu'il ſeroit poſſible, & lui repréſenta que peut-être ce ſeroit un moyen de rétablir les affaires, qui vraiſemblablement alloient ſe ruiner entièrement ſi l'on s'obſtinoit à faire tête à l'ennemi. Moſſab, qui regardoit une retraite comme un deshonneur, lui répondit : *Non, mon cher fils, il ne ſera pas dit qu'un homme comme moi prenne un parti qui puiſſe reſſembler à une fuite.* Il retourna donc contre l'ennemi avec les troupes qui eurent le courage de le ſuivre ; ſon fils Iſſa ſe jetta auſſi dans la mêlée pour vaincre, ou plutôt pour mourir avec ſon père. ABDALMÉLEK. Hégire 71. Ere Chr. 690.

Cependant Abdalmélek, charmé du ſuccès de cette journée, & en même-tems touché ſenſiblement de la valeur & de la brave réſiſtance que faiſoit Moſſab, lui envoya dire que les affaires étant déſeſpérées pour lui, il lui offroit quartier, & que les choſes n'iroient pas plus loin,

ABDALMELEK. Hégire 71. Ere Chr. 690.

s'il vouloit se rendre. Mossab, quoique réduit à l'extrémité, répondit fièrement que des Généraux tels que lui ne quittoient point le champ de bataille qu'ils ne fussent ou vainqueurs ou vaincus. On continua donc à se battre ; mais ce ne fut pas pour long-tems. Mossab fut tué dans cette dernière reprise, après avoir vu massacrer son fils sous ses yeux. Le reste des troupes fut bientôt dissipé, & le Calife remporta la victoire la plus complette qu'il pouvoit espérer.

La province d'Irak se soumet au Calife.

Aussitôt après, Couffah ouvrit ses portes au vainqueur, & le reste de la province d'Irak ne tarda pas à se soumettre à son obéissance. Le Calife signala son entrée dans la capitale par des traits de clémence & de générosité. Il accorda la vie à Jean, frère d'Amrou, qui méritoit cependant la mort, pour avoir passé dans le parti de Mossab après avoir été mis en liberté par Abdalmélek. Jean, par reconnoissance, lui prêta serment de fidélité, & s'attacha à son service.

Le Calife, qui avoit été informé du triste état où les Coussiens étoient

réduits, avoit fait entrer avec lui quantité de proviſions qu'il leur fit diſtribuer. Lui-même donna un repas ſuperbe dans le château de Couffah, & il y invita les principaux Officiers & les perſonnes les plus conſidérables de la ville. Ce fut-là que la tête de Moſſab fut préſentée au Calife par un ſoldat Syrien, le même qui avoit tué ce Général dans la dernière action. Abdalmélek voulut lui faire préſent de mille ducats; mais ce ſoldat, par un trait de généroſité peu commun, refuſa de les recevoir, en diſant au Calife qu'il n'avoit pas tué Moſſab pour avoir une récompenſe, mais ſeulement pour la gloire d'avoir vengé une injure qui lui étoit particulière.

ABDALMÉLEK. Hégire 71. Ere Chr. 690.

La préſence de cette tête ſanglante occaſionna pluſieurs diſcours, de la part de ceux qui étoient à table avec le Calife. Il y eut entr'autres un ancien Officier qui fit une obſervation, dont Abdalmélek parut extrêmement frappé. Il lui dit que cette tête étoit la troiſiéme qu'il avoit vu apporter dans le château. Celle de Hoſſein avoit été préſentée

Superſtition d'Abdalmélek.

ABDALMELEK. Hégire 71. Ere Chr. 690.

à Obéidallah ; celle d'Obéidallah à Mokthar, & enfin celle de Moſſab à Abdalmélek. Ce récit, qui ne fut accompagné d'aucune réflexion, fit cependant un effet étonnant ſur l'eſprit du Calife : il le regarda comme un préſage de quelque malheur qui le menaçoit dans cet endroit, de ſorte que pour prévenir le ſiniſtre augure qu'il tiroit de cet événement, il ne ſe contenta pas de ſortir au plus vîte de ce château, il donna de plus des ordres pour qu'il fût promtement démoli.

Abdallah harangue les Mecquois ſur la mort de Moſſab.

La nouvelle de la mort de Moſſab s'étant bientôt répandue à la Mecque, Abdallah-ebn-Zobéir, ſon frère, en fut ſenſiblement touché. Il fit part de ſa douleur au peuple de cette ville, dans une harangue qu'il prononça à la louange de Moſſab. Il y fit entrer l'éloge de Zobéir, leur père, & parla avec beaucoup de force ſur les vertus, la piété & les grandes actions de cet illuſtre Muſulman. Il finit ſon diſcours d'une manière qui intéreſſa tous les Mecquois en ſa faveur. Après avoir fait un tableau détaillé de la perfidie ſi naturelle aux peu-

ples de l'Irak, & en particulier aux Couffiens, il mit en contraste la fidélité constante & généreuse des peuples de la Mecque, qui combattoient avec tant de persévérance pour la défense de la vérité : aussi leur promit-il une reconnoissance qui ne finiroit qu'avec sa vie ; & comme il étoit vraisemblable que les troupes Syriennes ne tarderoient pas à venir mettre le siége devant la Mecque, il protesta que s'il ne lui étoit pas possible de les repousser, il périroit du-moins le premier les armes à la main à la tête de ses chers Mecquois. ABDALMÉLEK. Hégire 71. Ere Chr. 690.

Mais tandis que ces peuples donnoient de jour en jour de nouvelles preuves de leur attachement pour Abdallah, le parti d'Abdalmélek se fortifioit dans les autres cantons de l'Arabie. Ce Calife fit alors une acquisition très-utile dans la personne de Mohalleb, Lieutenant de Mossab, qui vint se soumettre à son obéissance, dès qu'il eut appris la mort de son Général.

Ce Capitaine étoit alors occupé à réprimer les désordres que les Azarakites commettoient dans plu- Révolte des Azarakites.

ABDALMELEK. Hégire 71. Ere Chr. 690.

sieurs provinces de l'Arabie. Ces Azarakites étoient une branche des Motazélites, & refusoient, comme eux, de reconnoître aucun gouvernement soit spirituel soit temporel. Il y avoit environ trois ans qu'ils tenoient la campagne, & qu'ils exerçoient toutes sortes de violences & de cruautés. Mohalleb eut avec eux des prises très-fréquentes, & pendant fort long-tems, sans néanmoins pouvoir remporter d'autres avantages que de les empêcher de s'étendre aussi loin qu'ils l'avoient entrepris.

La mort de Mossab leur donna le tems de respirer, & même de reprendre une nouvelle vigueur, par la résolution que Mohalleb avoit prise d'aller trouver le Calife pour se ranger sous son obéissance. L'hommage d'un Officier de sa considération avoit été très-bien reçu; & Abdalmélek l'avoit mis en situation de ne pas se repentir de cette démarche, lorsqu'il l'employa dans la distribution qu'il fit des différentes charges aux Grands de sa cour. Il donna à Baschar, un de ses frères, le gouvernement

de Couffah. Khaled eut celui de Baſrah, & Mohalleb fut nommé Lieutenant de la province d'Ahouaz, qui fait partie du Khouſiſtan, & il eut de plus la ſurintendance du tribut de toutes les places dépendantes de cette province.

ABDALMELEK. Hégire 71. Ere Chr. 690.

Abdalmélek partit peu après pour ſe rendre en Syrie. On reprit alors la guerre contre les Azarakites, & ce fut Khaled qui ſe chargea de la pourſuivre. Il fit commander les troupes qu'il y envoya par Abdalaziz, ſon frère; mais le ſuccès ne fit pas honneur à ſon choix. Abdalaziz fut battu, & ſa femme qui avoit voulu l'accompagner dans cette expédition, fut faite priſonnière dans la déroute de ſes troupes. La priſe de cette femme cauſa une grande altercation entre ceux qui prétendoient l'avoir, à cauſe de ſa beauté. Pendant cette diſpute, un des principaux d'entr'eux trouvant mauvais que l'on fût en querelle ſérieuſe pour un pareil ſujet, termina le différend par un coup de ſabre dont il abattit la tête de cette femme.

Hégire 72. Ere Chr. 691. Les Azarakites remportent un avantage ſur les troupes du Calife.

Abdalaziz, doublement accablé

ABDALMELEK. Hégire 72. Ere Chr. 691.

par sa défaite, & par la perte de ce qu'il avoit de plus cher, eut encore le chagrin d'apprendre qu'on rejettoit sur lui l'échec qu'on venoit de recevoir. Le Calife s'en expliqua ouvertement, dans la lettre qu'il écrivit à Khaled, en réponse à celle par laquelle celui-ci lui avoit mandé le triste événement de la dernière bataille. Abdalmélek le blâma d'avoir confié le commandement des troupes à un homme aussi peu expérimenté que Abdalaziz, & lui demanda où étoit donc alors le brave Mohalleb, & pourquoi il n'avoit pas pensé à employer un Capitaine si renommé par la pénétration de son esprit, & par la sagesse de sa conduite. Il finit sa lettre par lui recommander de recruter ses troupes, afin de reprendre au plutôt la guerre contre les Azarakites; il lui enjoignit en même-tems de consulter Mohalleb sur tout le détail de cette campagne, & ne de rien entreprendre à cet égard sans le conseil de cet Officier.

Le Calife en fait des reproches à Khaled.

Khaled se trouva un peu humilié de l'ordre que lui donnoit le Ca-

lise : il s'y soumit néanmoins, & manda à Mohalleb de le venir trouver au plutôt. Ils concerterent ensemble les mesures qu'il falloit prendre pour attaquer les Azarakites avec avantage, & partirent peu après pour aller à leur rencontre. ABDALMELEK. Hégire 72. Ere Chr. 691.

Ils les trouverent près de la ville d'Ahouaz, jusqu'où ils s'étoient avancés. Mohalleb ayant remarqué que les ennemis avoient sur la riviere voisine un nombre considérable de bateaux, voulut d'abord s'en emparer; mais les Azarakites le prévinrent; & comme la plupart de ces bateaux leur étoient devenus inutiles, ils y mirent le feu pour empêcher les troupes du Calife de s'en saisir & de s'en servir contre eux. Ils se cantonnerent ensuite dans leurs retranchemens, & y demeurerent près de vingt jours, sans qu'il fût possible de les attirer au combat. Ils en sortirent enfin, & se présenterent en bataille. Il y eut alors une action des plus sanglantes qu'on eût vues depuis long-tems. Les Azarakites, après avoir soutenu avec la plus grande bravoure les efforts de leurs ennemis, furent Les Azarakites sont battus.

ABDALMELEK. Hégire 72. Ere Chr. 691.

contraints de plier ; & bientôt on les mit dans une déroute entière. On envoya après eux des troupes qui firent un carnage terrible de ceux qu'ils purent joindre, & ils les poursuivirent ainsi jusque dans la Perse.

Cette victoire, & les autres avantages qu'Abdalmélek avoit remportés, le mirent en situation de penser à réduire Abdallah-ebn-Zobéir, qui étoit alors le seul ennemi qui lui restât à combattre. Ce fier Musulman se soutenoit toujours sur le trône de la Mecque où il prenoit le titre de Calife, & paroissoit en disposition de ne le quitter qu'avec la vie.

Hégiage demande à commander les troupes contre Abdallah.

Abdalmélek réunit donc alors toutes ses troupes pour aller attaquer son rival, & il confia le commandement de son armée à un Capitaine nommé Hégiage, homme très-célébre parmi les Arabes, & dont l'éloquence égaloit la valeur. Il s'étoit présenté lui-même au Calife pour cette expédition, & répondoit du succès, en conséquence d'un songe qu'il avoit fait. *J'ai rêvé*, dit-il à Abdalmélek, *que je*

saisissois le fils de Zobéir, & que je l'écorchois : ainsi, Commandant des Fidéles, ajouta-t-il, *envoyez-moi contre lui, je veux périr si je ne vous le livre mort ou vif.* ABDALMELEK. Hégire 71. Ere Chr. 691.

La résolution avec laquelle Hégiage demandoit de marcher contre Abdallah paroissant au Calife d'un très-heureux augure pour la suite de cette entreprise, il ne fit point difficulté de lui donner le commandement de ses troupes. Hégiage se prépara aussitôt à partir pour la Mecque; & afin de faire voir aux habitans de cette ville combien peu il les redoutoit, il leur écrivit en ces termes :

Je vous avertis que je vais assiéger votre ville; je ne quitterai point vos murailles que je n'en sois le maître : je vous écouterai si vous me faites des propositions raisonnables; je sais que vous êtes sous la tyrannie d'Abdallah qui veut mourir avec son titre, fût-ce sous les ruines de votre ville; songez à votre salut. Lettre qu'il adresse aux Mecquois.

Peu après le départ de cette lettre, Hégiage se mit en marche à la tête de ses troupes. Abdallah, de son côté, se prépara à le bien

ABDALME-LEK. Hégire 72. Ere Chr. 691. recevoir. Mais ne voulant pas attendre qu'il fût dans le voisinage du territoire de la Mecque, il envoya à sa rencontre divers détachemens de cavalerie pour le harceler durant sa route. Ces préliminaires ne furent point heureux pour Abdallah; il y eut entre les partis ennemis de fréquentes escarmouches parfaitement soutenues des deux côtés; cependant les troupes Mecquoises furent presque toujours battues. Ces avantages n'empêcherent pas le Général Syrien de rassembler dans sa marche des renforts considérables, qu'il se fit fournir par les Gouverneurs des différentes provinces, selon les ordres qu'ils en avoient du Calife.

Il assiége la Mecque. Hégiage, muni de tant de forces, parut enfin en présence de la Mecque, & fit l'investissement de la place. Peu après, les attaques commencerent avec beaucoup de fureur, sans néanmoins aucune réussite, par la bravoure avec laquelle les assiégés se défendirent. Le siége se soutint ainsi près de huit mois, avec fort peu de succès de la part des Syriens, qui commencerent à mur-

murer des fatigues cruelles qu'ils avoient à essuyer. Effectivement, le tems étoit devenu si orageux, que les troupes qui étoient exposées aux injures de l'air, ne pouvoient plus les soutenir; mais ce fut bien autre chose, lorsqu'un tonnerre affreux se mêlant à l'orage, fit pendant plusieurs jours un fracas épouventable, & tua douze soldats dans leur armée. ABDALMELEK. Hégire 72. Ere Chr. 692.

Découragement des troupes Syriennes.

Cet accident leur fit perdre entièrement courage. Ils crurent que le ciel se déclaroit contre leur entreprise, & que la mort de ces douze soldats étoit un présage certain de ce qui arriveroit à ceux qui s'obstineroient à continuer le siége.

Hégiage se trouva alors très-embarrassé. Ce n'est pas qu'il eût la foiblesse d'imaginer que le tonnerre fût autre chose qu'un effet purement naturel; mais il s'agissoit de guérir des imaginations vivement ébranlées, & la chose n'étoit pas facile. Heureusement pour lui, la foudre tomba aussi dans la ville, & tua quelques-uns des gens d'Abdallah. Hégiage alors saisissant cette occa- Hégiage les ranime.

ABDALMELEK, Hégire 73. Ere Chr. 692.

sion, en profita pour rétablir les esprits de ses soldats & ranimer leur courage : *Vous voyez*, leur dit-il, *que le tonnerre n'épargne pas plus vos ennemis que vous-mêmes. La différence qu'il y a, c'est que vous obéissez à Dieu, eux au contraire lui désobéissent.* Cette courte harangue fit son effet, & les Syriens reprirent les attaques avec une nouvelle vigueur.

Abdallah est abandonné de ses deux fils.

Mais ce qui contribua le plus à les faire marcher avec ardeur à l'ennemi, ce fut lorsqu'ils furent informés du désordre qui regnoit dans la place. La désertion se mit dans les troupes d'Abdallah ; ses meilleurs amis l'abandonnerent ; & l'on vit entr'autres ses propres fils Hamzah & Hobéid arriver au camp, & demander à conférer avec Hégiage pour faire avec lui leur traité en particulier.

La mère d'Abdallah l'encourage à soutenir son entreprise.

Abdallah, dont les forces étoient épuisées par les fatigues que la longueur de ce siége lui avoit fait essuyer, tomba tout-à-coup dans le plus grand abattement, lorsqu'il se vit ainsi abandonné, & à la veille de succomber sous les efforts de

l'ennemi. Une seule personne le soutenoit alors, & tâchoit de ranimer ses esprits : c'étoit sa mère, femme infiniment respectable par son esprit, son courage & son attachement à sa religion. Elle étoit petite-fille de l'illustre Calife Aboubecre, & avoit toujours parfaitement soutenu par sa conduite la noblesse de son origine. ABDALMELEK. Hégire 73. Ere Chr. 692.

Cette courageuse Musulmane, quoiqu'âgée alors de quatre-vingt-dix ans, avoit conservé toute sa tête, & une force d'esprit supérieure à tous les événemens. Elle avoit presque toujours participé aux différentes opérations de la défense de la Mecque ; & elle avoit surtout redoublé ses soins, lorsqu'elle s'étoit apperçue du désespoir auquel il paroissoit que son fils se laissoit aller. On la voyoit le suivre jusque sur les ramparts de la place ; elle lui faisoit porter des rafraîchissemens, & en donnoit aussi aux soldats qui combattoient sur la brèche. Sa présence, ses secours, ses conseils soutinrent pendant quelque tems le courage des Mecquois ; mais la défection de quantité d'Of-

ABDALMELEK. Hégire 73. Ere Chr. 692.

ficiers des plus considérables qui passerent chez l'ennemi, fut un coup affreux qui fit perdre tête au Général.

Il fit part à sa mère de la situation cruelle où il se trouvoit réduit; & voyant qu'avec le peu qui lui restoit de troupes, il n'avoit plus que quelques momens de résistance à opposer aux ennemis, il lui demanda s'il ne feroit pas mieux de se rendre, afin d'avoir du-moins des conditions avantageuses.

Elle s'éleva hautement contre cette proposition, & fit observer à son fils, qu'en se rendant pour sauver sa vie, il s'exposoit à devenir le mépris de la maison des Ommiades, & qu'il ne pouvoit mériter d'estime, qu'autant qu'il soutiendroit jusqu'aux dernières extrémités le parti qu'il avoit embrassé jusqu'alors. *Il faut plutôt choisir la mort*, lui dit-elle, *que de manquer à son devoir.*

Abdallah parut subitement reprendre ses esprits pendant le discours de sa mère; & dès qu'elle eut cessé de parler, il lui protesta avec vivacité, que les généreux sentimens

qu'elle venoit d'exprimer étoient précisément les siens ; qu'il n'avoit jamais aimé le monde, ni desiré de vivre ; & que s'il s'étoit élevé contre les Califes de Syrie, ce n'avoit jamais été que par zéle pour la Religion & pour l'honneur de Dieu. Il ajouta qu'il étoit absolument déterminé à mourir, plutôt que d'écouter aucune proposition de la part des ennemis. Il consola ensuite sa mère sur un événement qui, malgré la fermeté qu'elle témoignoit, ne manqueroit pas de lui déchirer le cœur ; mais il la pria de ne pas s'affliger avec excès, & de penser seulement qu'elle avoit eu un fils qui n'avoit jamais marché sur les traces des méchans, & qui ne s'étoit jamais attiré aucun reproche. *Vous savez, Seigneur*, s'écria-t-il en s'adressant à Dieu, *que je ne parle pas ainsi pour ma justification ; mais pour la satisfaction de ma mère.*

ABDALMELEK. Hégire 73. Ere Chr. 692.

Il voulut partir à l'instant pour aller terminer sur les remparts ses exploits & sa vie ; mais sa mère l'arrêta, pour lui faire prendre un breuvage de musc, afin de le for-

ABDALMELEK. Hégire 73. Ere Chr. 692

tifier. Elle lui dit que s'il étoit tué dans le combat, il devoit être persuadé qu'il mourroit martyr. Abdallah lui répondit que l'idée de la mort n'avoit plus rien d'effrayant pour lui, & qu'il n'appréhendoit seulement que d'être exposé après sa mort aux insultes de ses ennemis. Elle ne lui répliqua que par cette comparaison : *Une brebis tuée ne sent point quand on l'écorche.* Ensuite elle le congédia.

Abdallah est tué dans une attaque.

Abdallah marcha donc aussitôt contre les ennemis ; & inspirant à ses troupes la même ardeur dont il étoit animé, il combattit à leur tête, & fit des efforts prodigieux qui étonnerent les assiégeans. Il en tua un grand nombre de sa propre main ; & avec le secours des troupes qui l'accompagnoient, il vint à bout de repousser & même de culbuter dans les fossés de la place tous ceux qui se présenterent pour appuyer les premiers. Mais la multitude des assaillans l'obligea enfin de reculer à son tour ; & l'ennemi gagnant toujours du terrein pied à pied, le brave Abdallah lui faisant toujours face, en massacra

encore plusieurs avant que d'être enveloppé. Enfin ce grand homme n'ayant plus pour se défendre que sa lance & son épée, trouva moyen de tenir encore quelque tems. Il se retira dans un endroit de la Mecque où il ne pouvoit être pris par les côtés, & se battit alors avec une fureur qui empêcha l'ennemi de l'approcher. Les soldats Syriens n'osant l'attaquer de près, & n'ayant plus de fléches pour le tirer de loin, se servirent alors de tout ce qu'ils purent trouver sous leurs mains. Ils lancerent contre lui des pierres, des tuiles, des briques, & l'accablerent de façon qu'il lui fut impossible de parer leurs coups. On assure que ce grand Capitaine voyant le sang ruisseler de sa tête, s'écria : *Le sang de nos blessures tombe sur nos pieds & non sur nos talons*, voulant dire par-là, selon l'expression d'un Poëte Arabe, qu'il n'avoit point tourné le dos à l'ennemi. ABDALME-LEK. Hégire 73. Ere Chr. 692.

Enfin, après avoir tenu encore quelque tems, il succomba sous les efforts des Syriens, qui tombant sur lui à l'envi l'un de l'autre, acheverent de le tuer & lui cou-

ABDALMELEK Empire 73 Ère Chr. 692.

perent la tête. On alla à l'instant annoncer sa mort à Hégiage, qui aussitôt se prosterna contre terre pour rendre graces à Dieu du succès qu'il avoit accordé à ses armes.

Ce fut ainsi que termina ses jours le célèbre Abdallah, après avoir possédé le titre de Calife dans la Mecque pendant neuf années entières. Tous les Historiens font l'éloge de la grandeur de son courage, mais ils conviennent en même-tems qu'il étoit extrêmement avare. C'est ce qui a donné lieu à un proverbe fort commun parmi les Arabes, qui est : qu'*avant Abdallah-ebn-Zobéir, on n'avoit jamais vu un vaillant homme qui n'eût été libéral.*

La mort de ce grand homme, & la prise de la Mecque, assurerent au Calife de Syrie la conquête de presque toute l'Arabie. Les peuples, à l'exception de quelques pelotons de rebelles, reconnurent Abdalmélek pour légitime Calife, & lui prêterent serment de fidélité entre les mains de Hégiage.

Ce Général employa l'année suivante

vante à établir de plus en plus l'autorité d'Abdalmélek ; & afin de lui concilier insensiblement les cœurs de ses nouveaux sujets, il chercha à les intéresser du côté de la religion. Il imagina à cet effet de remettre les choses à la Mecque sur le même pied qu'elles étoient du tems de Mahomet. Il fit donc démolir tout ce qu'Abdallah avoit ajouté à la grande Mosquée de cette ville, & remit ce bâtiment dans la même forme qu'il avoit été du vivant du Prophète. Ce changement fit plaisir à un grand nombre de zélés Musulmans ; & l'on vit alors les pélerinages de la Mecque devenir plus fréquens qu'ils ne l'avoient été depuis long-tems. Abdalmélek lui-même vint y faire un voyage, & témoigna être fort satisfait de la conduite que Hégiage avoit tenue dans les arrangemens qu'il avoit imaginés.

ABDALMÉLEK. Ere Chr. 693

Hégiage rétablit le pélerinage de la Mecque.

Ce Calife, peu après la prise de la Mecque, avoit déja témoigné sa reconnoissance à ce Général, en joignant en sa faveur les gouvernemens de l'Hégiaz & de l'Irak à ceux du Khoraſſan & du Ségestan. Hégiage,

Il soumet au Calife les restes des rebelles.

ABDALME-LEK. Hégire 74 Ere Chr. 693.

de son côté, avoit répondu aux bontés du Calife, en prenant toutes les mesures possibles pour ramener à son parti différens corps de rebelles, qui paroissoient de tems en tems les armes à la main. On lui reprocha seulement d'avoir exercé trop de cruautés, & sur-tout à Médine où il sembloit que ce Général eût formé le dessein d'exterminer ou de faire déserter tous les habitans. Il agit aussi durement avec ceux des Irakiens ou des Basriens qui oserent s'élever contre le Calife, & malgré les clameurs & les différentes menées des rebelles, il fut assez habile ou assez heureux pour dompter tous les ennemis d'Abdalmélek.

Hégire 71. Ere Chr. 694. Nouvelle révolte contre le Calife.

Il y eut cependant deux chefs de parti qui lui donnerent beaucoup d'embarras. L'un s'appelloit Saleh, & l'autre Schébid. Ils avoient formé ensemble une conjuration pour assassiner Abdalmélek dans un pélerinage que ce Calife étoit venu faire à la Mecque. Ils s'y rendirent donc sous le même prétexte; mais ils furent bientôt obligés de se sauver, parcequ'ils furent que leur conju-

tation avoit été découverte. Loin de renoncer à leur dessein, ils entreprirent de se déclarer ouvertement contre le Calife, & réussirent à rassembler des troupes à la tête desquelles ils commencerent par ravager la campagne dans un canton de la Mésopotamie, province qui avoit alors pour Gouverneur un ancien Officier nommé Mervan. ABDALMELEK. Hégire 75. Ere Chr. 694.

Ce Gouverneur ayant été bientôt informé de ce désordre, résolut d'y remédier. Mais sur la nouvelle qu'il reçut que les rebelles n'avoient qu'un très-petit nombre de troupes, il les mépriſa, & n'envoya contre eux que de légers détachemens, qui formoient à la vérité plus de monde que n'en avoient les rebelles; mais il s'en falloit bien qu'ils fussent en état de les forcer, parcequ'il n'y avoit point de soldat dans le parti de Saleh & de Schébid qui ne valût vingt autres Mahométans. Aussi les troupes qu'on envoya contre eux furent presqu'entièrement défaites, & leur Commandant fut tué dans une action. Cette victoire augmenta dans les chefs le goût de la révolte; ils firent

ABDALMELEK. de nouvelles levées; & leurs trou-
Hégire 75. pes qui jusqu'alors n'étoient presque
Ere Chr. 694. composées que de fantassins, formerent alors un gros corps de cavalerie, au moyen des chevaux qu'ils avoient enlevés à leurs ennemis dans la dernière bataille.

Hégire 76. Hégiage, indigné de l'insolence
Ere Chr. 695. de ces rebelles, envoya des troupes
Les rebelles perdent une bataille. sous les ordres de Hareth Alhamdani, & lui recommanda de faire les derniers efforts pour éteindre ce parti. Cet Officier les ayant joints près de Modbage, place voisine de Mossul capitale de Mésopotamie, les attaqua presqu'en arrivant, & les poussa avec tant de fureur, que Saleh le premier des chefs, & un grand nombre de ses principaux Officiers, furent tués au premier choc. Schébid pensa périr aussi dans cette action. Il fut renversé de cheval, & alloit être foulé aux pieds de sa propre cavalerie, lorsque, heureusement pour lui, ses gens réussirent à le tirer d'embarras. Dès qu'il fut remonté à cheval, il fit les plus grands efforts pour tenir contre l'ennemi; mais voyant que les pertes que ses

gens avoient faites dans le premier choc les avoient considérablement affoiblis, il prit le parti de faire sa retraite dans un château abandonné qui étoit peu éloigné du champ de bataille. Tout cela se passa avec le plus bel ordre ; & les rebelles firent si bonne contenance, qu'on n'osa les attaquer dans leur retraite.

ABDALME-LEK. Hégire 76. Ere Chr. 695.

On les investit néanmoins dans ce château, & l'on résolut de les y faire périr. Alhamdani fit apporter aux portes une quantité considérable de bois, & il ordonna qu'on y mît le feu, & qu'ensuite chacun songeât à prendre quelque repos, parceque l'issue du château se trouveroit assez bien gardée par les flammes, pour qu'on n'eût point à craindre que les rebelles pussent franchir cet obstacle.

Ils sont investis dans un château où on met le feu.

Cet ordre ayant été exécuté, les troupes d'Alhamdani ne pensèrent qu'à profiter du reste de la nuit pour se reposer, comptant bien, comme le Général leur promettoit, que le lendemain il ne leur échapperoit pas un seul de ceux qui s'étoient réfugiés dans le château.

ABDALMELEK. Hégire 76. Ere Chr. 695. Ils en sortent & taillent en pieces l'armée du Calife.

Schébid, voyant le péril dont il étoit menacé, s'il ne faisoit un effort dès cette même nuit pour se tirer d'affaire, parla à ses gens, & les détermina facilement à tout risquer pour s'ouvrir un passage, pendant que leurs ennemis, au moyen des mesures qu'ils avoient prises, jouissoient de la plus grande sécurité. La nécessité des conjonctures animant leur industrie, ils réussirent à se faire un passage; & les assiégeans furent extrêmement surpris lorsque vers l'heure de minuit, ils virent fondre dans leur camp Schébid & ses soldats, qui firent un carnage affreux de tout ce qu'ils trouverent en leur chemin. Alhamdani fit sonner l'allarme, & rassembla autour de lui quelques troupes pour arrêter ces furieux; mais tous ceux qui se présenterent périrent sous le fer de l'ennemi. Le Général lui-même reçut un coup violent qui le renversa. Ses gens le secoururent assez promtement pour l'emporter hors de la mêlée; & comme il n'étoit que légerement blessé, il voulut encore faire une tentative pour repousser l'ennemi;

mais ce nouvel effort ne servit qu'à faire massacrer quelques-uns des plus braves de ses gens. Le reste prit la fuite, & le Général fut trop heureux de pouvoir se sauver avec eux. ABDALMALEK. Hégire 76. Ere Chr. 695.

Cette victoire rendit Schébid plus fier & plus entreprenant qu'il ne l'avoit encore été : & quoique ses troupes fussent peu nombreuses, il se crut néanmoins en état de faire tête à quiconque oseroit venir à sa rencontre. Hégiage éprouva à son tour combien ce chef de révoltés étoit redoutable. Ayant entrepris de marcher en personne pour le réduire, il eut le chagrin de se voir maltraité en différentes occasions, & d'être obligé de suspendre ses poursuites, pour attendre des renforts, sans lesquels il voyoit bien que ce formidable adversaire auroit toujours l'avantage. Il fit sa retraite à Basrah, & laissa à Schébid la liberté de la campagne.

Celui-ci en profita, & eut l'insolence d'aller attaquer Couffah avec le peu de monde qu'il avoit. Il réussit néanmoins à s'emparer de la place. Ce fut-là que Hégiage alla le Hégire 77. Ere Chr. 696. Ils prennent Couffah.

ABDALME-LEK. Hégire 77. Ere Chr. 696. chercher, lorsqu'il eut rassemblé des troupes. Il s'approcha de Coufah avec quinze ou seize mille hommes. Schébid, qui n'avoit tout au plus alors que six à sept cens hommes, eut la témérité de se présenter devant lui en bataille. Il en fut bien puni; car l'action s'étant engagée, la valeur de ce Général & l'intrépidité de ses troupes ne purent tenir long-tems contre un corps si nombreux. Les rebelles firent cependant des prodiges de bravoure; mais Schébid ayant vu périr son frère, sa femme même, & plusieurs de ses plus braves soldats, il fut contraint de prendre la fuite avec le peu qui lui restoit. Il se sauva sur les frontières de Perse, où il fut vivement harcelé par un corps de Syriens à qui il en couta cependant plus de cent soldats, que Schébid leur tua pendant qu'on le poursuivoit. Il eut bientôt de nouveaux assauts à soutenir, lorsqu'étant arrivé à un pont sur le Tigre, les Syriens voulurent lui en disputer le passage. Quoiqu'il n'eût alors que cent hommes de reste de ses troupes, il voulut néanmoins forcer ce passage;

Hégiage les défait.

Schébid, leur chef, se noie en passant le Tigre.

mais dans le tems qu'il étoit aux prises sur ce pont, son cheval s'étant effarouché, se renversa & tomba avec lui dans le Tigre, où ce grand Capitaine se noya. Son corps ayant été retiré du fleuve, on coupa la tête que l'on envoya à Hégiage. ABDALMELEK. Hégire 77. Ere Chr. 696.

La mort de ce chef des rebelles mit fin aux troubles qui s'étoient élevés dans l'intérieur de l'Empire des Mahométans depuis Ali. Les peuples vécurent assez tranquillement pendant quelques années, c'est-à-dire, jusqu'à l'an quatre-vingt-deuxiéme de l'Hégire, qu'il y eut de nouvelles dissensions occasionnées par la haine que Hégiage avoit contre un Capitaine nommé Abdarrahman. Hégire 82. Ere Chr. 701.

Hégiage, qui avoit envie de s'en défaire, l'envoya avec fort peu de troupes pour porter la guerre dans le pays des Turcs. Abdarrahman obéit; mais ayant reçu dans sa route un avis secret des mauvaises intentions de Hégiage, il en fit part à ses gens, & leur fit entendre que la commission dont on venoit de les charger, n'avoit d'autre but que de Abdarrahman est reconnu Gouverneur de l'Irak.

ABDALMELEK. Hégire 82. Ere Chr. 701.

les faire tous périr dans cette expédition. Les Officiers & les soldats, également indignés de l'odieux projet de Hégiage, résolurent aussitôt de s'en venger ; & ils commencerent par protester qu'ils ne le reconnoissoient plus pour Gouverneur de l'Irak, & ils prêterent à l'instant serment de fidélité à Abdarrahman en cette qualité.

Il se lie avec les Turcs, & prend plusieurs avantages sur Hégiage.

Abdarrahman, charmé des dispositions de ses troupes, continua cependant de marcher jusque vers les frontières des Turcs ; mais ce ne fut que pour conclure un traité avec le Souverain du pays : aussitôt après il regagna l'Irak, & il ne fit point de mystère du dessein qu'il avoit d'attaquer Hégiage, & de se venger de sa perfidie. Celui-ci ayant été bientôt informé du projet d'Abdarrahman, résolut de le prévenir, & marcha à sa rencontre avec un corps de troupes très-nombreux. Malgré cette précaution, Hégiage fut battu au premier choc ; & le vainqueur profitant de cet avantage, se jetta promtement dans Basrah, où il savoit que son ennemi étoit détesté.

Les habitans le reçurent avec des acclamations dont il dut être extrêmement flaté ; & même dans les premiers accès de leurs transports, ils ne se contenterent pas de renoncer à l'obéissance de Hégiage comme leur Gouverneur, ils allerent jusqu'à protester contre le serment de fidélité qu'ils avoient fait au Calife, & ils reconnurent Abdarrahman à sa place. ABDALMELEK. Hégire 82. Ere Chr. 701.

Hégiage, qui n'étoit pas homme à laisser à son rival le tems d'établir son autorité, tenta une seconde attaque, & fut battu comme il l'avoit été la première fois. Abdarrahman, voulant profiter de sa victoire, passa chez les Couffiens, qu'il trouva très-indisposés contre Hégiage, dont le gouvernement étoit devenu pour eux un joug insupportable. Les habitans de Couffah imiterent donc les Basriens, de sorte qu'Abdarrahman se vit également reconnu dans ces deux places. Hégiage, au désespoir de voir sa réputation ternie par tant d'avantages remportés sur lui à la tête même de ses troupes, entreprit de faire un dernier effort pour répa-

ABDALME-LEK. Hégire 82. Ere Chr. 701. rer des disgraces si humiliantes.

Il rassembla le plus de troupes qu'il lui fut possible. Son rival fit la même chose de son côté ; mais ce fut avec un bien plus grand succès, parceque la dureté de Hégiage ayant révolté la plupart des esprits, on aimoit mieux se ranger sous les étendards d'Abdarrahman, qui avoit, ou paroissoit avoir, beaucoup de douceur & de modération. Celui-ci se vit donc bientôt à la tête de cent mille hommes. Hégiage auroit eu bien de la peine à mettre sur pied assez de troupes pour faire face à tant de monde ; mais comme Abdalmélek étoit personnellement intéressé dans sa cause, il lui envoya de nombreux détachemens de Syriens, au moyen desquels il fut bientôt en état de tenir la campagne.

Hégiage rassemble des troupes, & le défait.

Les deux armées s'étant mises en marche, se trouverent en présence près d'un endroit appellé Daïrkorrah. Elles se redouterent assez l'une l'autre pour prendre chacune leur sureté. Elles travaillerent donc respectivement à se mettre hors d'insulte, au moyen de forts retranchemens dont elles revêtirent leur

camp. Ces troupes resterent ainsi près de trois mois dans la même position ; ce ne fut cependant pas sans rien faire, car il ne se passa presque point de jour qu'il n'y eût des actions particulières, & des escarmouches très-sanglantes, dans lesquelles les succès parurent assez également partagés. Mais enfin une dernière action qui ne s'étoit engagée qu'entre des détachemens particuliers, que l'on faisoit appuyer de tems en tems par de nouveaux corps de troupes, devint à la fin une bataille générale qui eut le succès le plus malheureux pour le parti d'Abdarrahman. Ses troupes furent mises dans une entière déroute. Ce Général entreprit en vain de les rallier, il fut contraint lui-même de se mêler parmi les fuyards pour échapper à son ennemi. ABDALMELEK. Hégire 82. Ere Chr. 701.

Il alla se réfugier à Sahan, où il fut bientôt arrêté par un détachement de cavalerie qui s'étoit mis à sa poursuite ; mais Zentil, Roi des Turcs, qui avoit conçu beaucoup d'estime pour ce Général depuis le dernier traité qu'ils avoient conclu ensemble, entreprit de le délivrer, Abdarrahman est fait prisonnier, puis sauvé par le Roi des Turcs.

ABDALMELEK. Hégire 82. Ere Chr. 701.

& il y réuſſit. Hégiage n'en fut pas plutôt informé, qu'il envoya vers Zentil pour lui demander Abdarrahman; & en cas de refus, il le fit menacer d'entrer dans ſon pays avec ſon armée victorieuſe, & d'y mettre tout à feu & à ſang.

Zentil, qui ne ſe ſentoit pas en état de réſiſter à des troupes ſi nombreuſes, & conduites par un Général qui ne connoiſſoit aucun ménagement, fut très-embarraſſé de la réponſe qu'il devoit faire. Il ne vouloit point s'attirer un ennemi tel que Hégiage; il reſſentoit d'ailleurs une peine infinie à lui livrer un homme à qui il avoit donné aſyle dans ſes états. Dans une conjoncture auſſi embarraſſante, Abdarrahman termina lui-même toutes les difficultés par un coup de déſeſpoir. Ce Général craignant à chaque inſtant d'être mis entre les mains d'un ennemi cruel qui inſulteroit à ſa ſituation, & le feroit périr d'une mort infâme, prit le parti de terminer ſes jours & ſes malheurs, en ſe précipitant du haut de la maiſon que Zentil lui avoit donnée pour retraite. Après la mort de

Abdarrahman ſe donne la mort à lui-même.

ce rebelle, la paix se rétablit insensiblement dans l'Arabie, & tous les peuples reconnurent unanimement le Calife de Syrie pour Souverain. ABDALMÉLEK.

Hégiage, comblé de gloire, ne songea plus qu'à goûter les avantages de la paix qu'il venoit d'établir, & à faire respecter l'autorité d'Abdalmélek dans toutes les provinces dépendantes de son gouvernement de l'Irak. Ce fut alors qu'il fit bâtir une ville sur le Tigre qu'il appella *Vasset* ou *Vassit* : nom qui en Arabe signifie *milieu*. Il nomma ainsi cette ville, parcequ'effectivement elle est située dans un territoire qui tient le milieu entre Couffah & Basrah. Hégire 83. Ere Chr. 702. Hégiage bâtit la ville de Vasset ou Vassit.

Abdalmélek ne jouit pas longtems du plaisir de voir la tranquillité établie dans ses Etats. Il mourut l'an quatre-vingt-sixiéme de l'Hégire, âgé de soixante ans, & vers la vingtiéme année de son regne. Ebn-Athir, Auteur Arabe, rapporte que ce Prince étoit attaqué d'une maladie que les Médecins avoient déclarée mortelle, si on lui donnoit à boire : cependant la Hégire 86. Ere Chr. 705. Mort du Calife Abdalmélek.

ABDALME-LEK. Hégire 86. Ere Chr. 705.

soif étant devenue si violente qu'il lui étoit impossible de la supporter, il ordonna à Valid, son fils, de lui donner à boire. Valid, qui aimoit son père, refusa d'obéir, en conséquence de la défense des Médecins. Le Calife ayant demandé la même chose à Fatime, sa fille, Valid s'y opposa; mais Abdalmélek se mettant en colère, déclara à son fils qu'il le déshériteroit s'il ne laissoit faire sa sœur. Valid fut donc contraint de se rendre, & le Calife n'eut pas plutôt avalé le fatal verre d'eau qu'il avoit tant demandé, qu'on le vit l'instant d'après tomber dans une grande foiblesse qui l'emporta au bout de quelque tems.

Ce Calife étendit sa puissance beaucoup plus loin que ses prédécesseurs, sans néanmoins faire aucun usage des grandes qualités qu'il avoit eues avant de parvenir à la couronne. Abulféda rapporte en effet, que ce Prince perdit tout son mérite en montant sur le trône; mais il eut le bonheur d'avoir d'excelliens Capitaines, par le ministère desquels ses entreprises eurent le succès le plus heureux.

ABDALMÉLEK. Hégire 86. Ere Chr. 705.

On le taxa de l'avarice la plus sordide : c'est ce qui lui fit donner le surnom de *Rasch-al-Hagiar*, c'est-à-dire, *fueur de la pierre*. On l'appella aussi *Aboul-Zebbad*, qui signifie, *Père des mouches*, par opposition à l'effet que produisoit son haleine sur ces insectes : on assure qu'elle étoit d'une odeur si insupportable, que les mouches qui s'approchoient de ses lévres tomboient mortes sur le champ.

Il laissa quatre enfans qui regnerent après lui, savoir Valid, Soliman, Yésid, & Hescham. On raconte que la destinée de ces enfans lui fut annoncée par un Musulman nommé Saad, qui passoit pour être très-expert dans l'explication des songes. Abdalmélek ayant rêvé qu'étant dans la partie la plus respectable du temple de la Mecque, il avoit uriné contre la muraille, & ce même songe lui étant revenu dans quatre nuits différentes, Saad qu'il consulta à ce sujet, lui prédit que quatre de ses enfans parviendroient au Califat ; & en effet ils monterent tous les quatre sur le trône.

On assure qu'il fut le premier qui

ABDALMELEK. Hégire 86 Ere Chr. 705.

Ce Calife fait battre une nouvelle monnoie.

fit frapper la monnoie chez les Arabes : on ne se servoit auparavant que de celle des Grecs & des Persans. Abdalmélek fit mettre sur la sienne cette inscription : *Dites, il n'y a qu'un seul Dieu.* Cette devise étoit celle que le Calife mettoit au commencement des lettres qu'il écrivoit à l'Empereur Grec ; il nommoit ensuite le Prophéte avec la date de l'Hégire. Cette façon d'écrire ayant déplu à l'Empereur Grec, il manda au Calife de la changer, sinon qu'il feroit battre une monnoie où Mahomet seroit nommé d'une façon qui ne lui feroit pas plaisir. Abdalmélek, choqué de cette menace, & ne voulant rien changer dans la forme de ses lettres, résolut de proscrire la monnoie des Grecs, & d'en faire frapper une qui auroit cours dans ses Etats. Voilà quelle fut l'origine de la première monnoie des Arabes.

VALID.

XI. CALIFE.

VALID
Hégire 86.
Ere Chr. 705.

Conquêtes des Arabes sous le regne de Valid.

VALID, l'aîné des enfans d'Abdalmélek, succéda à son père, & monta sur le trône immédiatement après la mort de ce Prince. Ce Calife, qui n'a rien fait par lui-même, est néanmoins un des plus célébres par les grandes conquêtes que les Arabes firent sous son regne. Ces peuples s'étendirent jusqu'à l'Océan Atlantique par le détroit de Gibraltar : ils entrerent en Europe & conquirent les provinces méridionales de l'Espagne *. Dans le même tems ils pousserent leurs conquêtes vers l'orient, où ils sou-

* Macine, Auteur Arabe, rapporte que dans la quatre-vingt treiziéme année de l'Hégire, un des Généraux de Valid s'empara de l'Andalousie & du Royaume de Tolède, & apporta au Calife *la Table de Salomon, fils de David, composée d'un mêlange d'or & d'argent, avec trois bordures de perles.*

VALID. Hégire 86. Ere Chr. 705. mirent la plus grande partie des Indes en deçà du Gange ; ensuite vers le nord, où ils s'emparerent du Khouaresm, de la Transoxane, du Turquestan & autres provinces.

Hégire 88. Ere Chr. 707. Catibah s'empare du Khouaresm. On fut redevable de ces dernières conquêtes à la valeur de Catibah-ebn-Moslem, célébre Capitaine, le premier des Arabes qui porta les armes dans le Khouaresm. Il avoit été nommé Gouverneur du Khorassan, pays contigu à cette province. Après avoir passé quelque tems à établir le bon ordre dans les contrées de sa dépendance, il forma le dessein d'immortaliser son nom en étendant les bornes de l'Empire des Arabes.

Il passa donc le fleuve Gihon à la tête d'une armée formidable, & entra sans beaucoup d'obstacles sur les frontières du Khouaresm. Il eut quelques difficultés à essuyer pour pénétrer plus avant ; les peuples prirent les armes pour la défense de leur patrie. Mais l'exemple de Catibah animant le courage de ses troupes, les Khouaresmiens ne firent que de vains efforts, & ils furent contraints de plier sous le joug.

Le Général ne se contenta pas de cette victoire. Voyant que ces peuples étoient idolâtres, il entreprit de les convertir à l'Islamisme, & il réussit. Catibah poursuivant ses conquêtes, passa l'Oxus & entra dans la Transoxane, province du Turqueſtan. Cette irruption subite déconcerta Magourek, Souverain de ce pays, qui n'ayant pas le tems de rassembler des troupes pour se défendre, prit le parti de se réfugier dans la fameuse ville de Samarkand, capitale de ses états.

VALID. Hégire 88. Ere Chr. 707.

Il entre dans la Transoxane.

Catibah l'y poursuivit & mit le siége devant cette place; mais il fut obligé de ne faire que la bloquer, parcequ'il n'avoit point les machines nécessaires pour former les attaques. Il ne chercha donc qu'à enfermer les habitans, de manière qu'ils ne pussent avoir aucune communication au dehors. Il voulut cependant risquer quelques assauts par les endroits qu'il croyoit les plus foibles. Cette entreprise ne réussit point: les habitans se défendirent avec beaucoup de résolution, & repoussèrent les Arabes avec une perte considérable.

Il assiége & prend Samarkand.

VALID. Hégire 88. Ere Chr. 707

Ces avantages les rendirent insolens. Ils se montrerent sur leurs remparts, & firent de fréquentes insultes aux assiégeans. On vint entr'autres rapporter à Catibah, que les assiégés disoient qu'on ne viendroit à bout de la place, que quand un chamelier (c'est-à-dire un conducteur de chameaux) pourroit la prendre.

Le Général n'eut pas plutôt entendu ce rapport, qu'il se jetta à genoux, & rendit graces à Dieu d'une si bonne nouvelle. Ses Officiers surpris, lui demanderent ce qu'il trouvoit de si avantageux dans la raillerie des assiégeans. *C'est à moi*, répondit-il, *que la conquête de cette ville est réservée, car je me souviens qu'étant fort jeune, & ayant l'esprit très-pesant, mes parens disoient quelquefois que je ne serois jamais propre qu'à être chamelier.*

L'air de confiance avec lequel Catibah prit son parti dans cette singulière occurrence, ranima le courage de ses troupes, de sorte que, quoiqu'ils manquassent de la plupart des choses nécessaires pour battre une place, ils trouverent le

moyen d'y suppléer par leur valeur & leur activité ; & enfin ils réduisirent les habitans au point, que se voyant à la veille d'être forcés, & voulant éviter le pillage & la ruine totale de la ville, ils demanderent à capituler. Catibah consentit de les recevoir à composition, & ils s'engagerent de payer un tribut d'un million de dinars d'or & de trois mille esclaves.

VALID. Hégire 88. Ere Chr. 707.

Ce Général, qui étoit extrêmement zélé pour la propagation du Musulmanisme, entreprit de détruire dans cette ville l'idolatrie qui y regnoit, & d'y substituer la religion de Mahomet. Il commença par les instruire lui-même, & sut si bien les gagner, qu'il vint à bout de faire briser les idoles, pour y établir le culte d'un seul Dieu. Il leur donna ensuite des Imans, pour cultiver les semences de religion qu'il avoit déja jettées dans leurs cœurs. Peu après il fit bâtir une Mosquée superbe, où l'on prêcha hautement l'Islamisme ; & ces peuples devinrent enfin des disciples zélés de Mahomet.

Il y établit le Mahométisme.

Tandis que les Généraux de Valid

VALID. portoient dans les provinces éloi-
Hégire 88.
Ere Chr. 707. gnées la terreur de ses armes & la religion du Prophéte, le Calife s'occupoit de son côté à honorer la mémoire de l'Apôtre de Dieu, en faisant construire dans différens endroits des Mosquées superbes, afin que les esprits des peuples vivement frappés par la majesté de ces édifices, eussent plus de respect & de vénération pour la doctrine qu'on y enseignoit.

Valid fait construire des Mosquées dans différentes villes.

Valid fit bâtir une Mosquée à Damas avec une magnificence vraiment royale; & pour la rendre plus spacieuse, il fit démolir l'Eglise de S. Jean Baptiste, qui appartenoit aux Chrétiens, & en employa le terrein pour augmenter sa Mosquée. Il y a des Auteurs qui disent qu'il offrit quarante mille écus aux Chrétiens pour qu'ils lui cédassent leur Eglise; mais que ceux-ci ayant refusé de la vendre, le Calife s'en saisit d'autorité, & la fit abattre sans leur rien donner.

En même-tems qu'il faisoit bâtir la Mosquée de Damas, il donna ses ordres pour que l'on reconstruisît celle de Médine, où il dépensa des sommes

sommes immenses. Il crut ne devoir rien épargner pour décorer une ville qui avoit eu l'honneur de servir de retraite à Mahomet contre ses ennemis, & dans laquelle il avoit fini ses jours, après y avoir jetté les fondemens d'une des plus vastes Monarchies de l'univers. VALID. Hégire 88. Ere Chr. 708

La Mecque, qui étoit le lieu de la naissance du Prophéte, méritoit bien aussi d'avoir part aux attentions du Calife. Il fit donc dresser le plan de l'édifice qu'il vouloit y faire élever ; & après qu'il l'eut bien examiné, il envoya ses architectes en cette ville & donna ordre à Abdalaziz, qui en étoit Gouverneur, de se conformer à leurs avis dans tout ce qu'ils jugeroient à propos de faire pour la construction de cette Mosquée.

On mit aussitôt la main à l'ouvrage, & l'on fit un abbattis considérable de maisons de particuliers pour se procurer un vaste terrein quarré où l'on jetta les fondemens de cet édifice. Cela ne put pas s'exécuter sans quelque contradiction, sur-tout de la part de quelques vieux Musulmans, qui ne purent voir

VALID. Hégire 88. Ere Chr. 707. sans chagrin que l'on renonçât à l'ancienne simplicité du Prophéte, pour élever des bâtimens de goût, construits selon toutes les regles de l'art, & avec une magnificence qui leur paroissoit menacer d'introduire bientôt le relâchement dans la discipline & dans les mœurs.

Hégire 89. Ere Chr. 708. Ces plaintes n'empêcherent pas la continuation des ouvrages ; & l'on vit en peu de tems des bâtimens magnifiques remplacer les antiques masures qui avoient été habitées par les premiers Patriarches du Musulmanisme. Voici la description que les Historiens nous ont laissée des Mosquées bâties par Valid.

Ces grands édifices formoient des bâtimens quarrés, dont les dehors étoient décorés de trois ou de quatre rangs de galeries, où deux hommes pouvoient marcher de front. Chaque étage de ces galeries étoit soutenu par des colonnes fort déliées, entre lesquelles il y avoit des balcons de pierre avec des desseins à jour. Les chapiteaux des colonnes étoient travaillés dans le même goût.

Aux quatre coins de ces Mosquées il y avoit quatre tours poligones d'une architecture admirable. C'étoit-là que sept ou huit *Moëzins* * montoient deux fois le jour pour crier par les différens côtés, *Allah*, *Allah*, &c. C'étoit le signal qui annonçoit que l'heure de la prière publique s'approchoit, & qu'il falloit s'y préparer par les ablutions & autres cérémonies légales. On a suivi à peu près le modèle des Mosquées de Valid, dans la construction de celles que les Mahométans ont fait élever dans la suite.

VALID. Hégire 89. Ere Chr. 708.

Valid, non content d'élever des édifices à l'honneur de sa religion, eut soin en même-tems de faire instruire les peuples des pays conquis, dont la plupart étoient encore plongés dans les ténébres de l'idolâtrie. Mais l'aversion qu'il portoit aux payens n'égala point celle qu'il avoit pour les Chrétiens, & surtout pour les Grecs. Il commença par défendre que l'on se servît dé-

Hégire 90. Ere Chr. 709. Aversion de Valid pour les Grecs.

* C'étoient des crieurs publics qui étoient chargés d'appeller le peuple à la prière. Cela s'observe encore aujourd'hui parmi les Mahométans. Les tours, du haut desquelles on fait cet appel, se nomment, *Minarets*.

VALID. Hégire 90. Ere Chr. 709.

formais de la langue Grecque, qui jusqu'alors avoit été fort en usage dans une grande étendue de son Empire : on l'enseignoit dans les écoles, & l'on s'en servoit même dans la plupart des actes publics. Peu après il déclara la guerre à cette nation, qui venoit de lui donner de nouveaux sujets de la haïr, en recevant chez elle les Arméniens qui s'étoient révoltés contre lui.

Il leur déclare la guerre.

Les troupes de ce Prince entrerent dans la Grece, & après avoir ravagé une partie du pays, elles percerent jusque dans les provinces Romaines, où elles s'emparerent de plusieurs places de peu de défense. Le dessein du Calife étoit de faire passer son armée dans l'Asie Mineure ; mais ses Généraux l'en détournerent, par la crainte qu'ils eurent d'être surpris par les ennemis. D'ailleurs, les troupes étoient si chargées de butin, que ce fut tout ce qu'elles purent faire que de l'apporter en Syrie.

Hégire 91. 92. &c. Ere Chr. 710. 711. &c.

L'année suivante, les Musulmans porterent leurs armes dans la Galatie qu'ils ravagerent presqu'entiè-

rement, sans rencontrer beaucoup d'obstacles de la part des Grecs, dont l'Empire étoit depuis long-tems déchiré par des divisions intestines. Il sembloit alors que le trône fût devenu chez eux la proie du plus fort. Celui qui l'usurpoit exerçoit toutes sortes de cruautés sur le Prince qu'il détrônoit, & peu après il devenoit lui-même l'objet des fureurs d'un nouveau concurrent qui lui raviſſoit la couronne.

VALID. Hégire 92. &c. Ere Chr. 711. &c.

Troubles dans l'Empire Grec.

C'est ainsi que Justinien II. fut détrôné par Léonce, qui lui fit couper le nez & l'envoya en exil. Léonce, à son tour, fut privé de la couronne par Absimare, qui le relégua dans un monastère, après lui avoir fait essuyer le même traitement qu'il avoit fait souffrir à son prédécesseur. De nouvelles révolutions ayant reporté Justinien sur le trône, ce Prince se livra à toute la férocité de son caractère; il commit sur ses sujets des cruautés inouies, & poussa même la brutalité jusqu'à inventer des supplices nouveaux pour tourmenter ceux dont il étoit mécontent. La plupart des Princes

VALID. Hégire 92. &c. Ere Chr. 711. &c.

qui lui succéderent furent autant de monstres qui deshonorerent l'humanité, & qui ne sont connus dans l'histoire que par leurs crimes.

Telle étoit la situation de l'Empire des Grecs. Les peuples, qui ne suivent que trop l'exemple des Souverains, lorsqu'il s'agit de malfaire, se livroient à l'irreligion, à la débauche, à tous les crimes. Peu capables de se défendre contre leurs ennemis, ils n'employoient les forces qui leur restoient, que pour soutenir des factions & des guerres intestines qui ne produisoient d'autre effet que la désolation des villes & des provinces, & l'effusion du sang des citoyens. Du reste, les frontières se trouvoient abandonnées, les places voisines des ennemis étoient sans défense, & leur présentoient ainsi une carrière facile pour étendre leurs conquêtes sans batailles & sans siége.

Il est vrai cependant que ces peuples, animés peut-être par le souvenir de leur ancienne vigueur, parurent quelquefois vouloir sortir de leur indolence, & secouer le joug de ceux qui avoient l'audace de leur

apporter des fers jusque dans le sein de leur pays ; mais ce n'étoit qu'une lueur passagère qui s'éclipsoit promtement, de sorte que les Musulmans quoique repoussés assez vivement dans quelques conjonctures, ne tardoient pas à revenir à la charge. Ils attaquerent ainsi l'Empire des Grecs à différentes reprises, & l'ébranlerent jusque dans ses fondemens, comme on le verra par la suite de cette histoire.

VALID. Hégire 92. & c. Ere Chr. 711. &c.

Les rapides succès des Musulmans sous le regne de Valid, mériterent à ce Prince les titres de *Victorieux* & de *Conquérant*. Ce n'est pas que par lui-même il y ait eu aucune part ; mais il fut assez heureux pour avoir d'excellens Généraux, qui, favorisés de la fortune, & sagement guidés d'ailleurs par une longue expérience, réussirent dans presque toutes leurs entreprises. Leur gloire devint celle du Calife ; & ce Prince est célébre dans l'histoire, comme s'il eût paru en personne à la tête de ces expéditions, & que leur succès eût été une suite de sa bravoure ou de son intelligence dans le métier de la guerre.

Hégire 91. &c. Ere Chr. 711 &c.

A l'égard de ſes qualités perſonnelles, il s'en faut beaucoup que les Hiſtoriens ſoient d'accord entr'eux ſur le portrait qu'ils en font. Les Auteurs Syriens parlent de Valid avec les plus grands éloges, & le regardent comme l'un des Princes des plus reſpectables de la dynaſtie des Ommiades. Les Arabes, au contraire, le dépeignent comme un homme violent, injuſte, cruel; digne en un mot du nom qu'ils lui avoient donné de *Pharaëni Ommiah*, c'eſt-à-dire, *le Pharaon de la race des Ommiades* : prétendant que ce Prince avoit toutes les mauvaiſes qualités du Pharaon d'Egypte qui regnoit du tems de Moyſe. D'autres, en nommant ce Prince, y ajoutent toujours quelque invective ou quelque malédiction : il y en a, par exemple, qui ne l'appellent que *Valid nam pélid*, c'eſt-à-dire, *Valid dont le nom eſt abominable*.

Partage des Auteurs ſur le caractère de Valid.

Hégire 96. Ere Chr. 715. Mort de ce Caliſe.

Il mourut dans la quatre-vingt-ſeiziéme année de l'Hégire, & la ſept cent quinziéme année de Jeſus-Chriſt, après un regne de dix à onze ans. *Il fut enterré à Damas*, dit Macine, *dans le ſépulcre de la pe-*

tite porte. Le même Auteur dit que ce Prince étoit de la haute taille ; qu'il avoit le teint basané, le visage fort marqué de petite vérole, & qu'il étoit camus ; qu'au reste il avoit fort bonne mine. On ne parle point de ses enfans, mais seulement de ses femmes : l'on assure qu'il en avoit épousé soixante & trois. Hégire 96. Ere Chr. 715.

Ce fut sous le regne de ce Prince que le nom de *Sarrasins*, que l'on donnoit communément aux seuls Arabes Musulmans depuis Omar I. fut attribué en général par les Auteurs Chrétiens à tous ceux qui professoient le Mahométisme, tant en Arabie qu'en Syrie & dans les autres contrées de leur domination.

Différens traits concernant Hégiage.

Un an avant la mort de Valid, les Ommiades perdirent le fameux Hégiage qui s'étoit rendu si formidable à leurs ennemis sous le regne d'Abdalmélek. Les Auteurs Arabes rapportent qu'il contribua aussi beaucoup par ses exploits à illustrer le Califat de Valid ; mais au-lieu d'entrer dans le détail de ses grandes actions, ils ne se sont attachés qu'à quelques traits particuliers assez peu intéressans pour l'histoire des

Arabes en général : ils ſervent ſeulement à faire connoître le caractère de ce grand Capitaine.

On a vu dans la vie d'Abdalmélek que Hégiage avoit terni l'éclat de ſes victoires par des cruautés exceſſives. Le ſang ne lui coutoit rien ; il ſembloit prendre plaiſir à le répandre, & il ſe vantoit même d'avoir fait mourir plus de cent mille hommes.

Cependant cet homme de ſang, ſi redoutable à quiconque oſoit lui réſiſter en face, a par devers lui pluſieurs traits de clémence qui font honneur à l'humanité.

On raconte que ce Général s'étant un jour égaré à la chaſſe, rencontra un Arabe du déſert, dont il ſe douta bien n'être connu que de réputation. Pour s'amuſer, il lui demanda ce que c'étoit qu'un certain Hégiage dont on parloit tant dans le pays. *Je ne l'ai jamais vu*, répondit l'Arabe, *mais je ſais que c'eſt un homme bien cruel & bien méchant.* Hégiage un peu étonné, lui dit : *Et moi, me connois-tu ? Non*, répliqua l'Arabe. *Eh bien, mon ami*, repartit Hégiage, *apprens que je*

ſuis ce même Hégiage dont tu parles ſi mal. L'Arabe, ſans ſe déconcerter, lui demanda à ſon tour, s'il le connoiſſoit. Hégiage lui ayant répondu que non : *Eh bien*, reprit l'Arabe, *ſachez que je ſuis de la maiſon de Zobéir, dont tous les deſcendans ont des accès de folie trois jours de l'année ; & cette journée-ci eſt l'une des trois.* Hégiage tout cruel qu'il étoit, ne put s'empêcher de rire d'une défaite auſſi ingénieuſe ; & loin de punir l'Arabe de ſon indiſcrétion, il lui parla avec amitié, & lui demanda ſon chemin pour retrouver ſes gens.

Dans une pareille conjoncture, Hégiage ſe trouva à l'iſſue d'un bois autour duquel un berger faiſoit paître des moutons. Comme il étoit arrivé au galop, le bruit avoit effrayé le troupeau qui s'étoit à l'inſtant diſperſé de côté & d'autre. Le berger en fureur ſe mit à proférer des malédictions contre le cavalier qui venoit d'effaroucher ſes moutons. Hégiage l'entendit ; mais au-lieu de ſe fâcher, il ſalua ce berger en lui ſouhaitant la paix. L'Arabe, peu ſenſible à cette politeſſe, ré-

pondit toujours en colère que pour lui il ne lui souhaitoit ni paix ni bénédiction. Hégiage feignant de ne pas l'entendre, le pria de lui donner à boire, parcequ'il mouroit de soif. Le berger lui répliqua brusquement : *Si vous voulez boire, voilà une fontaine près d'ici, vous n'avez qu'à y aller vous-même y chercher de l'eau ; car je ne suis ni votre serviteur ni votre ami pour me donner cette peine.*

Hégiage prit le tout en bonne part ; & comme effectivement il avoit un besoin extrême de se rafraîchir, il alla boire à cette fontaine ; puis revenant trouver ce berger, il lui demanda quel étoit celui de tous les hommes qu'il croyoit le plus parfait : *C'est Mahomet*, répondit l'Arabe, *en dussiez-vous crever de dépit. Et que dites-vous d'Ali ?* ajouta Hégiage. *On ne peut rien dire de trop fort*, répliqua le berger, *pour exprimer l'excellence de ce grand homme cousin & gendre du Prophète.* Hégiage reprenant la parole, lui dit : *Que pensez-vous d'Abdalmélek ?* (c'étoit le Calife actuellement regnant) *& de Hégiage*

son Général, Gouverneur des deux Arabies. L'Arabe parut alors un peu embarrassé; mais reprenant bientôt sa fermeté, il répondit qu'il regardoit Abdalmélek comme un très-mauvais Prince. *Eh pourquoi donc?* dit Hégiage. *C'est*, reprit le berger, *parcequ'il nous a donné pour Gouverneur l'homme le plus méchant qui soit sous le ciel.*

Dans le tems qu'il parloit encore, il passa dans l'air un oiseau, au vol & au cri duquel l'Arabe cessa ses invectives, & regardant fixement Hégiage, il lui demanda qui il étoit. Ce Général étonné, voulut savoir la raison de cette curiosité. *C'est*, reprit le berger, *que le cri de cet oiseau m'apprend qu'il y a près d'ici une troupe de gens dont vous êtes peut-être le chef.* Il vit bien qu'il ne se trompoit pas; car toute la suite de Hégiage parut à l'instant, & chacun s'empressa de témoigner à ce Général la joie que l'on avoit de l'avoir retrouvé. Il partit presqu'aussitôt, & emmena avec lui le berger, qui sachant alors à qui il avoit parlé avec aussi peu de réserve, auroit bien voulu ne pas faire

ce voyage : mais il fallut obéir.

Le lendemain Hégiage le fit venir à l'heure du dîner, & l'obligea de se mettre à table avec lui. Il se rendit à ses ordres, & avant de se placer, il fit une prière assez singulière : au-lieu de se servir de la formule ordinaire des Musulmans, il dit : *Dieu veuille que je sorte aussi heureusement de cette table que je m'y suis mis.*

Cette prière fut remarquée ; mais Hégiage ne fit pas semblant de l'avoir entendue. Pendant le repas, il demanda à cet Arabe s'il se souvenoit de la conversation qu'ils avoient eue ensemble le jour précédent. Cette question effrayante fit une vive impression sur l'Arabe, qui commença à craindre que ce repas où il avoit reçu tant d'honneur n'eût une funeste catastrophe. Hégiage ajouta aussitôt : *Il faut absolument que vous choisissiez tout-à-l'heure entre deux partis que j'ai à vous proposer. C'est de me reconnoître pour Gouverneur de la province, & de demeurer à mon service ; ou d'être envoyé à Abdalmélek que j'instruirai des sentimens que vous avez pour lui.*

L'Arabe rassuré par la proposition que Hégiage lui faisoit de s'attacher à lui, reprit le ton de liberté avec lequel il lui avoit parlé dans leur première entrevue, & il répondit plaisamment : *Je sais bien un troisiéme parti qui vaudroit beaucoup mieux que les deux que vous me proposez ; ce seroit de me renvoyer où vous m'avez pris, & que nous puissions ne nous revoir jamais.* Hégiage parut si satisfait de l'ingénuité de cette réponse, qu'il consentit à laisser partir ce berger : il le renvoya chez lui, & lui fit donner dix mille drachmes d'argent.

Un trait de fermeté à peu près semblable sauva la vie à un Officier, que ce Général avoit condamné à mort avec plusieurs autres qu'il avoit faits prisonniers dans le tems de la déroute de l'armée d'Abdarrahman. Son caractère inhumain l'ayant porté à faire faire devant lui cette sanglante exécution, il y eut un des prisonniers qui demanda à lui parler. Hégiage lui en ayant donné la permission, l'Officier lui parla en ces termes : *Ce seroit, Seigneur, un acte de justice de m'accorder ma grace ; car je me souviens qu'une*

jour Abdarrahman ayant prononcé des imprécations contre vous, & continuant d'en parler avec beaucoup de mépris, je lui représentai qu'il avoit tort, & dès cet instant j'ai toujours été brouillé avec lui.

Hégiage lui ayant demandé s'il avoit quelque témoin de ce qu'il venoit de dire, l'Officier nomma un prisonnier qui alloit subir le même sort que lui. Le Général le fit avancer, & après l'avoir entendu, il accorda la grace qu'on lui demandoit. Il demanda en même-tems à celui qui avoit servi de témoin, s'il avoit aussi pris sa défense dans le tems qu'Abdarrahman s'échappoit en invectives contre sa personne. Celui-ci continuant de rendre témoignage à la vérité, eut le courage de répondre qu'il n'avoit pas cru devoir le faire. *Eh pourquoi donc?* dit Hégiage avec émotion. *C'est*, répondit l'autre avec fermeté, *parcequ'alors j'etois votre ennemi.* Cette franchise plut tellement au Général, qu'il accorda à celui-ci la même grace qu'à l'autre.

Il y a quantité d'autres traits qui font honneur à Hégiage; mais il y

en a un bien plus grand nombre qui terniſſent ſa mémoire, par les cruautés inouies qu'il exerçoit ſoit à l'armée ſoit dans ſon gouvernement; de ſorte qu'il étoit beaucoup plus craint qu'aimé par tout où il commandoit.

Il conſerva juſqu'à la mort ce caractère de férocité. On rapporte que durant ſa dernière maladie, il envoya chercher un aſtrologue pour ſavoir de lui, ſi par les principes de ſon art il pourroit découvrir que quelque grand Capitaine fût menacé de mourir bientôt. L'aſtrologue, après avoir réfléchi quelque tems, lui répondit qu'un fameux Général nommé *Kolaïd* devoit mourir inceſſamment. *Ah*, s'écria tout-à coup Hégiage, *c'eſt donc moi; car dans mon enfance, ma mere m'avoit donné ce nom.* L'aſtrologue loin de chercher à le raſſurer, appuya ſur la certitude de ſon art, & dit qu'il n'y avoit pas à douter que cette maladie ne l'emportât. Hégiage en colère lui répondit : *Je compte tellement ſur votre habileté, que je veux vous avoir avec moi dans l'autre monde; & je vais commencer par vous y*

envoyer, afin que je puiſſe me ſervir de vous dès mon arrivee. Il ordonna en effet qu'on lui coupât la tête : ce qui fut exécuté ſur le champ.

Mort de Hégiage. Ce Général mourut peu après, n'étant encore âgé que de cinquante-quatre ans. Cette mort arriva dans la quatre-vingt quinziéme année de l'Hégire &, la ſept cent quatorziéme de Jeſus-Chriſt.

SOLIMAN.

XII. CALIFE.

APRE'S la mort de Valid, Soliman - ebn - Abdalmélek, ſon frère, monta ſur le trône, & ſignala ſon avenement à la couronne par des traits de clémence & d'humanité qui lui mériterent le glorieux ſurnom de *Meſtah-al-Kaïr*, c'eſt-à-dire, *chef du bien* ou *de la bonté*. Il fit ouvrir la porte des priſons, & rendit la liberté à tous ceux qui y étoient détenus pour dettes, ou pour des affaires malheureuſes. Il accorda cette grace ſans que qui que ce ſoit eût d'ailleurs le moindre ſujet de ſe plaindre; car il eut ſoin de faire payer les dettes de ſes propres deniers, & il accommoda les autres affaires de façon que chacun fut content.

SOLIMAN. Hégire 97. Ere Chr. 716.

Soliman ſignale ſon avenement au trône par ſa clémence.

Ce Calife, ſi recommandable par

SOLIMAN. Hégire 97. Ere Chr. 716. la bonté de son cœur, ne l'étoit pas moins par les qualités de l'esprit, & par le talent de la parole. Le jour même de sa proclamation, il fit une harangue dont l'éloquence & la noblesse enleverent les suffrages, & donnerent la plus haute idée de ce qu'on devoit attendre d'un Prince aussi accompli.

Il réforme les Gouverneurs de provinces. La suite ne démentit pas de si heureux commencemens, & le nouveau Calife fit voir dans toute sa conduite, une grandeur d'ame peu commune, une affection sincère pour ses sujets, & une application continuelle au bien de l'Empire. Sous les Califes précédens, la plupart des Gouverneurs des provinces étoient autant de sangsues qui s'engraissoient impitoyablement du sang des malheureux. Soliman remédia promtement à ce désordre. Il déposa ceux qu'il sut être indignes de leurs places, & leur substitua des sujets de mérite, qui peu susceptibles d'ambition ou d'intérêts, n'eurent d'autre objet que la gloire du Souverain & le bonheur des peuples.

Ce Calife reprit en même-tems

le dessein de marcher contre les Grecs, & d'aller les attaquer jusque dans Constantinople leur capitale. Il équipa à cet effet un nombre prodigieux de vaisseaux, & fit passer deux cens mille hommes, qui s'étant avancés dans la Thrace, allerent former le siége de Constantinople. Pendant qu'on l'attaquoit par terre, quinze cens vaisseaux Arabes chargés de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche, parurent à la vue de cette ville, & lui ôterent ainsi toute espérance de secours du côté de la mer. Ce fut aussi par-là que les Sarrasins se disposerent à donner un assaut à la place. Mais dans le tems qu'ils s'y préparoient, Léon, surnommé l'Isaurien, qui occupoit alors le trône des Grecs, fit pousser contre la flotte Sarrasine, un grand nombre de brulots remplis de feu grégeois, qui causerent un désordre affreux dans l'armée ennemie. Les Musulmans qui ne connoissoient point les terribles effets de ces feux d'artifice qui embrasoient tout ce qu'ils rencontroient, même au milieu des eaux, furent extrêmement surpris

SOLIMAN. Hégire 98. Ere Chr. 717. Il fait assiéger Constantinople.

Mauvais succès de cette expédition.

SOLIMAN. Hégire 98. Ere Chr. 717. de voir périr plusieurs de leurs vaisseaux qui furent consumés dans un instant.

Les troupes qui formoient les attaques du côté de la terre, ne furent pas plutôt informées du désastre arrivé à leur flotte, qu'elles abandonnerent leur entreprise pour aller regagner les vaisseaux qui leur restoient, afin de se sauver pendant qu'il y avoit encore quelque espérance de se mettre en sureté. Ils se retirerent au bosphore de Thrace, d'où ils entrerent dans le port de Solerne, où ils hyvernerent. Mais par une suite du malheur qui sembloit poursuivre les Musulmans dans leur dernière entreprise, la saison devint si insupportable, que pendant près de trois mois que dura l'hyver, l'excessive rigueur du froid, & l'abondance des neiges dont la terre fut couverte durant tout ce tems-là, firent périr de misère la plus grande partie de l'armée Musulmane.

Hégire 97. Ere Chr. 716. Soliman envoie une seconde flotte qui est détruite. Soliman, loin de se rebuter, fit de nouveaux préparatifs, & entreprit l'année suivante d'emporter Constantinople, quelque résistance

qu'on pût lui opposer. L'armée Musulmane se mit donc en mer avec un nombre considérable de gros navires, & quantité de vaisseaux plus légers, & prit la route de Constantinople. Cette seconde entreprise fut encore plus malheureuse que la première. L'Empereur Léon encouragé par le succès de l'année précédente, mit en mer quantité de ces brulots qui lui avoient si bien réussi, & se prépara à réduire en cendres ce nouvel armement. Les élémens seconderent les efforts des Grecs. A peine la flotte Sarrasine eut-elle mis à la voile, qu'elle fut assaillie par une tempête affreuse qui fit faire naufrage à tous les gros navires sur les côtes de la Thrace. Les vaisseaux les plus légers trouverent moyen d'échapper à l'orage, au moyen de leurs manœuvres; mais dans le tems qu'ils comptoient réussir à se mettre en sureté, ils furent abordés par les vaisseaux des Grecs, qui en brulerent une partie & s'emparerent des autres, & tout ce que l'on trouva de Musulmans fut cruellement massacré.

SOLIMAN. Hégire 97. Ere Chr. 716.

Ce funeste événement causa un

SOLIMAN. Hégire 97. Ere Chr. 716.

déplaisir mortel au Calife, & le fit tomber dans une langueur qui le conduisit au tombeau. La prise de Constantinople étoit l'unique objet de ses vœux ; & il étoit tellement attaché à cette conquête, qu'il compta pour rien les succès que ses Généraux remporterent dans les autres contrées.

Les Musulmans se rendent maîtres du Giorgian.

Yésid-ebn-Mahaled, un de ses plus fameux Capitaines, venoit de conquérir le Giorgian, Province de l'ancienne Hircanie. Après avoir subjugué ces peuples, il y laissa de nombreux corps de troupes pour les contenir, & il marcha ensuite vers le Tabarestan, pour s'emparer de cette province : mais cette seconde entreprise fut d'abord très-malheureuse. Akschid, qui étoit Souverain de ce pays, vint à sa rencontre, & lui livra une bataille dont il remporta tout l'avantage. Les peuples du Giorgian n'eurent pas sitôt appris la défaite d'Yésid, qu'ils se révolterent, & taillerent en pieces les troupes que le Général Musulman avoit mis en garnison chez eux. Yésid outré de cette révolte, & voulant en tirer la vengeance la plus cruelle

cruelle, fit sa paix avec Akschid. Celui-ci, qui ne demandoit pas mieux que de voir les Sarrasins loin de ses États, consentit aux propositions d'Yésid, & lui fit même des présens considérables, comme il auroit pu faire à un ennemi victorieux. Il lui donna beaucoup d'argent, une grande quantité de saffran, & quatre cens esclaves, qui lui présenterent chacun un magnifique turban d'une très-belle étoffe de soie dans un plat d'argent. SOLIMAN. Hégire 97. Ere Chr. 716.

Lorsqu'Yésid se vit tranquille du côté de ce Prince, il marcha dans le Giorgian contre les rebelles, & leur présenta la bataille. Leur chef nommé Marzaban n'osant pas l'accepter, alla se renfermer dans une place forte, où il s'attendoit de ruiner les troupes d'Yésid, en cas qu'il vînt l'y assiéger; mais le succès ne répondit pas à ses espérances. Le Général Sarrasin investit la place, & peu après il commença les attaques avec tant de fureur, qu'il s'en rendit maître en peu de tems. Il fit aussitôt mettre à mort tous ceux qui avoient eu le plus de part à la révolte. Marzaban & ses principaux Officiers fu-

SOLIMAN. Hégire 98. Ere Chr 717.

rent pendus sur le champ, & quatre mille des plus mutins furent passés au fil de l'épée.

La soumission de cette province, & d'autres avantages que les Musulmans remporterent dans ce même tems, auroient peut-être pu apporter quelqu'adoucissement à l'amertume que le Calife ressentoit d'avoir échoué dans son entreprise de Constantinople ; mais le malheur qu'il eut de perdre dans ce même tems son fils Ajoub, pour lequel il avoit une extrême tendresse, renouvella son ancienne douleur, & le replongea dans un abbattement dont il pressentit lui-même qu'aucun remède ne pourroit le tirer.

Soliman désigne Omar pour son successeur.

Il pensa dès-lors aux derniers arrangemens qu'il avoit à prendre avant de sortir de ce monde ; & comme le bien de ses sujets avoit toujours fait son objet principal, il pensa de bonne heure à leur désigner un Calife dans lequel ils retrouvassent le même attachement & la même tendresse qu'il avoit toujours eue pour eux.

Soliman ne laissant point d'enfant mâle, la couronne devoit naturel-

lement aller à Yésid son frère, fils comme lui d'Abdalmélek ; mais ayant remarqué que ce Prince n'avoit point encore les qualités principales qui forment un bon Souverain, & le font respecter de ses peuples, il ne balança point à l'exclure du trône, & il nomma en sa place Omar-ben-Abdalazis son cousin germain. SOLIMAN. Hégire 98. Ere Chr. 717.

Cette nomination ne se fit pas publiquement ; & même l'on n'en sut rien qu'après sa mort. Quelque tems avant de mourir, il fit venir Rhagia son Visir, & lui ordonna d'écrire en sa présence, qu'après une mure délibération sur le parti qu'il convenoit de prendre pour le bien de l'Empire, il déclaroit pour son successeur Omar-ben-Abdalazis, comme étant le plus digne de monter sur le trône, & qu'après lui Yésid occuperoit le Califat.

Il signa cet acte, & le fit cacheter devant lui; & afin de s'assurer qu'on ne feroit aucun changement dans ses dispositions, il fit assembler les principaux des Musulmans, & leur demanda s'ils vouloient consentir à la nomination d'un successeur qu'il

SOLIMAN. Hégire 98 Ere Chr. 717. avoit désigné ; mais dont il ne vouloit point que le nom fût connu avant sa mort. Tous se rendirent à la proposition du Calife, & lui promirent avec serment de reconnoître pour leur Souverain celui qu'il avoit jugé à propos de désigner.

Hégire 99. Ere Chr 718 Mort de Soliman. Ce Calife ne survécut pas longtems à ces dispositions : il mourut à Marbek, ville de Syrie, dans la quarante-cinquiéme année de son âge, après un regne d'environ trois ans. Quelques Auteurs attribuent sa mort à un mal de côté très-violent : d'autres à une indigestion. Ce dernier sentiment paroît d'autant mieux fondé, que tous les Auteurs sont d'accord sur l'extrême voracité de ce Prince, duquel on raconte à ce sujet des choses assez peu vraisemblables.

Il y en a, par exemple, qui assurent qu'il mangeoit quelquefois à son déjeûner la valeur de trois moutons rôtis ; & qu'après cela il se trouvoit encore en état de bien dîner, & de tenir table en public avec les Grands de son royaume. En général, on convient qu'il man-

geoit plus de cent livres de viandes par jour. SOLIMAN. Hégire 99. Ere Chr. 718.

On dépeint ce Calife comme un homme de la haute taille & de très-bonne mine ; le visage blanc, le corps assez décharné, & un peu boiteux. A l'égard des qualités du cœur & de l'esprit, il n'est point d'Historien qui n'en ait fait les plus grands éloges, & qui ne l'ait regardé comme l'un des plus grands Princes de l'Empire Musulman, & des plus appliqués à procurer le bien de l'Etat & le bonheur de ses peuples.

C'est au regne de ce Prince que l'on rapporte l'origine des Barmécides, famille que l'on verra paroître avec éclat dans l'histoire des Califes. Voici ce que l'on rapporte du commencement de cette maison chez les Musulmans. Un Persan, nommé Giafar, qui étoit du sang des anciens Rois de Perse, étant sorti de son pays à l'occasion des guerres civiles qui agitoient sa patrie, vint se réfugier à Damas, & implora la protection de Soliman pour obtenir un asyle dans ses Etats. Le jour qu'il fut présenté à ce Prince, Origine des Barmécides.

SOLIMAN. Hégire 99. Ire Chr. 718. le Calife changea subitement de couleur, & lui ordonna de se retirer, se doutant qu'il avoit du poison sur lui. Soliman s'en étoit apperçu par le moyen de deux pierres qu'il portoit à son bras. Elles étoient attachées en forme de bracelet, & ne manquoient jamais de se choquer l'une contre l'autre & de faire un peu de bruit, lorsque quelqu'un s'approchoit du Calife avec du poison.

Giafar de son côté étoit resté fort étonné de l'indisposition du Calife, & de l'ordre qu'il en avoit reçu de se retirer. Il sut bientôt, par les mouvemens qui se firent à la cour, qu'il y avoit eu à l'audience du Calife quelqu'un que l'on soupçonnoit avoir du poison. Il fut le premier à tirer les courtisans d'embarras : il leur dit qu'il n'y avoit rien à craindre pour le Calife, & que personne n'en vouloit à sa vie : que c'étoit lui qui avoit toujours du poison tout prêt, depuis les dernières révolutions arrivées dans son pays : que s'étant vu pendant longtems menacé de périr d'une mort infâme, il avoit pris des précau-

tions pour se soustraire à la cruauté de ses ennemis : qu'à cet effet il avoit fait faire une bague, dans le chaton de laquelle il avoit fait mettre un poison si subtil, qu'en suçant un tant soit peu cette bague, il étoit sûr de périr sur le champ, & d'ôter par ce moyen à ses ennemis le plaisir de lui donner la mort.

SOLIMAN. Hégire 99. Ere Chr. 718.

Cet éclaircissement tranquillisa toute la cour. Giafar reparut devant le Calife, & il eut dans la suite beaucoup de part dans la confiance de ce Prince. Soliman profita de plusieurs bons avis qu'il lui donna. Entr'autres reglemens qu'il fit faire dans l'Empire Musulman, il engagea le Calife à faire battre une monnoie beaucoup plus déchargée d'alliage que celle qui avoit cours dans ses Etats. En conséquence, on ordonna une refonte générale des especes. Giafar en eut la direction, & la monnoie se trouva au bout de quelque tems si parfaitement affinée, que quelque soin qu'on se soit donné par la suite pour faire la même opération, il n'a jamais été possible de parvenir au

SOLIMAN. Hégire 97. Ere Chr. 718.

même dégré de perfection.

Giafar ayant eu occaſion de raconter ſouvent à la cour les révolutions de ſon pays, & les criſes fâcheuſes où il s'étoit trouvé réduit, au point d'être près de recourir au poiſon en ſuçant ſa bague, ſe ſervoit ſouvent du terme *Barmek*, qui en Langue Perſanne ſignifie *ſuçer*. La répétition fréquente de ce mot porta les Syriens à en faire un ſurnom pour Giafar, de ſorte qu'on l'appelloit communément *Giafar Barméki*. De-là ſes deſcendans, & en général ceux de ſa famille, qui ſont venus s'établir en Syrie, ont été appellés *Barmékides*. C'eſt ainſi que ce fait eſt rapporté par Tavarik Auteur Arabe.

OMAR II.

XIII. CALIFE.

DE's que la mort de Soliman eut été conſtatée, le Viſir Rhagia convoqua l'aſſemblée des principaux Seigneurs de l'Empire Muſulman, & leur préſenta l'acte dont le feu Calife l'avoit fait dépoſitaire. On en fit lecture, & auſſitôt Omar-ben-Abdalazis, qu'il avoit déſigné Calife, fut proclamé d'une voix unanime, & inſtallé ſur le trône, où on lui rendit les hommages dûs à ſa nouvelle dignité. OMAR II. Hégire 99. Ere Chr. 718.

Il donna dès l'inſtant de ſon élévation des marques de ſon amour pour la modeſtie & la ſimplicité, & tint une conduite toute oppoſée à celle des premiers Ommiades, dont la plupart aimoient le luxe & la magnificence. Lorſqu'on alla Amour d'Omar pour la ſimplicité.

OMAR II. Hégire 99 Ere Chr. 718.

le prendre chez lui pour le conduire en cérémonie à la grande Mosquée où devoit se faire son inauguration, on lui présenta les plus beaux chevaux des écuries de son prédécesseur, afin qu'il en choisît le nombre qu'il souhaitoit pour une solennité aussi auguste. Omar les refusa, & se rendit à pied à la Mosquée avec toute sa suite. Au retour, on voulut le conduire au palais destiné pour les Califes; mais il déclara qu'il alloit retourner dans la maison qu'il avoit coutume d'occuper.

Quelques-uns des plus considérables des Musulmans trouverent à redire à ce procédé, & le prierent de déclarer du-moins pourquoi il refusoit d'habiter un palais où les Califes ses prédécesseurs s'étoient fait un devoir de demeurer. *Je ne veux point*, répondit-il, *incommoder les parens ni les officiers domestiques de mon prédécesseur, qui habitent encore ce palais : j'ai d'ailleurs dans ma maison tout ce qui m'est nécessaire.*

Cette modestie, qui ne pouvoit partir que d'un grand fonds de bonté, n'eut pas l'approbation de

tout le monde : elle cauſa au-contraire un mortel déplaiſir à la plupart des courtiſans, qui étoient accoutumés au faſte & à la magnificence. Mais ce qui lui fit le plus de tort dans l'eſprit de la plus grande partie de ſes ſujets, ce fut la conduite qu'il tint à l'égard des amis & des deſcendans d'Ali.

OMAR II. Hégire 99. Ere Chr. 718.

Il commença par faire reſtituer à la famille des Alides la terre de Fidac qui leur avoit appartenu. Mahomet l'avoit donnée pour dot à Fatime, ſa fille, en lui faiſant épouſer Ali. Omar établit un receveur dans cette terre ; & il le chargea d'en diſtribuer les revenus par égales portions à tous les Alides qui vivoient alors. Cette attention pour une famille qui étoit déteſtée par les Ommiades, excita bien des murmures. Le Calife les mépriſa ; & bientôt après il fit une démarche qui parut d'une bien plus grande conſéquence.

Il reſtitue aux Alides la terre de Fidac.

On a vu que ſous Moavias, premier Calife de la dynaſtie des Ommiades, le nom d'Ali fut proſcrit ſolennellement, & que même il fut ordonné que dans les aſſemblées

Il ſupprime les malédictions contre Ali.

OMAR II. Hégire 99. Ere Chr. 718.

publiques, on fulmineroit des malédictions contre toute cette famille. Cet usage s'étoit toujours scrupuleusement observé, depuis que les Ommiades étoient sur le trône. Omar entreprit de le supprimer; & voici comment il s'y prit pour y réussir.

Il mit un Juif dans sa confidence, & convint avec lui de ce qu'il devoit lui dire en public, pour amener ce qu'il vouloit faire en faveur des Alides. Les arrangemens pris, le Juif parut un jour à la cour du Calife, dans le tems qu'il avoit autour de lui une nombreuse compagnie des principaux Seigneurs Syriens. Omar l'ayant apperçu, lui fit politesse comme à un homme qui tenoit un état considérable à Damas, & lui demanda s'il avoit quelque chose de particulier à lui dire. Le Juif lui répondit qu'il venoit pour une affaire très-importante pour lui, & qu'il avoit une grace à demander, qui étoit qu'il lui accordât sa fille en mariage.

Omar faisant l'étonné, lui répondit avec vivacité : *Eh ! comment cela se peut-il faire ? vous n'êtes pas de*

ma religion. Ali, répliqua aussitôt le Juif, *n'a-t-il pas épousé la fille de Mahomet? Cela est différent*, repartit Omar: *Ali étoit du Peuple fidéle, & le Commandant des Fidéles.* Le Juif reprenant la parole: *Comment*, dit-il, *Ali étoit du Peuple fidéle! Eh! pourquoi prononcez-vous donc tous les jours des malédictions contre lui dans vos Mosquées?*

OMAR II. Hégire 99. Ere Chr. 718.

Omar s'adressant alors aux principaux des courtisans qui étoient auprès de lui: *C'est à vous*, leur dit-il, *de répondre à ce Juif; car pour moi je vous avoue que je suis fort embarrassé.* Les courtisans ne le parurent pas moins que lui: de sorte que le Calife les voyant sans réplique, leur dit: *Puisque cela est ainsi, je déclare dès ce jour que je supprime pour l'avenir cette malédiction publique, & à la place on prononcera ce verset de l'Alcoran:* « *Pardonnez-nous, Seigneur, nos fautes, & pardonnez aussi* » *à nos frères qui font profession de la* » *même foi que nous* «.

Ce changement occasionna d'abord beaucoup de bruit, sur-tout parmi les Ommiades, qui ne purent voir sans chagrin, qu'un Prince de

Cette conduite indispose les Ommiades contre le Calife.

OMAR II. Hég. re 99. Ere Chr. 718.

leur maiſon oſât prendre ſur lui de détruire ce que le premier Calife de cette famille avoit établi, dans le deſſein de procurer à ſes deſcendans une tranquillité dont ils ne pourroient jouir, qu'autant que l'on ôteroit aux Alides toute eſpérance de former un parti. Tous ces bruits parurent néanmoins s'appaiſer inſenſiblement; mais ce ne fut l'ouvrage que de la plus profonde diſſimulation, dont l'on verra bientôt le Calife lui-même devenir la victime.

Hégire 100. Ere Chr. 719.

La repriſe des armes contre les Grecs fit quelque diverſion à l'animoſité des Ommiades contre le Calife. Ce Prince entreprit de faire réuſſir le projet que ſon prédéceſſeur avoit manqué, & il fit à cet effet les plus grands préparatifs.

Les Muſulmans aſſiégent de nouveau Conſtantinople, ſans ſuccès.

Dès que la ſaiſon permit de ſe mettre en campagne, Omar fit partir Mervan ſon Général, & l'envoya vers Conſtantinople, à la tête d'un armement des plus formidables. Mervan forma le ſiége, & le pouſſa d'abord avec beaucoup de vigueur. Mais la réſiſtance fut très-vive de la part des Grecs, & les

OMAR II. Hégire 100. Ere Chr. 719.

assiégeans firent des pertes considérables. Le Général Sarrasin présumant que cette entreprise seroit de longue durée, écrivit au Calife de lui envoyer de nouvelles troupes, & beaucoup de provisions de bouche. Quatre cens vaisseaux de guerre bien munis partirent aussitôt sous les ordres de Déhac; & Mervan fut averti que ce puissant secours alloit débarquer sur les côtes de la Thrace.

Mais malheureusement pour les Sarrasins, l'Empereur Grec fut aussi informé de l'arrivée de ce secours; & il prit des mesures assez justes pour le rendre inutile. C'étoit toujours Léon l'Isaurien qui occupoit le trône. Ce Prince, qui de simple soldat étoit parvenu à l'Empire par son courage & son intrépidité, continuoit à donner de nouvelles preuves de sa bravoure & de son expérience; & après avoir ruiné les armemens des Sarrasins les années précédentes, il eut encore le même succès dans cette circonstance.

Ce Prince fit attaquer la flotte Musulmane pendant le désordre &

OMAR II. Hégire 100. Ere Chr 719. l'embarras du débarquement. Plusieurs vaisseaux Sarrasins qui se trouvoient alors sans défense furent saisis par les Grecs ; les autres furent bientôt mis hors de combat, au moyen des brulots qui en embrasèrent une grande partie ; & il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui pût s'échapper des mains de l'ennemi.

Cet événement jetta la consternation dans le camp des Sarrasins qui étoient occupés au siége. Mervan les rassura néanmoins, & les engagea à continuer les travaux avec la même ardeur qu'ils avoient témoignée dès le commencement, leur faisant entendre que la résistance des Grecs ne seroit pas de longue durée, & que la prétendue intrépidité qu'ils affectoient, n'étoit, pour ainsi dire, que les derniers efforts d'une valeur expirante.

Mais de nouveaux contretems qui arriverent coup sur coup, acheverent absolument d'éteindre le courage des Sarrasins. Mervan ayant fait réflexion que le peu de provisions qu'on avoit pu rechapper du désastre de Déhac ne pouvoit pas

durer long-tems, envoya un gros détachement vers les villes de Nicée & de Bythinie, où il comptoit pouvoir faire reſſource. Cette démarche eut le ſuccès le plus malheureux. Dans le tems que ce détachement étoit en route, il fut apperçu par des Seigneurs Grecs qui avoient abandonné leurs châteaux pour ſe réfugier ſur les montagnes : ces Seigneurs ſe ſentant aſſez forts pour tomber ſur les Sarraſins, ſi leurs vaſſaux vouloient ſe joindre à eux, envoyerent promtement dans différens villages propoſer aux habitans de prendre les armes. Auſſitôt les Communes ſe réunirent, & marcherent ſous les ordres de leurs Seigneurs, qui les ayant miſes en embuſcade dans un endroit où le détachement Sarraſin devoit paſſer, le ſurprirent à l'improviſte & le taillerent en pieces. OMAR II. Hégire 100. Ere Chr. 719.

D'un autre côté, les vaiſſeaux Grecs qui gardoient le détroit par-où la mer de Marmara communique avec la Mer-noire, donnoient la liberté du paſſage aux différentes barques qui apportoient des vivres aux aſſiégés ; mais en mê-

OMAR II. Hégire 100. Ere Chr. 719.

me-tems ils tenoient en respect les vaisseaux des Sarrasins, qui n'osoient plus approcher depuis la funeste expérience qu'ils avoient faite de l'effet des feux grégeois qu'on avoit lancés sur eux. Tout passage leur étant donc fermé pour les vivres, ils tomberent dans une disette affreuse, sans cependant vouloir encore renoncer au siége. Ils lutterent ainsi long-tems contre la faim, & tâcherent de la calmer en mangeant les chevaux, les chameaux, & autres bêtes de charge : la peste, qui accompagne ordinairement la famine, se mit dans leur camp, & se communiqua même aux assiégés. Le Calife ayant appris ces tristes nouvelles, donna ordre à Mervan d'abandonner un siége aussi ruineux, & de ramener ses troupes du côté de la Syrie.

Ce retour fut aussi funeste que l'avoient été les opérations précédentes. Il fallut se défendre contre les élémens : le feu du ciel, la tempête & les vents les tourmenterent pendant leur route. Une partie de leurs vaisseaux fit naufrage, & il n'y en eut qu'environ une quinzaine

qui purent aborder dans les ports ; mais ce fut avec bien de la peine, & dans le plus grand désordre. OMAR II. Hégire 100. Ere Chr. 719.

Le Calife outré d'un revers aussi affreux, attribua ce malheur à la foiblesse qu'il avoit eue d'accorder différens priviléges aux Chrétiens. Il résolut dès-lors de les traiter le plus durement qu'il seroit possible ; & commença par les astraindre à observer différens usages des Musulmans. Il leur défendit, par exemple, de boire du vin & de manger des viandes prohibées par le Mahométisme. Il augmenta de moitié les contributions auxquelles il les avoit taxés, & ne voulut plus désormais s'en rapporter à leurs sermens dans les démêlés qu'ils pourroient avoir avec les Mahométans. Omar persécute les Chrétiens.

Au reste, le désespoir du Calife n'influa aucunement sur sa conduite à l'égard des Musulmans ; il continua toujours de les gouverner avec la même bonté & la même douceur qu'il avoit fait à son avénement à la couronne ; & lorsqu'il s'éleva quelques différends ou même quelque révolte, loin d'agir avec rigueur comme avoient fait Hégire 101. Ere Chr. 705.

OMAR II. Hégire 101. Ère Chr. 720.

la plupart des Califes précédens, il mit tous ses soins à concilier les esprits, & prit en toute occasion les tempéramens les plus capables de terminer les affaires à l'amiable.

Révolte de Schouzib, au sujet de la suppression des malédictions contre Ali.

Un Musulman de considération nommé Schouzib, s'étant révolté sous le prétexte frivole de quelques opinions au sujet de la doctrine de Mahomet, plusieurs des principaux Musulmans opinoient déja pour que l'on prît les armes afin de réduire le rebelle ; mais Omar qui ne vouloit pas que l'on répandît du sang pour des opinions, représenta qu'il ne s'agissoit pas d'aller si vîte, & qu'il espéroit appaiser cette révolte par un autre moyen.

Il prit le parti d'écrire à Schouzib, pour lui mander de venir s'expliquer avec lui : *Si vous ne voulez que la réforme de la Religion & de l'Etat*, lui dit-il dans sa lettre, *venez me trouver, & nous concerterons ensemble nos vues & nos desseins sans scandale & sans trouble.*

Schouzib, qui avoit déja fait un certain éclat, n'osa pas se présenter en personne devant le Ca-

lise, de crainte d'en essuyer des reproches, ou peut-être même d'être puni de sa révolte : il y envoya deux personnes de son parti, qu'il crut les plus capables de s'acquitter de sa commission. OMAR II. Hégire 101. Ere Chr. 720.

Ces députés vinrent donc trouver Omar, & lui exposerent les difficultés de Schouzib. Elles ne rouloient que sur les procédés du Calife par rapport aux Alides : car du reste, à l'égard de sa personne, ils protesterent qu'ils n'avoient aucun sujet de plainte à alléguer, & que tout le monde le reconnoissoit unanimement pour le Prince le plus équitable. Mais ils lui représenterent que bien des personnes étoient scandalisées de ce qu'étant de la famille des Ommiades, il avoit supprimé les malédictions que les Califes ses prédécesseurs avoient ordonné de prononcer dans les prières publiques contre les ennemis de sa maison : ils ajouterent qu'en se conduisant ainsi, il n'y avoit pas lieu de douter qu'il ne condamnât hautement les Ommiades, & qu'ainsi il étoit obligé d'ordonner contre eux les mêmes malédictions qu'ils

OMAR II. Hégire 101. Ere Chr. 720

avoient fait fulminer pendant si long-tems contre les Alides.

Omar, qui ne pouvoit comprendre comment des hommes pouvoient troubler leur tranquillité & embrasser des partis violens sur la simple différence des opinions, répondit avec beaucoup de douceur : *Ce que vous me demandez regardant l'autre monde & non celui-ci, je croirois faire un grand péché si je vous l'accordois : car nous ne voyons pas que Dieu ait commandé à son Prophéte de maudire qui que ce soit. Nous ne trouvons même pas qu'on doive maudire publiquement ni en secret aucun particulier, quelque dérangement que l'on remarque dans sa conduite. Pharaon qui avoit été assez téméraire pour s'arroger l'honneur de la divinité, n'a pourtant pas été maudit publiquement. Ainsi, puisque vous me reconnoissez pour être juste & équitable, pouvez-vous exiger de moi que je maudisse les Ommiades qui sont mes parens, qui font la prière avec moi, qui observent les jeûnes, les préceptes & toutes les pratiques ordonnées aux Musulmans ?*

Schouzib demande que

Les députés demeurerent sans réplique à cette réponse. Ils se jette-

rent sur un autre objet, qui étoit encore un des prétextes de leur révolte. Il s'agissoit de la succession à l'Empire. Le dernier Calife, en nommant Omar pour regner après lui, avoit désigné Yésid pour successeur d'Omar : or ce jeune Prince ayant la plus mauvaise réputation, Schouzib & ses partisans vouloient absolument l'exclure du trône. *Seigneur*, dirent-ils à Omar, *un Prince aussi équitable que vous, doit-il, pour remplir la promesse qu'on a exigée de lui en l'élevant au trône, y placer en mourant un successeur sans piété, sans religion, tel que celui qu'on a désigné ?*

OMAR II. Hégire 101. Ere Chr. 720. Yésid soit exclu du trône.

Le Calife qui connoissoit aussi-bien qu'eux les mauvaises qualités d'Yésid, fut frappé de leurs remontrances : il tâcha néanmoins de les calmer, en leur représentant que l'événement dont il s'agissoit étoit encore éloigné, & qu'il falloit remettre entre les mains de la Providence tout ce qui concernoit l'avenir. *Seigneur*, reprirent les députés avec feu, *nous connoissons tous Yésid, & ses mauvaises qualités : que deviendra l'Empire entre les mains d'un tel Prince ?*

OMAR II. Hégire 101. Ere Chr. 720.

Omar fut si frappé de ce discours, qu'il ne put rien répondre. Il laissa seulement couler quelques larmes; puis reprenant la parole, il congédia les députés, en leur disant qu'il lui falloit du tems pour délibérer sur ce qu'ils venoient de lui dire, & que dans peu il leur feroit savoir sa réponse.

Hégire 101. Ere Chr. 721. Conspiration contre le Calife.

On ne tarda pas à être informé du détail de ce qui s'étoit passé dans cette conférence. Les Ommiades en furent allarmés, & ils craignirent que le Calife, qui étoit mécontent d'eux à cause du bruit qu'ils avoient fait dans le tems que les malédictions des Alides avoient été supprimées, ne profitât de la mauvaise réputation qu'Yésid s'étoit faite, pour l'exclure du trône, & peut-être même pour faire passer la couronne dans une autre famille. Ils conférerent donc ensemble sur leurs intérêts; & le résultat fut que l'on penseroit au plutôt à se défaire du Calife, afin de ne pas lui laisser le tems de prendre les mesures qu'ils appréhendoient.

Ils exécuterent cette infâme résolution, par le ministère d'un des esclaves

eſclaves du Calife qu'ils ſuborne-rent. Ce miſérable ſe chargea de faire prendre à ſon maître le poiſon qu'ils lui remirent entre les mains ; & il le lui donna dans un breuvage, dont le funeſte effet ne tarda pas à ſe faire ſentir.

Un Auteur Arabe rapporte que ce Calife ne voulut faire aucun reméde pour ſa guériſon ; & qu'un de ſes amis l'ayant fortement ſollicité de recevoir les ſecours qu'on vouloit lui donner, ce Prince lui répondit : *Je ſuis ſi réſigné à la volonté du ſouverain Etre, & ſi perſuadé de l'infaillible & inévitable décret de ſa puiſſance ſur le terme fatal preſcrit à la vie de chaque particulier, que je ne voudrois pas même froter mon oreille avec mon doigt, ſi ma guériſon en dépendoit.*

Cette ſingulière réſignation le conduiſit au tombeau. Il mourut après avoir regné environ deux ans & demi, n'étant pas encore dans ſa quarantiéme année. Il fut inhumé auprès de la petite ville de Maharat, dans un endroit qu'on appelloit autrefois le Monaſtère de S. Siméon.

OMAR II. Hégire 102. Ere Chr. 721. Les Auteurs Arabes ſont d'accord ſur les vertus de ce Calife. Tous ceux qui en ont parlé, le dépeignent avec les couleurs les plus avantageuſes ; on releve ſur-tout ſa douceur, ſa modeſtie, ſa frugalité & ſon déſintéreſſement. Il portoit toujours des habits extrêmement ſimples, même dans le tems des cérémonies d'appareil.

Mogiouſchon, Auteur fameux par ſes viſions, aſſure avoir vu Omar en paradis repoſant ſur le ſein de Mahomet, ayant Aboubécre à ſa droite & Omar I. à ſa gauche. Etonné de voir la préférence que l'on donnoit à Omar-ebn-Abdalazis ſur les deux premiers Califes, Mogiouſchon en demanda la raiſon à un Ange, qui lui répondit qu'Aboubécre & Omar I. avoient exercé la juſtice & pratiqué la loi, dans les premiers tems & dans la ferveur du Muſulmaniſme ; mais qu'Omar-ebn-Abdalazis les avoit ſurpaſſés en mérite, ayant exercé ces mêmes vertus dans un ſiécle d'injuſtice & de corruption.

YESID II.

XIV. CALIFE.

YESID, fils d'Abdalmélek, monta sur le trône immédiatement après la mort d'Omar, dont il n'imita ni la modestie ni la sagesse. Il sembloit même se faire honneur de tenir une conduite toute opposée à celle de ce Calife, dont il ne parloit que pour en dire du mal, & tâcher de ternir sa mémoire. Il éloigna de sa cour tous ceux qui avoient eu la confiance de son prédécesseur, & il affecta même de révoquer les Gouverneurs qu'il avoit mis à la tête des provinces.

YESID II. Hégire 102. Ere Chr. 721.

Il s'éleva en Arabie dans la première année de son regne des troubles considérables, excités par les intrigues d'un fameux Capitaine nommé Yésid comme lui, & fils d'un Musulman distingué, nommé

Yésid-ben-Mahaleb excite une révolte en Arabie.

YÉSID II. Hégire 102. Ere Chr. 721. Mahaleb, qui tiroit son origine des Princes du Laristan, petite province de la Perse. Ces Princes, & Mahaleb à leur exemple, s'étoient rendus recommandables par leur bravoure & leur intrépidité. Yésid, héritier de la valeur de ses ancêtres, déclara la guerre au Calife, & entra à la tête de ses troupes dans l'Irak Arabique, où il trouva un nombreux parti qui se déclara en sa faveur.

Le Calife, dont le génie étoit peu propre pour la guerre, se tira néanmoins de celle-ci plus heureusement qu'on n'auroit ôsé l'espérer. Il est vrai qu'il ne s'ingéra pas à commander lui-même ses troupes; il remit ce soin entre les mains d'un de ses frères nommé Moséléimah, qui se conduisit dans cette conjoncture avec autant d'adresse que de valeur. Il réussit à battre les ennemis, & les mit dans une entière déroute. Ce ne fut cependant qu'après avoir essuyé plusieurs actions sanglantes, dont il sortit toujours victorieux; mais avec plus ou moins d'avantage. Dans la première Yésid-ebn-Mahaleb fut tué

sur le champ de bataille, après avoir long-tems disputé la victoire. Son fils, nommé Moavias, prit aussitôt le commandement des troupes, & fit tête aux Arabes le plus long-tems qu'il lui fut possible. Lorsqu'il s'apperçut que l'ardeur de ses gens n'étoit plus la même, & que la perte des principaux Officiers les avoit jettés dans le découragement, il essaya de faire une retraite, & prit la route d'Ormus, dans l'espérance de s'y mettre en sureté. Mais le Gouverneur de la place, qui étoit instruit de l'échec que ses troupes avoient reçu, refusa de lui ouvrir ses portes; ainsi Moavias se vit obligé de chercher un autre asyle. Mosséléimah, qui s'étoit mis à sa poursuite, & qui lui avoit déja tué bien du monde dans différens combats qui s'étoient donnés dans le tems de cette retraite, le harcela continuellement jusqu'auprès du fleuve Indus, où il y eut une dernière action dans laquelle Moavias ayant été tué dès le commencement, le reste des troupes fut aisément taillé en pieces par les Arabes. YESID II Hégire 102 Ere Chr. 721.

Les armes du Calife eurent un

YESID II. Hégire 102. Ere Chr. 721. Succès des Sarrasins contre les Turcs.

succès aussi heureux contre les Turcs, qui s'étoient répandus dans l'Asie, & avoient réussi à pénétrer jusque dans l'Aderbigian, qui est l'ancienne Médie. Le même Mosséléimah remporta sur eux une victoire complette &, les chassa loin des Etats du Calife.

Hégire 103. Ere Chr. 722. Ils font une irruption en France.

Ces avantages redoublés enflerent le courage des Sarrasins, & les engagerent à porter leurs armes jusque dans les provinces méridionales de la France. Ils avoient déja réussi à y pénétrer, après s'être emparés d'une grande partie de l'Espagne. Ils surprirent la ville de Narbonne, & s'y établirent. Ils s'avancerent ensuite vers Toulouse, & en formerent le siége; mais Eudes, Comte d'Aquitaine, étant venu à leur rencontre avec une forte armée, il les contraignit d'abandonner le siége de Toulouse : & continuant toujours de les poursuivre & de les harceler avec une vigueur extrême, il les battit près de Narbonne, reprit la place sur eux, & les chassa enfin des terres de France.

Pendant que les Généraux du Calife travailloient à soutenir la

gloire de la Nation à la tête des armées, ce Prince naturellement lâche & voluptueux, passoit ses jours avec des femmes, & laissoit à ses courtisans le soin des affaires. YESID II. Hégire 103. Ere Chr. 722.

Dans le nombre des femmes qui formoient sa compagnie ordinaire, il y en avoit deux entr'autres qu'il aimoit éperdûment : l'une s'appelloit Sélamah, & l'autre Hababah. Ce Prince se promenant un jour avec elles dans un jardin délicieux qu'il avoit auprès du Jourdain, s'amusa pendant quelque tems à jetter de loin des grains de raisin, que Hababah recevoit dans sa bouche avec beaucoup d'adresse. Il faut observer que le raisin de Palestine est beaucoup plus gros que celui d'Europe. Malheureusement un de ces grains s'arrêta dans la gorge de la belle Musulmane, & ferma tellement le passage de la respiration, qu'elle étouffa presque sur le champ, & mourut entre les bras du Calife. Cause de la mort du Calife YÉSID II.

Cet accident le plongea dans la douleur la plus amère. Rien ne fut capable de faire la moindre diversion à l'excès de son chagrin. Il chercha au-contraire à s'y entrete-

YESID II. Hégire 103. Ere Chr. 722. nir de plus en plus. Ce fut en vain qu'on se mit en devoir d'ensevelir le corps de cette femme, afin d'éloigner de ses yeux l'objet de son désespoir, il ne voulut jamais le permettre. Il ordonna qu'on portât ce corps dans son appartement, où il alla se renfermer aussitôt, & y demeura huit jours entiers à repaître ses yeux de cet affreux spectacle. L'horrible infection que ce cadavre répandit dans ses appartemens, faisant trouver mal ceux qui étoient obligés d'y paroître, le Calife fut contraint de consentir qu'on l'enlevât, sur les remontrances que ses Officiers lui firent qu'aucun d'eux ne pourroit plus lui rendre aucun service s'il gardoit ce corps plus long-tems.

On espéroit que l'absence de l'objet diminueroit sa douleur, & que le tems pourroit enfin la calmer; mais ses transports n'en devinrent que plus vifs, & il poussa l'extravagance au point d'ordonner qu'on exhumât le corps de cette femme, & qu'on le rapportât chez lui. Personne n'obéit à cet ordre, & il n'osa pas insister davantage. L'excès

de ſon affliction le fit enfin tomber en phthiſie ; & ce Prince, après avoir langui pendant quelque tems, alla rejoindre ſa chère Hababah, dans le tombeau de laquelle il voulut être inhumé. YESIDII.

Peu de tems avant ſa mort, il déſigna pour ſon ſucceſſeur Heſcham, un de ſes frères ; & il regla qu'après ce Prince la couronne reviendroit à Valid, ſon fils, qui étoit alors trop jeune pour occuper le trône. Hégire 104. Ere Chr. 723.

HESCHAM.

XV. CALIFE.

HESCHAM. Hégire 104. Ere Chr. 723.

HESCHAM-EBN-ABDALMELEK n'étoit point à Damas dans le tems de la mort d'Yésid, son frère. Son absence n'empêcha pas qu'il ne fût solennellement proclamé Calife : & aussitôt après on lui députa quelques-uns des principaux Seigneurs Syriens pour lui porter le sceptre & l'anneau royal. Ce fut ainsi qu'il apprit la mort du Calife, son frère, & son avénement à la couronne.

Il partit peu après de Raspha, ville de Syrie où étoit sa demeure ordinaire, & se rendit à Damas pour y prendre possession de sa nouvelle dignité, & recevoir les hommages de ses sujets.

Zéid fait valoir ses prétentions au Califat.

Les commencemens de son regne furent troublés par les intrigues

d'un dangereux rival qui lui donna beaucoup d'inquiétudes. C'étoit Zéid, petit-fils de Hoſſein, & par conſéquent arrière-petit-fils d'Ali, gendre du Prophéte. Dès qu'il eut été informé de la mort d'Yéſid & de la proclamation de Heſcham, il ſe rendit en diligence à Couffah, où réſidoit alors un nombre conſidérable de partiſans des Alides. Il eut avec eux de longues conférences, dans leſquelles après beaucoup de raiſonnemens ſur la ſituation actuelle des affaires, on trouva que l'occaſion étoit favorable pour chaſſer les Ommiades d'un trône qu'ils ne poſſédoient que par uſurpation; & l'on réſolut d'y procéder au plutôt, afin de ne pas donner le tems au nouveau Calife de s'affermir dans ſa dignité.

HESCHAM. Hégire 106. Ere Chr. 725.

Ils commencerent par élever Zéid au Califat, & lui prêterent ſerment de fidélité. Les Couffiens, toujours amateurs des mouvemens & des révolutions, ſaiſirent avec un empreſſement fanatique la nouvelle occaſion qui ſe préſentoit de ſignaler leur inconſtance & leur perfidie. Ils reconnurent Zéid pour

Il eſt reconnu Calife à Couffah.

[HESCHAM. Hégire 106. Ere Chr. 725. Calife, & lui donnerent toutes les preuves d'obéiſſance & de ſoumiſſion qu'un Souverain pouvoit attendre des ſujets les plus zélés.

Zéid, qui auroit dû connoître le caractère des Couffiens dont ſes ancêtres avoient été les victimes, eut cependant la foibleſſe de fonder des eſpérances ſur les ſentimens qu'ils paroiſſoient avoir ; & ſans doute il ſe flata d'être aſſez habile pour ſe conſerver l'amitié de ces peuples, dont il s'imagina que les fréquentes défections qu'on leur reprochoit procédoient moins de leur inconſtance, que du peu de ſoin que l'on avoit pris pour ſe les attacher.

Il prit donc pour des ſentimens réels une vapeur paſſagère dont il ſe laiſſa éblouir ; & il crut devoir être plus perſuadé que jamais de la ſincérité de leurs diſpoſitions, lorſqu'ayant parlé de l'importance dont il étoit d'avoir au plutôt des troupes pour ſe ſoutenir contre les Ommiades, il ſe trouva preſqu'à l'inſtant plus de quatorze mille hommes qui demanderent à marcher ſous ſes étendards.

Leurs offres furent acceptées. Zéid leur donna des Généraux : on fit tous les préparatifs néceſſaires pour ſe mettre en campagne ; & pendant qu'on alloit marcher contre l'ennemi les armes à la main, le nouveau Calife établit en même-tems un Conſeil & des Miniſtres pour vaquer au gouvernement de ſon Etat. HESCHAM. Hégire 105. Ere Chr. 723.

Tout ce grand appareil ne ſervit qu'à faire éclater la révolte, & ne fut d'aucune utilité pour la faire réuſſir. Le Calife de Syrie n'eut pas la peine de prendre les armes pour étouffer la rébellion naiſſante ; ce ſervice lui fut rendu par ceux des Arabes qui lui étoient fidéles : & il ne fut informé des mouvemens des ſéditieux, qu'en apprenant en même-tems que leur parti étoit abſolument diſſipé.

Joſeph-ben-Amrou, Gouverneur de Baſrah, ayant été inſtruit du tumulte qui venoit de s'élever à Couffah, envoya en diligence de nombreux détachemens, à la tête deſquels il mit d'habiles Officiers qu'il chargea de ſes inſtruc- Joſeph engage les Couſſiens à abandonner Zéid.

HESCHAM. Hégire 106. Ere Chr 725. tions. Son dessein étoit de se saisir de Zéid, avant qu'il fût en état de se défendre ; & pour réussir dans cette entreprise sans troubles & sans répandre beaucoup de sang, il leur recommanda de chercher les occasions de s'insinuer auprès de quelques-uns des Principaux de Couffah, & de travailler, ou par la force de leurs raisons, ou par promesses, à les détacher du parti de Zéid.

Ce moyen réussit comme Joseph l'avoit prévu. Ses propositions furent écoutées. Les premiers qui s'y prêterent en mirent d'autres dans leur parti. On fit des réflexions sur les malheurs auxquels on alloit s'exposer, pour soutenir une révolte dont tôt ou tard les Couffiens seroient les victimes. Enfin, tout bien considéré, la plupart de ceux qui avoient paru prendre les armes avec tant d'ardeur, les mirent bas aussitôt, & promirent de ne donner aucun secours à Zéid : ainsi le parti de ce malheureux Musulman, qui sembloit devoir faire de si grands efforts pour lui procurer la couronne, ne voulut pas même lui prêter

aucun secours pour l'empêcher de tomber entre les mains de ceux qui venoient pour l'arrêter. En un mot, des quatorze mille hommes qui devoient se sacrifier pour lui, il ne lui resta qu'environ une douzaine d'amis qui s'intéressèrent à sa défense. HESCHAM. Hégire 106. Ere Chr. 725.

Zéid se voyant ainsi abandonné, entreprit néanmoins de faire tête à ses ennemis. Ce n'est pas qu'il osât se flater de pouvoir échapper à ceux qui étoient chargés de se saisir de sa personne ; mais il aima mieux mourir les armes à la main, que d'être fait prisonnier, prévoyant bien qu'alors il ne pourroit éviter de finir ses jours dans les horreurs d'un supplice infâme.

Dès que les gens de Joseph parurent pour se saisir de lui, il se retira avec sa petite troupe dans un endroit où il crut pouvoir vendre chèrement sa vie ; & il comptoit si bien y mourir, qu'il s'écria en faisant cette démarche : *Voici un événement pareil à celui de Hossein.* Zéid eut en effet le même sort que cet illustre Musulman, son ayeul. Après avoir long-tems défendu sa Mort de Zéid.

HESCHAM. Hégire 106. Ere Chr. 725.

vie aux dépens de celle d'un grand nombre de ſes ennemis, il reçut un coup violent ſur la tête qui le mit hors de combat. Il en mourut peu après, & fut inhumé le même jour à Couffah.

Joſeph, charmé du ſuccès de ſon entrepriſe, fut ſeulement fâché de ce que ſes gens avoient permis qu'on accordât à Zéid les honneurs de la ſépulture. Il envoya promptement un ordre d'exhumer le cadavre, & de le pendre au gibet public, pour ſervir d'exemple à ceux qui ſeroient tentés de former de pareils projets. Il écrivit enſuite à la cour de Damas, & envoya au Calife un détail de tout ce qui venoit de ſe paſſer. Ce Prince lui fit des remercimens, tels que le demandoit un ſervice de cette importance; & il lui donna ordre de faire bruler le corps de Zéid, afin qu'il ne reſtât aucun veſtige qui pût rappeller ſa révolte. Ahias, fils de ce rebelle, ſe ſauva du territoire de Couffah, pour éviter les pourſuites des amis du Calife, & il alla ſe réfugier dans la ville de Balk, ſituée au pays du Turqueſtan.

Mais tandis qu'on s'occupoit à éteindre le parti des Alides, il s'en éleva un autre plus formidable, ou du-moins plus heureux, puisqu'après différentes tentatives qui n'eurent d'abord que de légers succès, il réussit enfin à s'établir dans le Califat, sur les ruines de la maison des Ommiades. HESCHAM. Hégire 105. Ere Chr. 725.

Ce parti est celui des *Abbassides*, ainsi nommés d'Abbas, fils d'Abdalmotaleh, oncle de Mahomet. Cet Abbas, après avoir fait la guerre à son neveu dans les commencemens de sa mission, étoit devenu dans la suite un de ses plus zélés sectateurs; & dans la suite il s'étoit rendu si recommandable dans sa nation, que les Musulmans en général avoient presqu'autant de respect pour lui que pour leur Prophéte. On rapporte même que les Califes Omar I. & Othman ne passoient jamais devant lui, sans lui donner des marques de la plus grande vénération; & que lorsqu'ils étoient à cheval, ils mettoient aussitôt pied à terre pour le saluer. Hégire 109. Ere Chr. 728. Commencemens du parti des Abbassides.

Les descendans d'Abbas ne voulurent jamais reconnoître les Om-

HESCHAM. Hégire 109. Ere Chr. 728.

miades pour légitimes Califes ; & ils affecterent de les regarder toujours comme des uſurpateurs & des tyrans, contre leſquels ils ne ceſſerent de tramer des intrigues. Il s'étoit déja élevé différentes ſéditions excitées par les Princes de cette maiſon. Il en couta la vie à pluſieurs d'entr'eux, tant ſous l'empire d'Omar II. que ſous celui de ſes ſucceſſeurs, & en particulier de Heſcham, dont les Généraux s'attacherent à pourſuivre les factieux. Mais tout ce qu'on put faire, ce fut de les contenir : du reſte, il n'y eut pas moyen de les abattre, & ils ſe remontrerent toujours avec une nouvelle vigueur.

Il ne paroît pas que Heſcham ait pris par lui-même beaucoup de part dans ces différens mouvemens. Il n'eſt guères plus fait mention de lui dans ce qui concerne la conduite de ſon Etat ; & à l'exception de quelques changemens qu'il fit dans les gouvernemens des provinces, les Hiſtoriens ne nous inſtruiſent d'aucun fait qui mérite d'être rapporté.

Ils diſent en général que ce Prince

HESCHAM. Hégire 109. Ere Chr. 728. Caractère de Heſcham.

étoit homme d'eſprit, fort entendu dans l'adminiſtration des affaires, actif, vigilant & travaillant beaucoup par lui-même; mais en même-tems ils nous le dépeignent comme un homme avare, envieux du bien d'autrui, qu'il s'approprioit ſouvent pour l'employer en folles dépenſes.

Macine, Auteur Arabe, rapporte que jamais Calife ne fut auſſi riche que Heſcham en tapiſſeries, en robes & en habits de toute eſpece. *Car l'hiſtoire porte*, ajoute-t-il, *que ſix cent chameaux étoient chargés de ſa garde-robbe, & qu'il laiſſa mille ceintures à hauts de chauſſes, & dix mille chemiſes.*

Heſcham, malgré l'avarice qu'on lui reproche, avoit des fantaiſies qui le jettoient ſouvent dans d'énormes dépenſes. Il avoit, par exemple, un goût paſſionné pour les chevaux; & il en achetoit autant qu'on lui en préſentoit, pourvu qu'ils fuſſent excellens & de belle apparence. Il en nourriſſoit quatre mille dans de ſuperbes écuries qu'il avoit fait conſtruire avec la plus grande magnificence. Dans

HESCHAM. Hégire 109. Ere Chr. 728. le haut de ces bâtiments étoient les logemens des officiers & des valets qui étoient consignés pour avoir soin des chevaux.

Ses écuries & sa garde-robbe formoient donc le plus fort de sa dépense. Le reste de son argent, il l'enfermoit dans ses trésors, & lui seul en avoit la clef. Il devoit avoir en réserve des sommes prodigieuses; car Macine, que j'ai déja cité, rapporte que ce Prince avoit sept cens terres à lui, dont deux entr'autres valoient chacune dix mille dragmes de rente.

La dépense de sa table étoit extrêmement bornée. Elle étoit cependant assez bien servie; mais c'étoit en conséquence des présens qu'on lui faisoit. Lorsqu'on avoit commencé à lui en faire, c'étoit un engagement que l'on contractoit; & il savoit bien rafraîchir la mémoire de ceux qui auroient discontinué de lui envoyer ce qui pouvoit lui faire plaisir. Il entroit à ce sujet dans des détails peu convenables à un Souverain. Par exemple, un Gouverneur de place lui ayant envoyé une grande corbeille

de pêches des plus belles & des meilleures de sa province, le Calife lui écrivit pour le remercier, & en même-tems pour lui en demander d'autres. *J'ai reçu*, lui dit-il, *les pêches que vous m'avez envoyées : elles étoient d'une beauté & d'un goût admirables : je vous prie de m'en envoyer davantage incessamment, & d'avoir soin de faire bien fermer la corbeille, de peur qu'on ne m'en vole.* Hesch m. Hégire 109. Ere Chr. 728.

Un autre Officier lui fit présent de quantité de truffes, dont quelques-unes se trouverent gâtées. Hescham lui écrivit sur le même ton qu'au précédent. *Ne manquez pas*, lui dit-il, *de m'en envoyer d'autres au plutôt ; mais faites-les mettre dans le sable, afin qu'elles ne se touchent pas, car c'est leur frottement qui est cause qu'il y en a eu beaucoup de gâtées.*

On rapporte à la louange de ce Prince, qu'il étoit scrupuleux observateur de sa parole, & que dans les engagemens qu'il prenoit, soit avec les ennemis de l'Etat, soit avec ses sujets, il eut toujours soin que les articles dont on étoit con-

HESCHAM. Hégire 109. Ere Chr. 728.

venu fussent remplis dans tous leurs points.

Il observoit la même exactitude à l'égard des devoirs de sa religion, & se trouvoit le premier à tous les exercices de piété. On raconte à ce sujet que son fils ayant manqué un jour de se rendre à la prière publique, il lui en fit de vifs reproches; & sur ce que le jeune Prince allégua pour son excuse que ses gens ne lui avoient pas amené ses équipages assez tôt, Hescham lui répondit d'un ton sévère : *Il falloit y venir à pied ; & je vous défens d'y venir autrement pendant une année entière.* Le jeune Prince ne murmura point contre cet ordre, & il s'y soumit avec toute la docilité que lui inspiroit la douceur de son caractère.

Mauvaises inclinations de Valid.

Il s'en falloit bien que Valid, neveu de Hescham & désigné son successeur au trône, fût aussi aisé à conduire. Ce Prince n'avoit de goût que pour la débauche, & méprisoit toutes les pratiques de religion. Son oncle lui fit à cet égard de vives remontrances, qui n'eurent d'autre effet que de lui don-

ner beaucoup d'averſion pour la cour, qu'il quitta bientôt pour aller ſe renfermer dans une maiſon de campagne, où il s'abandonna à la vie la plus licencieuſe avec un certain nombre de jeunes débauchés dont il forma ſa compagnie. Là il attendoit avec impatience la mort de ſon oncle, qui en effet depuis quelque tems étoit devenu fort valétudinaire. HESCHAM. Hégire 109. Ere Chr. 728.

Ce tems ſi ſouhaité arriva bientôt. Le Calife qui faiſoit ſa réſidence à Raſpha, y traînoit une vie languiſſante. Il dépériſſoit à vue d'œil; & il tomba dans une telle extrémité, qu'on le crut mort. Auſſitôt on envoya à Valid deux députés pour lui annoncer cette nouvelle, & lui rendre les premiers hommages. Ce Prince eut d'abord quelque peine à les croire ſur leur parole. Comme il ſavoit que le Calife ne l'aimoit point, il craignoit que ce ne fût un piége qu'il lui fît tendre, & qu'il ne cherchât par ce moyen une occaſion de le perdre en l'accuſant d'avoir voulu envahir le Califat de ſon vivant. Il ſe rendit néanmoins au ſerment que lui firent les dé-

HESCHAM Hégire 105. Ère Chr. 723. putés ; & se croyant déja sur le trône, il envoya au plus vîte à Damas quelques-uns de ses amis qu'il chargea de se saisir en son nom du trésor royal.

Mort de Heschem. Cet ordre fut promtement exécuté. Cependant on fut fort étonné lorsqu'on apprit que le Calife, que l'on croyoit mort, ne l'étoit point. Mais il étoit tombé dans une telle foiblesse, que le peu de jours qu'il vécut encore ne furent pour ainsi dire, qu'une agonie continuelle. Etant revenu un peu à lui, il ordonna à l'un de ses gens d'aller à Damas prendre dans le trésor une somme dont il vouloit disposer avant que de mourir ; mais ceux qui s'en étoient emparés de la part de Valid refuserent de la donner ; & ils le firent d'autant plu hardiment, qu'il n'y avoit plus rien à redouter de la part du Calife expirant. Hescham, qui étoit naturellement avare, fut sensiblement frappé de voir qu'il ne possédoit plus rien dans ce monde. *O Dieu!* s'écria-t-il, *nous n'avons donc été que les gardiens du trésor pour Valid.* Ce furent-là ses dernières paroles : peu après il expira. Aussitôt

Aussitôt qu'il fut mort, Aiyad son Sécretaire s'empara des clefs du trésor, & alla les porter à Valid. Les autres Officiers prirent aussi chacun leur parti sur le champ, & la maison de ce Prince fut abandonnée au pillage. On s'y livra avec une telle fureur, que lorsqu'il s'agit, selon l'usage des Orientaux, de laver le corps de Hescham pour l'ensévelir ensuite, on ne trouva rien de ce qui étoit nécessaire pour lui rendre ces derniers devoirs : de sorte que sans un de ses affranchis, nommé Kaleb, qui fournit un drap mortuaire, ce Prince si riche & si bisarrement curieux d'avoir de tout en abondance, seroit mort dans une aussi grande disette que le plus misérable de ses sujets. HESCHAM. Hégire 125. Ere Chr. 742.

Hescham mourut à Raspha l'an de l'Hégire cent vingt cinq, & de Jesus-Christ sept cent quarante-deux, après un regne d'environ vingt ans. Il laissa deux Princes, l'un nommé Soliman & l'autre Moavias, dont il sera fait mention dans la suite de cette histoire.

Ce fut sous son regne que les Sarrasins firent une nouvelle irrup- Nouvelle irruption des Sarrasins en France.

HESCHAM. Hégire 115. Ere Chr. 741.

tion en France, sous la conduite d'un célébre Capitaine nommé *Abdalrahman* par les Arabes, & *Abdérame* par les Historiens François. Eudes, duc d'Aquitaine, qui avec le secours de la France avoit réussi à les repousser dans les courses qu'ils avoient déja faites sur les terres de sa dépendance, fut inquiété dans la suite par les François eux-mêmes, qui voulurent lui disputer son droit de souveraineté.

Eudes se voyant alors exposé à être attaqué par les François, & craignant d'ailleurs de nouvelles irruptions de la part des Sarrasins, fit alliance avec un de leurs fameux Capitaines nommé Munuza, qui étoit alors Gouverneur pour le Calife dans le Puicerdan, pays voisin des Pyrenées. Eudes négocia si habilement avec ce Gouverneur, qu'il le mit entièrement dans ses intérêts, & l'engagea à se déclarer contre le Calife & ses Généraux.

Le Duc d'Aquitaine, pour mieux cimenter cette alliance, donna sa fille en mariage au Gouverneur Sarrasin, qui lui promit de le garantir de toute insulte de la part des

troupes du Calife. Eudes, assuré de ce côté-là, fit des entreprises contre les François, & fut battu plus d'une fois par Charles Martel, qui étoit alors Maire du Palais & Prince des François. HESCHAM. Hégire 125. Ere Chr. 742.

Abdérame ayant profité de ce tems pour faire une nouvelle irruption, fut arrêté par Munuza, mais cet obstacle fut bientôt levé. Abdérame battit ce Gouverneur, & le poursuivit jusque dans Puicerda d'où il fut obligé de se sauver. Il voulut aller se réfugier auprès d'Eudes, son beau-père. Abdérame, qui le harceloit toujours avec la plus grande vivacité, ne lui en donna pas le tems : de sorte que le malheureux Munuza se voyant à la veille de tomber entre les mains du vainqueur, aima mieux se donner la mort. Sa femme, qui étoit une Princesse d'une grande beauté, fut faite prisonnière par Abdérame, qui l'envoya aussitôt au Calife.

Ce Général entrant ensuite dans la Guienne, s'empara de Bordeaux; puis passant la Dordogne, il alla présenter bataille au Duc d'Aquitaine. Ce Prince, qui venoit de

HESCHAM. Hégire 125. Ere Chr. 742. faire sa paix avec Charles Martel, auroit pu échapper au malheur qui le menaçoit, s'il eut voulu attendre les secours des François. Mais se croyant assez fort pour tenir contre les Sarrasins, il accepta la bataille, dans laquelle ses troupes furent absolument mises en déroute. Il prit le parti de se sauver, & alla à la rencontre de Charles Martel, qui étoit près de passer la Loire pour aller lui conduire du secours.

Abdérame, animé de plus en plus par ses fréquens succès, se mit à la suite du Duc d'Aquitaine, & fit des ravages affreux dans le Périgord, la Saintonge & dans le Poitou. Il se disposoit à mettre tout à feu & à sang dans la ville de Tours, lorsque Charles Martel l'ayant joint dans une plaine près de cette ville, l'empêcha d'avancer plus loin. Les deux armées restèrent sept jours en présence. Les six premiers furent employés en escarmouches plus vives les unes que les autres; mais le septiéme il y eut une action générale dans laquelle l'armée Sarrasine fut presqu'entièrement taillée en pieces. Abdérame lui-même périt

ſur le champ de bataille. Cette grande journée releva le courage des peuples de l'Europe, qui commencerent dès-lors à ne plus tant redouter les Sarraſins. Les Hiſtoriens fixent communément cette défaite à l'an cent quatorze de l'Hégire, & ſept cent trente deux de l'Ere Chrétienne. HESCHAM. Hégire 125 Ere Chr. 742.

Quelques années après, c'eſt-à-dire, vers l'an ſept cent trente-ſix de Jeſus-Chriſt, les Sarraſins rentrerent en France & envahirent le territoire d'Avignon, & quantité de places conſidérables dans le Languedoc. Charles Martel les défit encore une fois, & reprit ſur eux toutes les places dont ils s'étoient emparés.

Ces peuples belliqueux, loin de ſe rebuter de tant d'échecs, firent une nouvelle irruption en France deux ans après, & allerent ravager le pays d'Avignon & une grande partie de la Provence. Ils furent encore battus par le même Charles Martel, qui réuſſit à les chaſſer de leurs conquêtes.

VALID II.

XVI. CALIFE.

VALID II. Hégire 125. Ere Chr. 742.

LE regne de ce Calife ne préſente rien de mémorable, ſoit par rapport aux Arabes en général, ſoit à l'égard de ce Prince, qui ſembla ne monter ſur le trône, que pour le deshonorer par ſon irreligion & par ſes débauches.

Il avoit donné cependant les plus grandes eſpérances dans ſa première jeuneſſe; & l'on rapporte que durant les commencemens du regne de ſon oncle Heſcham, il ſe conduiſit toujours avec beaucoup de prudence & de ſageſſe. On ne remarquoit dans ce Prince ni faſte ni ambition, ni même beaucoup de goût pour les plaiſirs. Modeſte, doux, affable, aimant l'étude & la retraite, on le regardoit comme un modéle de vertu, qui feroit

un jour l'honneur du trône & la gloire de la nation.

VALID II. Hégire 125. Ere Chr. 742.

Impiété de Valid.

Toutes ces belles qualités s'éclipserent insensiblement. Hescham, qui avoit toujours les yeux sur ce jeune Prince qu'il chérissoit comme son propre fils, fut vivement pénétré, lorsqu'il le vit peu à peu se relâcher de ses devoirs. Il lui donna d'abord quelques avis, qui furent assez bien reçus en apparence; mais ils ne produisirent aucun bon effet. Valid continua de se déranger. La dépravation des mœurs le conduisit bientôt à l'irreligion & à l'impiété : il parloit de l'Alcoran avec mépris; & l'on assure même qu'il le foula un jour aux pieds, dans une compagnie de jeunes gens dont il avoit formé sa cour.

Le Calife, son oncle, qui l'avoit traité jusqu'alors avec beaucoup de bonté & de douceur, ne put s'empêcher de lui faire de sévères remontrances sur un fait aussi énorme. Le jeune Prince répondit au Calife avec toute l'insolence qu'inspire l'habitude du crime; & pour éviter à l'avenir de s'entendre donner de pareilles leçons, il s'éloigna de

VALID II. Hégire 125. Ere Chr. 742. la cour, & alla se retirer dans une campagne appellée Arzak, où il demeura jusqu'à la mort de Hescham.

Ses débordemens. Ce fut-là qu'il jouit de la malheureuse liberté de suivre ses goûts, & de se livrer à la débauche & aux plus honteux débordemens : il le fit avec d'autant moins de réserve, qu'il n'avoit pour compagnie que de jeunes courtisans, qui soit par libertinage, soit par complaisance pour l'héritier présomptif de la couronne, ne cherchoient qu'à flater ses passions, & à l'entretenir dans le désordre.

Hescham, qui étoit assez exactement informé de ce qui se passoit à Arzak, ne voulut cependant pas sévir contre Valid ; il se contenta de mander quelques-uns de ses compagnons de débauche, & leur fit les menaces les plus terribles, s'ils continuoient d'entretenir ce Prince dans le dérangement. Mais tout cela ne servit qu'à rendre le Calife lui-même plus odieux que jamais à Valid & à ses courtisans ; & ils ne s'entretenoient plus entr'eux que de l'heureux jour auquel la mort de

Heſcham les débarraſſeroit d'un cenſeur incommode, & feroit monter ſur le trône un Prince ſur la faveur duquel ils pouvoient fonder les plus riches eſpérances. VALID II. Hégire 125. Ere Chr. 742.

Dès que ce tems fut arrivé, Valid partit d'Arzak, & ſe rendit à Damas pour y prendre poſſeſſion de la couronne. Sa proclamation ſe fit avec beaucoup d'appareil; & comme la retraite dans laquelle il avoit vécu avoit ſervi du-moins à cacher ſes vices aux yeux de la multitude, il fut porté ſur le trône par les vœux des peuples, & avec l'applaudiſſement de la plupart des Grands de la cour, qui comptoient retrouver dans Valid ce même Prince qui avoit donné de ſi beaux exemples de vertus, dans le tems qu'il avoit demeuré à Damas avant ſa retraite à Arzak.

Il ſe rend mépriſable à ſes ſujets.

Le nouveau Calife ne tarda pas à ſe faire connoître. Ce Prince aſſuré alors de l'impunité, qui eſt comme l'appanage de la dignité ſouveraine, ne garda plus ni meſure ni décence. Ses excès furent ſi fréquens, ſi honteux, & en même-tems ſi publics, qu'ils lui attire-

VALID II. Hégire 125. Ere Chr. 742. rent le mépris & l'indignation de ſes ſujets. Ses propres parens ne purent s'empêcher de ſe plaindre du ſcandale affreux que ſa conduite occaſionnoit dans l'Empire. Ils connoiſſoient aſſez la dépravation de ſon caractère ; mais ils croyoient qu'il auroit été du-moins attentif à obſerver les bienſéances extérieures ; & que reſpectant la dignité de ſa place, il auroit attendu à ſe livrer à la fureur de ſes emportemens, lorſqu'il ſe ſeroit trouvé n'avoir d'autres témoins que quelques indignes favoris qui étoient les compagnons ordinaires de ſes débauches.

Mais Valid n'étoit plus capable d'aucun ménagement. Il tenoit publiquement les diſcours les plus licencieux. Sans reſpect pour les mœurs, il n'en eut pas davantage pour ſa religion, & pour les différentes pratiques qu'elle recommandoit. Ce n'eſt pas qu'il eût pris quelque goût pour une autre religion ; il parloit de toutes avec un égal mépris, & n'en ſuivoit aucune en particulier.

Il fit pourtant le pélerinage de

là Mecque ; mais ce fut pour porter lui-même le ſcandale dans un pays où on ne le connoiſſoit que de nom. Sachant que, ſelon les principes des Muſulmans, qui auroient dû être les ſiens, il étoit également défendu de boire du vin & d'avoir des chiens, il contredit publiquement l'un & l'autre uſage. Il mena avec lui beaucoup de chiens de chaſſe, & fit d'ailleurs pluſieurs repas ſplendides dans leſquels il ſcandaliſa doublement ſes ſujets, & par l'uſage qu'il fit du vin, & par l'exceſſive quantité qu'il en but.

VALID II. Hégire 126. Ere Chr. 743. Il ſcandaliſe les peuples de la Mecque.

C'eſt une regle de tout tems obſervée parmi les Muſulmans, que les femmes ne doivent point entrer dans leurs Moſquées ; elles vont faire leurs prières dans les portiques du dehors. Valid entreprit encore d'enfreindre cette loi en faveur d'une de ſes concubines. Il la fit déguiſer ; & non content de l'introduire dans la Moſquée, il voulut encore qu'elle fît la prière publique en ſa place.

Ce trait ſcandaleux ne fut pas découvert dans le moment. Peut-

VALID II Hégire 126 Ere Chr. 743

être ne l'auroit-on jamais su, sans l'indiscrétion du Calife ; mais ce Prince ne faisant cas des crimes qu'autant qu'ils étoient accompagnés d'un certain éclat, se donna le ridicule plaisir de faire connoître aux Musulmans le moyen dont il s'étoit servi pour les tromper. Il contribua ainsi lui-même à augmenter l'horreur qu'on avoit déja pour sa personne.

On conçoit aisément que sous un tel Prince, les affaires de l'Etat devoient être dans un extrême abandon. En effet, il auroit cru perdre son tems, s'il eut fallu retrancher quelque chose de ses plaisirs pour prendre quelque part au gouvernement. Il laissoit le soin de son Etat entre les mains de ses Ministres, qui de concert avec de lâches favoris, regloient tout à leur gré, sans égard pour les loix ni pour les usages respectables de la Nation.

Les peuples murmurent hautement contre lui.

Tant de griefs réunis exciterent de violens murmures, qui occasionnerent bientôt les plaintes les plus amères. Elles furent vivement appuyées par les parens du Calife,

& sur-tout par Yésid son cousin, qui profita des désordres & de la lâcheté de ce Prince, pour se faire un grand nombre de partisans. VALID II. Hégire 126. Ere Chr. 743.

On entendit déclamer alors ouvertement contre les débauches du Calife. On disoit publiquement que le trône étoit autant deshonoré que la religion, sous un Prince dont la vie étoit un scandale continuel : que sa conduite faisoit gémir tous les vrais Musulmans : que les courtisans qui formoient sa compagnie ordinaire étoient autant d'impies, qui répandoient la contagion dans les mœurs par leurs discours & par les maximes affreuses qu'ils débitoient.

Ces plaintes ainsi répandues de toutes parts, donnerent à Yésid les plus grandes espérances de réussir dans le dessein qu'il avoit formé de s'emparer de l'autorité souveraine. Il avoit résolu d'abord de se contenter de déposer Valid ; mais faisant réflexion qu'un Souverain détrôné est toujours en état de donner des inquiétudes à l'usurpateur, il prit le parti de s'en défaire entièrement, comptant bien que la

VALID. II. Hégire 126. Ere Chr. 743. mort d'un Prince auſſi mépriſable & auſſi déteſté ne ſeroit vengée de perſonne.

Il eſt tué dans une conjuration.

Yéſid ayant donc murement balancé tout ce qu'il avoit à craindre ou à eſpérer de cette entrepriſe, réſolut enfin de l'exécuter ſans tarder plus long-tems. Il fit prendre des armes aux conjurés; & ſe mettant à leur tête, il marcha vers le palais, dont il força les premières entrées après un combat qu'il fallut avoir avec les gardes. Cette attaque cauſa un tumulte affreux, qui parvint bientôt aux oreilles du Calife. Ce Prince voyant qu'on en vouloit à ſa perſonne, prit des armes & ſe mit en défenſe avec une partie de ſes courtiſans. Les conjurés ayant fait irruption juſque dans les appartemens les plus reculés, tomberent avec fureur ſur le Calife, qui ſoutint généreuſement cet aſſaut, & ſe battit avec une bravoure dont perſonne ne le croyoit capable. Mais après avoir long-tems diſputé le terrein, il fut enfin accablé par le nombre, & tomba mort aux pieds de ſes ennemis.

Telle fut la fin de l'infortuné

Valid, que tous les Hiſtoriens repréſentent unanimement comme un Prince groſſièrement livré à toutes ſortes de vices, & dans lequel on ne pouvoit diſtinguer aucune ombre de vertu. VALID II. Hégire 126. Ere Chr. 743

Voici en particulier le portrait que Macine nous a laiſſé de la perſonne & du caractère de ce Calife. *Il étoit*, dit-il, *de médiocre taille, blanc, beau de viſage: ſes cheveux commençoient déja à blanchir. Pour ſon naturel, il étoit impie, débauché, prévenu de mauvaiſes opinions, & abandonné à tous vices; au reſte grand poëte, & qui parloit fort bien, n'ayant autre penſée que de ſe divertir, & de paſſer ſon tems agréablement.* Le même Auteur dit qu'il laiſſa treize enfans, tant de l'un que de l'autre ſexe. Portrait de Valid II.

La mort de ce Calife arriva l'an cent vingt-ſix de l'Hégire, & ſept cent quarante-trois de Jeſus-Chriſt, après un regne d'environ quinze mois. Ce Prince avoit alors près de quarante-deux ans.

Ce fut dans le commencement du regne de Valid, que l'on fit mourir Ahias, fils de Zéid, qui s'étoit révolté contre Heſcham, Mort de Ahias, fils de Zéid.

VALID II. Hégire 126. Ere Chr. 743. comme on a vu dans l'hiſtoire de ce Calife. Ahias s'étant réfugié dans la ville de Balk immédiatement après la mort de ſon père, y demeura tranquille près de ſeize années. Mais il fut enfin découvert ; & comme les Ommiades avoient intérêt à détruire tout ce qui pouvoit exciter des mouvemens en faveur des Alides, ils le condamnerent à mort. Il fut attaché en croix ; enſuite on brula ſon corps, & les cendres furent jettées dans l'Euphrate.

YESID III.

XVII. CALIFE.

YESID III. Hégire 126. Ere Chr. 743.

YESID étoit fils de Valid I. du nom, petit-fils d'Abdalmélek, & couſin germain de Valid II. dernier Calife, dont il envahit la couronne, après lui avoir ôté la vie.

Ce nouveau Calife fut proclamé à Damas ſans aucune oppoſition. Le regne de ſon prédéceſſeur avoit tellement aigri les eſprits, qu'on lui eut obligation d'avoir délivré l'Empire d'un monſtre auſſi odieux; & quoiqu'il ne fût parvenu au trône que par un aſſaſſinat, ce crime fit ſon mérite & lui gagna les ſuffrages des principaux de la Syrie, qui vinrent d'eux-mêmes le reconnoître pour leur Souverain, & lui prêterent ſerment de fidélité.

Les peuples ſe ſoulevent contre le Calife.

Les choſes ne ſe paſſerent pas ſi tranquillement dans les autres pro-

YESID III. Hégire 126. Ere Chr. 743.

vinces de l'Empire. Il s'y éleva des mouvemens qui menaçoient d'un orage prochain. Yésid en fut bientôt instruit, & prit de sages mesures au moyen desquelles il réussit à appaiser les dangereuses fermentations dont les esprits paroissoient agités. Elles étoient d'autant plus à craindre, qu'elles avoient pour prétexte le spécieux motif de venger la mort d'un Souverain indignement assassiné par des factieux, dont le chef s'étoit servi pour envahir la couronne.

Mais la raison principale qui faisoit appréhender la prise des armes, c'est que les prétendus vengeurs de la mort de Valid I I. avoient à leur tête un Capitaine redoutable, non-seulement par sa bravoure & son expérience, mais encore par les prétentions que sa naissance lui donnoit droit de former; c'étoit le fameux Mervan, originaire de la maison des Ommiades. Il est vrai qu'il ne tenoit à la famille regnante que par une branche collatérale; mais c'en étoit toujours assez pour disputer le trône, & pour l'enlever si le succès répondoit aux efforts

qu'il étoit en état de faire.

Yésid III. Hégire 126. Ere Chr. 743.

Yésid se tira d'embarras en habile politique : il ne chercha point à faire entendre raison à des peuples mutinés, qui en sont ordinairement peu susceptibles : son principal point de vue se fixa sur le chef, & il crut avec raison qu'en le gagnant, tout le reste de la faction seroit bientôt dissipé.

Le Calife dissipe les rebelles en gagnant leur chef.

En conséquence de cette résolution, il noua une négociation avec Mervan ; & après quelques conférences, il parvint à se l'attacher, en lui donnant le gouvernement de Mésopotamie, un des plus considérables de l'Empire. Aussitôt Mervan renonça à toute faction ; & les rebelles se voyant privés de leur chef, & ne prévoyant point pouvoir trouver ailleurs quelqu'un d'assez habile pour occuper sa place, se dispersèrent insensiblement ; & cet orage si redoutable fut ainsi dissipé.

Les Emesseniens persistent dans leur révolte.

Yésid n'eut pas un succès aussi heureux dans l'entreprise qu'il fit contre les habitans d'Emesse, qui avoient affecté de prendre le deuil

Yesid III. Hégire 126. Ere Chr. 743. le plus solennel après la mort de Valid. Le Calife leur fit savoir que leur conduite lui déplaisoit, & qu'ils feroient bien d'en changer. Les Emessiens firent peu de cas de ces avis. Yésid irrité envoya des troupes pour les réduire; mais cette démarche ne réussit point. Au contraire, les Emessiens sortirent de leur ville en ordre de bataille, tuerent trois cens hommes des troupes du Calife, & chasserent le reste jusque sur les confins de leur territoire.

Mort du Calife. On ne voit point que cette affaire si malheureusement commencée ait eu aucune suite. Au reste, le Calife n'eut pas le tems de former ni de suivre aucun projet d'une certaine conséquence: il ne fit, pour ainsi dire, que se montrer sur le trône; il mourut après l'avoir occupé cinq mois & quelques jours.

Macine, qui donne un tableau de la figure & du caractère de chaque Calife, dit que celui-ci étoit basanné, maigre, de taille médiocre, & qu'il portoit une barbe peu garnie. A l'égard des talens de

l'esprit, le même Auteur donne à entendre qu'il en avoit, & qu'il s'énonçoit avec autant de force que de grace. Il étoit d'ailleurs très-scrupuleux à garder sa parole, & rendoit exactement justice à ceux qui s'adressoient à lui. On lui donna le surnom de *Al-Nakès*, qui veut dire, *mauvais Payeur*, parceque s'étant trouvé dans une grande disette d'argent, il diminua la solde des troupes, que son prédécesseur avoit considérablement augmentée.

YESID III. Hégire 126. Ere Chr. 743.

IBRAHIM.

XVIII. CALIFE.

IBRAHIM. Hégire 127. Ere Chr. 744.

IBRAHIM, frère du Calife précédent, monta sur le trône immédiatement après la mort de ce Prince, & eut un regne encore plus court ; car il ne jouit de la couronne que pendant deux mois & quelques jours. A peine étoit-il installé, que Mervan prit les armes, & entreprit de lui ôter la couronne. On vient de voir que ce même Mervan s'étoit déja révolté contre Yésid, & que l'on avoit trouvé moyen de l'appaiser en le faisant Gouverneur de Mésopotamie. Un gouvernement de cette importance le mit en état de reprendre son ancien projet. Ce Prince s'étant acquis l'estime & l'affection des peuples de sa dépendance, avoit commencé par faire des

levées considérables d'hommes & d'argent, & s'étoit formé un nombreux corps de troupes, parmi lesquelles il avoit établi la discipline la plus exacte. C'étoit, disoit-il, pour repousser les ennemis de l'Etat, & en particulier les Alides, dont le parti, quoique souvent écrasé, paroissoit cependant se relever sur ses propres ruines, & méditoit toujours de nouvelles entreprises contre la Puissance regnante. IBRAHIM. Hégire 127. Ere Chr. 744.

L'intérêt des Ommiades que Mervan paroissoit prendre si fort à cœur, ne l'avoit pas empêché d'attaquer Yésid; & on le vit reprendre les armes contre le successeur de ce Prince, qui étoit cependant de la famille des Ommiades, aussi-bien que Mervan lui-même.

Ce Prince ambitieux, qui vouloit cette fois-ci mettre fin à son grand projet, & faire tomber la couronne sur sa tête, profita de la foiblesse du Prince nouvellement élu, pour représenter que ce Calife étant absolument dépourvu des talens nécessaires pour soutenir la dignité de sa place, les ennemis Mervan sollicite les peuples de le reconnoître pour Calife.

IBRAHIM. Hégire 127. Ere Chr. 744. des Ommiades ne manqueroient pas d'en profiter pour ruiner cette maison, & faire passer la couronne dans une autre famille ; qu'ainsi il étoit important de penser au plutôt à déposer le nouveau Calife, & à mettre en sa place quelqu'un des Ommiades qui eût assez d'intelligence, de courage & de force pour relever la gloire de ce nom, qui avoit souffert de vives atteintes par le peu de mérite de la plupart des derniers Califes.

Ces remontrances firent leur effet. On applaudit au dessein qu'il venoit de proposer ; & dans l'ardeur que chacun témoignoit pour soutenir la gloire des Ommiades, on dit à Mervan que de toute cette famille il n'y avoit plus que lui qui fût capable de paroître sur le trône avec dignité ; & qu'ainsi il n'y avoit plus à délibérer : qu'ayant sous ses ordres des troupes aussi nombreuses & aussi dévouées à son service, il falloit se mettre à l'instant en campagne, & terminer promtement cette grande affaire. Mervan, charmé de voir son projet si bien reçu, se mit aussitôt en marche

che pour se rendre à Damas. IBRAHIM. Hégire 127. Ere Chr. 744.

En passant par Emesse il fut salué comme Calife par les habitans de cette place, qui lui donnerent en même-tems quelques renforts de troupes pour l'aider dans son expédition. Il continua ensuite sa marche vers Damas. Les Emessiens le reconnoissent.

Ibrahim ne fut pas plutôt instruit de ces terribles mouvemens, qu'il arma au plus vîte pour aller à la rencontre de son ennemi, & lui livrer bataille. Il se vit bientôt à la tête de quatre-vingt mille hommes, avec lesquels il marcha au-devant des rebelles. Mais les troupes de ce Prince ayant été levées à la hâte, & se trouvant sans discipline, & sans chef capable de les commander, elles ne furent d'aucune utilité au malheureux Ibrahim. Il montra cependant de la bravoure & de la fermeté, & combattit avec plus de valeur qu'on ne s'y seroit attendu; mais le brave Mervan n'eut pas de peine à dissiper toute cette multitude mal ordonnée. Ibrahim se voyant sans ressource, prit le parti de la retraite, & alla promtement se renfermer à Damas. Mervan défait l'armée d'Ibrahim.

IBRAHIM. Hégire 127 Ere Chr. 744. Ibrahim est déposé du Califat.

Mervan s'étant mis à sa poursuite, fut bientôt en présence de la place. Il se disposoit à en faire le siége, lorsque les habitans qui ne vouloient point s'exposer aux horreurs du pillage, ouvrirent leurs portes & se rendirent. Mervan prit aussitôt possession de la place ; & la première chose qu'il fit ensuite, fut de déposer solennellement le Calife. Cette affaire se passa sans aucun tumulte, & Ibrahim se vit réduit à mener une vie privée. On lui donna en conséquence le surnom de *Al-Maklu*, c'est-à-dire, *le Déposé*. Ce fut ainsi que se termina le Califat de ce Prince, après un regne d'environ deux mois & demi.

Les Auteurs sont partagés sur le tems que vécut Ibrahim après sa déposition. Les uns disent qu'il fut tué au bout de trois mois ; d'autres assurent qu'il ne mourut que cinq ans après, dans la cent trente-deuxiéme année de l'Hégire.

MERVAN II.

XIX. CALIFE.

MERVAN, II. de ce nom, étoit fils de Mohammed, & arrière-petit-fisldе Mervan I. & par conſéquent il appartenoit à l'illuſtre famille d'Ommiah. MERVAN II. Hégire 127. Ere Chr. 744.

Ce Prince, l'un des plus grands Capitaines de ſon tems, étoit en état de relever la gloire de ſa maiſon, par la bravoure & l'intrépidité dont il avoit donné des preuves dès ſa plus tendre jeuneſſe; mais principalement depuis qu'il s'étoit établi en Méſopotamie. On lui donna le ſurnom d'*Al-Hémar*, c'eſt-à-dire *l'Ane*; nom qui bien loin de ſignifier un naturel ſtupide & lourd, tel qu'eſt celui de cet animal, dénotoit au-contraire la vigueur, la force, le courage du Surnom donné à Mervan.

MERVAN II. Hégire 127. Ere Chr. 744. Général que l'on nommoit ainſi. C'étoit une alluſion que l'on faiſoit aux ânes qui ſe trouvent en Méſopotamie; province où ces animaux ſont gros, robuſtes, infatigables, & très-propres à ſervir au milieu du tumulte des armes dont ils ne s'étonnent point. Telle étoit la raiſon pour laquelle on avoit donné à Mervan le ſurnom d'*Al-Hémar*: & l'on diſoit communément de ce Prince : *L'Ane de Méſopotamie ne ſait ce que c'eſt que de fuir à la guerre.*

Cet illuſtre Capitaine, qui avoit reçu de la nature un cœur grand, généreux, magnanime, ne put voir ſans indignation la foibleſſe, la puſillanimité, la vie licencieuſe de quelques-uns des derniers Ommiades qui avoient occupé le trône. Animé du deſir de redonner à ſa famille cet ancien luſtre dont elle avoit été décorée autrefois, il crut devoir arracher la couronne à des Princes qui la deshonoroient; & la mettant ſur ſa tête, il réſolut de faire voir à l'Empire Muſulman, qu'ils avoient enfin un Souverain digne de les commander.

Mais par un contraſte ſurprenant, & dont on ne peut trouver la raiſon que dans l'abîme des décrets myſtérieux de celui qui diſpoſe à ſon gré des empires & des couronnes, les Ommiades qui s'étoient toujours ſoutenus ſous des Princes foibles & ſans vertus, trouverent leur ruine ſous le gouvernement d'un des plus grands hommes qui euſſent encore occupé le trône. En un mot, c'eſt à lui que finit la dynaſtie des Ommiades. La couronne leur fut enlevée pour toujours, & elle paſſa ſur la tête des rivaux de cette famille.

MERVAN II. Hégire 127. Ere Chr. 744.

Après la défaite d'Ibrahim, Mervan entra en triomphe dans Damas; dépoſa ce Prince, comme j'ai dit, & fut à l'inſtant proclamé Calife à ſa place; l'Egypte, la Syrie, la Méſopotamie, & autres provinces ſuivirent l'exemple de Damas: elles reconnurent Mervan pour leur Souverain, & parurent diſpoſées à lui prêter les ſecours néceſſaires pour le ſoutenir dans ſa nouvelle dignité.

Mervan eſt reconnu Calife dans toutes les provinces.

Ce Prince en avoit beſoin; car le commencement & la ſuite de

MERVAN II. Hégire 127. Ere Chr. 744.

son regne ne furent qu'un enchaînement continuel de guerres, de factions & de troubles, qui ne finirent qu'à sa mort. Il eut des ennemis non-seulement parmi les Alides; mais même parmi les Ommiades, dont quelques-uns prirent les armes pour le punir de son usurpation, & venger la mort d'Ibrahim.

Il se défait de ceux qui refusoient de le reconnoître.

Hakem & Othman, l'un & l'autre fils de Valid, leverent des troupes & attaquerent Mervan. Leur audace fut bientôt punie; le Calife les battit, les fit prisonniers; & pour n'avoir rien à craindre davantage de la part de ces Princes qui paroissoient aimer les mouvemens, il les fit mourir l'un & l'autre.

Hégire 128. Ere Chr. 745. Il bat Soliman, & le fait prisonnier.

Il eut le même succès contre Soliman, fils du Calife Hescham, qui lui avoit livré bataille à la tête d'une armée assez considérable. Mervan remporta sur lui une victoire complette; plus de six mille hommes furent taillés en pieces, & Soliman lui-même fut fait prisonnier. Celui-ci éprouva la générosité du vainqueur, qui lui accorda toute

sureté pour sa vie, aussitôt qu'il eut consenti à le reconnoître pour Calife. Il le retint cependant prisonnier ; & lorsqu'il partit de Damas pour se rendre à Harran, ville de Mésopotamie, où il faisoit son séjour ordinaire, il emmena avec lui Soliman & Ibrahim qu'il avoit aussi fait prisonnier après l'avoir déposé du Califat. L'histoire ne parle plus de ce dernier, & il passa le reste de ses jours dans une telle obscurité, que l'on ignore, comme j'ai déja dit, s'il mourut trois mois après sa détention, ou s'il vécut jusqu'à l'an cent trente-deux de l'Hégire. Macine rapporte d'après d'autres Auteurs, que Mervan lui fit subir le supplice de la croix.

MERVAN II. Hégire 128. Ere Chr. 745.

A l'égard de Soliman, quelque liberté que le Calife lui accordât, & quelque belles promesses qu'on pût lui faire pour la sureté de sa vie, il ne crut pas devoir s'en rapporter à la bonne-foi de Mervan. Indigné d'ailleurs de le voir sur un trône auquel il croyoit avoir plus de droit, comme descendant en ligne directe d'un Prince qui l'avoit

Soliman s'échappe, & se jette dans le parti d'Ibrahim.

MERVAN II. Hégire 128. Ere Chr. 745.

occupé avant lui, il ne put pas supporter plus long-tems le séjour de la cour du Calife. Il s'en déroba secretement, & partit avec quelques-uns de ses plus fidéles amis, pour se rendre auprès d'un Alide fameux, nommé *Ibrahim-ebn-Mohammed*, que les partisans d'Ali, & ceux de la famille d'Abbas, autrement nommés *Abbassides*, reconnoissoient pour Iman ou souverain Pontife des Musulmans, dignité dans laquelle il avoit succédé à Mohammed son père.

Soliman & ceux qui l'avoient accompagné le saluerent en cette qualité. Bien plus, ils le reconnurent pour Calife, & lui prêterent serment de fidélité. Soliman fit connoître ensuite à ce Prince les Officiers qui avoient bien voulu s'attacher à sa fortune, & il lui fit remarquer en particulier un Musulman fameux nommé Abou-Moslem, au sujet duquel il lui dit : *Afin de vous donner une preuve non équivoque de la sincérité de mes intentions, je vous présente cet Officier, que j'ai engagé à quitter la cour de Mervan pour suivre mon exemple.*

Cet Abou-Moſlem étoit un Prince de la race des Ommiades, qui s'étoit fait une grande réputation à la cour de Mervan. Quoiqu'il fût encore jeune, le Calife l'avoit fait paſſer rapidement aux premiers grades militaires, & lui avoit donné le gouvernement de Méſopotamie, l'un des plus conſidérables de l'Empire Muſulman. On ne dit point quelle fut la cauſe qui le détermina à quitter la cour de Syrie, ſans aucun égard pour les intérêts de ſa famille, & contre la reconnoiſſance qu'il devoit au Calife ſon parent & ſon bienfaiteur, à qui il étoit redevable de la haute fortune dont il jouiſſoit. Ces motifs ne furent que de foibles obſtacles contre les inſinuations de Soliman : Abou-Moſlem ſe laiſſa ſéduire, & paſſa au ſervice des Abbaſſides. Ibrahim le reçut avec la plus grande diſtinction, & le nomma Gouverneur du Khoraſſan.

MERVAN II. Hégire 128. Ere Chr. 745. Il débauche Abou-Moſlem au Calife.

Lorſqu'on fut informé dans l'Arabie que Soliman & Abou-Moſlem avoient abandonné le parti des Ommiades pour ſe joindre aux Alides & aux Abbaſſides, qui s'étoient at-

Hégire 129. Ere Chr. 746. Empreſſement des révoltés à ſoutenir Ibrahim.

MERVAN II. Hégire 129 Ere Chr. 746

tachés à Ibrahim ; on vit arriver à Hunaïn, où il faisoit sa demeure, un nombre considérable de Musulmans qui vinrent lui offrir leurs services : & comme il ne se trouvoit point alors en situation de faire une figure convenable à sa dignité, chacun d'eux contribua de la meilleure partie de ses biens pour le mettre en état de représenter. Ils firent même construire une Mosquée, parcequ'il n'y en avoit point encore à Hunaïn. Enfin, Ibrahim se vit en peu de tems à la tête d'une cour brillante, à laquelle il ne manquoit plus que des forces pour se soutenir contre un rival aussi redoutable que le Calife de Syrie.

Il fait un pélerinage à la Mecque.

Ibrahim, au-lieu de fixer toute son attention sur un point aussi important, parut plus curieux de se montrer avec éclat aux peuples de l'Arabie, que de pourvoir à sa sureté dans sa retraite de Hunaïn. Il projetta un pélerinage à la Mecque, & l'annonça de loin, afin que chacun de ses partisans eût le tems de s'y préparer. Ce fut moins de sa part un voyage de dévotion, qu'une démarche d'appareil pour se faire

voir dans toute la pompe de sa dignité. En effet, il parut à la Mecque avec une suite nombreuse, beaucoup d'équipages, quantité de chameaux & de bêtes de charge qui portoient toutes sortes de provisions : enfin rien n'y manquoit pour le faste & pour la commodité ; mais on n'avoit point pensé à avoir de bonnes troupes pour assurer la marche de cette caravanne. MERVAN II. Hégire 129. Ere Chr. 746.

Mervan, qui avoit des émissaires de toutes parts, fut informé de ce voyage, dans le tems même qu'il ne s'agissoit encore que du projet. Il envoya promtement, de Harran où il étoit, un courier à Damas, pour ordonner de sa part au Gouverneur de mettre en campagne un camp volant de troupes d'élite, & de les mettre en embuscade sur la route de la Mecque à Hunaïn. Cet ordre fut exécuté avec une extrême promtitude ; cependant les troupes Syriennes n'arriverent au lieu de leur destination qu'après qu'Ibrahim & sa suite se furent rendus à la Mecque. Hégire 130. Ere Chr. 747

Le Commandant du détachement Syrien eut ainsi tout le tems de La caravanne est dissipée & Ibrahim

MERVAN II. Hégire 130 Ere Chr. 747 est fait prisonnier.

préparer l'embuscade, pour attaquer la caravanne à son retour ; & il se comporta si adroitement, & avec tant de secret, que rien ne transpira de son dessein. Ibrahim & son cortége étant partis de la Mecque pour retourner à Hunaïn, les Syriens qui les attendoient au passage, sortirent tout-à-coup de leur embuscade ; & fondant avec impétuosité sur cette troupe qui étoit presque sans défense, ils massacrerent ceux qui voulurent résister, & mirent tout le reste en déroute.

Ibrahim fut fait prisonnier dans cette conjoncture : cette prise étoit le principal objet de Mervan. Aussi avoit-il bien recommandé, qu'en cas de résistance on se gardât bien de frapper Ibrahim, mais que l'on prît toutes les mesures possibles pour l'avoir en vie. Il n'y eut donc que la suite de cet Iman qui eut à souffrir dans cette vigoureuse attaque. Après le massacre de quelques-uns des principaux de sa cour, on vint à bout de le saisir ; & dès-lors on se mit peu en peine du reste, on les laissa fuir sans chercher à les poursuivre.

Cet illustre prisonnier fut conduit aussitôt à Harran, & présenté au Calife, qui ordonna sur le champ qu'on le chargeât de chaînes & qu'on le mît en prison. Ibrahim prévoyant dès-lors que sa perte étoit certaine, fut cependant moins effrayé du péril qu'il couroit de perdre la vie, que des troubles qui pourroient s'élever parmi les Alides & les Abbassides, s'il venoit à mourir sans se désigner un successeur. D'un autre côté, il ne pouvoit voir sans une extrême douleur, que les Ommiades possédassent tranquillement le trône, tandis qu'il y avoit encore dans sa maison des Princes capables de leur disputer, & même de leur arracher la couronne. MERVAN II. Hégire 130. Ere Chr. 747.

Ibrahim plein de ces idées, tenta, quoique dans les fers, à se déclarer un successeur. On ne sait pas avec certitude comment il s'y prit, cependant quelques Auteurs assurent qu'il trouva moyen d'écrire à Aboul-Abbas son frère, pour l'informer de sa situation, & pour lui marquer qu'il ne manquât pas de faire valoir le droit que sa naissance lui donnoit au Califat, & que par cette Ibrahim désigne Aboul-Abbas pour son successeur, & il est reconnu.

MERVAN II Hégire 130. Ere Chr. 747. lettre il le désignoit pour regner après lui.

Cette lettre fut fidélement rendue à Aboul-Abbas, qui la communiqua aussitôt aux partisans de son frère, & en général à tous les amis de sa maison. On déplora le sort malheureux d'Ibrahim, d'être tombé entre les mains d'un ennemi tel que Mervan; mais pour ne pas perdre le tems en plaintes que les conjonctures actuelles rendoient absolument inutiles, on procéda au plutôt à l'inauguration d'Aboul-Abbas. Les Abbassides s'étant réunis, le proclamerent Calife à Couffah avec la plus grande solennité; & afin que ce nouvel Iman ne fût point exposé au même malheur que son frère, on eut soin de lever un nombre considérable de troupes pour veiller à sa sureté.

Hégire 131. Ere Chr. 748. Pendant que ces mouvemens se passoient en Arabie, Mervan déliberoit sur la conduite qu'il tiendroit à l'égard d'Ibrahim. Il y avoit quelques-uns de ses amis qui lui conseilloient de se contenter de le condamner à une prison perpétuelle, parcequ'en le faisant mourir,

comme le Calife paroiſſoit en avoir deſſein, on riſquoit de faire ſoulever tout le parti. Mais Mervan leur fit obſerver, qu'en retenant ce Prince en priſon, toute l'Arabie prendroit les armes pour demander ſa liberté, au-lieu que ſa mort pourroit terminer le différend, & appaiſer toute révolte. MERVAN II. Hégire 131. Ere Chr. 748.

Il prit donc le parti de faire mourir Ibrahim; ainſi il ne fut plus queſtion que de choiſir le genre de mort qu'on lui feroit ſubir: car le ſang de l'Iman de la Religion étant quelque choſe de ſacré aux yeux du peuple, Mervan ne voulut pas qu'on pût lui reprocher de l'avoir répandu. Il choiſit donc un ſupplice où il n'y avoit point à craindre d'effuſion de ſang. Les uns diſent qu'il fit noyer Ibrahim, d'autres qu'il lui fit mettre la tête dans un ſac plein de chaux vive, dont il fut bientôt étouffé. Mervan fait mourir Ibrahim.

Lorſqu'Ibrahim ſe vit au moment de perdre la vie, il ne fit point de myſtère des moyens qu'il avoit pris pour donner à Mervan un rival capable de lui ſuſciter de terribles affaires, & de tirer une vengeance

MERVAN II. Hégire 132. Ere Chr. 749.

solennelle de ses cruautés. Il dit donc publiquement que c'étoit Aboul-Abbas son frère qu'il avoit choisi pour lui succéder, & que ce Prince devoit être actuellement en possession de sa dignité.

Cette mort soulève les peuples.

Cette déclaration fit peu d'effet sur Mervan. Il la regarda comme la menace d'un désespoir impuissant qui n'auroit aucune suite : mais les choses tournerent tout autrement. Les partisans des Abbassides, loin de se laisser effrayer par le traitement cruel que le Calife venoit d'exercer sur leur Iman, entrerent en fureur contre Mervan, & publierent par-tout qu'il falloit venger la mort d'Ibrahim : que le Calife venoit de violer toutes les loix à son égard, & qu'enfin il étoit tems de rendre au légitime héritier un trône dont les Ommiades n'avoient jamais été que les usurpateurs.

Ces clameurs fortifierent considérablement le parti d'Aboul-Abbas ; il vit arriver auprès de lui un grand nombre de mécontens qui ne demandoient qu'à marcher sous ses enseignes, & à se sacrifier pour son service.

Pendant que ce formidable ennemi des Ommiades s'établiſſoit à Couffah, il en parut un autre dans la Perſe, qui prit le titre de Calife. Celui-ci s'appelloit Zulcimin, ſelon quelques-uns, & Soliman, ſelon d'autres. Quoi qu'il en ſoit, ce nouveau Calife, ſans avoir une grande réputation de bravoure, fut aſſez adroit pour ſe former un parti nombreux, en ſéduiſant les eſprits par une doctrine ſpécieuſe, qu'il préſenta aux peuples ſous l'appas le plus capable de la faire réuſſir.

MERVAN II. Hégire 132. Ere Chr. 749.

Zulcimin excite une révolte dans la Perſe.

Il leur prêcha que l'homme étoit né libre; que la liberté étoit de droit naturel & primitif, & qu'ainſi les eſclaves & autres domeſtiques étoient en droit ou plutôt dans l'obligation de ſecouer le joug, & même de maſſacrer leurs maîtres, s'ils refuſoient d'embraſſer la doctrine qu'il annonçoit.

Sa nouvelle doctrine lui attire beaucoup de partiſans.

Des maximes ſi favorables à la multitude exciterent bientôt les plus grands mouvemens. Il y eut dans la Perſe un ſoulevement preſque général des eſclaves; & chacun s'empreſſa de ſe ranger ſous la protection d'un Prince qui ſe donnoit

MERVAN II. Hégire 132. Ere Chr. 749.

pour le restaurateur des priviléges de l'humanité.

Zulcimin met Cathibad à la tête de ses troupes.

Lorsque Zulcimin se vit à la tête du nombre prodigieux de troupes que sa doctrine lui avoit acquis, il pensa à en faire usage ; & comme il se rendoit assez de justice pour savoir qu'il n'étoit pas en état de les commander par lui-même, il eut du-moins assez de discernement pour leur donner des Généraux d'une valeur & d'une expérience consommée. Il avoit alors auprès de lui le fameux Cathibad, Capitaine renommé, que nous avons vu rendre de si grands services aux Ommiades sous le Califat de Valid I. On ne dit point pour quelle raison il avoit abandonné leur parti pour passer dans celui de Zulcimin ; mais ce qui est certain, c'est qu'il le servit avec autant de zéle & d'ardeur, qu'il en avoit montré lorsqu'il portoit les armes pour les Ommiades.

Mervan envoie une armée contre lui.

Mervan fut bientôt informé des troubles qui agitoient son Empire, tant en Perse qu'en Arabie. Sans s'effrayer de voir ce déchaînement presqu'universel, il crut trouver

dans son courage & dans ses troupes assez de ressources pour réduire les rebelles. Il fonda aussi les plus grandes espérances sur les différens intérêts qui partageoient ses ennemis, dont les uns favorisoient le Calife de Couffah, & les autres celui de Perse. Cette division lui faisant présumer qu'il pourroit les battre en détail, il commença par faire attaquer Zulcimin par une armée de cent mille hommes, qui avoient pour Général un Capitaine célèbre nommé Iblin, que Mervan regardoit comme l'homme le plus capable de faire tête à Cathibad.

MERVAN II. Hégire 112. Ere Chr. 749.

Ces deux Généraux, charmés l'un & l'autre d'avoir une occasion de se signaler, ne tarderent pas à se joindre. L'armée de Mervan étoit plus forte, c'est-à-dire, plus nombreuse que celle de Zulcimin. Cette supériorité n'empêcha pas Cathibad de commencer l'attaque : le premier choc fut poussé avec tant de vigueur, qu'il décida absolument de la victoire. Iblin fut défait, & ses troupes mises en déroute, sans qu'il lui fût possible de les rallier.

L'armée du Calife est défaite.

MERVAN II. Hégire 132. Ere Chr. 749.

Ce premier avantage fut suivi d'un autre presqu'aussi considérable. Iblin ayant rassemblé les débris de ses troupes, & reçu du secours de la part de Mervan, fit un nouvel effort contre Cathibad, dans la résolution de réparer la honte de sa premiere défaite. Mais il fut encore battu dans cette conjoncture, dont le succès fut cependant mêlé d'une cruelle amertume pour les vainqueurs, par la perte qu'ils firent de leur Général. Dans le cours de l'action, Cathibad qui montoit un cheval fougueux, ayant été emporté vers l'Euphrate qui étoit débordé, il tomba dans un fossé profond où il fut noyé sans pouvoir être secouru.

Mort de Cathibad.

Abdallah ravage la Mésopotamie.

Tandis que Mervan étoit occupé à faire face aux troupes de Zulcimin, il eut à se défendre en même-tems contre les attaques d'un ennemi redoutable qui avoit pris les armes pour appuyer le parti d'Aboul-Abbas, Calife de Couffah. C'étoit le fameux Abdallah, fils d'Abbas, oncle de l'Iman Ibrahim, d'Aboul-Abbas & d'Abou-Giaffar. En armant contre le Calife de Sy-

rie, Abdallah vouloit venger la mort de l'Iman son neveu, & assurer le Califat aux deux autres, en les établissant sur les ruines des Ommiades dont il avoit juré la perte. Il parut donc subitement en Mésopotamie, & fit le ravage dans cette province. MERVAN II. Hégire 131. Ere Chr. 749.

Mervan, quoique déja suffisamment occupé par les affaires qu'on lui suscitoit en Arabie, & par la guerre qu'il faisoit actuellement contre Zulcimin, se mit néanmoins en campagne avec une armée nombreuse, pour combattre, ou du-moins pour contenir Abdallah, & empêcher qu'il ne désolât entièrement la province où il venoit de faire irruption.

Le Calife s'avança jusqu'à Mossul, ville considérable de ce pays, & il établit son camp dans la plaine de Tubat, à peu de distance de l'endroit qu'occupoit alors l'armée d'Abdallah. Mervan ayant envoyé reconnoître l'ennemi, crut devoit temporiser, & ne point chercher à faire d'entreprise qu'il n'eût reçu des nouvelles de ce qui se passoit à l'armée d'Iblin, qui étoit

Le Calife marche en personne pour s'y opposer.

MERVAN II. Hégire 132. Ere Chr. 749.

alors en présence des troupes ennemies. Le Calife ne s'appliqua donc qu'à se bien retrancher, & à se mettre absolument hors d'insulte. Du reste, il attendit à regler ses mouvemens, sur le bon ou le mauvais succès de ses armes dans la Perse.

Il ne tarda pas à être éclairci du malheureux sort de ses troupes. On vint lui apprendre qu'elles avoient été mises dans une déroute entière; qu'Iblin son Général de confiance avoit été tué dans l'action, & que Yésid qui s'étoit chargé du commandement après la mort de ce Général, avoit péri presque dans le même-tems. Cette affligeante nouvelle le pénétra de la plus vive douleur. Cependant, reprenant tout-à-coup son courage ordinaire, il résolut de décamper, & d'aller à la rencontre de l'ennemi victorieux. Cette démarche devenoit même alors en quelque façon nécessaire, parce qu'on l'informa que Zulcimin voulant profiter de l'ardeur de ses troupes, s'étoit mis à leur tête, après la mort de Cathibad, & s'avançoit en diligence, comptant mettre bien-

Il va à la rencontre de Zulcimin.

tôt par sa défaite le comble à la victoire qu'il venoit de remporter. La crainte qu'il eut de se trouver attaqué d'un côté par Zulcimin, & harcelé de l'autre par Abdallah, qui étoit peu éloigné, lui fit prendre le parti d'aller audevant de cet ennemi qui venoit le chercher : il comptoit d'ailleurs en avoir bon marché, tant à cause du désordre qu'une grande victoire occasionne souvent parmi des troupes, que par rapport au peu d'idée qu'il avoit de la bravoure de Zulcimin. MERVAN II. Hegire 132. Ere Chr 749.

Il est défait.

Cependant il fut bien trompé dans ses espérances : les deux armées s'étant enfin rencontrées, Zulcimin fit brusquer une attaque, & la poussa avec une vigueur si surprenante, que les troupes de Mervan furent enfoncées à diverses repriſes. Quelques efforts que pût faire ce Calife, ses soldats lâcherent pied de toutes parts ; & sans les sages précautions qu'il avoit prises, son armée auroit été taillée en pieces. Mais lorsqu'il avoit vu l'ennemi en disposition de livrer bataille, il avoit fait jetter promtement un pont sur le fleuve Zaban qui se trouvoit derrière lui

MERVAN II. Hégire 132. Ere Chr. 749. & par ce moyen, il se ménagea une retraite qui lui sauva la vie, aussi-bien qu'à un grand nombre de ses troupes.

Il est vrai que l'extrême lassitude des ennemis contribua aussi beaucoup à assurer la retraite de Mervan ; car s'ils n'avoient pas été épuisés de fatigue & de carnage, & qu'ils eussent pu suivre les Syriens jusqu'au fleuve, ils auroient massacré ce qui en restoit, ou du-moins ils les auroient tellement harcelés au passage, que dans le désordre affreux de la déroute, la plupart se seroient précipités dans le fleuve, & auroient péri dans les flots. Mais la fortune qui réservoit Mervan à de nouveaux malheurs, parut le favoriser dans cette triste conjoncture. Il recueillit donc sans beaucoup d'obstacles les débris de son armée ; & aussitôt il fit rompre le pont, pour ôter aux ennemis les moyens de venir les attaquer Zulcimin, de son côté, ne chercha pas à pousser plus loin ses avantages. Il fit reposer quelque tems ses troupes sur le champ de bataille, & peu après il se retira dans la Perse, comptant

comptant bien qu'après une pareille défaite, Mervan n'oſeroit pas l'y venir troubler. MERVAN II. Hegire 132. Ere Chr. 749.

Ce Calife néanmoins trouva bientôt moyen de ſe remettre en forces. Il lui arriva des renforts conſidérables de Syrie & autres endroits circonvoiſins; & enfin il ſe rétablit de façon, qu'il ſe vit en état de penſer à réparer les diſgraces que le ſort des armes lui avoit fait éprouver. Zulcimin s'étant retiré, Mervan ne fut pas tenté d'aller le chercher; il jugea plus à propos de marcher contre Abdallah qui continuoit toujours à déſoler la Méſopotamie. Les troupes de celui-ci étoient partagées en deux corps, dont l'un étoit commandé par Abdallah lui-même, & l'autre étoit ſous les ordres d'Abou-Moſlem. Il retourne en Méſopotamie avec de nouvelles troupes.

Ce fut contre ce dernier que Mervan réſolut de marcher d'abord. Il fut ſecondé dans ce deſſein par tous les amis des Ommiades qui cherchoient une occaſion de punir Abou-Moſlem, qui étant de leur maiſon, avoit indignement abandonné leur parti, pour paſſer dans celui des Abbaſſides. Hégire 133. Ere Chr. 750.

MERVAN II. Hégire 133. Ere Chr. 750. Ses troupes se dispersent.

Cette démarche n'eut pas un succès plus heureux que les précédentes ; mais ce fut l'effet d'un événement singulier, qui fut une preuve évidente que la fortune étoit absolument déclarée contre le malheureux Mervan. Les deux armées s'étant trouvées en présence auprès de Mossul, le Calife s'écarta seul un moment, & monta sur une hauteur pour observer l'ordre, la contenance & le nombre des ennemis, aussi-bien que la situation du terrein.

Tout paroissoit favoriser ses vues, & il se promettoit une victoire certaine, au moyen des évolutions qu'il résolut de faire en conséquence de sa découverte. Mais avant de revenir joindre ses troupes, il fut obligé de mettre un instant pied à terre. En descendant de cheval son sabre sortit du foureau & fit en tombant un bruit dont le cheval fut tellement effarouché qu'il prit le galop à toutes brides & s'en retourna seul rejoindre l'armée Syrienne.

Mervan prévit dès l'instant la funeste impression que cet accident alloit faire sur ses troupes : en effet,

dès qu'on vit arriver ce cheval sans son maître, on imagina que le Calife avoit été tué, ou du-moins qu'il avoit été fait prisonnier. L'allarme se mit parmi les Syriens, & une terreur panique s'emparant subitement de leurs esprits, en vain les Généraux firent des efforts pour les rassurer, la consternation & l'effroi les avoit tellement saisis, que toute cette grande armée se divisa en plusieurs corps, qui se disperserent de côté & d'autre selon leurs intérêts ou leur caprice. MERVAN II. Hégire 133. Ere Chr. 750.

Le Calife vit tout ce désordre sans pouvoir y remédier : il fit cependant toute la diligence possible pour tâcher de réparer ce malheur. Il accourut à ses troupes, & mit tout en œuvre pour les rallier. Ses prières, ses remontrances, ses menaces, ne firent aucun effet sur des esprits troublés ; & il fut trop heureux lui-même de trouver un cheval pour se sauver avec la multitude, & se mettre en sureté.

Abou-Moslem, charmé d'un événement qui lui assuroit la victoire à si peu de frais, ne voulut pas

MERVAN II. Hégire 133. Ere Chr. 750. se donner la peine de les tailler en pieces dans leur déroute ; il envoya seulement un détachement de troupes légeres pour augmenter la terreur & le désordre parmi les fuyards. Effectivement, il ne fut pas besoin d'un plus grand nombre de troupes pour achever de ruiner l'armée Syrienne ; & Mervan n'eut d'autre ressource que d'aller promtement se renfermer à Damas, qui étant la capitale de ses Etats, pouvoit lui procurer un asyle assuré contre la poursuite de ses ennemis.

Damas refuse de recevoir le Calife. Mais par une suite de l'infortune la plus marquée, ses propres sujets refuserent de lui donner retraite dans sa capitale. Effrayés de la nouvelle qui s'étoit répandue que l'armée d'Abdallah s'avançoit à grandes journées vers Damas, & que dans peu cette place seroit assiégée, ils représenterent à celui qu'ils reconnoissoient cependant pour leur Souverain, que n'étant pas en état de se défendre contre les ennemis, & ne voulant pas d'ailleurs exposer mal à propos ni leurs vies ni leurs biens, ils étoient résolus d'ouvrir leurs portes aux vainqueurs, &

qu'il n'avoit qu'à se retirer promptement, s'il ne vouloit pas tomber entre leurs mains. MERVAN II. Hégire 133. Ere Chr. 750.

Mervan sentit bien vivement un coup aussi affreux; cependant il ne se laissa point abattre par sa mauvaise fortune. Ce grand Capitaine prenant le seul parti qui lui restoit de libre dans une extrémité aussi pressante, abandonna la ville pendant la nuit, & emporta avec lui ses trésors & ce qu'il pouvoit avoir de plus précieux : il fut suivi de quelques-uns de ses parens, & d'un certain nombre d'amis & de courtisans qui eurent assez de courage pour partager ses infortunes. Il se retire en Egypte.

Il se retira en Egypte avec toute sa suite. Il espéroit qu'étant Souverain de ce pays, il pourroit y trouver un parti fidéle qui l'aideroit à rétablir ses affaires, ou qui lui procureroit du-moins des facilités pour se maintenir dans cette province. En effet, il eut lieu d'être content des Egyptiens; ils le reçurent chez eux avec plaisir, & parurent disposés à lui donner tous les secours dont ils pouvoient être capables. Il commença donc à jouir d'un peu Hégire 134. Ere Chr. 751.

MERVAN II. Hégire 134. Ere Chr. 751.

de repos, dont il ne pouvoit manquer de sentir tout le prix, après avoir essuyé des revers aussi accablans.

Mais le terme fatal étoit arrivé. Il n'y avoit plus de bonheur à espérer pour lui ; ses malheurs ne devoient finir qu'avec sa vie. Saleh, frère d'Abdallah, qui avoit été chargé de le poursuivre jusqu'à Damas, avoit laissé reposer ses troupes pendant quelque tems dans les environs de cette ville. Ce fut de-là qu'il informa son frère de la retraite de Mervan en Egypte ; & il lui manda que s'il vouloit lui envoyer des troupes promtement, il comptoit arriver assez tôt pour attaquer ce Calife avant qu'il se fût fortifié.

Saleh va l'y attaquer.

La défaite entière de Mervan, & l'extinction des Ommiades, formoit un objet assez intéressant pour que Abdallah ne négligeât aucun moyen d'y parvenir à quelque prix que ce fût. Il envoya donc à Saleh les secours qu'il lui demandoit, & aussitôt ce Général prit sa route vers l'Egypte.

Il le défait.

Mervan marcha fièrement à sa

rencontre, à la tête d'un corps de troupes dont l'ardeur & le zéle sembloient l'assurer du succès de cette entreprise. Il fondoit aussi de grandes espérances sur ce que Saleh n'ayant jamais commandé en chef des armées nombreuses, il ne pourroit éviter de faire des fautes dont il seroit facile de profiter ; mais toute l'expérience de Mervan ne lui servit de rien dans cette conjoncture. La brusque impétuosité de Saleh fit un effet surprenant sur les troupes Egyptiennes ; leur résistance ne servit qu'à en faire massacrer un plus grand nombre : & enfin, après une action très-longue & très-sanglante, la fortune se déclara pour un Général encore jeune, qui remporta une victoire complette sur un Prince que l'on reconnoissoit pour le plus grand guerrier de son tems. MERVAN II. Hégire 114. Ere Chr. 732.

L'infortuné Mervan, après avoir fait dans cette bataille des exploits d'une valeur étonnante, périt avec un grand nombre de ses principaux Officiers, qui ne voulurent pas lui survivre. Le corps de ce Calife ayant été trouvé par- Mort de Mervan.

MERVAN II. Hégire 134. Ere Chr. 752.

mi les morts sur le champ de bataille, on en coupa la tête que l'on envoya à Abdallah. Telle fut la fin malheureuse du brave Mervan, Prince dont la générosité & la grandeur d'ame brillerent également dans ses défaites & dans ses victoires. Il mourut l'an cent trente-quatre de l'Hégire, & sept cent cinquante-deux de Jesus-Christ. La dynastie des Ommiades finit en sa personne, après avoir subsisté depuis l'an quarante & un de l'Hégire, c'est-à-dire, pendant l'espace de quatre-vingt-treize ans.

Ce Calife laissa deux enfans, sur le sort desquels les Auteurs sont peu d'accord. Il y en a qui disent que l'un de ses fils se retira en Espagne, où il fut le fondateur de la Monarchie des Ommiades : & que l'autre prit un établissement dans l'Arabie heureuse. Macine dit au-contraire que le fils aîné de Mervan fut tué en Ethiopie, où il s'étoit retiré ; & que l'autre, après avoir été long-tems en prison, recouvra enfin sa liberté, & mourut peu de tems après à Bagdet, où il fut inhumé.

La dynastie des Ommiades fut remplacée par une autre qui est célèbre dans l'histoire sous le nom de *Dynastie des Abbassides*, laquelle fut redevable de son établissement aux soins d'Abdallah, vainqueur de Mervan. Ce fut lui qui mit sur le trône les Princes de ce nom, & qui affermit leur autorité par les cruelles mesures qu'on va lui voir prendre pour la ruine entière de la maison d'Ommiah. MERVAN II. Hégire 134. Ere Chr. 752.

Fin du Tome II.

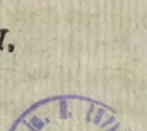

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Second Volume

A

ABBAS, oncle de Mahomet, vénération que les premiers Califes avoient pour lui, 449.
Abbas-ebn-Sehel, est envoyé par Abdallah, contre les troupes de Mokthar. 311. Il a une conférence avec Sergiabil, 312. Il le surprend & le défait, 313.
Abbassides (les) leur origine, 449. Leur haine contre les Ommiades, 450. Mouvemens qu'ils excitent, 483. *& suiv.*
Abdallah, Gouverneur de Basrah, sa sévérité lui fait des ennemis qui le desservent auprès du Calife, 152. Il est rappellé, 153.
Abdallah-ebn-Abbas fait sentir à Ali le piége que Mogaïrah lui tendoit, 13. Conseils qu'il lui donne, *ibid. & suiv.* Il est établi Gouverneur de Basrah, 56. Le Calife le fait venir auprès de lui, 88. Il le renvoie dans son Gouvernement, 89. Il tâche de détourner Hossein d'aller à Couffah, 206. *& suiv.*
Abdallah, fils d'Abbas, prend les armes pour soutenir Aboul-Abbas, 500. Il envoie des renforts à Saleh, 510.
Abdallah-ebn-Amer. Le gouvernement de Basrah lui est ôté, 130. Il refuse de reconnoître Yésid pour successeur de Moavias, 155. son caractere, 157.
Abdallah-ebn-Amrou, consulté par le Gouverneur de la Mecque, réponse qu'il lui donne, 244.
Abdallah, fils de Hantéla, est chargé de commander les Médinois, 254. Il est député vers le Calife, *ibid.*
Abdallah-ben-Mothi est mis à la tête des Coréïschites, 253. *& suiv.*
Abdallah-ebn-Vaheb, se met à la tête des Kharégites, 79. Il est tué dans une action, 81.
Abdallah-ebn-Yésid, Gouverneur de Couffah, est obligé de faire mettre Mokthar en prison, 295. *& suiv.* Conseil qu'il donne à Soliman, 300.

Abdallah, fils de Zobéir, s'oppose à ce qu'Yésid soit reconnu pour successeur de Moavias, 155. Caractere que lui donne Moavias, 157. Il refuse de prêter serment à Yésid, & se retire à la Mecque, 178. Oppositions qu'il trouve sur sa route, & qu'il surmonte, 179. *& suiv.* Il se fait reconnoître Calife à Médine & à la Mecque, 241. Il invite les Médinois & les Mecquois à venger la mort de Hossein, 241. Ce qu'il écrit à Yésid pour le porter à rappeller Valed, 248. Il est assiégé dans la Mecque, 261. Il refuse les hommages de l'armée de Syrie, 263. Disposition favorable où étoient plusieurs seigneurs de Syrie à son égard, 276. *& suiv.* Il est reconnu Calife par les Basriens, 277. Ce qui empêcha qu'il ne fût universellement reconnu, 278. Plusieurs provinces se soumettent à lui, ce qui est cause que quelques Auteurs le comptent parmi les Califes, *ibid.* Il rejette les offres de Mokthar, 311. Il envoie des troupes contre lui, *ibid.* Il fait arrêter Mahomet & sa famille, 316. Il veut les obliger à le reconnoître Calife, 317. Menaces qu'il fait à Algiodalis, 319. Il est fait prisonnier, & pour obtenir la liberté, obligé de la rendre aux Alides, 320. Avantages que lui donne la défaite de Mokthar, 327. Il harangue les Mecquois à l'occasion de la défaite de Moslab, 344. Il envoie à la rencontre d'Hégiage différens partis, qui sont battus, 353. Il est abandonné de ses deux fils, Hamzah & Hobéid, 354. Sa mere l'anime à soutenir son entreprise, 355. *& suiv.* Il se défend avec un courage surprenant, 358. *& suiv.* Il est tué, 359. Proverbe auquel son avarice a donné lieu, 360.

Abdalazis, frere du Calife, est chargé de tuer Amrou, 331. touché de ses remontrances, il n'exécute pas sa commission, *ibid.* Il détourne le Calife de tuer Jean, 333.

Abdalaziz, chargé par Khaled, son frere, de marcher contre les Azarakites, est défait, & y perd sa femme, 347. Etant Gouverneur de la Mecque, ordres qu'il reçoit de Valid, 385.

Abdalmélek est proclamé Calife après la mort de Mervan I. 306. Il défend le pélerinage de la Mecque, & institue celui de Jérusalem, 307. Mesures qu'il prend contre Abdallah, 308. Il se met en campagne, dans le dessein d'aller l'attaquer, 326. Une révolte le rappelle à Damas, 327. Conduite qu'il tient à l'égard d'Amrou, le chef de cette révolte, pour s'en défaire, 328. Il le tue lui-même, 332. Il appaise la sédition que Jean avoit excitée, 333. Il envoie Jean en exil, 334. Il fait un traité avec l'Empereur Grec, 335. Il refuse de se rendre aux remontrances de son conseil, qui le dissuadoit de commander ses troupes en Arabie,

336. *& suiv.* Il écrit à Ibrahim, pour le détacher du parti d'Abdallah, 338. Il défait les troupes d'Abdallah, commandées par Moslab, 339. *& suiv.* Il accorde la vie à Jean, frere d'Amrou, 341. Il donne un repas dans le château de Couffah, où il est frappé de la réflexion que fait un officier à l'occasion de la tête de Moslab, 343. *& suiv.* Distribution qu'il fait de différens gouvernemens, 346. *& suiv.* Il revient en Syrie, 347. Reproches qu'il fait à Khaled, au sujet de la défaite de ses troupes, 348. Il confie à Hégiage le commandement des troupes qu'il envoie contre Abdallah, 350. *& suiv.* Il fait un voyage à la Mecque, 361. Il donne à Hégiage différens gouvernemens, *ibid.* Il envoie des troupes à Hégiage, 372. Mort de ce Calife, 375. *& suiv.* Ses enfans, & comment il fut qu'ils regneroient après lui, 377. Il est le premier qui ait fait frapper de la monnoie chez les Arabes, 378.

Abdalrahman-ebn-Melgen se charge de tuer Ali, 94. Il se lie avec une femme, avec qui il contracte un nouvel engagement, pour exécuter son dessein, 96. *& suiv.* Il tue le Calife, 99. Il est arrêté & condamné à mort, 100.

Abdalrahman. Voyez *Abdérame.*

Abdarrahman, fils du Calife Aboubecre, refuse de reconnoître Yésid pour successeur de Moavias I. 155. son caractère, 157. Sa mort, 158.

Abdarrahman, fils de Khaled, est tué par ordre de Moavias, 135.

Abdarrahman découvre les mauvais desseins qu'Hégiage avoit en l'envoyant contre les Turcs, 369. Il est reconnu Gouverneur de l'Irak, fait un traité avec les Turcs, & bat Hégiage, 370. Ses partisans le proclament Calife, & il fait révolter Couffah & Basrah, 371. Il perd une bataille, & est fait prisonnier, 373. Il est délivré par Zentil, *ibid.* Il se tue lui-même, 374.

Abdérame, appellé *Abdalrahman* par les Arabes, fait une irruption en France, 458. Il bat Munuza & fait sa femme prisonniere, 459. Il défait le Duc d'Aquitaine, 460. Après avoir ravagé plusieurs Provinces, il est défait par Charles-Martel, & périt dans le combat, *ibid.*

Abidallah est envoyé dans l'Yémen en qualité de Gouverneur, 15. Il s'oppose en vain aux troupes de Moavias, & est tué dans l'action, 91.

Abou-Ayoub, sa mort, 141. Vénération des Musulmans pour son tombeau, *ibid.*

Abou-Horéirah, sa mort, 160.

Abou-Kotadad, ce qu'il dit dans l'assemblée des Médinois, 39.

Abou-Léilah, surnom donné à Moavias II. ce qu'il signifie, 271.

Abou-Moſlem ſe jette dans le parti d'Ibrahim, 489. Il commande un corps de troupes, 505. Il achève de mettre en déroute les troupes de Mervan, 508.

Abou-Mouſſa-al-Aſchari eſt nommé un des Arbitres pour décider le différend entre Ali & Moavias, 71. Comment il ſe conduit dans cette affaire, 75. *& ſuiv.*

Aboul-Abbas eſt déſigné pour ſuccéder à Ibrahim, 493. Il eſt proclamé Caliſe à Couffah, 494. Son parti s'augmente conſidérablement, 496.

Abſimare détrône l'Empereur Léonce, 389.

Addédoullat, Prince des Bouides, découvre le tombeau d'Ali, 101.

Abias, fils de Zéid, ſe réfugie à Balx après la mort de ſon pere, 448. Sa mort, 472.

Ahnaf, oncle d'Yéſid, ce qu'il dit à Moavias ſur ſon ſujet, 161.

Aiesha. Occaſion de ſa haine contre Ali, *tom. II.* 3. *& ſuiv.* Elle fait révolter les peuples contre lui, 17. ſe met à la tête des ſéditieux, 21. & 25. Avanture qui l'effraie à Giouab, 25. *& ſuiv.* Députation que les habitans de Baſrah lui font, 31. Diſcours déſobligeant qu'on lui tient, 32. Traitement qu'elle fait au Gouverneur de Baſrah, 36. Elle fait ſon entrée dans cette place, *ibid.* Elle ramene Zobéir à ſon parti, 49. Elle le met à la tête des troupes pour combattre Ali, 50. Elle eſt faite priſonniere, 54. Elle ſe retire à Médine, 55. Elle refuſe à Haſſan la ſépulture auprès de Mahomet, 118. Conférence qu'elle a avec Moavias, 155. ſa mort, 158.

Akſchid, ſouverain du Tabareſtan, gagne une bataille ſur Yéſid, 408. Il lui accorde la paix, 409.

Algiodali, (Abou) eſt envoyé par Moxthar pour délivrer les Alides, 318. Il attaque le Zemzem, 319. Il ſomme Abdalah de rendre les priſonniers, 320. Il le défait, le fait priſonnier, & par accommodement lui rend la liberté, 320.

Alhamdani (Hareth) défait les rebelles, 364. Il les inveſtit dans un château où il fait mettre le feu, 365. Sa confiance leur donne moyen d'en ſortir, & ils taillent ſes troupes en pieces, 366.

Ali. Les ſuffrages ſe réuniſſent en ſa faveur, 2. Difficultés qu'il fait pour accepter le Califat, *ibid. & ſuiv.* Il eſt reconnu Caliſe, dans l'aſſemblée, 5. Il ſe fait prêter ſerment de fidélité d'une maniere ſolennelle, 6. *& ſuiv.* Sa réponſe à la propoſition captieuſe de Tellah & de Zobéir, 9. *& ſuiv.* Il ſe détermine à ôter aux anciens Gouverneurs de Provinces, leurs gouvernemens, 11. *& ſuiv.* Il refuſe à Tellah & à Zobéir les Gouvernemens qu'ils lui demand

doient, 16. *& suiv.* Il exhorte Moavias à le reconnoître pour Calife, 19. Il sollicite les Médinois de prendre son parti, 36. *& suiv.* Il demande du secours aux habitans de Couffah, 40. Il en reçoit de divers endroits, 41. Il envoie son fils à Couffah, 42. Il en obtient des troupes, 46. Ce qu'il leur dit, *ibid. & suiv.* Il vient devant Basrah, 47. Conférence qu'il a avec Tellah & Zobéir, 48. Il gagne une bataille sur les rebelles, 50. *& suiv.* Ce qu'il dit apprenant la mort de Tellah, 51. Ses sentimens sur la mort de Zobéir, 53. Il fait reconduire Aïésha à Médine, 55. Usage qu'il fait du butin, *ibid.* Il fixe son séjour à Couffah, 56. Il écrit à Moavias pour l'engager à le reconnoître, *ibid.* Il marche contre lui à la tête de ses troupes, 64 Il découvre un puits d'une maniere singuliere, 64. *& suiv.* Il propose à Moavias un combat singulier, 67. *& suiv.* Il rejette la proposition de mettre son différend à la décision des Arbitres, 71. Il consent à retrancher d'un traité les titres qui faisoient peine à Moavias, 73. Il est déposé par les Arbitres, 75. *& suiv.* Il justifie sa conduite auprès des Kharégites, 78. *& suiv.* Il dissipe leur parti, 80. *& suiv.* Changement de Gouverneurs en Egypte qui lui fait perdre cette Province, 85. *& suiv.* Imprécations qu'il prononce contre Arthah, qui ont leur effet, 91. Pressentimens qu'il eut de sa mort, 98. *& suiv.* Il est assassiné par un Kharégite, 99. Son portrait, 100. Titres honorables qui lui sont donnés, *ibid. & suiv.* Jusqu'à quel tems son nom fut en malédiction, 101. Lieu de sa sépulture, 102. Ouvrages dont il est auteur, 102. *& suiv.* Ses maximes, 104. Ses enfans, 106. Il refuse de désigner son successeur, 187. Les malédictions contre lui sont supprimées, 421.

Ali, fils de Hossein, est sauvé par les prieres de Zéinab, 229. Sa fierté porte quelques courtisans à conseiller au calife de s'en défaire, 233. Comment il est reçu par le Calife, 234. Son départ pour Médine, 238. Ce que le Calife ordonne par rapport à lui, & sa famille, 258. Elle est sauvée du pillage, 260.

Almondir se rend à Basrah, où il invective contre le Calife, 251. Comment il évite d'y être arrêté, 252. Il va à Médine où il déclame encore contre le Calife, 252. *& suiv.*

Amer, chargé d'aller à la rencontre d'Abdallah, est défait & fait prisonnier, 180.

Amer-ebn-Saïd est envoyé avec des troupes à la rencontre de Hossein, 217. Il reçoit ordre d'obliger Hossein à reconnoître Yésid, 219. Conférence qu'il a à ce sujet avec Hossein, *ibid.* Il attaque Hossein, & le défait, 224. Il est tué, & ses deux fils aussi, 309.

Ammar. Sa conduite pendant la captivité du Gouverneur de Basrah, 30.

Ammar-ebn-Yasser est envoyé avec Hossein pour solliciter le secours des Couffiens, 42. Témoignage que Mahomet avoit rendu à sa droiture, 52. Sa mort, 67.

Ammarah ebn-Sahal est fait Gouverneur de Couffah, 15. Il refuse de l'y recevoir, 16.

Amrou ebn-al-As entre dans la révolte de Moavias, par quel motif, 56. *& suiv.* Il se rend à Damas avec ses troupes, & reconnoît Moavias pour Calife, 62. Il exhorte Moavias à accepter le défi proposé par Ali, 68. Il est un des Arbitres du différend entre Ali & Moavias, 71. Il dépose Ali & nomme Moavias à sa place, 76. Il s'empare de l'Egypte au nom de Moavias, 87. Il manque à être assassiné par un Kharégite, 96. Sa mort, & son éloge, 125. *& suiv.*

Amrou-ebn-Béker se charge d'assassiner Amrou, 94. Il tue celui qui étoit dans la Mosquée à la place de ce Prince, 96. Ce qu'il dit lors qu'il eut appris sa mépriſe, *ibid.*

Amrou ebn-Giarmouz tue Zobéir, 53. Comment il est reçu d'Ali, à qui il porte la tête de Zobéir, *ibid. & suiv.* Il se tue lui même, 54.

Amrou, fils de Hossein, aimé du Calife Yésid, 236. Il accepte la proposition que lui fait le Calife, 237.

Amrou-ebn-Said est fait Gouverneur de Médine, 181. Devenu Gouverneur de la Mecque, embarras où le met la révolte d'Abdallah, 243. Il consulte Abdallah à ce sujet, *ibid. & suiv.* Son gouvernement lui est ôté, 245. Il se justifie auprès du Calife, 246. *& suiv.* Yésid lui rend ses bonnes graces, 247. Il refuse le commandement des troupes envoyées contre les Médinois, 256. *& suiv.* Il soumet l'Egypte à Mervan, 285. Il excite une révolte, & se rend maître de Damas, 327. Il se raccommode avec le Calife, *ibid & suiv.* Il est tué, 332.

Arthah ravage l'Yémen, 91. Cruauté qu'il y exerce, *ibid.* Sa mort, 92.

Ayad, secrétaire d'Hescam, porte les clefs du trésor à Valid, 417

Azarakites (les) branche des Motazelites, se révoltent, 345. *& suiv.* Ils remportent un avantage sur les troupes du Calife, 347. Ils sont entierement défaits, 348. *& suiv.*

B

BARAC-ebn-Abdallah se charge de tuer Moavias, 94. Il lui porte un coup d'épée, 95. Il est arrêté & puni, *ibid. & suiv.*

Barmécides (les) leur origine, 413. *& suiv.*
Baschar, est fait Gouverneur de Couffah, 346. 347.

C

CATIBAH, ou *Cathibad-ebn-Moslem*, fait la conquête du Khouaresm, 380. Il passe dans la Transoxane, & assiége Samarkan, capitale de cette province, 381. Il prend cette ville à composition & y établit le Mahométisme, 383. Il est chargé par Zulcimin de commander ses troupes, 498. Il bat les troupes de Mervan II, 439. Sa mort, 500.
Charles-Martel, Prince des François, avantages qu'il remporte sur les Sarrasins, 490. *& suiv.*
Constantinople, assiégée par les Musulmans, 140. 141. 405. 407. 421. *& suiv.*
Couffiens (les) refusent de se rendre aux sollicitations d'Ali qui imploroit leur secours, 40. *& suiv.* Ils lui accordent des troupes, 45. *& suiv.* Le Calife vient demeurer dans leur ville, 56. Se joignent aux Irakiens contre les Kharégites, 124. Ils les défont, 125. Députation qu'ils font à Hossein, 181. Ils desservent leur Gouverneur auprès du Calife, 187. Ils prennent les armes, & se joignent à Moslem, 196. Ils l'abandonnent, 197. Ils excitent une révolte pour venger la mort de Hossein, 287. *& suiv.* Ils reconnoissent Zésid pour Calife, 443. *& suiv.*

D

DARVAN porte un coup d'épée à Ali, 99. Il est tué lui-même, *ibid.*
Débac, fils de Kaïs, fait l'oraison funebre de Moavias, & les autres cérémonies pratiquées par les Musulmans, 164. Il est choisi pour gouverner l'Etat après l'abdication de Moavias II, 170. Il est dans les intérêts d'Abdallah, 276. *& suiv.* 281. Il forme un parti contre Mervan, 281. Il est tué dans une bataille où ses troupes sont défaites, 282.
Débac est envoyé au secours de Mervan, 423.

E

ESPAGNE, conquise en partie par les Arabes, 379.
Eudes, Comte d'Aquitaine, chasse les Sarrasins, 458.
Eudes, Duc d'Aquitaine, fait alliance avec Munuza, 458. Il est battu par les Sarrasins commandés par Abdérame, 460.

F

FATIME, sœur de Hossein & de Zéinab, est demandée en mariage par un Seigneur Syrien, 234. 236 Elle engage sa sœur à faire un présent à Nomau, 238. *& suiv.*
Fidac, terre donnée en dot à Fatime, lorsqu'elle épousa Ali, 419.

G

GIAFAR, Seigneur Persan, vient se réfugier à la Cour de Soliman, 413. Il réforme la monnoie des Arabes, 415. D'où lui vient le surnom de *Barmeki*, 416.
Giafer Sadec, Auteur Arabe qui a expliqué le *Gefr*, 103.
Giariah est envoyé dans l'Yémen avec un corps de troupes, 92.

H

HABABAH, une des femmes d'Yézid II. Accident qui lui arrive, & qui lui cause la mort, 439.
Hadrami s'empare de Basrah, 89. Il en est chassé, *ibid.*
Hakem-ben-Amer s'empare d'une place, 133. Refuse d'exécuter l'ordre de Ziad, 134. Sa mort, *ibid.*
Hakem, pere de Mervan, Sa disgrace, 305.
Hanaf-ebn-Kais fait tuer Zobéir, par un de ses gens, 52. Conférence qu'il a avec Ali, 73.
Hani, partisan de Hossein, reproches qu'il fait à Moslem, 192. Il est arrêté, 194 Réponse qu'il fait à Obéidallah, *ibid.* Il a la tête tranchée, 205.
Haran, ville de Mésopotamie, séjour ordinaire de Mervan II, 487.
Hareth, Gouverneur de Basrah, 130
Harro-ebn-Yézid, est envoyé avec des troupes à la rencontre de Hossein, 211. Ménagement qu'il observe à l'égard des troupes de Hossein, 212. Sa réponse à Hossein, 213. Avis qu'il lui donne, 214. *& suiv.*
Hassan est envoyé par Ali à Couffah, 42. Réception qui lui est faite, 43. Discours qu'il tient aux Couffiens, 44. Il en obtient du secours pour Ali, 45 *& suiv.* Il est reconnu Calife après la mort d'Ali, 108. Son caractere, *ibid.* Il marche contre Moavias, *ibid.* Ses troupes se mutinent, 109. Il se sauve à Madaïn, où il court risque d'être tué, 110. Il prend la résolution d'abdiquer le Califat, 111. Condition qu'il exige de Moavias pour lui céder sa dignité, 113. Il abdique le Califat, *ibid. & suiv.* Il se retire à Médine, 115. Il refuse de prêter son secours à Moavias

contre les Kharégites, 116. Sa mort, *ibid.* Il refuse de déclarer l'Auteur de sa mort, 118.

Hassan-ebn-Malek forme en Egypte un parti considérable en faveur d'Abdallah, 285. Il en est chassé, *ibid.*

Houla est chargé de porter à Obéidallah la tête de Hossein, 224. Comment sa femme reçoit la nouvelle qu'il lui en donne, 225. Il la remet à Obéidallah, 226. Sa mort, 309.

Heger fait insulte à Ziad, 136. 138. Il est enlevé & conduit au Calife, 138. *& suiv.* Il a la tête tranchée, 139.

Hégiage est chargé de l'expédition contre Abdallah, 350. Songe qu'il avoit eu, *ibid & suiv.* Lettre qu'il écrit aux Mecquois, 351. Il remporte différens avantages sur les troupes d'Abdallah, 352. Il assiége la Mecque, *ibid.* Il ranime ses troupes, que les fatigues rebutoient, 353. *& suiv.* Ce qu'il fait, apprenant la mort d'Abdallah, 360. Il soumet presque toute l'Arabie au Calife, *ibid.* Il rétablit le pélerinage de la Mecque, 361. Il acheve de soumettre les rebelles, 362. Cruautés qu'on lui reproche, *ibid.* Il envoie des troupes contre Saleh & Schébid, 364. Il a du dessous en plusieurs occasions, 367. Il les défait dans une bataille, & les poursuit, 368. Sa haine contre Abdarrahman excite une révolte, 369. Il est défait par les troupes d'Abdarrahman, 370. *& suiv.* Il rassemble de nouvelles troupes, & remporte une bataille sur lui, 373. Il somme le Roi des Turcs de lui livrer Abdarrahman, qui s'étoit réfugié auprès de lui, 374. Il bâtit la ville de *Vasset* ou *Vassit*. 375. Différens traits qui font connoître le caractere d'Hégiage, 394. *& suivantes.* Sa mort, 402.

Hescham ben-Abdalmelek est proclamé Calife, 442. Il approuve la conduite de Joseph à l'égard de Zéid, 448. Son caractere, 451. *& suiv.* Sa mort, 457. Sa conduite à l'égard de Valid II 463. 464.

Hossein, fils d'Ali, tâche de détourner Hassan de la résolution qu'il avoit prise d'abdiquer le Califat, 111. Il se retire à Médine avec Hassan, 115. Il refuse de reconnoître Yésid pour successeur de Moavias, 155. Son caractere, 157. Comment il évite de prêter serment à Yésid, 176. *& suiv.* Avis qu'il donne à son frere, en partant pour la Mecque, 178. Affection des Mecquois pour lui, 180. Comment il reçoit la députation des Couffiens, 183. Il envoie Moslem pour s'assurer de leurs dispositions, 184. Il y envoie Kaïs pour annoncer son arrivée, 206. Il refuse de se rendre aux remontrances d'Abdallah, qui vouloit le détourner d'aller à Couffah, 206. *& suivantes.* Il part pour Couffah, 211. Il tente inutilement d'attirer à son parti, les troupes envoyées à sa rencontre 212. *& suiv.* Il apprend que son parti étoit

dissipé à Couffah, 215. Il continue sa route vers Couffah, 216. Il offre de retourner à la Mecque, 218. Propositions qu'il fait pour éviter de reconnoître Yésid, 219. Il rejette les propositions d'Obéidallah, 221. Il se prépare à soutenir les attaques des ennemis, 222. *& suiv.* Il est tué, 224. Son corps est inhumé dans la plaine de Kerbéla, 229. Différens sentimens sur le lieu où sa tête fut enterrée, 240.

Hozein prend le commandement des troupes après la mort de Meslem, & assiége la Mecque, 161. Il offre à Abdallah de le faire reconnoître par son armée, 262. Il reprend le chemin de Syrie, 263. Conférence qu'il a avec Mervan, pour donner un successeur à Moavias II, 276.

I

IBLIN, Général des troupes du Calife, est défait en deux occasions, 499. *& suiv.* Il est tué, 502.

Ibrahim-ben-Alaschtar, envoyé par Mokthar contre les Syriens, les défait, 321. Il rejette les offres que le Calife lui faisoit pour le gagner, 338. Il est défait & tué, 339. *& suiv.* Sa mort entraîne la défaite de l'armée de Mosslab, 340.

Ibrahim, frere d'Yésid III, monte sur le trône, 478. Conspiration qui se forme contre lui, *ibid. & suiv.* Il perd une bataille, 481. Il est déposé, 482. Tems de sa mort, *ibid.* & 487.

Ibrahim-ebn-Mohammed, Iman, est reconnu Calife par Soliman & ses partisans, 488 Il fait un pélerinage à la Mecque, 490. *& suiv.* La caravane est attaquée & il est fait prisonnier, 492. Il se désigne un successeur, 493. Sa mort, 495.

Jean, frere d'Amrou, excite une révolte en faveur de son frere, 333. Il est fait prisonnier, *ibid.* Il est exilé & se retire auprès de Mosslab, 334. *& suiv.* Il se réconcilie avec le Calife, 342.

Iman. Ce que c'est, & pourquoi les Califes sont appellés Imans, 39.

Joseph-ben-Amrou, Gouverneur de Basrah; moyen dont il se sert pour dissiper la révolte des Couffiens en faveur de Zéid, 445. *& suiv.* Il fait exhumer le corps de Zéid, 448.

Issa, fils de Mosslab, son courage, 340. Il propose à son pere de faire retraite, 341. Il est tué, 342.

Justinien II, détrôné par Léonce, puis reporté sur le trône, 389.

K

KADARIENS (les) secte dans la religion musulmane, son origine, & sa doctrine, 267. *& suiv.*

Caroan, fondation de cette ville, 143. *& suiv.*
Caïs commande les troupes de Haſſan, 109.
Caïs eſt envoyé aux Couffiens, pour annoncer l'arrivée de Hoſſein, 206. Sa mort, 215.
Caleb fournit un drap mortuaire pour enſevelir Heſcam, 457.
Chaled, petit-fils du fameux Khaled, venge la mort de ſon pere, 135. Il eſt contraint de payer une ſomme d'argent pour obtenir ſa liberté, *ibid. & ſuiv.*
Chaled, fils du Calife Yéſid I, meſures que l'on prend pour lui aſſurer le Califat, 283. Reproches qu'il fait à Mervan qui l'en excluoit, 304. Vengeance que ſa mere en tire, *ibid.*
Chaled-ebn-Aſſid eſt envoyé pour faire quelques tentatives du côté de Baſrah, 338. Il eſt fait Gouverneur de cette ville, 347. Il charge ſon frere de combattre les Azarakites, 347. Reproches que le Caliſe lui en fait, 348. Il ſe joint à Mohalleb, & défait les Azarakites, 349. *& ſuiv.*
Charégites, qui ils ſont, 77. Reproches qu'ils font à Ali, *ibid. & ſuiv.* Ils ſe révoltent, 79. Ils ſont diſſipés, 80. *& ſuiv.* Trois d'entr'eux ſe chargent de tuer Ali, Moavias & Amrou, 94. Ils ſe révoltent ſous Moavias, 122. *& ſuiv.* Ils tentent inutilement de porter les Couffiens & les Irakiens à garder la neutralité, 124. Ils ſont preſqu'entierement exterminés, 125.
Choraſſan, conquis par les Muſulmans, 266. Cette Province refuſe de reconnoître aucun des Califes, 286.
Chouarefm, conquis par les Muſulmans, 380.

L

LEON *l'Iſaurien*, Empereur de Conſtantinople, détruit la flotte des Arabes en deux différentes occaſions, 405. 407. Il ruine un nouvel armement des Sarraſins, 424. *& ſuiv.*
Léonce détrône Juſtinien II. & eſt lui-même détrôné par Abſimars, 389.

M

MAGOUREK', Souverain de la Tranſoxane, 381.
Mahadi, ce qu'il eſt devenu, & ce qu'il doit faire ſelon les Perſans, 103.
Mahomet, fils de Giaffar, mauvais ſuccès de ſa négociation auprès des Couffiens, 40. *& ſuiv.*
Mahomet, fils d'Aboubécre, eſt envoyé à Couffah par Ali, 40. Succès de ſon voyage, *ibid. & ſuiv.* La conduite qu'il tient en Egypte oblige Ali de lui ôter le Gouvernement, 85. Il eſt tué, 88.
Mahomet Hanifiah, fils d'Ali. Avis qu'il reçoit de Hoſſein,

178. Pourquoi il eſt nommé Haniſiah, 293. Il rejette offres que Mokthar lui faiſoit pour remettre les Ali le trône, 314. *& ſuiv.* Il eſt arrêté avec ſa famille, par or d'Abdallah, 316. Il refuſe de le reconnoître pour Cali 317. Il eſt mis en liberté, 320.

Mahomet ben Haroun, un des Commandans de l'armée Caliſe, combat contre Ibrahim & le défait, 339. *& ſu*

Maitre des deux témoignages. Titre donné aux C ſes, 39.

Malec, Gouverneur de Médine, entreprend d'y faire reco noître Yéſid pour le ſucceſſeur de Moavias, 154.

Marzaban, chef des rebelles du Giorgian eſt forcé dans retraite, & pendu, 409.

Mervan ebn Hakem eſt rétabli Gouverneur de Médine, 1 Comment il ſe conduit à l'égard de Saëd, *ibid & ſuiv.* I conſulté par Valed, 175. Conſeils qu'il lui donne, *ib* & 177. Il donne retraite aux Ommiades dans le château Médine, 255. Il part pour la Syrie, 263. Il eſt détour par Obéidallah de donner ſon ſuffrage à Abdallah, 27 Il eſt élu Caliſe, 281. Il diſſipe le parti que Déhac av formé contre lui, 282. On l'oblige d'epouſer la mere Khaled pour aſſurer le trône à ce jeune Prince, 283. Il diſſ la conſpiration de Noman, 284. Il envoie Amrou po ſoumettre l'Egypte, 285. Il donne à Obéidallah le co mandement de ſes troupes contre les Couffiens, 302. aſſure le trône à ſon fils, 304. Sa mort, *ibid.* Surno que lui donnoient ſes ennemis, 305. Son caractere, 2

Mervan, Gouverneur de Méſopotamie, néglige la révolte Schébid, 363.

Mervan eſt chargé du ſiége de Conſtantinople, 422. Il e courage ſes troupes, 424.

Mervan II. Se met à la tête des rebelles contre Yéſid III, 47 Il ſe laiſſe gagner par Yéſid, 475. Il prend les armes con le Caliſe Ibrahim, 478. Diſcours qu'il tient pour ſoule les peuples contre lui, 479. *& ſuiv.* Il eſt reconnu Cal par les Emeſſiens, 481. Il remporte une victoire ſur Ib him, 481. Il le dépoſe du Caliſat, 482. Origine de Me van, & ſurnom qui lui fut donné, 483. Son caractere 484. Il eſt reconnu Caliſe dans toutes les provinces, 48 Il fait mourir Hakem & Othman, fils de Valid, qui s toient révoltés, 486. Il remporte une victoire ſur Sol man, & le fait priſonnier, *ibid.* Précautions qu'il pre pour ſurprendre Ibrahim, 491. Il fait mourir Ibrahim, 49 Il envoie des troupes contre Zulcimin, 499. Il marc pour s'oppoſer aux progrès d'Abdallah, 501. Sur la nou velle de la défaite de ſes troupes en Perſe, il va à la renco tre de Zulcimin, 502. Il eſt défait, 503. Il raſſemble nouvell

nouvelles troupes & marche contre Abou-Moſlem, 505. Une terreur panique ſe répand parmi ſes troupes & elles ſe diſperſent, 506. *& ſuiv.* Il ſe retire à Damas, qui l'oblige de ſe retirer, 508. Il ſe ſauve en Egypte, 509. Il y perd une bataille, où il périt, 511. Année de ſa mort, 512. Ses enfans, *ibid.*

Aſſem, fils d'Okbad, eſt chargé de commander les troupes envoyées contre les Médinois, 257. Ses ſentimens par rapport aux Ommiades, *ibid.* Il aſſiége Médine, & l'oblige à ſe rendre à diſcrétion, 259. Egards qu'il a pour la famille de Hoſſein, 260. Il abandonne Médine au pillage, *ibid.* Sa mort, 261.

Minarets, ce que c'eſt, 387.

Moavias forme des prétentions au Califat, 4. Réponſe inſultante qu'il fait à Ali, qui l'exhortoit à le reconnoître pour Calife, 19. *& ſuiv.* Il engage Amrou dans ſa révolte, 57. Il y fait entrer les Syriens, 59. *& ſuiv.* Il va au-devant d'Amrou, qui le fait proclamer Calife, 62. Il inſtruit Ali de ſa promotion au Califat, 63. Il refuſe d'accepter le combat ſingulier qu'Ali lui propoſoit, 68. Stratagême au moyen duquel il rallentit les troupes d'Ali, 69. Il eſt nommé Calife à la place d'Ali, 76. Moyens dont il ſe ſert pour faire révolter l'Egypte contre Ali, 83. *& ſuiv.* Ses troupes s'emparent de l'Hegiaz, 90. Il eſt reconnu à Médine & à la Mecque, 91. Il reçoit un coup d'épée dont il guérit, 95. Conditions qu'il accorde à Haſſan, qui ſe démet du Califat en ſa faveur, 113. Reproche qu'il lui fait, 114. Il le dédommage du refus que les Couffiens faiſoient de lui livrer le tréſor public, 115. Il le fait empoiſonner, 116, *& ſuiv.* Il prend poſſeſſion du Califat, 120. Origine de Moavias, *ibid.* Il fut ſecrétaire de Mahomet, 121. *& ſuiv.* Il envoie contre les Kharégites des troupes qui ſont battues, 123. Il engage les Couffiens & les Iraxiens à prendre les armes contre eux, *ibid.* Il s'attache Ziad, & le reconnoît pour ſon frere, 129. Il donne à Ziad le gouvernement de Baſrah, 130. Il le charge de rétablir l'ordre dans pluſieurs provinces, 132. Il fait tuer Abdarrahman, fils de Khaled, 135. Il fait couper la tête à Héger & ſes complices, 139. Il équipe une flotte qu'il envoie faire le ſiége de Conſtantinople, 140. Il établit Damas la Capitale de l'Empire, 147. Ce qui lui fait abandonner le deſſein de faire tranſporter à Damas la chaire de Mahomet, 148 *& ſuiv.* Il donne le Gouvernement de Médine à Mervan-ebn Haxem, 149. Il nomme Obéidallah gouverneur du Khoraſſan, 150. Il fait reconnoître ſon fils pour ſon ſucceſſeur, 154. *& ſuiv.* Conférence qu'il a avec Aiéſa, 155. Inſtructions qu'il donne à ſon fils, 157. *& ſuiv.* Sa ten-

dresse aveugle pour lui, 162. Affoiblissement de sa santé, 163. Derniers avis qu'il donne à Yésid, *ibid & suiv.* S. mort, 164. Son caractere, 165. *& suiv.* Estime qu'il faisoit de la poësie, 167. *& suiv.*

Moavias II. est proclamé Calife après la mort d'Yésid son pere, 167. Son caractere & sa religion, *ibid.* Il consulte s'il doit conserver le Califat, 168. Il en fait son abdication, 270. Sa mort, 271. Surnom qui lui fut donné *ibid.*

Moavias, prend le commandement des troupes après la mort de son pere, 437. Il est défait & tué, *ibid.*

Mosthar, fils d'Obéidah, ses aventures, 290. *& suiv.* Il vient offrir ses services aux Couffiens, 293. Son mépris pour Soliman lui fait des ennemis, 294. On l'accuse de vouloir se rendre maître dans Couffah, & il est mis en prison, 295. *& suiv.* On le soupçonne d'avoir débauché des troupes à Soliman, 293. Il est mis en liberté, & fait mourir ceux qui étoient soupçonnés d'avoir eu part à la mort de Hossein, 309. Il offre ses services à Abdallah, 311. Il envoie des troupes contre lui, *ibid.* Il tâche de porter Mahomet à se mettre à la tête des Couffiens pour faire valoir ses prétentions au Califat, & en est refusé, 314. *& suiv.* Ce qu'il fait à ce sujet, 315. Il envoie des troupes pour délivrer les Alides qu'Abdallah avoit fait arrêter, 317. Mesures qu'il prend contre les troupes d'Abdalmelek, qui venoient attaquer Couffah, 321. Sa cruauté porte les Couffiens à se révolter contre lui, 322. *& suiv.* Il sort de Couffah, pour combattre les rebelles, 323. Il est défait, & obligé de se retirer dans le château, 324. Il y est tué, 325. Nombre des personnes qu'il fit périr *ibid.*

Mogairah-ebn-Saïd, conseil qu'il donne à Ali, 11. Il change d'avis, 12. Le Calife se sert de lui pour gagner Ziad, 128. *& suiv.*

Mohalleb se joint à Moslab contre Mokthar, 323. Son absence & celle d'Omar, de l'armée de Mossab donne au Calife l'espérance de la victoire, 339. Il se soumet à l'obéissance d'Abdalmelek, 345. Guerre qu'il fait contre les Azarakites, 346. Il est nommé lieutenant de la province d'Ahouexz, 347. Il se joint à Khaled, & défait les Azarakites, 349.

Monnoie. Origine de la premiere monoie des Arabes, 378. Elle est perfectionnée par Giaffar, 415.

Mossab-ebn-Zobéir, frere d'Abdallah, est chargé par les Couffiens de marcher contre Mokthar, 323. Il le défait & l'assiége dans le château de Couffah, 324. *& suiv.* Il vient au devant du Calife pour les combattre, 338. *& suiv.*

Douleur que lui cause la mort d'Ibrahim, 340. Il refuse les moyens qu'on lui offroit de se sauver, 341. *& suiv.* Il est tué, 342.

Munnza, gouverneur pour le Calife dans le Puicerdan, fait alliance avec le Duc d'Aquitaine, 458. Il se tue lui-même, 459.

Mothazelites, qui ils sont, 18. Leur doctrine, 168.

Moslem, est envoyé par Hossein pour ménager ses intérêts auprès des peuples de l'Irak, 184. Il invite Hossein à se rendre à Couffah, 188. Il se charge de tuer Obéidallah, 191. Il n'ose faire le coup, 192. Raisons qu'il allegue pour s'excuser, 193. Il prend les armes, 196. Il est abandonné de ses troupes, 197. Il s'enfuit de Couffah, 198. Il est arrêté, 201. Sa sensibilité sur le malheur de Hossein, 202. Sa fermeté devant ses juges, 203. *& suiv.* Il a la tête tranchée, 205.

Mosslémah, frere d'Yézid II. dissipe la révolte d'Yézid-ben-Mahaleb, 436. *& suiv.* Il remporte une victoire complette sur les Turcs, 438.

N

Noman, gouverneur de Couffah, harangue qu'il fait aux Couffiens, 185. Obéidallah est mis en sa place, 187.

Noman-ebn-Baschir, est chargé d'accompagner la famille de Hossein jusqu'à Médine, 238. Il refuse les présens que Fatime & Zeinab lui offroient, 239. Il est député vers les Médinois, 253. Après la défaite de Dehac, dans le parti de qui il étoit, il s'enfuit à Emesse, 284. Il est tué par les Emessiens, 285.

O

Obeidallah, fils de Ziad, est fait gouverneur du Khoraſſan, 150. Il entre dans la Transoxane & défait les Turcs, 151. Il est envoyé à Basrah, à la place d'Abdallah, 153. Il est fait gouverneur de Couffah, 187. Conduite qu'il tient pour découvrir le parti de Hossein, 188. *& suiv.* Il va rendre visite à Scharik, chez qui il manque à être assassiné, 192. Mesures qu'il prend pour dissiper la conjuration formée en faveur de Hossein, 194. *& suiv.* 196. *& suiv.* Il envoie des troupes à la rencontre de Hossein, 213. Ordres qu'il envoie au sujet de Hossein, & nouvelles troupes qu'il fait partir, 217. Il exige de Hossein qu'il reconnoisse Yézid pour Calife, 219. Il consulte Schamer sur les

propositions de Hossein, 220. Ordres qu'il donne en cé
séquence, *ibid.* & *suiv.* Outrages qu'il fait à la tête
Hossein, 226. 229. Comment il reçoit les reproches qu
lui en fait, 226. Conférence qu'il a avec Zéinab, 2
& *suiv.* Ses emportemens contre les Alides excitent u
sédition à Couffah, 230. & *suiv.* Il envoie au Calife
tête & toute la famille de Hossein, 231. Imprécati
que sa conduite lui attire de la part du Calife, 232. & *su*
Comment il élude l'ordre que le Calife lui donne de fa
arrêter Almondir, 252. Il se fait reconnoître souvera
Basrah, pendant la vacance du trône, 272. & *suiv.*
propositions sont rejettées à Couffah, 274. La révolte
Basriens l'oblige à s'enfuir de la ville, 274. & *suiv.*
détourne Mervan de donner son suffrage à Abdallah, 2
Il surprend l'armée de Soliman, & la taille en pieces,
Il s'avance vers Couffah, à la tête des troupes du
life, 320. Il est défait & fait prisonnier, 321. Il
tué, 322.

Okail, frere d'Ali, se jette dans le parti de Moavias, 93

Okbad. Moyen dont il se sert pour affermir la dominatio
la religion des Musulmans en Afrique, 143. Il fond
ville de Kaïroan, *ibid.*

Omar-al-Macsous consulté par Moavias II. s'il doit acce
le Califat, ce qu'il lui répond, 268. & *suiv.* Les Omm
des le font mourir, 270.

Omar-ebn-Abdalaziz est désigné par Soliman, pour lui su
der, 411. Il est proclamé Calife, 417. Son amour po
simplicité, *ibid.* & *suiv.* Il restitue aux Alides la ter
Fidac, 419. Moyen dont il se sert pour parvenir à
supprimer les malédictions qu'on prononçoit contre
420. & *suiv.* Il envoie des troupes assiéger Constan
ple, 422. Succès de cette expédition, 423. & *suiv.*
persécute les Chrétiens, 427. Comment il se conduit à
gard de Schouzib, 428. Réponse qu'il donne à ses dé
431. & *suiv.* Il est empoisonné, 433. Il refuse
d'aucun remède, *ibid.* Son éloge, 434.

Ommiades (les) Commencement de leur dynastie, 120
sont bannis de Médine, & assiégés dans le château,
& *suiv.* Ils soupçonnent Omar d'avoir porté Moavia
Abdalmalek le Califat, 270. Vengeance qu'ils exercen
lui, *ibid.* Ils font empoisonner Omar II, 432. &
Quand cette dynastie cessa de donner des souverains à
pire des Arabes, 512. Par qui ils furent remplacés,

Othman-ebn Hanif est fait gouverneur de Basrah, 15. O
fuse de l'y recevoir, 16. & 28. Il s'y établit, 29. Il
fait par l'armée des révoltés, & fait prisonnier, *ibid.*
sulte qui lui est faite, après laquelle on le met en lib

Ibid. & suiv. Il évite le piége qu'on lui tendoit pour le surprendre, 34. Il est surpris dans Bassrah, & obligé de se rendre, 35. Traitement qu'on lui fait, 36. Il vient trouver Ali, 42.

Othman est fait gouverneur de la Mecque, 248. Il assure Yézid de l'obéissance des Médinois, 249. Il est chassé de Médine, 255.

P

PERSANS (les) leur respect & leur attachement pour Ali, 101. 103. 105. Leur vénération pour Hossein, 244.

R

RHAGIA, Visir de Soliman, est dépositaire de l'acte par lequel Omar étoit désigné successeur de Soliman, 411. Après la mort du Calife, il convoque les principaux Seigneurs, & leur présente cet acte, 417.

S

SAAD-EBN-KAIS est nommé par Ali pour gouverneur de l'Egypte, 15. Il n'y est pas reçu, 16. Il trouve moyen de s'y établir, 83. Moavias le rend suspect à Ali, 84. Il est rappellé, 85.

Saïd est destitué du gouvernement de Médine, 149. Comment il se soustrait à la rigueur des ordres du Calife, *ibid. & suiv.*

Saïd, petit fils d'Othman, est établi gouverneur du Khorassan, 154.

Sahel-ebn-Hanif est envoyé en Syrie en qualité de gouverneur, 15. On refuse de l'y recevoir, *ibid.*

Saïd-ebn-Obéid amene à Ali les troupes de la tribu de Thaï, 41.

Saleh forme avec Schéïb une conjuration pour tuer Abdalmelek, 361. Il est tué, 364.

Saleh poursuit Mervan en Egypte, 510. Il remporte une grande victoire sur lui, 511.

Salem, fils de Ziad, met à contribution les états du Prince de Samarcand, 166. Il est chargé de la régence du Khorassan, 286. La douceur de son gouvernement lui concilie l'affection des peuples de cette Province, *ibid. & suiv.*

Scarik. Un des Emirs de Couffah, partisan de Hossein, 192. Est visité par Obéidallah, 192. Sa mort, 193.

Schamer, consulté par Obéidallah, avis qu'il lui donne,

210. Il eſt chargé de le mettre à exécution, *ibid. & ſuiv.* Sa mort, 105.

Schariz (Ibn), chef des partiſans d'Othman en Egypte, ſe joint à Amrou, 87.

Schébid ſe joint avec Saleh, pour tuer le Caliſe, 362. La conjuration découverte, ils ſe ſauvent & aſſemblent des troupes, 363. Ils défont les troupes qu'on envoyoit contre eux, *ibid.* Ils perdent une bataille où Saleh eſt tué, 364. Schébid ſe retire dans un château où il eſt inveſti, 365. Il ſe fait un paſſage à travers les flammes, & taille en pieces les troupes du Calife, 366. Il remporte pluſieurs avantages ſur Hégiage, 367. Il prend Couſah, *ibid.* Il préſente la bataille & eſt défait, 368. Il ſe noie en paſſant le Tigre, 369.

Schiites. A qui ce nom eſt particulierement donné, 101. Nom qu'ils donnent à Ali, 101.

Schouzib. Sa révolte, 418. Il envoie des députés au Caliſe, 419. Ce qu'il demande au ſujet de la ſuppreſſion des malédictions contre Ali, 429. Il demande l'excluſion du Caliſe pour Yézid, 431.

Sergiabil, eſt envoyé par Mokthar pour ſurprendre Abdallah, 311. Conférence qu'il a avec Abbas, 312. Ses troupes ſont défaites, & il eſt tué dans l'action, 313. *& ſuiv.*

Serment. Comment les Arabes ſe relevoient de leurs ſerments, 49.

Sofian (Abou) ſe met à la tête des Coréiſchites, & défait les troupes de Mahomet, *Tome I.* 22. & *Tome II.* 110. Il embraſſe le Muſulmaniſme, 121. Demande qu'il lui ſoit fait, *ibid.*

Soliman-ebn-Sorad eſt le chef de la révolte des Couffiens, 190. Caractere que lui donne Mokthar, 194. Moyen dont il ſe ſert pour ranimer les Couffiens, 198. 299. Il rejette le conſeil qu'Abdallah lui donnoit, 300. Il dépoſe les deux Caliſes, 302. Son armée eſt défaite, & il eſt tué dans l'action, 303.

Soliman ſuccéde à Valid, 401. Ses bonnes qualités lui font donner le ſurnom de *Meſtah-al Kaïr*, *ibid. & ſuiv.* Il réforme les gouverneurs de province, 404. Mauvais ſuccès de la guerre qu'il fait aux Grecs, 405. *& ſuiv.* Il en tombe malade de chagrin, 408. La mort de ſon fils augmente ſon abattement, 410. Il ſe déſigne un ſucceſſeur, 411. Sa mort, 412. Son extrême voracité, *ibid.* Son caractere, 413.

Soliman, fils de Iezcam, perd une bataille, & eſt fait priſonnier, 486. Il s'échappe & ſe jette dans le parti d'Ibrahim, qu'il reconnoît pour Caliſe, 488. Il fait entrer Abou-Moſlem dans ſon parti, 489.

Sommiah, mere de Ziad, 222.

Syriens (les) leur zéle pour venger la mort d'Othman, 18.

T

TELLAH prétend au Califat, 4. Consent à l'élection d'Ali, 5. Lui fait serment de fidélité, 7. Bon mot qui se dit à cette occasion, 8. Piége qu'il tend à Ali pour le perdre, 8 *& suiv.* Il se révolte ouvertement contre le Calife, 17. *& suiv.* Il détermine les rebelles à attaquer Basrah, 25. Ce qui se passa dans la conférence qu'il eut avec Ali, 43. Il est tué, 50. Sentimens dans lesquels il meurt, 51.

Tirmah informe Hossein de la dispersion de son parti à Coufah, 215. Avis qu'il lui donne, 216.

Transoxane, province conquise par les Arabes, 381.

Turcs (les) sont défaits par Obéidallah, 151. Font alliance avec Abdatrahman, 370. Font irruption dans l'Aderbigian, où ils sont défaits, 438.

Turqueſtan (le) conquis par les Arabes, 380.

V

VALED, fils d'Otbad, ordres qu'il reçoit d'Yésid, 174 Il consulte Mervan à ce sujet, 175. Il veut obliger Abdallah & Hossein de prêter serment de fidélité à Yésid, 176. *& suiv.* Le gouvernement de Médine lui est ôté, 181. Il est fait gouverneur de la Mecque, 245. Conduite qu'il y tient, *ibid.* Son mauvais gouvernement oblige le Calife de le rapeller, 248.

Valid fils d'Abdalmélek, monte sur le trône, 379. Conquêtes des Arabes sous son regne, *ibid. & suiv.* Il fait construire des mosquées dans différentes villes, 384. *& suiv.* Description de ces mosquées, 386 *& suiv.* Son aversion pour les Chrétiens, & sur-tout pour les Grecs, 387. *& suiv.* Il fait la guerre aux Grecs, 388. *& suiv.* Pourquoi il est surnommé le Victorieux, 391. Partage des auteurs Syriens & Arabes sur son caractere, 392. Sa mort, *ibid. & suiv.*

Valid II Ses mauvaises inclinations, 454. *& suiv.* Comment il reçoit la nouvelle de la mort d'Hescam, 455. Son impiété, 463. Il en est réprimandé par Hescam, *ibid.* Il se retire à Arzak : Ses déborderemens, 464. Il est proclamé Calife, *ibid.* Il fait un pélerinage à la Mecque, où il scandalise ses peuples, 467. *& suiv.* Il se forme une conspiration contre lui, 469. Il est tué 470. Son portrait, 471. Tems de sa mort, *ibid.*

Vaſſet ou *Vaſſit*, ville sur le Tigre bâtie par Hégiage, 375.

Uschstut.-Malec envoyé pour gouverneur en Egypte, est empoisonné sur la route, 86.

Y

YAHI quitte le gouvernement de l'Yémen, & se réfugie auprès des mécontens, 16.

Yésid, fils de Moavias I. son expédition contre les Grecs 141. *& suiv.* Il est reconnu pour successeur de Moavias 154. Cérémonie de son installation, 160. Après la mort de Moavias, il est reconnu Calife, 173. Sa prudence au commencement de son regne, 174. Il ôte le gouvernement de Médine à Valed, & le donne à Amrou, 181. Il établit Obéidallah gouverneur de Couffah, 187. Il blâme la sévérité d'Obeidallah, & reçoit avec bonté la famille de Hossein, 232. *& suiv.* Dispute qui s'éleve entre lui & Zéinab, au sujet de Fatime, 234. *& suiv.* Il refuse à un Seigneur Syrien de lui donner Fatime en mariage, 236. Sa tendresse pour les deux fils de Hossein, 236. *& suiv.* Il consent au départ de la famille de Hossein pour Médine, 238. Ce qu'il dit à Ali en le quittant, *ibid.* Informé de la révolte d'Abdallah, ordres qu'il donne à Amrou, 243. Il dépose Amrou & met Valed en sa place, 245. Il reçoit favorablement la justification d'Amrou, 247. Il rappelle Valed & donne son gouvernement à Othman, 248. Il reçoit une députation des Médinois, 249. *& suiv.* Ordre qu'il donne de faire arrêter Almondir, un des députés, & pourquoi, 251. Il envoie Noman à Médine, pour tâcher de ramener les esprits, 253. Il est déposé par les Médinois, 254. Il consulte Amrou sur les moyens de les en punir, 256. Il charge Moslem du commandement des troupes qu'il envoyoit contre eux, 257. Sa mort, 262. Causes du mépris qu'il s'attira de la part de ses peuples, 2[illegible]9. 250. 253. 263. Son caractere, 263. Ce que les auteurs Arabes pensent de lui, 264.

Yésid II. est exclus du trône, à cause de sa jeunesse, 411. Schouzib demande qu'il soit exclus du Califat, 432. Il parvient à la Couronne, 435. Il charge Mosléléimah d'appaiser la révolte de Yésid, 436. Son attachement pour Hababah lui cause la mort, 439. *& suiv.*

Yésid III. forme le projet de détrôner Valid II, 469. Il l'attaque dans son Palais, & il est tué, 470. Son origine, 473. Il est proclamé Calife, *ibid.* Comment il dissipe la conjuration que Mervan avoit formée contre lui, 474. *& suiv.* Il ne peut réduire les Emessiens, 476. Sa mort, *ibid.* Surnom qui lui fut donné, 477.

Yésid-ebn-Mahaled, soumet le Giorgian, 408. Il marche vers

le Tabareſtan, où il eſt défait, *ibid.* Il fait la paix avec Akſchid, & revient ſoumettre le Giorgian, qui s'étoit révolté, 409. *& ſuiv.* Son origine, 436. Il forme une révolte en Arabie, *ibid.* Il eſt tué dans une bataille qu'il perd, *ibid. & ſuiv.*

Z

ZEID-EBN-SAVKAN préſente à l'aſſemblée des Couſſiens, deux lettres d'Aiésha, 44.

Zéid, petit fils de Hoſſein, fait valoir ſes prétentions au Califat, 443. Il eſt reconnu Calife à Couffah, *ibid. & ſuiv.* Il eſt abandonné des Couffiens, 446. *& ſuiv.* Il eſt tué, 448.

Zénab, ſœur de Hoſſein, eſt préſentée à Obéidallah, Conférence qu'elle a avec lui, 227. *& ſuiv.* Elle obtient la grace du fils de Hoſſein, 229. Altercation entre elle & le Calife, au ſujet de ſa ſœur, 234. Son départ pour Médine, 238. Sa généroſité à l'égard de Noman, 239.

Zemzem, ce que c'eſt, 316. Vénération des Muſulmans pour ce lieu, 319.

Zentil, Roi des Turcs, vient au ſecours d'Abdarrahman, & le délivre, 373. *& ſuiv.*

Ziad-ebn-Hentelah, ce qu'il dit à Ali, 38.

Ziad reprend Baſrah & défait Hadrami, 89. Son origine, 127. *& ſuiv.* Moavias vient à bout de ſe l'attacher, 128. Il eſt reconnu frere du Calife, 129. Comment il ſe conduit à Baſrah, dont on lui donne le gouvernement, 130. *& ſuiv.* Il rétablit le bon ordre dans pluſieurs provinces, 132. *& ſuiv.* Sa fermeté, 134. Inſulte qui lui eſt faite à Couſſah, 138. Comment il s'aſſure des coupables, & les fait punir, 137. *& ſuiv.* Il demande le gouvernement de l'Hégiaz, 145. Sa mort, 146

Zobéir, prétend au Califat, 4. Conſent à l'élection d'Ali, 5. Lui prête ſerment de fidélité, 7. S'unit avec Tellah pour le perdre, 8. Fait révolter les peuples contre lui, 17. *& ſuiv.* Conférence qu'il a avec Ali, 48. Il prend la réſolution de mettre bas les armes, *ibid. & ſuiv.* Il ſe dégage du ſerment qu'il en avoit fait, 49. Il eſt tué, 53.

Zulcimin prêche une nouvelle doctrine, qui excite une révolte dans la Perſe en ſa faveur, 497. Il charge Cathibad du commandement de ſes troupes, 498. Avantages que ſes troupes remportent, 499. *& ſuiv.* 502. & 503. Il retourne en Perſe, 504.

Fin des Tables des Matieres du Tome II.